


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

# HISTOIRE
# UNIVERSELLE.

Poitiers. — Imp. de F.-A. Saurin.

# HISTOIRE UNIVERSELLE

## EN TABLEAUX,

OU

## EXPLICATION DES ÉNIGMES HISTORIQUES

DE M. D. LÉVI.

**PAR M^lle GOMBAULT.**

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

ALEX. JOHANNEAU, LIBRAIRE,

Rue de l'Arbre-Sec, 15.

# PRÉFACE.

J'ose l'affirmer sans crainte d'être démentie, il n'est pas un auteur qui, sur le point de publier son premier ouvrage, de livrer au public son nom ignoré, n'ait frémi d'un mouvement de terreur involontaire.

Ce premier ouvrage, fruit laborieux des veilles de sa jeunesse, qu'est-il souvent? L'élan poétique et passionné d'une âme neuve, d'une imagination brillante, le confident des vives et généreuses impressions du jeune âge, ou plus souvent l'histoire de ses déceptions prématurées. Ce livre si cher, écrit avec des larmes, ou palpitant de fraîches émotions, comment va l'accueillir un public indifférent, qui demande à chaque jour une nouvelle proie à dévorer, proie toujours insuffisante et bientôt livrée à l'oubli? O anxiété!

Une partie de ces angoisses me seront épar-

gnées à moi, car ce n'est pas ici un *premier ouvrage*, dans la véritable acception du mot. A d'autres temps les inspirations de la poésie.. Afin de moins trembler à mes premiers débuts, je me suis proposé un but plus utile ; je m'adresse à cette portion du public, éclairée autant que sage, animée du sérieux intérêt, et non d'un vain espoir d'un amusement frivole: je veux parler des mères de famille et des institutrices, autres mères non moins dignes de respect.

Moi aussi, leur dirai-je, j'ai frémi à la seule pensée de livrer mon nom à la sévérité de la critique, et j'ai frémi d'autant plus, que ce nom est celui d'une femme. Mais qu'ai-je à craindre? me suis-je dit enfin; mon but est louable, mes travaux consciencieux. D'ailleurs je ne m'avance pas en inconnue ; élève de M. Lévi, je n'ai pas besoin d'autres titres à la confiance des amis de l'instruction. J'ai constamment marché sous ses auspices ; sa méthode, que je développe sous ses yeux depuis plusieurs années, est pour moi, non pas un calcul, comme chez d'autres peut-être, mais une conviction intime, une religion ; et ma profession de foi est à cet égard bien connue.

J'ajouterai, pour rendre hommage à tous les professeurs habiles auxquels je dois le peu que je sais, cette marche logique que j'ai suivie depuis l'enfance m'a surtout aidée à comprendre les excellentes leçons de MM. Robertson et Savoye qui popularisent en France l'étude de l'anglais et de l'allemand, tant il est vrai que toutes les connaissances se tiennent et s'expliquent l'une par l'autre.

Cet ouvrage, dont M. Lévi lui-même m'a fourni la première idée, ne m'appartient pas tout entier; car mes explications, qui doivent servir de complément à ses énigmes, sont puisées partie dans ses ouvrages, partie à d'autres sources recommandables qu'il me serait facile de nommer. On ne refait pas les événements historiques; du moins il n'appartient qu'à la supériorité du génie de présenter l'histoire sous de nouveaux aspects, ou d'en sonder les profondeurs non explorées encore. Des travaux de ce genre s'adressent à des intelligences complétement développées et mûries par de profondes études.

Moi, j'écris pour aider l'enfance, la jeunesse, dans ses recherches laborieuses; je ne

prétends qu'au mérite de l'exactitude et de la simplicité.

J'ai cherché à prévenir quelques objections qui pourraient naturellement s'élever contre moi. Expliquer les énigmes historiques, m'a-t-on dit, mais n'est-ce pas manquer à l'intention de l'auteur, en épargnant à l'élève ou à l'institutrice les recherches qu'il a prescrites ? Entendons-nous : une pensionnaire, une jeune maîtresse d'étude elle-même a-t-elle toujours sous sa main les livres propres à lui fournir des développements? en supposant qu'elle les ait, laissera-t-on volontiers une bibliothèque tout entière à la disposition d'une très-jeune fille? Le moindre des inconvénients qui résulteraient de cette liberté serait une perte immense de temps, des explications incomplètes sous les rapports principaux, ou surchargées de détails oiseux. Je doute que ce moyen semble praticable ; et certes ce n'est pas dans sa petite bibliothèque classique que l'élève trouvera la solution de toutes les énigmes.

D'ailleurs, que les maîtresses se rassurent ; les bornes restreintes de mon ouvrage leur laissent un vaste champ à parcourir. Les

leçons verbales, les comparaisons, les tableaux, les exercices nombreux que peut amener l'étude des énigmes, offrent un espace sans borne au développement de leur savoir. Elles connaissent trop bien leur tâche pour la croire bornée à la copie ou à la récitation d'un petit volume. Elles savent aussi quelle déception attend celui qui, sans études variées et profondes, se flatte de posséder à fond la méthode de M. Lévi, d'après la lecture de ses seuls ouvrages. La méthode est facile à comprendre : un enfant peut en saisir les trois parties principales, *les faits, les comparaisons des faits*, *la morale des faits;* mais pour la pratiquer avec fruit, il faut réunir l'expérience la plus consommée, le tact le plus fin, l'amour du professorat porté jusqu'au plus haut degré, et les talents les plus variés. On voit que les livres ne sont que ce qu'ils doivent être dans l'enseignement, des textes qu'il faut développer ; mais ces textes, qu'on ne s'y trompe pas, demandent un esprit supérieur. N'ai-je pas moi-même entendu faire aux énigmes de M. Lévi le singulier reproche de n'être qu'un livret de salon? Les pauvres gens ne savaient pas qu'avec même un tel livret on ferait une

éducation tout entière. La lumière qui jaillit d'un simple caillou peut embraser un monde.

On pourrait m'accuser encore d'un peu de sécheresse et de laconisme dans les détails ; mais j'ai déjà dit que je me suis bornée à la stricte narration des événements, sans quoi j'eusse fait de mon livre une encyclopédie. J'ai dû aussi résister à l'entraînement des réflexions particulières ; car si la liberté de penser est chez tous un droit inviolable, le professeur ne doit pas imposer, même à l'enfance, le résultat de ses propres observations, et mêler à de rigoureuses vérités des opinions toujours contestables. Ayons d'ailleurs le bon sens de faire la part du *professeur* enseignant dans les écoles publiques et du *professeur de la Sorbonne.* Au premier, les faits méthodiques artistement rangés; au second, *la théorie* des faits, les systèmes brillants, philosophiques, moraux ; à celui-là, l'enseignement de l'enfance; à celui-ci, la marche de la société ; à l'un, *l'événement simple*; à l'autre, *l'humanité.* Faisons d'abord, nous, l'histoire des *faits*, et c'est bien assez. Laissons aux *maîtres* l'histoire des idées, la tâche est grande! D'ailleurs c'est la troisième partie de la méthode de M. Lévi, et l'on sait si les

élèves de ses cours supérieurs ignorent les noms de Guizot, Châteaubriand, Michelet, Thierry, de tous ces hommes de génie qui appartiennent, comme on le dit aujourd'hui, à l'école *philosophique*, *pittoresque et symbolique*.

J'ai cru ces détails nécessaires pour justifier mes intentions. Quant aux fautes réelles qui pourraient s'être glissées dans cet ouvrage, je les déplore par avance; puissent-elles se rencontrer en petit nombre! Puissé-je enfin trouver près des mères et des institutrices la bienveillance et l'appui dont beaucoup d'entre elles m'ont déjà honorée. Appelée à les seconder dans les soins qu'exige l'instruction de leurs enfants, je n'ai point su qu'elles se fussent repenties de leur choix; leur témoignage, je l'espère, me servira de caution.

AUGUSTINE GOMBAULT,

élève de M. Lévi.

# HISTOIRE UNIVERSELLE

## EN TABLEAUX,

## OU EXPLICATION

# DES ÉNIGMES HISTORIQUES

## DE M. D. LÉVI.

### 1.—FRANÇOIS I^er.

Histoire de France ( 16^e siècle après J.-C. ).

François I^er , roi de France , le premier de la famille des Valois Angoulême , était fils de Louise de Savoíe et de Charles d'Angoulême , descendant lui-même de Charles V par Louis d'Orléans son grand-père. François I^er succéda à Louis XII l'an 1515 ; il mourut en 1547, après un règne de 32 ans.

Ce prince monta sur le trône à 20 ans , gagna la même année une bataille à Marignan (1) sur les Suisses ; mais bientôt sa rivalité avec Charles d'Autriche , déjà roi d'Espagne , et la nomination de ce dernier à l'empire d'Allemagne , entraînèrent la France dans une guerre longue et malheureuse.

(1) Milanais.

François perdit la bataille de Rebec (1), où mourut Bayard. Fait prisonnier à Pavie (2) en 1525, il ne recouvra sa liberté qu'à des conditions onéreuses. Le traité de Madrid (3) ne termina pas la guerre ; elle recommença plus active, et dura pendant presque tout le règne de François.

La victoire de Cérisoles (4), en 1544, amena la paix de Crépi (5), même année, et quelques moments de calme, dont le roi ne jouit pas longtemps.

Ce règne est célèbre sous plus d'un rapport ; c'est une époque de rénovation en tout genre. Il vit naître :

1° La réforme religieuse commencée par Luther ;

2° La restauration des arts et des lettres, amenée par la force des circonstances, mais encouragée par François I^er^.

Ce monarque régna précisément dans le temps que les lettres, échappées aux ravages de la Grèce, étaient venues chercher un asile en Occident. A l'exemple et à l'envi des Médicis, il les appela dans ses Etats, et les y fixa par des établissements solides. On lui doit la fondation de l'imprimerie royale, du collége royal. L'architecture surtout fit de grands progrès. Fran-

(1) Milanais. (2) Milanais. (3) Capitale de la Nouvelle Castille et de toute l'Espagne. (4) Piémont. (5) En Valois, département de l'Oise.

çois Ier était un roi chevalier : on peut lui reprocher ses entreprises sur l'Italie, déjà si malheureusement tentées par ses prédécesseurs ; trop de goût pour les plaisirs, de légèreté dans sa conduite, de témérité et d'impolitique dans les affaires de l'Etat ; mais ces défauts étaient ceux d'une âme grande, libérale et généreuse. « Il ne lui manqua, dit Hénaut, pour être le » premier prince de son temps, que d'être » heureux. »

Les personnages principaux de sa famille sont :

1° Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, sa mère, célèbre pour avoir causé la défection du connétable, et pour avoir gouverné la France pendant la captivité du roi ;

2° Claude de Bretagne, première femme de François Ier, fille de Louis XII et de Anne de Bretagne ;

3° Eléonore d'Autriche, sa deuxième femme, sœur de Charles-Quint et veuve d'Emmanuel le Grand, roi de Portugal. Elle ne donna point d'enfants à François Ier.

Ceux qu'il avait eus de Claude sont :

4° François, mort empoisonné en 1536 ;

5° Henri, depuis Henri II ;

6° Madeleine, qui épousa Jacques V, roi d'Écosse, morte en 1537 ;

7° Marguerite, femme du duc de Savoie Emmanuel-Philibert ;

8° Charles, duc d'Orléans, mort de la peste en 1545 ;

9° On voit encore Marguerite de Valois, sœur de François Ier.

Parmi les grands de la cour, on remarque :

1° Charles de Bourbon, connétable, qui trahit la France ;

2° Charles de Vendôme, grand-père de Henri IV ;

3° Louis Ier, prince de Condé, plus tard chef des Protestants ;

4° Louis de Bourbon Montpensier ;

5° Charles d'Alençon, beau-frère du roi ;

6° Claude de Guise, premier de cette famille en France ;

7° et 8° MM. de Créqui et de Cossé-Brissac.

Dans les guerriers, on distingue :

1° Charles de Bourbon, connétable ;

2° Anne de Montmorency, *id.*

3° Chabannes de la Palice ;

4° Lautrec ;

5° Gaspard Coligny ;

6° Trivulce ;

7° La Trémouille ;

8° Pierre du Terrail ou Bayard.

Les savants et les artistes qui entourent le roi sont :

1° Jean Marot ;

2° Clément Marot, plus célèbre ;

3° Marguerite de Valois ;

4° Montholon, avocat;
5° Cujas, jurisconsulte;
6° Baïf, poëte;
7° Guillaume Budé;
8° Jean de Selves;
9° Les trois frères du Bellay, Guillaume, Martin et Jean, hommes d'Etat et savants;
10° Léonard de Vinci, peintre;
11° Primatice, *id.*
12° Jean Goujon, sculpteur et peintre.
(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

## 2. — OEDIPE.

Histoire Grecque (14e siècle avant J.-C.).

OEdipe, roi de Thèbes (1), fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait et épouserait sa mère. Pour prévenir ce double crime, Laïus donna OEdipe, aussitôt après sa naissance, à un officier chargé de le faire mourir. Celui-ci, pour ne pas répandre son sang, se contenta de lui lier les deux pieds ensemble et de le suspendre ainsi à un arbre. Le berger Phorbas, passant par là, détacha l'enfant et le porta à Péribé, femme de Polybe, roi de Corinthe (2), qui l'éleva comme son fils, et le nomma *OEdipe* (pied enflé), d'une enflure qui lui était restée au pied.

Ce prince, étant devenu grand, et se croyant

(1) Grèce propre, Béotie. (2) Près de l'isthme du même nom, entre le Péloponèse et la Grèce.

fils de Polybe, consulta l'oracle sur son sort : effrayé des malheurs qui le menaçaient, il s'exila de Corinthe, qu'il croyait sa patrie. Il rencontra Laïus dans un défilé du mont Cythéron (1), et ayant eu quelque différend avec lui, il le tua sans le connaître. De là, il vint à Thèbes.

Un monstre désolait la Béotie : c'était le *Sphinx*, qui avait le visage d'une femme, le corps d'un chien et les griffes d'un lion avec des ailes. Il proposait des énigmes aux étrangers, et dévorait ceux qui ne les devinaient pas. Quel est, dit-il à OEdipe, l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir? OEdipe, reconnaissant l'homme à ce portrait, triompha du monstre. Le trône et la main de la reine Jocaste étaient la récompense du vainqueur. OEdipe épousa donc sa mère, en eut deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Ismène et Antigone. Ayant appris enfin le secret de sa naissance, il se creva les yeux de désespoir. Chassé du trône par ses deux fils, il se retira à Colonne (2), avec sa fille Antigone, qui le suivit dans son exil.

On croit que le sphinx était une fille naturelle de Laïus, qui, retirée dans les montagnes, et unie à une troupe de brigands, y exerçait mille cruautés.

Le nom d'OEdipe est devenu synonyme de *devin*.

(1) En Béotie. (2) Bourg de l'Attique.

Ce sujet tragique, qui valut un beau triomphe à Sophocle, fut traité par Voltaire et par Ducis.

### 3. — Mme DE LA VALLIÈRE.

Histoire de France (17e siècle).

Françoise de la Beaume Le Blanc, duchesse de la Vallière (1), était fille de Laurent Le Blanc, marquis de la Vallière, et de Françoise Leprevot. Elle fut élevée fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe d'Orléans. Dès ses premières années, elle se distingua par un caractère de sagesse, de douceur et de bonté naïve, qui faisait dire à Madame *de Sévigné* : *On n'en fera plus sur ce moule-là.*

Elle fut aimée de Louis XIV; mais Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener à lui. En 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra.

Se couvrir d'un cilice, marcher nu-pieds, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, sous le nom de *sœur Louise de la Miséricorde.*

Elle mourut âgée de 66 ans.

(1) En Touraine.

## 4. — HENRI III.

Histoire de France ( 16e siècle ).

Henri III, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, fut le dernier roi des Valois Angoulême et de toute la branche des Valois. Il succéda à son frère Charles IX en 1574, et mourut en 1589, ayant régné 15 ans. Voltaire l'a peint dans quelques vers de sa Henriade :

Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emportait les regrets,
Quand du Nord, étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes :
Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

La réputation que ce prince s'était acquise par les victoires de *Jarnac* (1) et de *Moncontour* (2), sur les Calvinistes, avait déterminé les Polonais à l'élire pour leur roi. Trois mois après il abandonne la Pologne pour régner en France, où Charles IX venait de mourir. Deux factions déchiraient ce royaume : les *Protestants*, à leur tête Henri de Navarre ; les *Catholiques*, qui avaient pour chef Henri de Guise. Effrayé de leur puissance, Henri III les ménagea et les trahit tous deux, puis se forma une sorte de parti mixte ou de royalistes. La guerre des trois *Henris* ne décida rien ; néanmoins, Henri de

(1) Charente (2) Département de la Vienne.

Navarre fut vainqueur à Coutras (1). Au milieu de ces troubles, *la Ligue* se forma de catholiques outrés, qui secondaient l'ambition de Guise, leur chef. Celui-ci triompha du roi à la journée des *barricades*, en 1588. Henri III, ayant assemblé les états à Blois (2), se vengea de son ennemi par un assassinat. Mais sa position n'en devint que plus désespérée : les ligueurs étaient maîtres de Paris; ils avaient pour eux l'Espagne et le pape. Henri III se réconcilia avec le roi de Navarre ; tous deux vinrent assiéger Paris. Ils étaient campés à Saint-Cloud, lorsqu'un moine nommé Jacques Clément, envoyé par les ligueurs, l'assassina en 1589.

« Ce prince avait un caractère d'esprit incompréhensible; en certaines choses au dessus de sa dignité, en d'autres au dessous même de l'enfance. » Il se rendit suspect aux deux partis par ses irrésolutions; méprisable aux yeux de tous par sa vie molle et efféminée. Son délassement principal était de se promener en coche avec sa femme (Louise de Lorraine Vaudemont), de visiter les maisons et les couvents, de prendre tous les petits chiens qui lui plaisaient, de se faire réciter la grammaire et apprendre à dessiner. Il était toujours entouré de singes, de chiens, de perroquets; mais il avait une telle antipathie pour les chats, que la vue seule d'un de ces animaux le faisait évanouir.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

(1) Département de la Gironde. (2) Loir-et-Cher.

## 5.— LES ÉTOLIENS.

Histoire Grecque (2e siècle avant J.-C.).

Les Etoliens (1) conservèrent, aux plus beaux siècles de la Grèce, les mœurs barbares des anciens habitants de ces contrées. Ils exerçaient leurs brigandages sur terre et sur mer, et, par suite de leurs anciennes mœurs, ne quittaient jamais leurs armes, même en temps de paix. Ces peuples, amis de l'indépendance, résistèrent courageusement aux Macédoniens et aux Romains. On remarquait que les Étoliens n'avaient qu'un pied chaussé, ce qui leur fit donner le nom de *monocrépides*; sur ce pied ils posaient leur lance, dont ils se servaient très-habilement.

## 6. — DARIUS Ier.

Histoire de Perse (5e siècle avant J.-C.).

Darius Ier, roi de Perse, fils d'Hystaspe, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, et dut la couronne à la ruse de son écuyer. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem, d'après le vœu de Cyrus. Il mit ensuite le siége devant Babylone (2) révoltée, et la prit par l'adresse de Zophire.

Le roi de Perse entreprit de marcher contre

(1) Étolie, dans la Grèce propre, à l'ouest. (2) En Asie, sur l'Euphrate.

les Scythes d'Europe ; mais cette guerre fut très-malheureuse : son armée périt dans les déserts où erraient ces peuples nomades. C'est de l'un des chefs scythes que Darius reçut le message ici rapporté ; on lui en donna l'explication suivante : « *Si vous ne fuyez dans l'air avec la rapidité d'un oiseau, si vous ne vous cachez sous les eaux comme une grenouille, ou sous la terre comme une souris, les flèches des Scythes ne manqueront pas de vous atteindre.* » La dernière entreprise de Darius fut dirigée contre les Grecs; elle avait pour prétexte de replacer Hippias sur le trône d'Athènes, mais la seule ambition animait Darius. Il perdit la bataille de Marathon (1) en 490. Vivement touché de ses pertes, ce prince résolut d'en tirer vengeance ; mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Il mourut en 485.

### 7. — CHARLES XII.

Histoire de Suède (17e et 18e siècles).

Charles XII, roi de Suède, était le troisième roi de la famille des Deux-Ponts, et le fils de Charles XI. A l'âge de 15 ans, il se voyait maître non-seulement de la Suède et de la Finlande (2), mais il régnait encore sur la Livonie (3) et sur quelques contrées de l'Allemagne. Charles XII n'avait que 18 ans lorsqu'il

(1) En Attique. (2) Pays à l'ouest de la Russie septentrionale. (3) Ouest de la Russie.

se vit obligé de soutenir la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Russie. Dans sa première campagne, il va mettre le siége devant Copenhague, et oblige Frédéric IV, son cousin, à faire un traité. De là il force à la retraite Auguste, roi de Pologne, qui bloquait Riga (1), puis il gagne la bataille de Nerva (2) sur Pierre le Grand. Il détrône le roi de Pologne, et l'oblige de céder la couronne à Stanislas Leczinski.

La fortune le trahit à Pultawa (3), où il fut battu en 1709 par son rival, Pierre Ier. Il se réfugia à Bender (4), qu'il quitta 5 ans après pour retourner dans ses États. Il traverse l'Allemagne sans suite et déguisé, s'échappe de Straslund (5), où les trois puissances l'assiégeaient, et se rend à Carlscroon (6), d'où il était parti quinze ans auparavant pour donner des lois au Nord. Stockolm ne devait plus le recevoir : il fut tué devant Frédérickshall (7), qu'il assiégeait.

Ainsi périt cet autre Alexandre, à l'âge de 36 ans, en 1718. Sa vie ne fut qu'une suite d'événements extraordinaires. Ses grandes qualités, dit son historien, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de

(1) Golfe du même nom, ouest de la Russie. (2) Ouest de la Russie. (3) Sud de la Russie. (4) En Bessarabie, alors aux Turcs. (5) En Poméranie. (6) Sud de la Suède. (7) Sud de la Norwége.

son pays. Le règne de Charles XII a été peint par Voltaire.

## 8. — PIERRE LE GRAND.

Histoire de Russie ( 17 et 18e siècles ).

Pierre le Grand, fils d'Alexis, et célèbre czar de Moscovie, naquit en 1673, et succéda à son frère Fœdor au préjudice d'Ivan, son frère aîné, prince faible de corps et d'esprit. Il fut décidé que les deux frères régneraient ensemble sous la tutelle de Sophie, leur sœur aînée ; mais à la mort d'Ivan, en 1696, Pierre exila Sophie. Alors il commença l'exécution des grands projets qu'il avait formés : il prit Azof(1) sur les Turcs en 1697; puis, reconnaissant l'utilité d'une marine, il voyagea en Hollande, où il travailla lui-même à la construction d'un vaisseau. Il alla se perfectionner en Angleterre, et revint par l'Allemagne; mais ayant appris à Vienne (2) la révolte des Strélitz, il retourna à Moscow (3), détruisit ce corps et fit périr les rebelles. Il fit ensuite la guerre à Charles XII, gagna la bataille de Pultawa, et conquit la Poméranie.

Le czar vint en France en 1717, et s'y instruisit de tout ce qui pouvait augmenter ses lumières. Tout son règne fut employé à fortifier son empire plutôt qu'à l'étendre, à créer le commerce, la navigation, les manufactures, les arts, les écoles,

(1) Près du Don, sud de la Russie. (2) Capitale de l'Autriche. (3) Ancienne capitale de la Russie.

les hôpitaux, la discipline militaire ; à fonder une nouvelle capitale.

C'est peut-être à son inflexibilité que la Russie dut son état prospère et sa civilisation. Pierre n'eut aucun égard pour les rangs : la mort de son fils Alexis, qui avait conspiré contre lui, et l'élévation de la célèbre Catherine, prouvent qu'il punissait indistinctement le crime, et savait honorer le mérite et l'ennoblir. Il mourut en 1725. Il était de la famille de Romanow (1). Voltaire fut son historien.

## RICHELIEU.

Richelieu (Armand du Plessis), cardinal et ministre sous Louis XIII, l'un des plus grands politiques et des plus rares génies que la France ait produits, né à Paris en 1585. Marie de Médicis fut sa première protectrice ; à la mort de Luynes, il entra au conseil, et s'empara bientôt des rênes de l'État. Il abaissa à la fois les grands, les Protestants et l'Autriche : — les Protestants, en s'emparant de la Rochelle ; la maison d'Autriche, dans la guerre de *trente ans*, et les grands pendant toute la durée de son ministère. Il affermit l'autorité royale, fit fleurir les arts et les sciences, fonda l'Académie, bâtit le Palais-Royal, et fit reconstruire la Sorbonne. Il était par lui-même orgueilleux, cruel, despote et ingrat. Il mourut en 1643.

(1) Romanow, centre de la Russie, comté d'Yaroslaw.

La Sorbonne, célèbre école de théologie, fondée par Louis IX, à la prière de Sorbon, son confesseur. Richelieu la fit rebâtir. On y plaça son tombeau.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 9. — PSYCHÉ.

**Mythologie grecque.**

Ce mot grec signifie âme. Les anciens en avaient fait une divinité dont on a raconté bien des fables. Cupidon l'aima et la fit transporter par Zéphire dans un lieu de délices où elle demeura longtemps sans le connaître.

Vénus, qui haïssait Psyché, la persécuta tant, qu'elle la fit mourir. Jupiter lui rendit la vie et lui donna l'immortalité en faveur de Cupidon.

Elle est représentée au moment où Proserpine, à l'instigation de Vénus, vient de lui donner une boîte que la jeune Psyché croit remplie de parfums, tandis qu'elle renferme une vapeur qui doit la suffoquer si elle l'ouvre.

Les ailes du papillon indiquent assez que l'âme n'est point une habitante de la terre. Toute cette allégorie est charmante : l'amour séduit par l'âme est une heureuse et belle idée.

### 10. — MÉLUSINE.

**Histoire de France (11e siècle après J.-C.).**

Mélusine, fée que nos romans de chevalerie font descendre des rois d'Albanie, fut la tige des maisons de Lusignan, de Luxembourg, de

Chypre, de Jérusalem, de Bohême. On prétendait qu'elle apparaissait lorsque quelqu'un de la famille de Lusignan devait mourir, et qu'elle remplissait l'air de ses cris. Mélusine ou Merlusine était très-absolue ; lorsqu'elle envoyait ses ordres cachetés de son sceau qui représentait une sirène, on se hâtait d'obéir. C'est de là que vient sa réputation de magicienne et la fable qui la métamarphose en sirène.

Mélusine vivait au onzième siècle et habitait le château de Lusignan.

## 11. — LE DUC DE CLARENCE.

Histoire d'Angleterre (15e siècle).

Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre, entra, dit-on, dans la conspiration de Warwick, dont il avait épousé la fille Elizabeth de Nevil : ce complot tendait à détroner Édouard IV et à mettre à sa place le duc de Clarence lui-même ; le roi, l'ayant découvert, fit décapiter Warwick, et ne laissa à son frère que le choix du supplice. Il voulut, dit-on, être noyé dans un tonneau de Malvoisie. Au reste, rien n'est moins prouvé que le crime du duc de Clarence ; rien n'est plus vague que ce sombre épisode. Édouard Warwick, fils de Georges, passa sa vie en prison et fut décapité en 1499 : ce fut le dernier des Plantagenets.

Cet événement tient encore à la guerre civile

des *Deux-Roses*, qui eut lieu entre les deux maisons d'York et de Lancastre. La rose blanche était l'emblème des premiers, et la rouge celle des seconds. Les hostilités commencèrent entre le roi Henri VI, descendant d'Édouard III, par Jean de Gand, troisième fils de ce dernier, et Richard, descendant d'une héritière de Lionel de Clarence, deuxième fils d'Édouard III. Henri IV fut fait prisonnier à la bataille de St-Alban (1); ce fut le prélude des scènes d'horreurs qui ensanglantèrent durant trente ans l'Angleterre, et coûtèrent la vie au roi Jacques II d'Ecosse, à quatre-vingts princes du sang, et à presque toute l'ancienne noblesse anglaise.

Les rois de la maison de Lancastre furent Henri IV, Henri V et Henri VI; ceux de la maison d'York, Edouard IV, Édouard V et Richard III.

### 12. — M. DE LANNOY.

#### Histoire de France (16e siècle).

Charles de Lannoy, d'une illustre maison de Flandre, fut vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, en 1522. Il eut le commandement général de ses armées, en 1523. Il s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525, à jamais célèbre par les malheurs de Fran-

(1) Hertfortshire.

çois I[er]. Ce roi, ayant refusé de se rendre au traître Bourbon, fit demander M. de Lannoy. *Voilà*, dit-il, *l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la rendre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qui n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* M. de Lannoy répondit les paroles citées dans l'énigme. Il traita toujours François I[er] en roi, et lui épargna toutes les humiliations de la captivité; ce fut encore lui qui conduisit le monarque en Espagne.

Lannoy mourut en 1527. C'était un général habile, réfléchi, plein de courage et de générosité.

Pour François I[er], voyez l'énigme n° 1.

## 13.—TAVANNES ET HENRI II.

### Histoire de France (16[e] siècle).

Henri II, roi de France, né à Saint-Germain en 1518, de François I[er] et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. Il continua la guerre avec l'Angleterre, l'acheva par un traité en 1550.

Il tourna ensuite tous ses efforts contre Charles-Quint, prit les trois évêchés : Metz (1), Toul (2), Verdun (3). En vain l'empereur se présenta devant Metz ; le duc de Guise le força de lever le siége. Il est encore défait à Renti (4).

(1) Chef-lieu de la Moselle. (2) Meurthe. (3) Meuse. (4) Artois.

Tavannes se distingua tellement contre Vulenfurt et les Reîtres, qu'il s'attribua tout l'honneur de la journée devant le duc de Guise.

L'épuisement des puissances fit conclure la trève de Vaucelles (1) en 1556, et l'abdication de Charles-Quint eut lieu bientôt après. Philippe II, son fils, marcha contre les Français et les défit à St-Quentin (2), en 1557. (Voyez l'énigme suivante 14). Guise rassura la France en prenant Calais (3); néanmoins Henri II conclut une paix honteuse à Cateau-Cambrésis (4), en 1559. Il y maria sa fille avec Philippe II, et sa sœur avec le duc de Savoie. Il mourut à la suite du tournoi donné à cette occasion; le tronçon de la lance de Montgomery le blessa à l'œil, et il expira le 29 juin 1559. Ce prince était rempli de qualités belles et aimables; il lui manqua de la fermeté, de la politique. Tavannes est un des guerriers les plus illustres du seizième siècle : sa jeunesse fut emportée, mais sa vieillesse sage et prudente. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, s'illustra à celle de Renti. Plus tard, il fut nommé maréchal de France; il eut une grande part de gloire à Jarnac et à Moncontour; il empêcha que le roi de Navarre et le prince de Condé ne fussent compris dans la Saint-Barthélemy. Il mourut en 1573, en marchant contre la Rochelle révoltée.

(1) Flandre. (2) Aisne. (3) Pas-de-Calais. (4) Flandre.

Le collier que le roi lui jette au cou, est celui de St-Michel, institué par Louis XI.

Pour le duc de Guise, voyez l'énigme 45.

(Pour les détails, voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

### 14. — PHILIPPE II ET EMMANUEL.

**Histoires de France et d'Espagne (16e siècle).**

Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, né en 1527, monta sur le trône à l'abdication de son père, en 1556. Il était déjà roi de Naples depuis 1554. Ce fut le prince le plus cruel et le plus haïssable de son siècle; on l'a surnommé le Démon du Midi. Il parut un instant en armes à Saint-Quentin, et sa frayeur fut telle, dit-on, qu'il fit vœu de ne jamais se trouver à aucune bataille, et de bâtir un monastère à Saint-Laurent, auquel il attribua ses succès. C'est pourquoi il construisit l'Escurial (1), en forme de gril. Philippe II assistait lui-même aux *auto-da-fé* qu'il ordonnait. Son général-ministre, duc d'Albe, était aussi intolérant et aussi cruel que lui. Son administration fit révolter la Hollande, qui se sépara pour jamais de l'Espagne. En récompense, le duc d'Albe conquit le Portugal à son maître, qui n'y avait que de faibles droits. Philippe II mourut en 1598, après avoir causé beaucoup de maux à la France. Ce prince,

(1) Près de Madrid.

pendant toute sa vie, ne poursuivit qu'une pensée, le triomphe de la religion catholique; mais son génie sombre lui fit préférer les moyens les plus rigoureux, et il manqua en partie son but. Il épousa : 1° Marie de Portugal, dont il eut don Carlos; 2° la reine Marie d'Angleterre; 3° Elisabeth de France; 4° Anne d'Autriche.

Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands généraux de son temps, était fils de Charles III. Il combattit pour Philippe II et gagna la bataille de Saint-Quentin. Au traité de Cateau-Cambrésis, il épousa Marguerite de Valois, sœur de Henri II. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles Emmanuel qui lui succéda.

## 15. — MARÉCHAL DE BRISSAC.

Histoire de France (16e siècle).

Charles de Cossé-Brissac, d'une illustre maison, servit d'abord dans la guerre d'Italie; il se signala au siége de Perpignan (1) en 1541. Il fut envoyé en ambassade par Henri II auprès de Charles-Quint. Sa politique égalait son courage. Ses grands services et ses belles actions lui méritèrent le gouvernement du Piémont (2) et le bâton de maréchal. Il se montra sévère et juste dans ce nouveau poste; c'est là qu'il fit éclater les sentiments de générosité rapportés dans l'énigme. Il mourut à Paris en 1553, à 57 ans.

(1) Roussillon. (2) Nord de l'Italie.

Les Guises cherchèrent à le faire disgrâcier. Voyez le nº 45.

16. — **LOUIS XV ET PHILIPPE V.**

**Histoires de France et d'Espagne (18e siècle).**

Louis XV, fils du duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV et de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Versailles (1) en 1710. Il succéda à Louis XIV, son bisaïeul, en 1715, sous la tutelle du duc d'Orléans. Cette régence fut le commencement d'une époque de décadence; le système de *Law* ruina les finances; les mœurs de la cour se corrompirent de plus en plus. Après la mort du cardinal Dubois, le duc d'Orléans prit la direction générale des affaires. Mort lui-même quelques mois après, il eut pour successeur le duc de Bourbon Condé, qui fit épouser au roi Marie Leksinska. Le cardinal Fleury fit succéder une sage économie aux profusions dont on se plaignait.

La double élection d'un roi de Pologne alluma la guerre. La paix fut signée en 1738. Mais la succession d'Autriche la ralluma en 1740. Louis XV y fit sa première campagne. La France fut victorieuse à Fontenoy, et la paix se conclut à Aix-la-Chapelle en 1748.

La guerre de sept ans, de 1756 à 1763, fut malheureuse pour les Français, qui perdi-

(1) Seine-et-Oise.

rent toutes leurs colonies. Sous ce règne, les jésuites furent supprimés; la Corse et la Lorraine réunies à la couronne. Louis XV, vers la fin de sa vie, perdit l'estime de ses sujets par sa conduite faible et ses mœurs dissolues. Il mourut de la petite-vérole en 1774.

Philippe V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, fut appelé à ce trône par le testament de Charles II. Ce n'est qu'après une guerre de 12 ans qu'il le posséda paisiblement. Cette guerre, funeste à la France, se termina par les victoires de Vendôme et de Villars, qui amenèrent le traité d'Utrecht (1). Philippe V eut pour ministre Albéroni, esprit remuant, qui pensa faire éclater une nouvelle guerre entre la France et l'Espagne. Il fut disgrâcié. Le roi, dégoûté du trône, abdiqua en faveur de Louis, son fils; mais ce dernier étant mort la même année, Philippe reprit le sceptre. Il s'occupa du bonheur de ses peuples, et envoya son fils, don Carlos, conquérir le royaume de Naples, qu'il lui laissa. Ce prince mourut en 1746, à 67 ans, laissant de sa première femme Louise-Marie de Savoie, Ferdinand VI; et d'Elisabeth Farnèse, la seconde, don Carlos, Philippe de Parme, et don Louis. La fermeté manqua aux qualités estimables de ce monarque.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

(1) Hollande.

## 17. — MARGUERITE DE VALOIS.

Histoire de France (16e siècle).

Marguerite de Valois, sœur de François Ier, fille de Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie, est célèbre par sa beauté et son esprit. Elle épousa en premières noces Charles duc d'Alençon, mort en 1525; et en secondes, le roi de Navarre, Henri d'Albret. Elle chérissait tendrement le roi son frère, et l'alla consoler pendant sa captivité à Madrid. Cette princesse aima les lettres et les cultiva, ce qui lui fit donner le nom de *dixième muse;* elle écrivit *les nouvelles de la reine de Navarre*, et des poésies appelées les *Marguerites françaises.* Marguerite mourut en 1549, à 57 ans. Elle fut la grand'mère de Henri IV.

Il y eut deux autres Marguerite de Valois: l'une, fille de François 1er, mariée à Emmanuel Philibert, duc de Savoie; l'autre, fille de Henri II, épousa Henri IV.

Pour les muses, voyez l'énigme 283.

## 18. — LA LACHETÉ.

Iconologique.

Sous les traits d'un homme qui tient une quenouille, c'est l'attribut ordinaire des paisibles travaux d'une femme; mais pour un homme, naturellement doué de force et de courage, c'est l'emblème de la lâcheté. Son épée,

devenue inutile à son bras, lui pèse encore et l'obsède comme le sentiment de son devoir qu'il trahit, de sa dignité qu'il abandonne.

### 19. — LA PARESSE.

Iconologique.

C'est une femme échevelée, les vêtements en désordre, car elle manque de courage pour soigner sa personne; elle dort négligemment couchée, au lieu de s'occuper utilement; aussi la misère est son partage. Un sablier est renversé près d'elle, car elle ne compte pas les heures; sa vie est nulle, son être pèse à la terre, sa présence est la honte de l'humanité.

### 20. — LE TRAVAIL.

Iconologique.

Une femme représente le travail : elle a des ailes pour seconder son ardente activité; une horloge de sable compte les instants de sa vie, dont aucun n'est perdu; elle tient un éperon qui stimule, et regarde un coq, emblème de la vigilance.

### 21. — LA VIEILLESSE,

LA JEUNESSE, L'ENFANCE, LA VIRILITÉ.

Iconologique.

La vieillesse est personnifiée sous les traits d'une femme; elle est couverte d'une draperie

noire, symbole de deuil; sa main tient une coupe presque vide, car il lui reste peu de jours à compter; de l'autre elle appuie sa faiblesse sur un bâton. Son regard se tourne avec douleur vers une fosse entr'ouverte pour la recevoir dès que le sablier de sa vie ne contiendra plus rien.

La jeune fille, parée de fleurs, représente la jeunesse dans tous ses charmes, avec la fraîcheur de ses émotions et le parfum de l'espérance. Sa coupe d'or est l'emblème de la vie qui lui apparaît brillante. L'enfance, auprès d'elle, insouciante de ce qui l'entoure, s'amuse de ses hochets.

Enfin un homme dans la vigueur de l'âge, assis sur un lion, symbole de force, représente la virilité. Les attributs qui l'entourent indiquent les diverses carrières qui lui sont offertes: le livre qui attire son regard semble l'exhorter à consacrer aux sciences les facultés de son génie; la bourse parle à son esprit de richesses et de pompeuses entreprises, tandis que l'épée et la couronne de laurier lui offrent les séductions de la gloire.

## 22. — PHILIPPE-AUGUSTE.

Histoire de France (12 et 13e siècles).

Philippe-Auguste, fils de Louis VII et d'Alix de Champagne, né en 1165, parvint au trône en 1180. A son avénement, il commença par

forcer l'Angleterre de confirmer les anciens traités. Pendant la paix, il s'occupa du bonheur de son peuple, entoura Paris de murailles, fit paver les rues. En 1190, il partit pour une croisade avec Richard Ier et Frédéric Barberousse, empereur; fatigué de ses querelles avec Richard, il revint en France sans achever l'expédition. Il s'occupa d'agrandir son royaume. Jean-sans-Terre ayant succédé à Richard, au préjudice du jeune Arthur, qu'il fit assassiner, les pairs confisquèrent la Normandie que Philippe réunit à la couronne.

Il gagna bientôt sur Jean, Othon et Ferrand de Flandre la célèbre bataille de Bouvines (1), en 1214. C'est avant de la livrer qu'il déposa sa couronne, priant ses soldats de la donner au plus digne. Ce prince était plus que conquérant: il fut grand roi, bon politique; on l'a surnommé le second fondateur de la monarchie française, car c'est à lui que commence la centralisation du pouvoir royal. Il mourut en 1223.

Au retour de la victoire de Bouvines, on ramenait le comte Ferrand de Flandre, fait prisonnier dans l'action. On se rappelle encore le refrain du peuple lors de cet événement :

Quatre ferrands bien ferrés
Traînent Ferrand bien enferré.

Dans le cortége on remarque Henri Clément,

(1) Flandre.

maréchal de France, qui commandait l'arrière-garde ; le connétable Mathieu de Montmorency, qui prit seize bannières ; le jeune Galéas de Montigny, qui portait la bannière royale et sauva la vie du monarque pendant le combat ; Guérin, chevalier du Temple, qui s'était distingué dans la croisade et fut nommé évêque de Senlis (1). En rangeant l'armée en bataille, il eut soin que les ennemis eussent le soleil dans les yeux.

Philippe, évêque de Bauvais (2), se servait pour tuer les ennemis d'une massue de fer, se faisant scrupule de verser le sang humain. C'est à peu près de cette époque que datent le dignités de *maréchal* et de *connétable*.

M. de Perceval ( 19e siècle ) a fait un poëme sur Philippe-Auguste.

( Voyez l'*Histoire de France.* )

### 23. — PHILIPPE-AUGUSTE.

Histoire de France ( 12 et 13e siècles ).

Bataille de Bouvines. Voyez l'énigme précédente, 22.

### 24. — SÉMINARE (3) ET CÉRIGNOLES (4).

Histoire de France ( 16e siècle ).

Ces deux batailles furent perdues par les Français, sous Louis XII, pendant les guerres

(1) Oise. (2) Oise. (3) Royaume de Naples, Calabre ultérieure. (4) Terre de Bari.

d'Italie, et contre les Espagnols, commandés par Gonzalve de Cordoue (1).

Ces guerres d'Italie, commencées par Charles VIII et continuées jusqu'à François 1er, furent malheureuses pour la France. Aux prétentions légitimes de Charles VIII sur Naples, Louis XII joignit celles qu'il tenait de sa grand'mère Valentine sur le Milanais (2). La journée de Pavie en 1525 mit fin à ses longues alternatives de succès et de revers ; Naples et le Milanais, demeurés à Charles-Quint, furent perdus pour la France qui ne rapporta de l'Italie que le génie des arts et le sentiment du beau.

Louis XII, monté en 1498, et mort en 1515, fils de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, fut un de nos meilleurs rois; sa jeunesse fut inquiète et turbulente; il prétendait à la régence sous Charles VIII et provoqua des troubles. La fermeté d'Anne de Beaujeu les réprima; fait prisonnier à St-Aubin (3), il cessa d'agiter le royaume. Devenu roi en 1498, il mérita l'amour de ses peuples par sa clémence, sa bonté, son économie. Les guerres d'Italie causèrent tous les malheurs de son règne ; et son perfide allié, Ferdinand le Catholique, le trompa continuellement. Il perdit les batailles de Séminare et de Cérignoles; mais il gagna celle d'Agnadel (4)

(1) Espagne, Andalousie. (2) Nord de l'Italie. (3) Bretagne, Ile-et-Vilaine. (4) Lombardo-Vénitien.

contre les Vénitiens, et celle de Ravennes (1) contre les Espagnols. Il eut pour femmes : 1° Jeanne de France, fille de Louis XI; 2° Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII ; 3° et Marie d'Angleterre, fille de Henri VII. Son ministre fut Georges d'Amboise.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 25. — NICOT ET CATHERINE DE MÉDICIS.

Histoire de France (16e siècle).

Nicot, ambassadeur de France en Portugal, apporta la première plante de tabac à Catherine de Médicis vers 1560. Elle fut donc nommée *Nicotiane*, et aussi *herbe à la Reine*, parce que Catherine fut des premières à en faire usage. Le tabac, originaire de l'Amérique, a tiré son nom de Tabago (2), l'une des îles sous le vent.

A son arrivée en Europe, on en prohiba l'usage dans plusieurs contrées. En Italie, Urbain VIII défendit sous les peines les plus sévères d'en prendre dans les églises. Le sultan Amurat IV punissait de mort les fumeurs; en Russie, on leur coupait le nez. Neanmoins l'usage du tabac est aujourd'hui devenu général. Les lieux les plus renommés pour le tabac sont le Brésil, Bornéo, la Virginie, le Maryland, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, etc.

Catherine de Médicis, fille de Laurent de

(1) Au N.-E. des Etats de l'Eglise. (2) Amérique.

Médicis et de Madeleine de la Tour; épousa Henri II, roi de France. Elle eut la plus grande autorité sous le règne de ses fils, François II, Charles IX et Henri III. Ne pouvant dominer les deux partis qui se partagaient alors la France, elle les divisa pour règner, et entretint les haines. Le massacre de la Saint-Barthélemy est presque en entier son ouvrage. Elle avait de grands talents, et celui de l'intrigue porté au suprême dégré. Elle mourut en 1589. Voyez le portrait de Catherine, par Voltaire dans sa Henriade.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 26. — LOUIS XVI AU TEMPLE.

Histoire de France (18e siècle).

Louis XVI, roi de France, petit-fils de Louis XV, lui succéda en 1774. Il avait épousé Marie-Antoinette d'Autriche, fille de la célèbre Marie-Thérèse. Les premiers actes de son règne furent portés au bien. Il donna ensuite des secours aux colonies anglaises de l'Amérique pour les aider à secouer le joug de la métropole. Des causes lointaines, et surtout l'épuisement des finances, amenèrent sous ce règne une révolution terrible. Louis XVI n'eut pas la force de dominer les circonstances, et fut entraîné par elles. Assiégé dans son château le 10 août 1792, il fut enfermé au Temple avec sa famille, et monta sur l'échafaud le 21 janvier 1793. Louis XVI

eut toutes les vertus privées qui font l'homme de bien; son malheur fut d'être destiné au trône, surtout à une époque où la société, minée par ses bases, s'écroulait de toute part. Ce prince était fort instruit, surtout dans la géographie, dont ils se plaisait à donner des leçons à son jeune fils, le dauphin, Louis XVII, qui périt en prison en 1795.

## REUNION DES PROVINCES A LA COURONNE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Picardie,<br>L'île de France,<br>L'Orléanais, | Domaine royal. | | |
| Le Berry, | sous Philippe Ier, | par achat, | 11e siècle. |
| La Touraine, | — Philippe II, | confiscation, | 13e siècle. |
| La Normandie, | — Philippe II, | confiscation, | id. |
| Le Languedoc, | — Philippe III, | héritage, | id. |
| Le Lyonnais, | — Philippe IV, | acquisition, | id. |
| La Champagne, | — Philippe IV, | mariage, | id. |
| Le Dauphiné, | — Philippe VI, | donation, | 14e siècle, |
| Le Poitou,<br>L'Aunis,<br>La Saintonge,<br>Le Limousin, | Charles V, | conquête, | 14e siècle. |
| La Guyenne,<br>La Gascogne, | Charles VII, | conquête, | 15e siècle. |
| La Provence,<br>La Bourgogne,<br>Le Maine,<br>L'Anjou, | Louis XI, | hérit. et traités, | 15e siècle. |
| La Bretagne, | — François Ier, | mariage, | 16e siècle. |
| La Marche,<br>L'Auvergne,<br>Le Bourbonnais, | François Ier, | confiscation, | 16e siècle. |
| Le Béarn,<br>Le Comté de Foix, | Henri IV, | son patrim. | 16e siècle. |
| Le Roussillon,<br>L'Artois, | Louis XIII, | conquête, | 17e siècle. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| L'Alsace, La Flandre, La Franche-Comté, Le Nivernais, | Louis XIV, | conquête | 17e siècle. |
| La Lorraine, | — Louis XV, | cession, | 18e siècle |
| La Corse, | — Louis XV, | cession, | id. |
| Comtat d'Avignon, | — République, | cession, | id. |
| Alger, | — Charles X, | conquête, | 19e siècle. |

( Voir l'*Histoire de France.* )

## 27. — AGÉSILAS.

Histoire Grecque (4e siècle).

Après la mort d'Agis II, roi de Sparte, Agésilas monta sur le trône, au préjudice de Léotichidès, auquel il appartenait; il prétendit que ce prince n'était pas le fils du roi; comme Lysandre et les Spartiates étaient pour Agésilas, il l'emporta sur son rival. Son règne commença par un acte de modération; il partagea avec Léotichidès les trésors d'Agis. Agésilas, petit, de mauvaise mine et boiteux, réparait par les qualités de l'âme les défauts de la figure. Il était simple dans ses mœurs et avait toutes les vertus des anciens Spartiates; mais il était fier et ambitieux. L'anecdote de sa jeunesse, rapportée dans l'énigme, le prouve assez.

Il vainquit Tissapherne, général d'Artaxercès, près du Pactole (1); il prit Sardes (2) et s'empara de tous les trésors qu'elle renfermait. Il aurait porté ses victoires jusqu'au centre de la

(1) Asie Mineure. (2) Sud de l'Asie Mineure.

monarchie, s'il n'avait été contraint d'aller arrêter les Athéniens et les Béotiens, qui désolaient sa patrie. Sa marche fut si rapide qu'il fit en trente jours le chemin que Xercès avait fait en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronée (1).

A l'âge de quatre-vingts ans, Agésilas marcha en Égypte au secours de Tachos contre les Perses. Il se déclara ensuite pour Nectanèbe dans deux factions qui s'étaient élevées. Une tempête le jeta sur les côtes de la Lybie (2), dans la Cyrénaïque, où il mourut à 84 ans. Ce roi, philosophe et guerrier, ne voulut pas qu'on lui érigeât de statues; la postérité les lui a élevées. Il était simple et se mêlait souvent aux jeux des enfants.

## 28.— ATTILA.

Histoire de France, Barbares (5e siècle).

Les Huns, venus des confins de la Chine, heurtent et déplacent les Alains, dissipent la monarchie des Goths, fondée au nord du Danube (3) par le vieux Hermanrik, et décident ces déplacements violents des peuples qui amènent la chute de l'empire romain. Les empires d'Occident et d'Orient étaient alors gouvernés par deux femmes : en Orient, Pulchérie

(1) Béotie. (2) Afrique. (3) Ou Ister, fleuve d'Allemagne et de Turquie.

exerçait le pouvoir sous le nom de son frère Théodose II ; en Occident, Placide gouvernait pour Valentinien III.

Les Huns étendaient leur empire, commandés par Rugilas ; ils firent des incursions dans la Mœsie. Thédose II lui envoya des ambassadeurs pour le prier de s'éloigner de cette contrée. Rugilas étant mort, Attila et Blèda, ses neveux, lui succédèrent. Attila commença par faire assassiner Blèda, son frère. C'est dans les plaines de Margus (1), que se fit l'entrevue des ambassadeurs de Théodose et de Valentinien avec Attila. Ce général avait une horrible figure de Kalmouk : nez aplati, bouche large, taille courte et carrée. Les Huns mettaient leur gloire à tout détruire.

Attila, nommé si justement le fléau de Dieu, disait que l'herbe ne croîtrait jamais où son cheval aurait passé. Il fonda un empire immense du Danube à la Baltique (2), et des rives du Rhin aux bords de l'Océan oriental. Il allait envahir la Gaule, lorsqu'il fut défait dans les plaines de Châlons (3) par Aetius, général romain, secondé de Théodoric, roi des Goths, et de Mérovée, chef des Francs. L'année suivante, il fit une irruption en Italie, ravagea tout le Nord. Il allait fondre sur Rome, lorsque le pape St Léon eut le courage de

(1) Près du Danube. (2) Mer d'Europe, entre la Suède, la Russie et l'Allemagne. (3) Champagne, département de la Marne.

l'aller trouver, et lui promit un tribut annuel au nom de Placidie. Attila exigeait que l'on lui envoyât Honoria, sœur de Valentinien, qui avait conçu une grande passion pour ce barbare. Pendant ce temps, retiré dans la Pannonie (1), il épousa Ildico, fille du roi des Bactriens. Après les fêtes d'usage, il se retira dans sa tente, et le lendemain il fut trouvé mort et baigné dans son sang. On prétendit qu'un saignement de nez l'avait étouffé, d'autres crurent qu'Ildico avait pu le tuer. Ses soldats l'ensevelirent avec tout le mystère possible ; ses enfants se partagèrent son empire, mais ils furent détruits. Attila peut être regardé comme le représentant de cette époque de barbarie et de révolution. Il se place à la tête de son siècle.

## 29. — TARQUIN L'ANCIEN.

**Histoire Romaine ( 6e et 7e siècles avant J.-C. ).**

Tarquin l'Ancien, roi des Romains, monta sur le trône après la mort d'Ancus Martius, l'an 615 avant J.-C. Né à Tarquinie (2), d'une famille originaire de Corinthe (3), une grande ambition le conduisit à Rome. Il y mérita la faveur d'Ancus Martius qui lui confia la tutelle de ses deux fils. Mais Tarquin les priva du trône et s'en rendit maître. Il gouverna avec assez de gloire, embellit Rome de plusieurs

(1 Hongrie. (2) Ville d'Etrurie. (3) Grèce.

aqueducs, de monuments publics, l'entoura de murailles ; donna des chaises d'ivoire aux magistrats, des anneaux aux chevaliers, et créa d'autres marques de distinction. Il battit les Latins et les Sabins, et mourut assassiné en 577 par les fils d'Ancus, qu'il avait dépouillés. Il avait 80 ans, et en avait régné 38.

Tanaquil était de Tarquinie ; elle avait épousé Lucumon qui prit ensuite le nom de Tarquin. On raconte que cette princesse, très-savante dans l'art des augures, prédit la royauté à Tarquin, parce qu'en entrant dans Rome elle vit un aigle qui, après lui avoir enlevé son chapeau, le lui remit sur la tête. On dit encore que, voyant une flamme briller autour du berceau d'un jeune esclave, elle devina pour cet enfant de hautes destinées, et l'éleva pour le trône. Ce fut Servius Tullus. Quoi qu'il en soit, elle en fit son gendre, fit tomber la couronne sur sa tête après la mort de Tarquin, et continua à l'aider de ses conseils.

### 30. — EURIPIDE.

**Littérature Grecque (5e siècle avant J.-C.).**

Euripide, poëte tragique grec, né à Salamine (1) en 480, fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, d'Anaxagore pour la physique. Dégoûté de la

(1) Ile près d'Athènes.

philosophie, il s'attacha à la poésie dramatique, dans laquelle il obtint les plus grands succès. L'émulation qui s'éleva entre lui et Sophocle dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide, qui médisait sans cesse des femmes, se maria pourtant deux fois; il fut obligé de répudier ses deux épouses. Cette conduite fournissait des armes à la satire. Euripide, fuyant Sophocle et Aristophane, se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine (1), et fut, dit-on, dévoré par les chiens de ce prince, l'an 407 avant J.-C. C'était un homme grave et sévère, un vrai philosophe, malgré la poésie. De 75 tragédies qu'il a composées, il n'en reste que 19, dont les principales sont : *les Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide* (2), *Iphigénie en Tauride* (3), *les Troades*, *Electre*, *Hercule*, *Hippolyte*. Racine l'a fait revivre au dix-septième siècle. La différence énorme qui existe entre les deux poëtes tient surtout à la différence des époques. Euripide excellait à la peinture des passions.

### 31. — SOPHOCLE.

Littérature Grecque (5e siècle avant J.-C.).

Sophocle, célèbrepoëte tragique grec, surnommé l'Abeille et la Sirène attique, naquit

(1) Nord de la Grèce. (2) Aulide, bourg de la Béotie, d'où partit la flotte des Grecs pour aller à Troie. (3) Aujourd'hui Crimée.

à Athènes l'an 495 avant J.-C. Il se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda les armées de la république et signala son courage en diverses occasions. Il augmenta la gloire du théâtre grec, et partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poëtes contemporains et rivaux mettaient à profit leur jalousie mutuelle pour s'arracher des lauriers. Après avoir choisi des sujets différents, ils traitèrent les mêmes, combattirent en champ clos, et Athènes fut partagée entre eux : ils se réconcilièrent enfin. Leurs pièces étaient également admirables dans différents genres. Euripide était tendre et touchant ; Sophocle élevé, sublime : on lui a comparé Voltaire. Son OEdipe lui a valu un double triomphe, rapporté dans l'énigme. On dit qu'ayant remporté une dernière fois le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il mourut de joie l'an 406 avant J.-C. De 120 tragédies qu'il composa, il n'en reste que sept qui sont des chefs-d'œuvre : *Ajax*, *Electre*, *OEdipe le tyran*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, *les Trachinies* et *Philoctète*.

## 32. — L'ORGUEIL.

Iconologique.

Une femme représente l'orgueil ; elle est belle, jeune, superbement parée, car elle met toute

sa gloire dans les ornements extérieurs ; son air est altier et dédaigneux ; pénétrée d'une profonde estime pour elle-même, elle méprise et dédaigne toute le reste. D'ailleurs elle pense en imposer à la multitude et l'empêcher de scruter le fond de son âme, où l'on ne trouverait que sottise, ignorance et bassesse. Voilà ce qu'indiquent les lambeaux cachés sous son riche vêtement. Un globe lui sert de piédestal ; elle aspire à s'élever au dessus de tous ; mais aveuglée sur les dangers de cette situation, elle perd l'équilibre et se précipite à jamais. Le paon, fier de ses riches couleurs, dépourvu d'ailleurs de toute autre qualité, est le symbole naturel de l'orgueil et de la sottise.

## 33. — LA MÉCHANCETÉ.

Iconologique.

La méchanceté est aussi vieille que le monde ; elle est hideuse à voir, et rien ne saurait déguiser aux yeux sa laideur. Les toiles d'araignées qui la couvrent sont les trames qu'elle ourdit avec adresse, les piéges qu'elle emploie pour attirer à soi ses victimes. L'ours blanc est le plus cruel de son espèce. Le couteau et le poignard sont les armes favorites de la méchanceté.

## 34. — PÉTUS ET ARRIA.

Histoire Romaine (1er siècle après J.-C.).

Claude, empereur romain, était le fils de

Drusus et le neveu de Tibère. Il parvint au trône sans aucuns moyens, et dans un état voisin de l'imbécillité. Sa seule expédition fut dirigée contre les Bretons, qu'il soumit. Messaline, sa femme, commit les plus grands désordres sans qu'il en parût troublé. Cette princesse, irritée de la vertu de Silanus, personnage consulaire, l'enveloppa dans une conspiration et obtint de Claude son arrêt de mort. Beaucoup de personnages remarquables, indignés de ce crime, conspirèrent contre un gouvernement si odieux. L'Illyrie (1) se souleva. Mais le complot fut découvert, et la plupart des conjurés se donnèrent eux-mêmes la mort. L'un d'eux, Cécinna Pétus, hésitait encore; Arria, sa femme, prend le poignard, se l'enfonce dans le sein, et le rend à son mari en disant : *Tiens, Pétus, cela ne fait pas de mal.* Encouragé par cet exemple, il se frappe et tombe auprès d'elle.

### 35. — PORCIE. — BRUTUS.

Histoire Romaine ( 1er siècle avant J.-C. ).

Porcie, fille de Caton d'Uttique, et femme en premières noces de Bibulus, puis de Brutus, se rendit illustre par son esprit et son courage. Brutus lui ayant caché la conjuration qui se tramait contre César, elle se fit elle-même une profonde blessure; son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. *Avant de te*

(1) Province au sud de l'Allemagne.

*demander ton secret, j'ai voulu éprouver si je saurais résister aux tortures.* Brutus étonné lui découvrit tout. Après la bataille de Philippi (1), elle ne voulut pas survivre à Brutus et se fit, dit-on, mourir en avalant des charbons ardents.

Brutus (Marcus Junius), fils de Junius-Brutus et de Servilie, sœur de Caton. Il prétendait descendre du premier Brutus. Les vertus de Caton furent un modèle qu'il eut toujours devant les yeux. Il cultiva les lettres, les sciences, l'éloquence, et puisa dans ses études des idées de liberté qui le conduisirent à méditer la mort de César. Il s'associa Cassius et d'autres sénateurs. Le jour des *Ides de Mars* fut fixé pour l'exécution du projet. César, à peine entré au sénat, vit un des conjurés s'approcher pour lui demander une grâce ; au même instant tous se précipitèrent sur lui le poignard à la main. Voyant au milieu d'eux Brutus qu'il avait toujours chéri comme un fils : *et toi aussi, mon fils Brutus!* s'écria-t-il; puis il expira. Les sénateurs applaudirent ; mais Antoine excita le peuple à venger la mort de César : on courut mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci se retirèrent vers la Macédoine, où les suivirent Antoine et Octave qui les vainquirent à Philippi. Après cette défaite, Brutus et Cassius se donnèrent la mort et furent nommés *les derniers*

(1) Macédoine.

*Romains.* Brutus fut tour à tour considéré comme un monstre et comme un héros. Plus aveuglé qu'ingrat, il fit violence à la nature pour servir une cause désespérée, qu'il croyait la plus légitime.

Shakespeare et Voltaire ont traité ce sujet.

Caton d'Uttique (1), arrière-petit-fils de Caton le censeur, stoïcien dans la pratique et la théorie, poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il voulait tuer Sylla. Plus tard, il s'unit à Cicéron contre Catilina, et aux bons citoyens contre César. Il porta toujours le deuil dès l'instant qui vit éclater la guerre civile entre les deux triumvirs. Il avait résolu de se tuer si César l'emportait, et de s'exiler si c'était Pompée. La bataille de Pharsale (2) ayant tout décidé, il se perça de son épée après avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

( Voyez la tragédie de Caton par Addisson. )

## 36. — CLEOPATRE.

Histoire Romaine ( 1er siècle avant J.-C. ).

Cléopâtre, reine d'Egypte (3), était fille de Ptolémée *Aulète*, sœur et femme du dernier Ptolémée. César lui donna le trône d'Égypte après la mort de son mari, qui s'était noyé dans le Nil. Elle devait partager le sceptre avec un

(1) Nord de l'Afrique, près de Carthage. (2) Thessalie. (3) N.-E. de l'Afrique.

autre de ses frères, âgé de 11 ans; mais elle l'empoisonna pour régner seule. César étant mort, Cléopâtre se déclara pour les triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippi, ayant eu l'Asie en partage, somme cette reine de comparaître devant lui. Certaine de l'effet que devait produire sa beauté, elle se rend à Tarse (1) sur le Cydnus (2), vêtue comme on représente Vénus, et environnée de ses nymphes. Ses charmes lui soumirent aisément le cœur d'Antoine, qui négligea bientôt sa propre gloire pour lui plaire et lui obéir. Il lui donna les plus belles provinces qu'il conquit en Asie avec les légions romaines.

Octave ne tarda pas à saisir cette occasion d'écarter un rival. La bataille navale d'Actium (3) lui donna la victoire. La reine d'Égypte, effrayée du tumulte et des cris des combattants, avait par sa fuite entraîné la perte d'Antoine. Celui-ci la croyant morte se perça de son épée, et fut enterré dans la sépulture des rois d'Égypte. Cléopâtre, après une dernière tentative pour subjuguer encore le jeune vainqueur, résolut de mourir, dans la crainte qu'on ne la fît marcher à la suite de son char de triomphe. Un de ses serviteurs lui apporta une corbeille de figues sous lesquelles était caché un aspic. Elle s'en fit piquer et mourut; deux

(1) Sud de l'Asie Mineure. (2) Fleuve de la Cilicie, Asie Mineure. (3) Grèce propre, Arcananie.

femmes qui étaient avec elle moururent de la même manière. Un envoyé d'Auguste vint alors, et s'aperçut que la reine n'existait plus. On fit approcher des Psylles (peuplade africaine), qui avaient le secret de sucer impunément les plaies envenimées ; mais leur talent fut inutile. Après la mort de Cléopâtre, l'Égypte fut réduite en province romaine.

### 37. — CAMILLE.

Histoire Romaine (4e siècle avant J.-C.).

Camille, que l'on a appelé le père et le second fondateur de Rome, fut cinq fois dictateur, deux fois tribun militaire, une fois censeur, triompha quatre fois. La prise de Veies (1) après un siége de 10 ans fut le commencement de sa gloire et causa aussi son exil. Quoiqu'il eût rendu de nouveaux services à sa patrie, qu'il eût battu les Volsques et pris Falérie (2), on l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie du butin fait à Veies. Alors il s'exila volontairement. Bientôt après, Rome, envahie par des barbares, était au penchant de sa ruine ; déjà maîtres du Capitole, les Gaulois dictaient aux Romains les conditions les plus humiliantes ; Camille, nommé dictateur, accourt, délivre les Romains, repousse Brennus. Il acheva de réduire tous les ennemis de la ré-

(1) Sud de Rome. (2) Aux environs de Rome.

publique, et mourut de la peste 365 ans avant J.-C.

L'énigme rapporte un trait du siége de Falère, où sa générosité lui valut un beau triomphe. Camille est un des plus grands hommes que nous offre l'histoire des Romains.

### 38. — CLOVIS.

Histoire de France (5e siecle).

Clovis, ou Hlodewig (illustre guerrier), fils de Childéric Ier, chef des Francs, plus hardi que ses prédécesseurs, étendit ses conquêtes dans tout le nord de la Gaule, ce qui le fait regarder par les historiens comme le fondateur de la monarchie française. Il vainquit Siagrius et les Romains à Soissons (1), les Allemands à Tolbiac (2) et les Visigoths à Vouillé (3). Il avait épousé Clotilde, princesse chrétienne, fille du roi des Bourguignons; elle employa toute son éloquence pour le convertir au christianisme; en danger de perdre la bataille de Tolbiac, Clovis fit vœu d'abjurer le paganisme s'il demeurait vainqueur. En effet, il mit ses ennemis en fuite, et se fit baptiser par St Remy, archevêque de Reims (4), avec trois mille de ses soldats.

Clovis fut un grand prince: outre ses exploits

(1) Ile-de-France, département de l'Aisne. (2) Près du Rhin, entre Juliers et Bonn. (3) Près de Poitiers. (4) Champagne, département de la Marne.

militaires, on lui attribue la loi salique, ou Code des Francs Saliens ; il affermit son autorité dans les Gaules ; néanmoins on ne saurait lui pardonner les cruautés dont il se rendit coupable. Elles tenaient, il est vrai, à la barbarie du temps. On sait la vengeance qu'il tira du soldat audacieux qui avait contrarié sa demande. Dans une autre occasion, Clovis saisit un léger prétexte pour le tuer d'un coup de hache. Cette anecdote sert à caractériser les mœurs de l'époque, et de plus, à prouver que Clovis était bien plutôt un chef militaire qu'un roi absolu, puisqu'il ne pouvait s'approprier une portion du butin sans le consentement de l'armée.

Un partage eut lieu à sa mort, arrivée en 511, entre ses quatre fils, Thiéry, Clodomir, Childebert et Clotaire.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

### 39. — CLOVIS.

Histoire de France (5e siècle).

Pour Clovis, voyez la précédente.

Saint Remy, né dans les Gaules, d'une famille illustre, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent nommer au siége pontifical de Reims à 24 ans. A cette époque de transition, tout le pouvoir était passé entre les mains des évêques ; ils avaient recueilli pour

ainsi dire l'héritage des Romains, et les Francs avaient d'autant plus d'intérêt à s'en faire des amis. Ce fut lui qui instruisit et baptisa Clovis, auquel il adressa ces paroles : Baisse la tête, fier Sicambre ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.

La sœur de Clovis se nommait Alboflède.

### 40. — CHARLEMAGNE.

Histoire de France ( 8e et 9e siècles ).

Charlemagne, fils de Pépin le Bref, donna son nom à son siècle et à sa race. Il réunit tous les genres de gloire, et son génie donna une nouvelle impulsion à la société d'alors. Malheureusement ses successeurs lui ressemblèrent peu. La guerre que Charlemagne eut à soutenir contre les Saxons occupa presque toute la durée de son règne. Il soumit enfin Wittikind, leur vaillant chef, et le força avec ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. Pendant ce temps, il faisait d'autres conquêtes en Italie ; prenant parti pour le pape Adrien contre les Lombards, il enlève à ceux-ci l'exarchat de Ravennes (1) dont il fait don au St-Siége. Bientôt il détruit entièrement la monarchie des Lombards, fait prisonnier à Pavie (2) Didier, leur roi, et se rend maître d'une grande partie de l'Italie.

(1) N.-E. de l'Italie. (2) Nord de l'Italie.

En 800, le jour de Noël, il est couronné à Rome empereur d'Occident par le pape Léon III.

Il attaque aussi les Sarrasins d'Espagne, et revenant vainqueur, perd à Roncevaux (1) son neveu Rolland, en 778.

Les victoires de Charlemagne ne sont que la moitié de ses titres à la gloire. Il créa dans ses *Capitulaires* un monument plus durable. Plusieurs de ses lois ont été renouvelées depuis. Il fit les *Somptuaires* pour réprimer le luxe, déjà effrayant.

Dans ces temps barbares, où les sciences étaient inconnues, Charlemagne conçut le projet de les faire renaître dans son royaume. Il fonda les premières écoles, et s'attacha les savants de plusieurs contrées qu'il attirait à sa cour. Il avait de grandes idées pour le gouvernement, et créa dans les assemblées du peuple une espèce de conseil représentatif. Enfin, il mourut à Aix-la-Chapelle (2) qu'il avait fondé, âgé de 71 ans, en 814.

(Voyez *l'Histoire de France.*)

## 41. — COMBAT DES TRENTE.

### Histoire de France (14e siècle).

La guerre de Bretagne, commencée sous Philippe de Valois, continua pendant toute la du-

(1) Dans les Pyrénées. (2) Bas-Rhin.

rée du règne de Jean le Bon, et ne se termina que sous Charles V, en 1365. Ce fut d'abord une querelle particulière entre Jean de Montfort (1) et Charles de Blois (2), tous deux prétendants au trône de Bretagne. Mais cette querelle amena sur le champ de bataille les armées de France et d'Angleterre. Jean de Monfort était parent d'Édouard III, et Charles de Blois de Philippe VI. Cette guerre est célèbre par l'héroïsme de deux femmes : Jeanne de Monfort, fille d'un comte de Nevers (3), femme de Jean, et Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois. Une action décisive eût été moins meurtrière que les petits combats particuliers qui s'engageaient tous les jours. C'étaient le plus souvent des combats à outrance, tel que celui des *Trente* livré près de Ploërmel et cité dans l'énigme. La guerre se termina pourtant à la bataille d'Auray (4), en 1364, où Charles de Blois fut tué et Duguesclin prisonnier. La maison de Blois, privée de son chef, se désista, et Jeanne de Monfort, dont le mari était mort pendant la guerre, fit couronner Jean V, son fils, au traité de Guerandre (5) 1365.

La maison de Beaumanoir est une illustre maison de Bretagne.

Pour Jean le Bon, voyez la suivante, 42.

(Voyez l'*Histoire de France*.)

(1) Bretagne, département d'Ile-et-Vilaine. (2) Orléanais, département de Loir-et-Cher. (3) Nivernais. (4) Bretagne, département du Morbihan. (5) Bretagne, département de la Loire-Inférieure.

## 42. — JEAN LE BON. — LA JACQUERIE.— MARCEL.

Histoire de France (14e siècle).

Jean le Bon, fils de Philippe VI de Valois, lui succéda en 1350, à l'âge de 40 ans; il commença son règne par le supplice du comte d'Eu (1), connétable. Cette sévérité lui aliéna les esprits et causa en partie ses malheurs.

L'arrestation de Charles le Mauvais, roi de Navarre, ralluma la guerre avec les Anglais, alliés de ce prince. Édouard, prince de Galles, pénétra en France et gagna la célèbre bataille de Poitiers (2), où Jean fut fait prisonnier après des prodiges de valeur. Il resta quatre ans en Angleterre. Pendant sa captivité, on vit éclater en France une guerre civile, qu'on nomma la *Jacquerie*, parce qu'elle fut excitée chez le peuple, appelé collectivement et par ironie *Jacques Bonhomme*. Les paysans réunis pillaient les châteaux et massacraient les grands. Pendant ce temps, des troubles se manifestaient dans l'assemblée des états généraux, convoquée par le dauphin. La cause populaire y était puissamment secondée par *Étienne Marcel*, prévôt des marchands, et *Robert le Coq*, évêque de Laon (3). Les états furent dissous, mais un complot se trama en faveur du roi de Navarre. Marcel de-

(1) Normandie, département de la Seine-Inférieure. (2) Poitou, département de la Vienne. (3) Ile-de-France, département de l'Aisne.

vait lui livrer la ville de Paris, et le Coq le couronner roi; Jean Maillard, capitaine des gardes, déjoua ce projet en fendant la tête à Marcel, en 1358. Les Parisiens, touchés de repentir, se soumirent au régent, et l'ordre se rétablit en apparence.

Le traité de Brétigny (1) rendit la liberté au roi à des conditions bien humiliantes pour le royaume. Mais le duc d'Anjou, son fils, laissé en otage près d'Édouard III, s'étant évadé, Jean le Bon retourna pour le remplacer à Londres où il mourut en 1364. Ce prince eut de grandes qualités; le courage et la loyauté formaient la base de son caractère. *Si la justice et la bonne foi*, disait-il, *étaient bannies de la terre, elles devraient se trouver dans le cœur d'un bon roi.* Il manqua d'un talent essentiel aux souverains, la politique.

Son règne est remarquable pour avoir vu éclater la première guerre civile bien caractérisée. Il fonda l'ordre de l'Étoile.

Charles le Mauvais, roi de Navarre (2), gendre de Jean le Bon, fut pendant toute sa vie un sujet de trouble et de malheurs pour la France. Il avait de grands talents qu'il employa au mal. Il fit assassiner Charles de la Cerda, connétable, favori de Jean le Bon, puis il excita, comme nous l'avons vu, la guerre civile. On prétend

(1) Orléanais, département d'Eure-et-Loire. (2) Province au nord de l'Espagne.

qu'il empoisonna Charles V. Sa mort, arrivée en 1387, fut digne de sa vie. Comme il se faisait envelopper dans un drap trempé d'esprit de vin pour ranimer ses forces, le feu prit au drap et il fut consumé.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 43. — LOUIS XI.

Histoire de France (15e siècle).

Louis XI, fils de Charles VII et de Marie d'Anjou, naquit à Bourges (1) le 3 juillet 1423. Il n'avait que 17 ans lorsqu'il prit part à la révolte appelée la *Praguerie*. Charles VII vainquit les révoltés et leur pardonna. Louis se retira de la cour et en demeura 15 ans éloigné; de nouveaux chagrins, que lui donna son fils, causèrent la mort de Charles VII.

Louis XI, à son avénement en 1461, dépouilla les grands et traita la France en pays de conquête. La ligue *du bien public*, formée de seigneurs mécontents, parmi lesquels se trouvaient le comte de Charolais (2) et le duc de Berri, frère du roi, força Louis à prendre les armes.

La bataille de Monthléry (3) ne fut pas décisive; le traité de Conflans (4) ne le fut guère plus, puisque le roi accorda tout, et ne tint

(1) Berri, département du Cher. (2) District de Bourgogne département de Saône-et-Loire. (3) Seine-et-Oise. (4) Seine-et-Oise.

aucune de ses promesses. L'astuce de Louis faillit une fois lui devenir funeste. Pour rassurer Charles le Téméraire, son rival, il lui demanda une conférence à Péronne (1), tandis qu'il faisait soulever secrètement les Liégeois contre ce duc. Charles, instruit de cette manœuvre, le retint prisonnier et le força à signer un traité désavantageux. Le duc de Bourgogne fit offrir sa fille unique au duc de Guienne, frère du roi; Louis, qui redoutait cette union, fut accusé d'avoir empoisonné son frère. Charles, furieux, recommença la guerre et vint échouer devant Beauvais (2) défendu par des femmes. Ce duc mourut en 1477, et Louis en 1483.

Ce règne, funeste à la féodalité, procura quelque soulagement au peuple. Louis XI ne fit point la guerre à l'extérieur; il gagna plus par des négociations qu'il n'eût fait par des batailles. Les provinces d'Anjou (3), du Maine (4), de Provence (5) et de Bourgogne (6), furent réunies par lui à la couronne. Il avait quelques qualités dignes d'un souverain, surtout l'art de gouverner, qu'il possédait au suprême degré; mais il fut astucieux, cruel, vindicatif. Une foule de seigneurs furent sacrifiés à sa vengeance. On a retenu de lui cette maxime : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.*

(1) Picardie, département de la Somme. (2) Ile-de-France, département de l'Oise. (3) Province de l'Ouest, au nord du Poitou. (4) Sud de la Normandie. (5) Sud du Dauphiné. (6) Est de la France.

Louis XI se servait volontiers de gens obscurs : son barbier, Olivier le Daim; son bourreau, Tristan l'Ermite, eurent beaucoup de part à ses faveurs. Sa superstition et son extrême frayeur de la mort le mettaient sans cesse à la merci des médecins et des astrologues.

Malgré son cruel despotisme, le parlement lui opposa une noble résistance. La Vaquerie, magistrat intègre et courageux, brava sa vengeance, et n'en éprouva pourtant pas les rigueurs.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 44. — LOUIS XII.

Histoire de France (15e et 16e siècles).

Louis XII. Voyez l'énigme 24.

On sait que la clémence était une des vertus du bon Louis XII. La Trémouille, qui l'avait fait prisonnier à St-Aubin; d'autres seigneurs, qui avaient été ses adversaires ou ses ennemis, tremblaient qu'il n'exerçât sur eux de cruelles représailles. Ils furent rassurés par ces paroles : *Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans.*

### 45. — FRANÇOIS DE GUISE.

Histoire de France (16e siècle).

Les Guises, originaires d'Allemagne, étaient de la famille de Lorraine (1). Ce fut Claude de

(1) Est de la France.

Lorraine qui le premier vint se fixer en France sous le règnede François I^er^. Ce roi érigea pour lui la terre de Guise (1) en duché-pairie mâle. La fortune des Guises fut rapide en France : ils durent leurs succès à leurs talents et aux grâces de leur personne ; c'est ce qui faisait dire : *Ils sont de si bonne mine, ces princes lorrains, qu'auprès d'eux les autres princes ne semblent plus que du peuple.* Leur influence commença sous le règne de François II, qui avait épousé la reine Marie Stuart, leur nièce. Tous les princes de cette famille ont joué un rôle important : on remarque surtout François de Guise, Henri *le Balafré*, son fils, les deux cardinaux de Lorraine et le duc de Mayenne, chef des ligueurs.

François de Lorraine, fils de Claude, est un des plus grands hommes du 16^e^ siècle. Il tint le premier rang dans le conseil et les armées sous Henri II, François II, Charles IX. En 1553, il fit lever à Charles-Quint le siége de Metz (2). Déclaré lieutenant-général après la bataille de St-Quentin, il enlève Calais (3) à l'Angleterre l'année suivante 1558 : cette ville, la dernière que les Anglais possédèrent en France, leur appartenait depuis deux siècles. En 1561, le duc de Guise forma, avec le connétable de Montmorency et le maréchal Saint-André, un trium-

(1) Aisne. (2) Lorraine, département dela Moselle. (3) Artois, département du Pas-de-Calais.

virat contre les calvinistes. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était l'idole des catholiques et le maître de la cour. Affable, généreux, et en tout sens le premier homme de l'État, il se préparait à assiéger Orléans (1), le centre de la faction des calvinistes et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué par un gentilhomme huguenot, nommé Jean Poltro de Méré, en 1563.

Déjà plusieurs tentatives d'assassinat avaient été dirigées contre sa personne. C'est dans l'une de ces circonstances qu'il fit cette belle réponse citée dans l'énigme.

### 46.— LE GRAND CONDE.

Histoire de France ( 17e siècle ).

Telle fut la harangue du grand Condé à la bataille de Lens (2).

Cette famille commença à Louis Ier, duc de Condé, fils de Charles de Vendôme et frère d'Antoine de Bourbon. Il fut massacré à Jarnac (3), en 1569, par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il eut pour fils Henri Ier de Condé, grand-père de Louis II, surnommé le *Grand Condé*, qui mérita ce titre par ses talents militaires.

Quelques jours après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche, régente, lui confia le com-

(1) Orléanais, département du Loiret. (2) Artois, département du Pas-de-Calais. (3) Charente.

mandement de l'armée de Flandre (1) lorsqu'il n'était encore que duc d'Enghien, et seulement âgé de 22 ans. Il gagna la bataille de Rocroy (2) (1643) sur les Espagnols, commandés par Francisco de Mélos. Il défit l'année suivante l'armée bavaroise près de Fribourg (3), et gagna sur l'ennemi, en 1645, la sanglante bataille de Nordlingue (4), où le comte de Mercy, leur général, fut tué. Il prit Dunkerque (5) la même année, et gagna la bataille de Lens en 1648. La paix fut conclue à Munster (6).

Condé fut mis au château de Vincennes (7), en 1660, par les ordres de la régente, et en sortit quelques mois après. Mais il prit aussitôt les armes pour se venger de son emprisonnement, et se distingua au combat du faubourg St-Antoine, en 1662. Il se retira ensuite dans les Pays-Bas, où il soutint le parti des Espagnols. Mais après les troubles de la Fronde, il rentra en grâce auprès de Louis XIV, à la paix des Pyrénées (1669), et rendit encore des services importants à la France. Il mourut à Fontainebleau (8) en 1686, à soixante-cinq ans.

Le grand Condé avait épousé Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, et en eut trois enfants.

(1) Nord de la France. (2) Champagne, département des Ardennes. (3) Allemagne, duché de Bade. (4) Bavière. (5) Département du Nord. (6) Allemagne, duché du Bas-Rhin. (7) Près Paris. (8) Seine-et-Marne.

## 47. — HENRI II. — THOMAS BECKET.

Histoire d'Angleterre (12e siècle).

Henri II, roi d'Angleterre, le premier des Plantagenets, était fils de Mathilde et de Geoffroy Plantagenet, duc d'Anjou. Il fut proclamé en 1154, après la mort d'Étienne. Il ajouta à ses états l'Anjou, la Touraine (1), le Poitou (2), la Saintonge (3), la Guienne (4), la Gascogne (5), par son mariage avec Éléonore de Guienne, femme répudiée de Louis VII, roi de France. Il soumit encore l'Irlande. Ce règne fut troublé par le zèle imprudent de Thomas Becket, et surtout par les révoltes du fils du roi; Henri en mourut de chagrin en 1189, après un règne de 34 ans. Ce prince, vaillant, d'un génie élevé, habile au gouvernement, mais vindicatif, absolu, avide, eut aussi trop d'ambition et d'orgueil.

Thomas Becket, né en 1117 d'un bourgeois de Londres et d'une mère Syrienne, fit des études à Oxford (6). Nommé chancelier d'Angleterre par le roi Henri II, il s'acquitta de ses fonctions avec talent, et devint le favori du roi. En 1662, Thomas fut élevé, presque malgré lui, au siége de Cantorbéry (7), et ne voulut plus conserver sa dignité de chancelier; en

(1) Ouest de l'Orléanais. (2) Ouest de la France. (3) Ouest de la France. (4) Sud-ouest de la France. (5) Idem. (6) Sud de l'Angleterre. (7) Sud de l'Angleterre, comté de Kent.

même temps il changea de vie, fit succéder la pauvreté évangélique au luxe de la cour, et soutint l'église contre le monarque. Dans la suite, il se brouilla avec le roi au sujet des privilèges et des franchises de l'église anglicane. Il fut obligé de sortir d'Angleterre, et se retira en France sous la protection de Louis VII. Il se réconcilia enfin avec le roi d'Angleterre, et retourna dans son église en 1170. Henri II se flattait en vain de plier son caractère, Becket fulmine de nouvelles censures. *Quoi !* s'écrie le roi en courroux, *aucun de mes serviteurs ne me vengera d'un prêtre ingrat qui trouble mon royaume !* Quatre gentils hommes s'embarquent et assassinent le saint prélat dans son église. Ainsi mourut cet homme zélé, pieux, intrépide, honoré sous le nom de St Thomas de Cantorbéry.

## 48. — SALADIN.

### Histoire d'Orient (12e siècle).

Les chrétiens de Jérusalem (1), malgré les secours qu'ils recevaient de temps à autre par les croisades, avaient beaucoup de peine à échapper aux persécutions de leurs voisins. Les Turcs les détruisirent entièrement sous la conduite de Saladin.

C'était un Persan d'origine, du petit pays

(1) Palestine, ouest de l'Asie.

des Curdes. Il conquit l'Égypte (1), la Syrie (2), l'Arabie (3), la Perse (4) et la Mésopotamie (5). Maître de tous ces pays, il songea bientôt à conquérir le royaume de Jérusalem.

Il attaqua les chrétiens, les vainquit à Tibériade (6), et fit prisonnier Guy de Lusignan, roi de cette ville. Au lieu de le traiter en captif, il le mit en liberté, après avoir exigé de lui le serment qu'il ne porterait plus les armes contre les Turcs ; serment que Lusignan ne tint pas. Saladin rendit aux chrétiens le Saint-Sépulcre. Cependant ses conquêtes répandirent l'alarme dans toute l'Europe ; une nouvelle croisade se dirigea contre lui : Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste et Barberousse en étaient les chefs. Il prirent Saint-Jean d'Acre (7), Césarée (8) et Jaffa (8) en 1191 ; mais la division se mit entre les croisés : Richard, demeuré seul, conclut une trêve avec Saladin et s'en retourna en Europe.

Le Sultan ne survécut pas longtemps à ce traité ; il mourut à Damas (9) en 1193, à l'âge de 57 ans. Il laissa dix-sept fils, qui se partagèrent ses États.

Saladin était courageux, habile, plein de noblesse et de générosité. Sa modération et sa

(1) Nord-est de l'Afrique. (2) Sud-ouest de l'Asie. (3) Sud-ouest de l'Asie. (4) Près du Tigre, en Asie. (5) Vers le Tigre et l'Euphrate. (6) Palestine. (7) Ou Ptolémaïs, en Syrie. (8) Syrie. (9) Syrie.

justice le firent adorer de ses sujets. Sa mort fut celle d'un grand homme.

### 49. — CLOTAIRE II. — BRUNEHAUT.

Histoire de France (7e siècle).

Clotaire II, ou Hlode-her (illustre maître), fils de Chilpéric et de Frédégonde, monta sur le trône en 584, et mourut en 628. Son règne est remarquable par le supplice de la reine Brunehaut. La rivalité de Brunehaut et de Frédégonde avait ensanglanté la France pendant plusieurs années.

Lors de la mort de Clotaire Ier, le royaume avait été divisé pour la seconde fois en quatre parties. Le royaume de Paris était échu à Caribert, celui d'Orléans (1) à Gontran, ceux de Metz (2) et de Soissons (3) à Sigebert et à Chilpéric. Ces deux derniers princes avaient épousé les deux sœurs, filles d'Athanagilde, roi des Visigoths, Brunehaut et Galsuinde; mais Frédégonde, qui déjà avait écarté la première épouse de Chilpéric, ne put soutenir l'idée de ce second hymen : Galsuinde fut trouvée morte, et le digne couple s'unit enfin. Mais Brunehaut, pour venger sa sœur, alluma la guerre entre Chilpéric et Sigebert. Frédégonde fait assassiner ce dernier prince, les enfants de son époux, d'autres victimes moins illustres, et enfin Chil-

(1) Orléanais. (2) Lorraine. (3) Ile-de-France.

péric lui-même en 584 ; la couronne revint alors à son jeune fils Clotaire, au nom duquel elle régna. La mort vint la surprendre au milieu de ses triomphes sur Brunehaut et ses enfants. Cette dernière, moins coupable et plus malheureuse, fut soumise à un jugement militaire, et souffrit, en présence de Clotaire et de l'armée, l'horrible supplice décrit dans l'énigme.

La fin du règne de ce prince fut assez tranquille, et lui valut, dit-on, l'estime de ses sujets.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 50. — RAYMOND.

Histoire de France (13e siècle).

Les abus qui, dans ce siècle, s'étaient introduits dans l'Église, donnaient carrière à la licence des esprits. Le fanatisme, sous le nom imposant de réforme, répandait partout sa contagion. Arnault de Brescia avait excité ces révoltes contre tout le clergé. Une foule de novateurs, appelés tantôt *Manichéens*, tantôt *Vaudois*, plus communément *Albigeois*, embrassèrent les nouvelles doctrines ; elles se répandirent en France, en Allemagne, en Angleterre, dans les Pays-Bas (1), en Bohême (2), en Pologne (3). Le pape Innocent III envoya des missionnaires pour les convertir, avec pou-

(1) Nord de la France. (2) Centre de l'Allemagne. (3) Ouest de la Russie.

voir de les contraindre par les censures de l'Église : c'est l'origine de l'inquisition, qui devint en peu de temps si terrible.

Raymond VI, comte de Toulouse et cousin germain de Philippe-Auguste, ayant protégé les hérétiques du Sud, entre autres son neveu Raymond Roger, comte de Beziers, ne put résister aux seigneurs du Nord, qui s'étaient croisés contre lui, sous la conduite de Simon de Montfort. Après de sanglants combats qu'il perdit contre eux, il fut réduit à se réconcilier avec le pape. Celui-ci, après l'avoir dépouillé de ses États en faveur de Simon de Montfort, lui ordonna une pénitence publique ; elle est détaillée dans l'énigme 50. Enfin le fils de Raymond VI succéda à ses États et à ses querelles : Raymond VII combattit vivement Amaury de Montfort, fils de Simon. Pressé par un légat, forcé par les circonstances, il conclut la paix à Paris, et s'obligea à exterminer les hérétiques. Il souffrit par politique les inquisiteurs dans ses États, et mourut en 1229 sans enfant mâle. Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint Louis, ayant épousé Jeanne I^re^, fille de Raymond, recueillit sa succession. La maison de Toulouse (1) subsistait depuis 400 ans.

(Voyez, dans l'*Histoire de France*, la guerre des Albigeois.)

(1) Capitale du Languedoc.

## 51. — JEAN-SANS-TERRE.

**Histoire d'Angleterre ( 13e siècle ).**

Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, quatrième fils du roi Henri II, usurpa la couronne en 1199 sur Arthur, son neveu. Ce prince, ayant voulu le chasser du trône, fut pris dans un combat en 1202 ; le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen (1), et le fit périr.

Constance, mère du jeune Arthur, demanda justice de ce meurtre à Philippe-Auguste, comme au seigneur suzerain des deux princes. Jean-sans-Terre, appelé devant les pairs, refusa d'y comparaître, et ses terres en France furent confisquées au profit du roi. Philippe-Auguste assiégea aussitôt Rouen : c'est pendant le siége de cette ville que des députés envoyés à Jean le trouvèrent jouant aux échecs. Endormi dans la mollesse et les plaisirs, il se laissa prendre la Normandie, la Guyenne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il était haï et méprisé. Il crut regagner le cœur de ses sujets en signant deux actes, le fondement de la liberté comme la source des guerres civiles d'Angleterre : ce sont la *Grande Charte* et la *Charte des Forêts*.

Bientôt il se brouilla avec le pape Innocent III, qui mit le royaume en interdit : il soumit sa personne et sa couronne au Saint-Siége ; mais

(1) Capitale de la Normandie, département de la Seine-Inférieure.

cette donation produisit bientôt des révoltes. Il perdit, en outre, la célèbre bataille de Bouvines (1) sous Philippe-Auguste. Détrôné une seconde fois par les barons, il mourut presque de chagrin en 1216. Son fils Henri III lui succéda.

## 52. — SAINT LOUIS.

### Histoire de France (13e siècle).

Louis IX, fils de Louis VIII, fut un des plus grands et des meilleurs rois qu'ait eus la France. Il avait douze ans lorsqu'il succéda à son père, sous la tutelle de Blanche de Castille, sa mère, pour laquelle il conserva toujours le plus grand respect. La régence de Blanche fut sage et ferme, et pacifia le royaume.

La valeur et les talents militaires de Louis éclatèrent à la bataille de Taillebourg (2) et à celle de Saintes (3), qu'il gagna sur les Anglais et le comte de la Marche. Sous son règne eurent lieu les deux dernières croisades : celle qu'il entreprit en 1248 n'eut pas d'heureux résultats, et pendant la dernière, il mourut de la peste à Tunis (4), en 1270.

On doit à ce prince plusieurs fondations utiles, entre autres les Quinze-Vingts, la Sorbonne, etc. ; il fit rendre à ses sujets une exacte justice, et se plut à l'administrer lui-même ; il

(1) Flandre. (2) Saintonge, département de la Charente-Inférieure. (3) Capitale de la Saintonge. (4) Nord de l'Afrique.

fonda des tribunaux où les serfs pouvaient en appeler de la tyrannie des grands. On a encore de lui des lois connues sous le nom d'*Etablissements de Saint Louis.*

C'est à ce monarque, le plus pieux de nos rois, qu'on doit la *Pragmatique-sanction*, espèce de contrat qui rendait aux églises de France la liberté d'élire leurs prélats, et qui prévenait les empiétements du clergé sur l'autorité séculière.

Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII de Castille (1), et petite-fille d'Éléonore de Guyenne et de Henri II par sa mère Éléonore d'Angleterre, gouverna sagement pendant la minorité de son fils et pendant son séjour en Orient. Ce fut la mort de cette princesse qui détermina le roi à revenir dans ses États. Dès la plus tendre enfance de Louis, sa mère lui inspira le germe des vertus qui brillèrent chez lui à un si haut degré ; mais la sévérité de Blanche aurait pu irriter un fils moins soumis. Le roi venait d'épouser Marguerite de Provence (2), princesse belle et spirituelle : la reine-mère, craignant que la jeune épouse ne lui ravît la confiance et l'ascendant que son fils lui avait toujours accordés, ne lui permettait presque pas de la voir ; lors donc que Louis passait quelques instants auprès de la jeune reine, un domestique épiait l'arrivée de Blanche pour en avertir le roi, afin qu'il eût le temps de s'éloigner.

(1) Centre de l'Espagne. (2) Sud-est de la France.

Marguerite donna au roi onze enfants ; elle le suivit à la première croisade. On cite sa beauté et ses vertus.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur, et les *Reines de France* de M. Lévi.)

### 53. — CHARLEMAGNE.

Histoire de France (8e et 9e siècles).

Charlemagne, après avoir vaincu les Saxons à Paderbornn (1), détruisit leur temple d'Irminsul et brisa leur idole. Les Saxons, commandés par le fameux Wittikind, lui résistèrent trente ans, et furent enfin totalement soumis : l'empereur leur fit embrasser la religion chrétienne, et les dispersa en Suisse et en Flandre. Ces Saxons étaient des hordes barbares qui occupaient une partie de la Germanie : leur seule occupation était la guerre ; aussi Charlemagne les jugeait-il de dangereux voisins. Leur culte était l'expression de leurs mœurs : l'idole qui recevait leurs hommages à Irmensul avait la figure d'un guerrier tout armé ; c'était le dieu de la guerre : ils n'en connaissaient presque point d'autre. Cette balance d'une main, et cette rose de l'autre, paraissent indiquer que si les dieux mesurent avec une rigoureuse justice les actions humaines, ils sèment aussi la vie de fleurs ; l'ours et le lion, animaux féroces, difficiles à réduire, sont encore des symboles de la valeur des Saxons.

(1) Allemagne, vers la Saxe.

Pour Charlemagne, voyez l'énigme 40.

(Selon quelques auteurs, Irmensul signifie colonne d'Herman ou d'Arminius, vainqueur des Romains sous Auguste.)

### 54. — CARLOMAN.

Histoire de France (9e siècle).

Louis II le Bègue laissa en mourant le royaume à ses deux fils, Louis III et Carloman, nés d'une première femme, et la seconde enceinte d'un fils qui fut Charles le Simple. Ils se partagèrent les États de leur père ; Louis eut le Nord, et Carloman le Midi. Ces princes donnaient de grandes espérances, mais Louis III mourut au bout de trois ans. Carloman recueillit sa succession ; mais il périt d'un accident l'année suivante (884) : il chassait dans une forêt près de Reims (1), et était près de tuer un sanglier ; un de ses serviteurs, craignant que cet animal ne le blessât, voulut lui enfoncer son épée dans le corps ; mais le coup, mal dirigé, frappa Carloman à la cuisse, et il mourut de cette blessure, en attribuant sa perte à l'animal, de peur qu'on inquiétât le serviteur.

### 55. — SAINT LOUIS.

Histoire de France (13e siècle).

Saint Louis, dans sa première croisade, fut jeté par une tempête sur la côte d'Egypte. Il s'empara de Damiette (2), et s'avança dans

(1) Champagne, département de la Marne. (2) Nord de l'Egypte, près du Nil.

l'intérieur ; mais il fut vaincu et fait prisonnier à la Massoure (1) : Robert d'Artois, son frère, y fut tué.

C'est pendant la captivité de Louis qu'éclata la révolte des Mamelucks : le sultan Noureddin fut assassiné, et le meurtrier apporta sa tête au roi de France, en lui demandant de le faire chevalier. Les Barbares avaient conçu une grande vénération pour les vertus du monarque. Peu de temps après cet événement, saint Louis fut délivré de leurs mains, moyennant une rançon pour ses sujets, et Damiette pour sa personne ; car, avait-il dit : *Un roi de France ne se rachète pas à prix d'argent.* Il passa en Palestine (2), et revint en France.

Voyez l'énigme 52.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 56. — CHARLEMAGNE. — ROLAND.

Histoire de France (8e et 9e siècles).

Les Sarrasins d'Espagne s'étant joints aux Basques révoltés contre Charlemagne, celui-ci marcha contre eux ; mais son arrière-garde fut défaite à Ronceveaux (3) par Loup II, duc de Gascogne, en 778 : Roland, son neveu, y fut tué après des prodiges de valeur. Ce héros est célèbre par les fables dont il est devenu l'objet, et surtout par le poëme italien de l'Arioste,

(1) Égypte basse, près du Nil. (2) Ou Judée ; Asie occidentale.
(3) Dans les Pyrénées.

intitulé *Orlando Furioso* (*Roland le Furieux*). On montre encore, au cirque de Gavarnie (Pyrénées) la brèche de Roland et l'empreinte des pieds de son cheval.

Voyez, pour Charlemagne, les énigmes 40 et 53.

### 57. — CHARLES-MARTEL.

Histoire de France (8e siècle).

Charles-Martel, fils de Pepin d'Héristal, maire du Palais, duc de France et d'Austrasie, succéda à son père dans toutes ses charges et ses possessions, sous le faible Dagobert II. A la mort de ce roi, Charles fit monter sur le trône Chilpéric II, et gouverna sous lui. Il battit plusieurs fois les Saxons qui déjà assiégeaient la frontière. Pendant le règne de Thierry II, les Sarrazins d'Espagne pénétrèrent en France sous la conduite d'Abdérame. Ces barbares, sortis de l'Arabie (1), avaient traversé tout le nord de l'Afrique, et l'avaient soumis, puis, joints aux Mauritaniens, s'étaient élancés dans l'Espagne, devenue leur domaine. La France à son tour était menacée ; jamais une telle multitude de barbares n'avaient pénétré dans son sein. Charles-Martel leur opposa une armée, et les vainquit entre Tours et Poitiers. Abdérame fut tué et son armée dispersée. Cet événement est un des plus importants de la première race. Charles-

(1) Sud-ouest de l'Asie.

Martel, surnommé ainsi à cause de ses exploits, gouverna seul la France après la mort de Thierry, sous le nom de duc des Français. Son fils Pépin fut le père de Charlemagne, et le premier roi de la deuxième race.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 58. — EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

Histoire de France (8e et 9e siècles).

Charlemagne possédait la France entière, presque toute la Germanie, la moitié de l'Italie, une partie de l'Espagne, et se voyait l'arbitre ou l'appui du reste de l'Occident. Son empire s'étendait de l'Elbe à l'Ebre (1) et au Tibre, et de l'Océan (2) au Raab (3).

Voyez les numéros 40, 53, 56.

### 59. — LOUIS VII LE JEUNE.

Histoire de France (12e siècle).

Louis VII, dit le Jeune, succéda à Louis VI son père, en 1137, à l'âge de 18 ans. Peu de temps après, il se brouilla avec le pape Innocent II, qui mit le royaume en interdit. Louis s'en vengea sur Thibaut, comte de Champagne, qui était en partie la cause de l'excommunication. Il saccagea ses plaines et ses villes. Celle de Vitry (4) ayant opposé une grande résistance,

(1) Nord de l'Allemagne. (2) Nord-est de l'Espagne. (3) Hongrie. (4) Champagne, département de la Marne.

Louis VII, irrité, fit mettre le feu à une église où s'étaient réfugiées treize cents personnes ; mais les cris de ces malheureux attendrirent le roi, naturellement bon, et le pénétrèrent de remords. En expiation de sa cruauté, il fit vœu de se croiser pour la Terre-Sainte. L'interdit fut levé, et le roi partit pour la seconde croisade avec sa femme Éléonore de Guyenne. A son retour, il fit annuler son mariage avec cette princesse. En lui rendant son héritage, il perdit la Guyenne et le Poitou, qu'elle porta, six semaines après, à Henri Plantagenet, depuis roi d'Angleterre.

Louis VII mourut en 1180, n'ayant commis que des fautes pendant toute la durée de son gouvernement. Ce prince impolitique est placé entre deux grands rois, Louis VI et Philippe II. On remarque sous son règne l'abbé Suger, sage ministre, et St Bernard, l'instigateur de la croisade, l'homme le plus éloquent de son siècle.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 60. — LES FILS DE CLODOMIR.

Histoire de France (6e siècle).

A la mort de Clovis, le royaume fut partagé entre ses quatre fils. Childebert eut Paris, Thierry Metz, Clodomir Orléans, et Clotaire Soissons.

Clodomir mourut dans une guerre contre les Bourguignons, et laissa trois fils qui devaient

hériter de ses États ; mais leurs oncles, Childebert et Clotaire, conçurent le projet de les en dépouiller. Pour cela, ils envoyèrent demander les jeunes princes à Clotilde, leur aïeule, qui les avait auprès d'elle ; dès qu'ils en furent maîtres, ils firent présenter à Clotilde des ciseaux et un poignard, la sommant de choisir pour ses petits-fils le cloître ou la mort. La reine, indignée, répondit qu'elle les aimait mieux privés de la vie que de leur couronne. Cette réponse devint le signal du meurtre. Les oncles se précipitèrent sur les jeunes princes et en tuèrent deux. Childebert eût peut-être cédé aux larmes du second ; mais Clotaire, plus farouche, l'immola comme l'autre. Clodoald eut le bonheur d'échapper au carnage ; il se sauva à Nogent-sur-Seine (1), s'y fit moine dans un monastère qu'il fonda, et fut adoré sous le nom de Saint Cloud, nom qui demeura au village.

Clotaire parvint à réunir tout le royaume, et mourut en 562, après un vie souillée de crimes. *Quelle est donc*, dit-il en mourant, *la puissance de ce roi du ciel, qui fait ainsi périr les plus grands rois de la terre !*

(Voyez l'*Histoire de France*.)

### 61. — ÉPAMINONDAS.

Histoire Grecque. — Thébains (4e siècle avant J.-C.).

Épaminondas, général thébain, descendait

(1) A deux lieues de Paris.

des anciens rois de Béotie ; mais il ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles. Il s'appliqua de bonne heure aux arts, aux lettres, à la philosophie, et fut nommé presque malgré lui au gouvernement de l'État. Il porta d'abord les armes contre les ennemis de Sparte (1), et c'est là qu'il connut Pélopidas ; dès lors les deux amis ne se quittèrent plus. Lacédémone s'étant par trahison emparée de Thèbes (2), les deux guerriers délivrèrent leur patrie. Ensuite Épaminondas gagna la bataille de Leuctres (3), où les Spartiates perdirent leur roi Cléombrote. *Je ne me réjouis de la victoire*, dit alors le général thébain, *que pour la joie qu'elle va causer à mon père et à ma mere.* Épaminondas entra dans la Laconie (4), soumit la plupart des villes du Péloponèse : il les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il rétablit les murs de Messène (5). Pourtant, à son retour, il fut reçu en criminel d'État ; et on le condamna à mort, parce qu'il avait violé la loi qui défendait de garder le commandement plus d'un mois. *Mettez sur ma tombe*, dit-il aux juges, *que j'ai perdu la vie pour avoir sauvé la république.* Il fut absous et conserva le commandement. Ce grand homme fut tué d'un javelot à la bataille de Mantinée (6), qu'il gagna. Sa mort fut digne de sa vie. Ses amis regret-

(1) Péloponèse, en Laconie. (2) Grèce propre, Béotie. (3) Grèce propre, Béotie. (4) Sud du Péloponèse. (5) Péloponèse, en Messénie. (6) Péloponèse, dans l'Arcadie.

taient qu'il ne laissât pas d'enfant : *Vous vous trompez*, leur dit-il, *je laisse deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée !* Puis il arracha le fer de sa blessure et expira. Après avoir perdu Épaminondas et son ami, Thèbes rentra dans l'obscurité. Épaminondas voulait réformer sa patrie, lui inspirer les vertus et le génie dont il était animé. Ses efforts échouèrent devant l'indolence et les vices de ses concitoyens. Ce héros nous offre un des plus beaux caractères de l'antiquité.

### 62. — DIOCLÉTIEN.

Histoire Romaine, Bas-Empire (3e et 4e siècles.)

Dioclétien, dont le nom primitif était Dioclès, naquit en Dalmatie (1), dans une condition obscure; on prétend qu'il était fils d'un esclave. Il parvint au grade de général après avoir été simple soldat. Après la mort de Numérien, il fut élevé à l'empire, en 284, et tua Aper, l'assassin de son prédécesseur. Dioclétien partagea l'empire avec son ami Maximien-Hercule. Il créa ensuite deux nouveaux Césars : Constance-Chlore et Galère-Maxime. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien de la haine pour le christianisme. Il fut la cause d'une violente persécution exercée contre les Chrétiens. Heu-

(1) Province au sud de l'Allemagne et au nord-ouest de la Turquie.

reusement ce fut la dernière. Cette époque est appelée *ère des martyrs*.

Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien fut attaqué d'une maladie lente, qui le mit dans le plus grand danger. Il en revint, mais son esprit se trouva fort affaibli. C'est alors que, lassé des soins et des fatigues du trône, il abdiqua en 305, et se retira à Salone (1), où il vécut neuf ans en philosophe. Il y mourut en 313, après avoir refusé plusieurs fois de reprendre le sceptre. Dioclétien avait de grands talents militaires; quoiqu'il n'eût pas reçu d'éducation, il gouverna avec assez d'habileté, parce qu'il savait connaître les hommes. Il fit des lois équitables, et embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire.

## 63. — CALIGULA.

Histoire Romaine (1er siècle après J.-C.).

Caïus, surnommé Caligula, parce qu'élevé chez les Germains, il avait adopté leurs bottines appelées *caligæ*, était fils de Germanicus et d'Agrippine. Il succéda à Tibère l'an 37 de J.-C., et fut d'abord l'idole des Romains. Le commencement de son règne donna de belles espérances; mais une maladie changea totalement cet empereur : il devient le plus cruel et le

(1) En Dalmatie.

plus insensé des hommes ; il répandit le sang pour le seul plaisir de le répandre ; les exécutions commencèrent par les citoyens accusés de s'être réjouis pendant sa maladie ; de ce nombre était Potitius. Macron, qui, pour lui livrer plus promptement la couronne, avait étouffé Tibère, fut contraint de se donner la mort. Le tyran voulut se faire adorer comme un dieu, et joua successivement les personnages de Jupiter, de Bacchus, de Junon, d'Hercule, etc. ; enfin, par un délire sans exemple, il rendit à son cheval Incitatus des honneurs presque divins, le créa pontife, et voulait l'élever au consulat.

Sa mort délivra les Romains d'un monstre : Chéréa, tribun d'une cohorte, l'assassina pendant les spectacles, l'an 41 de J.-C. Il souhaitait quelquefois que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour la trancher d'un seul coup. Il avait formé le projet d'affamer la ville, pour faire mourir un plus grand nombre de citoyens.

Tel était le malheur de ces temps, que les hommes les plus innocents pouvaient s'attendre à tout moment à recevoir leur sentence de mort ; aussi les écrits philosophiques du siècle respirent une sorte de stoïcisme, une indifférence de la vie qu'on ne retrouve qu'aux époques de terreur : le sang-froid de Junius est une preuve évidente de cette disposition des esprits.

### 64. — LA DISCORDE.

Iconologique.

La discorde est vêtue d'une robe de différentes couleurs, symbole des divers partis qu'elle oppose et divise ; c'est peut-être aussi la dépouille de ceux qu'elle a conduits à leur perte. Elle est entourée de gens de robe, dont elle est la mère et la protectrice ; ses mains, chargées de papiers de chicane, se préparent à semer partout le désordre et les plus grands maux.

### 65. — LA RELIGION.

Iconologique.

La religion est personnifiée sous les traits d'une femme imposante, vêtue de blanc, symbole de pureté. Sa main gauche tient une verge pour châtier le crime ; les clefs que tient sa main droite doivent ouvrir le ciel aux élus ; les rameaux desséchés près des tables de la loi indiquent que cette loi première a vieilli devant la nouvelle, dont elle n'était que le symbole. Le Nouveau Testament, tout rayonnant de gloire, est le livre qu'elle offre aux yeux des nations.

### 66. — LA VERTU.

Iconologique.

La vertu est simple, modeste ; sans quoi elle

ne serait pas la vertu. Sa robe blanche, son maintien noble, calme et résigné, ses traits célestes, lui attirent l'hommage de tous les humains, ceux mêmes qui n'ont pas assez de courage pour s'abandonner à ses inspirations. La pierre carrée indique que la vertu repose sur des bases inébranlables; elle a les ailes déployées, car c'est une habitante des cieux; mais la terre est son domaine; elle doit la parcourir, le sceptre en main, armée d'une pique pour soutenir les assauts de ses ennemis, et chargée de glorieuses couronnes pour ceux qu'elle trouvera fidèles à son culte.

### 67. — L'INDUSTRIE.

Iconologique.

Une femme représente l'industrie; sa robe est enrichie de broderies précieuses, exécutées de sa main. Elle admire l'ouvrage des abeilles, que la nature lui offre pour modèles. Elle est entourée de tous les instruments qu'elle met en œuvre pour le bien de la société. Ses pieds nus rappellent son ancienne pauvreté, dont le travail l'a fait sortir. La statue de Plutus, dieu des richesses, fait allusion à la prospérité des États où règne l'industrie.

### 68. —L'OBSTINATION.

Iconologique.

L'obstination est représentée sous les traits

d'une femme laide, parce que ce défaut qui rétrécit et fausse le jugement, qui rend l'humeur aigre et peu sociable, doit influer aussi sur le physique ; ses traits sont rembrunis et contractés par suite des combats qu'elle a sans cesse à soutenir contre le bon sens et les lumières. Son voile noir peint les ténèbres dont elle s'entoure volontairement. L'âne et le porc sont ses animaux favoris ; elle se mire dans le premier, symbole né de l'ignorance et de la sottise. Le porc marque l'abrutissement où conduit l'obstination.

### 69. — LA DOCILITÉ.

Iconologique.

La docilité, humble et simple dans sa parure, a sur la poitrine un miroir où se reflètent fidèlement tous les actes d'une volonté supérieure. Le perroquet répète les mots qu'on lui enseigne ; de même aussi la docilité, aveugle, n'est que l'écho des pensées d'autrui. Elle est encore le mobile instrument que le moindre vent agite, l'arbrisseau flexible que fait courber le poids le plus léger.

### 70. — L'AMBITION.

Iconologique.

Cet homme représente l'ambition. Il a passé les années de la jeunesse, qui n'est pas ordinai-

rement l'âge d'une ambition sérieuse et avide. Il est laid et maigre, dévoré par le désir d'étendre sa domination sur le monde entier, qu'il embrasse en espérance ; cette passion le dessèche et altère son visage. Il est couvert d'une peau de loup, par allusion à la voracité de cet animal.

### 71. — HENRI III. — HENRI IV.

Histoire de France (16e siècle).

Henri III. Voyez l'énigme 4.

Après l'assassinat des Guises à Blois (1), *la Ligue* et *les Seize* se livrèrent aux plus grands excès. Tous jurèrent de périr plutôt que de laisser rentrer dans Paris le tyran : c'est ainsi qu'on désignait Henri III. Dans cette extrémité, ce prince rechercha l'alliance du roi de Navarre, qu'il regardait auparavant comme son ennemi. Les deux rois, à la tête d'une petite armée, vinrent camper à St-Cloud dans l'intention d'assiéger la capitale. C'est alors qu'un jeune moine, nommé Jacques Clément, d'un esprit sombre et fanatique, excité par les clameurs de *la Ligue*, conçut le projet d'assassiner le roi. Il se rend à St-Cloud, se fait présenter à Henri III comme ayant des lettres à lui communiquer, et pendant que le prince en fait la lecture, il lui plonge son couteau dans le ventre.

(1) Orléanais, Loir-et-Cher.

Le meurtrier fut mis en pièces, et le roi expira le lendemain, après avoir désigné le roi de Navarre comme son successeur.

Henri IV, né en 1553 à Pau (1), descendait en ligne directe de Robert, sixième fils de Saint Louis, roi de France. Son père était Antoine de Bourbon, et sa mère Jeanne d'Albret. Le jeune Henri fut élevé sans mollesse, accoutumé de bonne heure aux fatigues d'une vie rude et active. Il fut ensuite conduit à la cour de France. Les calvinistes le reconnurent pour chef en 1569, et il gagna à 16 ans le combat de la Roche-Abeille (2). On le maria en 1572 à Marguerite, sœur de Charles IX, et cet hymen fut suivi du massacre de la Saint-Barthélemy; Henri n'y échappa qu'en abjurant le calvinisme, serment qu'il révoqua dès qu'il fut en liberté.

Sous le règne d'Henri III, il gagna la bataille de Coutras (3) en 1587. En 1589, il vint faire avec ce prince le siége de Paris, et devint par sa mort roi de France de droit. La Ligue s'obstina à ne le point reconnaître, et lui opposa un fantôme de roi, le cardinal de Bourbon, son oncle. Henri, manquant de tout, triompha des obstacles à force d'activité et de courage. Il vainquit Mayenne, chef de ligueurs, à Ar-

(1) Béarn, Basses-Pyrénées. (2) Limousin. (3) Guyenne, Gironde.

ques (1) et à Ivry (2). Puis il entreprit le siége de la capitale : son humanité lui fit perdre le fruit de tant de travaux ; mais son abjuration, qu'il fit à St-Denis (3) en 1593, lui ouvrit les portes de Paris. Il y entra en 1594, et la même année obtint son absolution. Il battit Mayenne et les Espagnols à Fontaine-Française (4) en 1595, et fit la paix à Vervins en 1598. L'édit de Nantes (5), la même année, fut rendu en faveur des protestants.

Alors il s'occupa exclusivement du bonheur de la France. Sully, son ministre et son ami, l'aida dans cette grande entreprise. Douze ans d'une administration paternelle, d'une sage économie, avaient ramené la paix et le bon ordre ; Henri nourrissait alors un projet important, celui de mettre un frein à l'ambition de l'Autriche, dont il craignait les envahissements. Il voulait, dans ce dessein, visiter les cours étrangères et confier en son absence la régence à Marie de Médicis, sa seconde épouse. Pendant les apprêts du sacre de cette princesse, le bon roi fut assassiné par Ravaillac, en 1610.

Ainsi périt, à 54 ans, un de nos meilleurs rois ; il mérita le surnom de Grand par ses exploits militaires et son habileté dans le gouverment. Il rétablit les finances, ranima le com-

(1) Normandie, Seine-Inférieure. (2) Normandie, Eure. (3) Près Paris. (4) Bourgogne, Côte-d'Or. (5) Bretagne, Loire-Inférieure.

merce, protégea les arts, les sciences, et fit d'utiles établissements. Paris lui doit la galerie du Louvre et le Pont-Neuf.

Henri IV laissa en mourant deux fils et trois filles ; les fils étaient Louis XIII et Gaston ; les filles, Élisabeth, Christine et Marie-Henriette.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 72. — RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.

Histoire d'Orient (1er siècle après J.-C.).

Rhadamiste, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie (1), feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie (2), dont il épousa la fille Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate, et l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni ; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite. Sa femme voulut l'accompagner ; mais bientôt, se sentant hors d'état de le suivre, elle supplia Rhadamiste de lui donner la mort. Celui-ci, malgré son désespoir, lui obéit et la jeta dans l'Araxe (3). Zénobie fut recueillie et conduite à Artaxe (4) devant Tiridate, roi d'Arménie, qui la traita en reine. Quant à Rhadamiste, il traîna depuis une vie misérable, et son père le fit mourir comme un traître.

(1) Asie, près de l'Arménie. (2) Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne. (3) Fleuve d'Arménie. (4) Ville d'Arménie.

Crébillon (18e siècle) a tiré de ce fait le sujet d'une de ses meilleures tragédies.

### 73. — JULIEN.

Histoire Romaine, Bas-Empire. (4e siècle après Jésus-Christ).

Le monument est le palais des Thermes de Julien, que cet empereur fit bâtir, selon l'opinion généralement répandue. Quelques auteurs pensent que ce prince, toujours en guerre pendant le peu de temps qu'il passa dans les Gaules, ne put faire construire un semblable édifice. — Le gouvernement en est aujourd'hui possesseur.

Flavius Julius Claudius Julien, empereur romain, surnommé l'Apostat, fils de Jules-Constance, frère de Constantin le Grand et de Basiline, sa seconde femme, naquit à Constantinople (1) le 6 novembre 331. Julien avait à peine six ans, lorsqu'il vit son père et plusieurs personnes de sa famille massacrés par les soldats de l'empereur Constance II, son cousin, fils de Constantin le Grand. Lui et son jeune frère Gallus échappèrent avec peine à ce massacre. Ces deux princes furent élevés dans le christianisme, religion alors nouvelle à la cour, et à laquelle Gallus fut toujours attaché. A vingt-quatre ans, Julien vint étudier à Athè-

(1) Autrefois Byzance, capitale de la Turquie, sur le détroit de Constantinople.

nes (1) ; les fausses lumières qu'il y puisa, et le ressentiment de ses malheurs, le portèrent à renoncer à la religion chrétienne. L'empereur Constance, voyant l'empire déjà menacé par les barbares, rappela Julien, et l'envoya faire la guerre en Gaule ; il fut auparavant proclamé César en 355 à Milan (2). Julien remporta à Strasbourg (3) une victoire sur sept rois allemands, et délivra la Gaule de ses ennemis ; Constance, jaloux de ses succès, lui demanda ses meilleures troupes, mais ces soldats se mutinèrent et le proclamèrent Auguste en 360. Julien, contre lequel arme Constance, quitte la Gaule, s'empare de l'Illyrie (4), et apprend la mort de l'empereur ; il se rend à Constantinople où il est solennellement proclamé à sa place. Il s'occupa de réformer beaucoup d'abus, diminua les impôts, et gouverna avec sagesse. Il eut le tort de persécuter les chrétiens ; cependant il ne se montra point cruel. Julien mourut en faisant la guerre à Sapor, roi de Perse, à l'âge de trente-deux ans. Ce prince était savant, tempérant, sobre, juste et clément ; il gouvernait bien, mais il était superstitieux, et voulut rétablir le paganisme. Sans ses extravagances religieuses, il mériterait d'être placé à côté des Titus et des Antonin.

(1) Attique, Grèce propre. (2) Nord de l'Italie, dans le Milanais. (3) Près du Rhin, Alsace. (4) Sud de l'Allemagne.

## 74. — SAUL ET DAVID.

Histoire Sainte ( 11e siècle avant J.-C. ).

Saül, fils de Cis, homme puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant J.-C. Saül vainquit successivement les Ammonites, les Philistins et les Amalécites ; mais il désobéit à Dieu en épargnant Agag, roi de ces derniers. Depuis ce moment, abandonné de l'Éternel, il fut saisi de l'esprit malin qui l'agitait cruellement ; les sons d'un instrument harmonieux pouvaient seuls calmer ses douleurs. Le berger David lui fut présenté, parce qu'il excellait sur la harpe. Bientôt son sceptre passa aux mains de ce jeune homme, qui fut sacré par Samuël. Saül conçut pour lui une haine implacable, et le persécuta de tout son pouvoir ; mais ayant été défait par les Philistins, Saül se donna la mort, l'an 1055 avant J.-C. Les Philistins, dit-on, suspendirent sa tête dans le temple de Dagon, et ses armes dans celui d'Astaroth. Saül avait éprouvé tous les genres de malheurs ; il avait vu périr toute sa famille.

David, fils d'Isaï, de la tribu de Juda, né à Béthléem l'an 1085, fut sacré roi d'Israël par Samuël pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. David n'avait que vingt-deux ans ; mais sa valeur était déjà éprouvée : il tua d'un coup de fronde Goliath, géant philistin, et

rendit plusieurs services à Saül ; néanmoins il fut obligé de fuir les persécutions de ce prince. Après la fin malheureuse de Saül, David posséda son trône, et rendit honneur à sa mémoire. Il fit bâtir un palais à Jérusalem (1), et fit de cette ville la capitale de son royaume. Il y fit même transporter l'Arche, et conçut le plan d'un temple à l'Éternel. Sa gloire et son bonheur furent troublés par un crime : ayant vu Betzabée, il fit mourir Urie, mari de cette femme, pour l'épouser ; Nathan lui reprocha sa faute et il en fit pénitence toute sa vie. Des malheurs sans nombre l'accablèrent ; Absalon, son fils, attenta à son trône et à ses jours. David mourut en 1015, accablé d'infirmités, après un règne de quarante ans : il avait nommé Salomon pour son successeur. David est aussi l'un des plus grands poëtes de l'Orient et surnommé le roi prophète. Ses psaumes sont des odes admirables.

## 75. — ADAM ET ÈVE.

Histoire Sainte (50e siècle).

Dieu ayant, par la puissance de sa volonté, tiré l'univers du néant, créa l'homme à son image, lui donna une compagne, et plaça ces deux premiers humains dans un lieu de délices ; mais Satan, l'ange rebelle et vaincu, furieux de sa défaite, tourna vers ce monde nouvelle-

(1) Judée, capitale du royaume de Juda, tribu de Benjamin.

ment sorti des mains de Dieu un regard d'horrible joie en songeant à tous les maux qu'il pouvait causer encore. Il pénètre dans le Paradis (1) sous la figure d'un serpent, tandis que les deux époux goûtaient les charmes du sommeil. Deux anges veillaient sur eux, *Michel* et *Raphaël*, qui déjà avaient terrassé l'esprit des ténèbres. A leur vue, il reprend sa forme, menace ses victimes et semble braver le ciel. La femme succomba bientôt à ses artifices ; elle désobéit à Dieu et entraîna Adam dans sa désobéissance. Telle fut la première faute de l'humanité et la source des maux qui accablèrent depuis les hommes.

Milton, poëte anglais du 17e siècle, a fait de cette catastrophe le sujet d'un fort beau poëme, intitulé le *Paradis Perdu*.

## 76. — VALENTINE DE MILAN.

Histoire de France (15e siècle).

Louis d'Orléans était frère de Charles VI et fils de Charles V. Ce fut le premier de la branche d'Orléans, l'aïeul de Louis XII, et le bisaïeul de François Ier. Il avait épousé Valentine, fille de Galéas Visconti, duc de Milan. Louis d'Orléans prétendit à la régence pendant la funeste démence de Charles VI ; mais le duc de Bourgogne la lui disputa. Il se forma alors deux partis en France, celui des Bourguignons et

(1) Arménie.

celui des Armagnacs ou Orléanistes. Ces deux factions rivales commirent les plus grands excès. Jean-sans-Peur avait succédé, en 1404, à Philippe le Hardi, son père, et les deux cousins furent plus ennemis que jamais. Le duc de Berri, leur oncle, voulut les réconcilier, et y réussit en apparence. Ils s'embrassèrent et communièrent ensemble, suivant l'usage du temps. Le duc d'Orléans se rendit avec confiance et presque sans suite à l'hôtel St-Paul, où était le roi. La nuit, en sortant, il passa par la rue Barbette, et fut assailli, renversé de cheval, assommé à coups de massue : c'était le 23 novembre 1407. Le duc de Bourgogne, loin de nier le crime, l'avoua publiquement et s'en fit justifier par le docteur Jean Petit.

Louis d'Orléans laissa pour fils Charles d'Orléans, père de Louis XII ; Jean d'Angoulême, aïeul de François I^er^, et Dunois, fils naturel, chef de la maison de Longueville. Valentine, princesse aimable et belle, était la seule personne dont l'infortuné Charles VI voulût recevoir des soins et des consolations. Elle mourut de douleur de n'avoir pu venger l'assassinat de son mari. On doit remarquer cette princesse, parce que ce fut elle qui donna à la France des droits sur le Milanais.

Jean-sans-Peur, prince cruel, perfide et sanguinaire, fut lui-même assassiné en 1419 sur

le pont de Montereau (1), en présence du dauphin Charles.

(Voyez l'*Histoire de France*.)

## 77.—LES HORACES ET LES CURIACES.

Histoire Romaine (7e siècle avant J.-C.).

Sous le règne de Tullus-Hostilius, une guerre de rivalité éclata entre la ville d'Albe (2) et celle de Rome; les deux armées étaient en présence, lorsque, pour éviter l'effusion de sang, il fut convenu que trois guerriers de chaque côté videraient cette querelle. Albe choisit les trois frères Curiaces, et Rome les trois Horaces. L'aîné de ceux-ci avait épousé Sabine, sœur de ses adversaires, et Camille, sœur des Horaces, était destinée à l'aîné des Curiaces. Malgré ces alliances, le combat eut lieu. Deux des Horaces furent tués; mais le troisième, ayant divisé ses ennemis par une fuite simulée, les tua tous successivement. Il revint en triomphe à Rome, chargé des dépouilles des vaincus. Camille, apercevant la cotte d'armes de son cher Curiace, accabla de reproches et d'imprécations Rome et son frère. Celui-ci, emporté par la colère, lui passa son épée au travers du corps. Les commissaires envoyés par Tullus le condamnèrent à mort; mais le roi lui conseilla d'en appeler au peuple,

(1) Seine-et-Marne, aux confins de l'Yonne. (2) Latium, près de Rome.

qui se laissa fléchir en faveur de ses exploits. On commua sa peine. Albe vaincue fut réunie à Rome.

Corneille a traité ce sujet dans l'une de ses belles tragédies.

(Voyez les *Esquisses littéraires* de M. Lévi.)

## 78. — LÉONIDAS.

**Histoire Grecque, Sparte (5e siècle avant J.-C.)**

Xercès, roi de Perse, avait résolu d'accabler les Grecs; il mit sur pied deux armées immenses: l'une de terre, qui devait suivre la côte; l'autre de mer, qui devait seconder la première. Arrivé aux Thermopyles, défilé resserré entre deux montagnes (1), et le seul par où l'on pût pénétrer dans la Grèce, il trouva une armée de Spartiates. Ils étaient 4,000, commandés par Léonidas, roi de Sparte. Leur courage, leur valeur, l'amour de la patrie et l'avantage de leur position auraient pu leur procurer la victoire, si le traître Epialtes n'eût découvert aux ennemis un sentier à travers les montagnes.

Léonidas, à cette nouvelle, renonça à tout espoir. Il renvoya ses troupes, ne gardant avec lui que trois cents guerriers dévoués à une mort certaine. Il fit offrir un sacrifice solennel, et pendant la nuit, tenta de s'introduire dans le camp de Xercès. Il y répandit le trouble et le

(1) Entre la Phocide et la Thessalie.

carnage ; mais le jour vint, et les Perses, honteux d'avoir reculé devant un si petit nombre d'hommes, les exterminèrent tous. Un seul, dit-on, échappa au massacre, et fut, à son retour, traité comme un lâche. On mit sur le tombeau des trois cents, cette épitaphe : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.*

### 79. — ROMULUS.

Histoire Romaine ( 8e siècle avant J.-C. ).

Romulus, petit-fils de Numitor, roi des Latins, fut élevé par des pasteurs. Plus tard, s'étant joint à son frère Rémus, tous deux rassemblèrent une troupe d'aventuriers et allèrent fonder la ville de Rome sur les bords du Tibre. Romulus tua son frère dans une querelle, et demeura seul chef. Il rassembla des bannis, des gens sans aveu, qu'il disciplina et dont il forma un peuple de guerriers. Mais pour former un peuple de citoyens, il fallait donner des épouses à ces soldats. Les Romains recherchèrent l'alliance des peuples voisins; mais ils furent méprisés. Dissimulant leur ressentiment, ils invitèrent ces mêmes peuples aux fêtes de Neptune, qui se célébraient à cette époque. Les Sabins y vinrent en grand nombre accompagnés de leurs femmes et de leurs filles ; mais au milieu des réjouissances, les Romains, à un signal

de leur chef, se précipitèrent sur les jeunes Sabines, et les enlevèrent malgré les cris de leurs parents désarmés. Cependant les Sabines épousèrent les Romains, qui, pour les attacher à leur nouvelle patrie, les traitèrent avec tant d'égards et de soins qu'elles finirent par aimer leurs époux.

Tatius, qui rassemblait des troupes, marcha enfin contre Romulus qu'il rencontra près de Rome. Il faisait sonner la charge, lorsque Hersilie, femme de Romulus et fille de Tatius, accourt à la tête de toutes les femmes. Bravant les périls, elles se jettent au milieu de leurs pères et de leurs époux et arrêtent le combat. La courageuse Hersilie opère une réconciliation entre Tatius et Romulus. Ces deux chefs régnèrent conjointement, et les deux peuples n'en formèrent qu'un.

### 80. — BRUTUS.

Histoire Romaine (6e siècle avant J.-C.).

Lucius Junius Brutus, fils de Marcus Junius et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha sous un air stupide et insensé la vengeance qu'il voulait tirer de la mort de son père et de son frère, dont Tarquin s'était défait. Cet insensés se montra bientôt un grand homme. Après la mort de Lucrèce, Brutus arracha lui-même le poignard de son sein, et sur cette arme san-

glante fit le serment de chasser la famille des tyrans. Il souleva le peuple par son éloquence, et les Tarquins furent expulsés de Rome. Brutus et Collatin, époux de Lucrèce, furent les premiers consuls de la république. Plusieurs jeunes patriciens, à qui l'austérité du nouveau gouvernement faisait regretter les plaisirs et les fêtes de la cour, se laissèrent entraîner dans un complot qui tendait à ramener la famille exilée : on découvrit cette conspiration, et parmi les conjurés se trouvaient les fils de Brutus et les neveux de Collatin. Brutus n'hésita pas; le consul l'emporta sur le père : il condamna ses fils à mort, et les fit exécuter en sa présence. Ils se nommaient Titus et Tibérinus. Le peintre David a choisi l'instant où Brutus, rentré chez lui, cherche au pied de la statue de Rome des consolations pour son âme. Sa famille est en pleurs; car on rapporte les corps des deux infortunés.

Brutus périt quelque temps après dans un combat contre Aruns, fils de Tarquin, qui mourut en même temps. Les dames romaines portèrent un an son deuil.

## 81. — BÉLISAIRE.

Histoire Romaine, Bas-Empire (6e siècle).

Bélisaire, général des armées de l'empereur Justinien, est célèbre par ses exploits, ses vertus et sa disgrâce.

Il commença par faire un traité avec la Perse en 531. L'année suivante, il passe en Afrique, prend Carthage, marche contre Gélimer, roi des Vandales, qu'il détrône, et le conduit à Constantinople à la suite de son char de triomphe. En lui finit la monarchie des Vandales. Bélisaire fut ensuite envoyé par Justinien pour détruire en Italie la puissance des Goths. Il soumet aussi ces barbares, prend Naples (1), Rome et Ravennes (2), et revient couvert de gloire.

De là il va combattre encore en Perse contre Cosroès, qu'il met en fuite. Les grands, jaloux de sa faveur, l'accusèrent auprès de Justinien de vouloir s'emparer de son trône. Bélisaire fut disgrâcié et mis en prison ; mais on croit que l'empereur lui rendit sa faveur, malgré tout ce qu'on a dit sur l'état de misère et de cécité qui l'obligeait à mendier son pain : il paraît que cette tradition est entièrement fabuleuse.

Marmontel, auteur du 18e siècle, a donné le titre de Bélisaire à l'un de ses ouvrages philosophiques.

### 82. — HÉLÈNE ET PARIS.

Histoire Grecque ( 13e siècle avant J.-C. ).

Ménélas, roi de Sparte, avait épousé Hélène, fille de Tyndare et de Léda, et sœur de Clytem-

(1) Sud de l'Italie. (2) Nord-est de l'Italie.

nestre. Pâris, fils de Priam, roi de Troie (1), voyageant en Grèce, vit cette belle princesse et parvint à l'enlever à son époux. Tous deux prirent la fuite, et se réfugièrent à Troie. Ménélas, justement irrité, réclama ses droits et demanda Hélène au vieux Priam; mais celui-ci, touché des prières de Pâris et des larmes de la coupable, refusa de la rendre. Tous les rois de la Grèce se réunirent alors pour venger Ménélas. Agamemnon son frère, roi d'Argos (2), fut le chef de l'armée. On s'embarqua à Aulide (3) pour aller mettre le siége devant Troie. Ce fameux siége, qui fait le sujet d'un poëme d'Homère, l'Iliade (ainsi nommé parce que la forteresse de Troie se nommait Ilion), dura dix ans et se termina par la prise de la ville. Toute la famille de Priam fut détruite, Troie fut réduite en cendres et ses habitants égorgés. Hélène fut alors rendue à son époux.

### 83. — SOCRATE.

Histoire Grecque (5e siècle avant J.-C.).

Socrate, fils du sculpteur Sophronisme, naquit à Athènes l'an 469 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues, représentant les Grâces, et qui étaient fort belles. Il se livra ensuite à la philosophie, et son maître fut

(1) Asie Mineure. (2) Péloponèse, dans l'Argolide. (3) Béotie.

le célèbre Archélaüs. Socrate avait porté les armes et montré du courage dans plusieurs actions. Il dédaigna les richesses, s'accoutuma à une vie sobre et laborieuse ; une inaltérable tranquillité d'âme formait son caractère distinctif. Socrate fut déclaré par l'oracle le plus sage de toute la Grèce. Il fonda une école de philosophie, ou plutôt de morale pratique, propre à former la jeunesse à toutes les vertus. Ses raisonnements clairs, simples et touchants, détruisaient tous les vains arguments des sophistes : ceux-ci devinrent ses mortels ennemi. Déjà le poëte Aristophane l'avait joué sur le théâtre d'Athènes dans sa comédie des Nuées. Vingt-trois ans après, un infâme délateur, appelé Mélitus, l'accusa de corrompre la jeunesse et d'outrager la religion. Anytus et Licon s'étant joints à Mélitus, Socrate fut condamné, malgré sa belle défense, et peut-être à cause de la noble fierté qu'il montra dans ses réponses. Socrate but la cigüe avec son calme accoutumé. Ensuite il se promena tranquillement en s'entretenant avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, jusqu'à ce qu'il sentît ses jambes faiblir. Il expira l'an 399 avant J.-C.

On remarque parmi ses élèves, Alcibiade, Xénophon, Platon et d'autres grands hommes de l'époque.

## 84.— ORPHÉE.

Littérature et Mythologie Grecque.

Orphée, fils d'Œagre, roi de Thrace (1), et de la muse Calliope ; l'éclat de son talent le fit regarder comme fils d'Apollon. Il inventa la cythare, ajouta deux nouvelles cordes à la lyre, inventa les vers hexamètres, et fut à la fois grand théologien, grand musicien et grand poëte. Voici ce que la fable en raconte : Orphée aimait la jeune Eurydice ; le jour même qu'il l'épousa, cette nymphe, fuyant la poursuite d'Aristée, fut piquée d'un serpent et mourut. Orphée, au désespoir, descendit aux enfers, et les accents de sa douleur, joints aux sons touchants qu'il tirait de sa lyre, attendrirent la divinité infernale. Pluton permit qu'Eurydice fût rendue à la vie, à condition qu'Orphée ne la regarderait pas avant d'être sur la terre. Il avait presque franchi le seuil des enfers, lorsque, cédant à son impatience, il se détourna pour voir si sa femme le suivait. Il l'aperçut un instant, mais ce fut la dernière fois, et son imprudence fit rentrer Eurydice dans la mort éternelle. Le poëte, désespéré, se retira dans les lieux les plus sauvages, chantant sa douleur, et fuyant les femmes, qui lui étaient devenues odieuses. Les bac-

(1) Aujourd'hui Roumélie, à l'est de la Macédoine.

chantes le mirent en pièces, dispersèrent ses membres dans le fleuve Hébrus (1), et sa tête s'arrêta, dit-on, à l'île de Lesbos (2), répétant toujours Eurydice, Eurydice.

Voilà le sens que cache cette allégorie. Le voyage d'Orphée dans la Thesprotie (3) donna lieu à la fable de la descente aux enfers. On croit qu'ayant eu le malheur de perdre sa femme qu'il aimait beaucoup, il y alla consulter l'oracle d'Aornos. L'illusion lui fit croire un instant qu'il avait retrouvé son Eurydice; mais s'étant retourné vainement pour la revoir, le désespoir s'empara alors de son cœur, et la mort le rejoignit bientôt à son épouse. Quant à son genre de mort, on le raconte différemment; quoiqu'il en soit, on voyait son tombeau auprès de la ville de Dion en Macédoine. Il consistait en une simple colonne qui portait une urne de marbre. Il ne reste aucun des ouvrages d'Orphée.

## 85. — LÉGION FULMINANTE. — MARC-AURÈLE.

Histoire Romaine (2e siècle après J.-C.).

Les Quades et les Marcomans ayant ravagé les provinces romaines, l'empereur Marc-Aurèle marcha contre eux, et les battit en Bohême (4). Mais l'armée, s'étant engagée dans les bois et les montagnes, se trouva entourée; les

(1) Aujourd'hui Maritza, en Thrace. (2) Mer Égée, au nord. (3) Albanie, près du golfe d'Arta. (4) Allemagne, au centre.

soldats, mourant de soif, murmuraient déjà, lorqu'un orage survint qui leur procura une pluie salutaire, tandis que les barbares étaient accablés par la foudre et par la grêle. On crut que cette événement était dû aux prières d'une légion de chrétiens, qui depuis fut appelée légionfulminante.

Marc-Aurèle, surnommé le philosophe, avait été adopté par l'empereur Antonin, qui l'associa à l'empire avec Lucius Vérus, cousin de cet empereur.

Marc-Aurèle fit la guerre en personne contre les Suèves, les Quades et les Marcomans, qui donnèrent beaucoup d'exercice à sa valeur. Il commença en 165 la quatrième persécution contre les chrétiens; elle fut longue et cruelle. Marc-Aurèle n'en est pas moins regardé comme un des meilleurs princes qui aient régné sur la terre.

### 86. — APOLLON ET CYPARISSE.

#### Mythologie Grecque.

Cyparisse, fils de Télephe, jeune homme qu'Apollon aima, ayant tué par mégarde un cerf qu'il nourrissait, il en eut tant de douleur qu'il voulut se donner la mort. Apollon en eut pitié et le changea en cyprès.

Les poëtes ont imaginé cette fable pour donner une origine au cyprès, arbre sombre et

lugubre, sans feuille, et, pour cette raison, consacré au deuil et aux funérailles. Apollon, fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane, s'appelait Phœbus au ciel, lorsqu'il conduisait le char du soleil, et Apollon sur la terre. Il était le dieu de la poésie, de la médecine, de la musique et des beaux-arts. Apollon ayant tué les Cyclopes qui avaient fourni à Jupiter des foudres pour tuer Esculape, Jupiter le chassa du ciel. Pendant cet exil, il garda les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie (1), troupeaux que Mercure lui vola, ainsi que ses flèches. Alors il alla aider Laomédon à relever les murs de Troie. Il tua le serpent Pithon, né du limon de la terre après le déluge de Deucalion. Il avait un magnifique temple à Delphes (2), où se rendaient des oracles: on l'adorait encore à Délos (3), Claros (4), Ténédos (5), Cyrrha (6), et Patare (7). Le coq, l'épervier, l'olivier lui étaient consacrés.

## 87. — MARIE STUART. — RIZZIO.

Histoire d'Écosse et d'Angleterre ( 16e siècle ).

Marie Stuart était fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Guise, fille aînée de Claude, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon. Elle était alliée non-seulement à

(1) Nord de la Grèce. (2) Grèce propre, Phocide. (3) Ile de la mer Égée. (4) Ile de la mer Égée. (5) Ile près de Troie. (6) Ville de la Phocide. (7) Ville de la Lycie, en Asie Mineure.

la maison régnante des Valois, par les Bourbons, mais même à celle de Médicis, par l'ancienne maison de La Tour.

Marie avait à peine huit jours lorsqu'elle fut reine d'Ecosse par la mort de son père Jacques V. Ce prince, en guerre avec Henri VIII, était mort du chagrin que ses revers lui avaient causé.

Marie Stuart fut envoyée en France à l'âge de six ans, et y fut élevée pour être l'épouse du dauphin, depuis François II.

Après la mort de ce prince, elle fut renvoyée en Écosse; elle y épousa son cousin Henri Darnley-Stuart, lequel fut assassiné quelques années après par le comte Bothwell. Marie fut accusée d'avoir trempé dans cet assassinat, et ce qui acheva de prévenir les esprits contre elle, ce fut son imprudent mariage avec ce même Bothwell. Ses sujets la forcèrent d'abdiquer en faveur de son jeune fils, Jacques VI, sous la régence du comte de Murray, frère naturel de la reine. Cette princesse fut détenue quelque temps au château de Lochleven (1); mais elle parvint à s'en échapper, vint livrer une dernière bataille, qui fut perdue pour son parti. C'est alors qu'elle se décida à réclamer l'appui d'Élisabeth, ou du moins un asile dans son royaume.

(1) Ecosse, près du Forth.

Cet asile fut une prison où Marie demeura dix-huit ans, sous le prétexte d'avoir à se justifier du meurtre de son mari. La vérité est qu'Élisabeth voyait en sa cousine une rivale. Marie avait des droits à la couronne d'Angleterre; il fallait, pour les contester, regarder comme légitime le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et le mariage de ce prince avec Anne de Boleyn, mère d'Élisabeth. Élisabeth sentait si bien la valeur de ces droits, qu'elle les reconnut elle-même à sa mort en déclarant pour son successeur Jacques VI, fils de Marie. Les droits des Stuarts venaient du mariage de Jacques IV avec Marguerite Tudor, fille de Henri VII.

Pendant la captivité de Marie, que ses talents, ses malheurs et ses charmes rendaient d'autant plus intéressante, on forma plusieurs complots qui menaçaient le trône et même la vie d'Élisabeth. Cette reine se décida enfin à faire périr sa rivale; un jugement illégal et précipité la condamna à l'échafaud : elle y monta en 1587, avec un courage héroïque. Elle était née en 1547. On a porté divers jugements sur Marie Stuart. Sa conduite, plus légère que coupable peut-être, laissa des doutes sur le tragique événement d'Holyrood.

Rizzio (David), né à Turin (1), était secré-

(1) Piémont.

taire de la reine ; il joignait au talent d'habile musicien celui d'habile négociateur. La reine lui accordait assez de confiance. Henri Darnley en conçut de la jalousie, et médita le projet d'assassiner Rizzio. Il fit exécuter ce dessein en présence même de Marie (1566). Elle vengea cette mort sur quelques-uns des assassins.

### 88. — DARIUS ET ZOPIRE.

Histoire de Perse (5e siècle avant J.-C.).

Darius ( voyez l'enigme 6 ).

Darius Ier assiégeait la ville de Babylone (1), révoltée contre lui. Lassé de la résistance que lui opposaient les habitants, il allait en lever le siége, lorsqu'une ruse de son favori Zopire lui livra la ville.

Ce jeune homme poussa jusqu'au dévoûment son amitié pour le roi. Il se coupa le nez, les oreilles, les lèvres, se laissa déchirer à coups de fouet, et se présenta ainsi aux Babyloniens, en demandant vengeance contre son maître qui l'avait ainsi traité. On lui confia des troupes dont il se servit pour ouvrir les portes à Darius. Ce prince récompensa son fidèle serviteur ; mais il disait souvent qu'il aimerait mieux avoir perdu vingt Babylones que de voir Zopire ainsi ainsi mutilé.

(1) Asie, sur l'Euphrate.

## 89. — SEPTIME SEVÈRE.

**Histoire Romaine, Empire ( 2e siècle après J.-C. ).**

Septime Sévère, empereur romain, était né en Afrique d'une famille illustre ; il exerça toutes les charges avant d'arriver au trône. Après la mort de Pertinax, Didius Julien, qu'on avait élu, étant indigne de régner, Sévère, alors gouverneur de l'Illyrie (1), fit révolter les légions et s'empara de la couronne. A Rome il fit périr Julien et Niger, ses compétiteurs, et tous leurs partisans; il déclara ensuite la guerre à Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne, le vainquit, le massacra, et détruisit encore tous ceux qui avaient embrassé son parti.

Il alla ensuite faire la guerre aux Parthes, aux Babyloniens, et remporta contre eux de grands succès ; mais ses victoires furent toujours souillées par des cruautés impardonnables; néanmoins sa sévérité maintint la paix dans son empire. Cette paix fut troublée par les incursions des Calédoniens en Bretagne. Quoique déjà vieux, Sévère entreprit cette campagne avec ses deux fils, Caracalla et Geta. Il mourut au milieu de ses succès à York (2), en 211, à 66 ans. Les uns attribuent cette mort aux fatigues qu'il avait endurées ; les autres à la douleur que lui causa l'attentat de son fils Cara-

(1) Sud de l'Allemagne. (2) Nord de l'Angleterre.

calla : ce prince, à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée, et plus tard s'était fait proclamer par les légions. Les derniers instants de Septime Sévère sont rapportés dans l'énigme.

Salluste, historien latin du 1er siècle avant J.-C. On a de lui l'*Histoire de la Conjuration de Catilina*, et celle des *Guerres de Numidie*. Salluste s'était rendu célèbre par son luxe et la dépravation de ses mœurs. On a dit que personne ne déclama plus que lui contre les vices du temps, et que personne n'eut moins de vertus.

Miscipsa, roi de Numidie (1), laissa en mourant son royaume à ses deux fils, sous la tutelle de Jugurtha, son neveu ; mais celui-ci les dépouilla et se fit couronner à leur place. Les Romains, d'abord ses alliés, se déclarèrent contre lui, et le citèrent devant les juges. C'est en arrivant à Rome que Jugurtha s'écria : *O ville vénale, tu serais bientôt vendue, s'il se trouvait un acheteur !* Jugurtha soutint longtemps la guerre avec avantage ; mais, livré par trahison aux Romains, il mourut dans un cachot où on l'avait jeté.

## 90. — ENDYMION.

### Mythologie Grecque.

Selon la fable, Endymion, chasseur carien,

(1) Nord de l'Afrique, aujourd'hui Alger.

fut condamné par Jupiter à un sommeil de trente ans. Il les passa dans un lieu désert, couché sur son manteau : on prétend que Diane, touchée de sa beauté, le visitait quelquefois pendant la nuit.

La fable qui fait le sujet de ce tableau est fondée sur le goût qu'avait pour l'astronomie Endymion, roi d'Elide (1). Il portait une attention particulière à observer tous les mouvements de la lune. Ce prince aimait à se retirer à Latmos (2), dans une grotte des montagnes de la Carie : il y passait souvent la nuit, ce qui fit imaginer la fable des visites de Diane. L'application constante d'Endymion à l'étude, et son insensibilité pour les plaisirs, ont fait dire aussi qu'il avait obtenu de Jupiter le don de dormir éternellement. On voit encore sur le mont Latmos (3) une espèce de caverne que l'on appelle toujours la grotte d'Endymion.

### 91. — JEAN DE NIVELLE.

**Histoire de France ( 15e siècle ).**

Dans le temps des guerres civiles entre Louis XI et son rival Charles le Téméraire, les princes et les grands se déclarèrent pour l'un ou pour l'autre. Jean II, comte de Montmorency (4) et seigneur de Nivelles (5), avait embrassé le

(1) Péloponèse. (2) Ionie. (3) Ionie. (4) Seine-et-Oise. (5) Belgique, sud Brabant.

parti du roi; mais ses fils le quittèrent pour entrer dans l'armée du duc de Bourgone. Le comte, irrité de cette défection, les fit sommer à son de trompe de se ranger à leur devoir; mais les jeunes princes, au lieu d'obéir, s'éloignèrent encore davantage. Alors le père les maudit et les traita publiquement de *chiens* pour exprimer son indignation et le mépris dont ils s'étaient rendus dignes. De là le proverbe :

C'est le chien de Jean de Nivelle,
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

### 92. — CHARLES-QUINT. — FRANÇOIS Ier, HENRI D'ALBRET.

**Histoires de France et d'Allemagne (16e siècle).**

François Ier (voyez l'énigme $n_0$ 1).

Charles-Quint, voulant châtier les Gantois rebelles, demanda à François Ier un passage dans son royaume et un sauf-conduit pour le traverser. François Ier, toujours généreux, le lui accorda, et le reçut avec les plus grands honneurs. Il le conduisit à St-Denis (1), et s'arrêta devant le tombeau de Louis XII, qui, comme l'on sait, avait battu les Vénitiens à la journée d'Agnadel (2). Voyez le nº 24.

Henri d'Albret (3) accompagnait les deux souverains. Ce prince, fils de Jean d'Albret et de Catherine de Foix (4), était roi de Navarre

(1) Près Paris. (2) Lombardo-Vénitien. (3) Albret, Gascogne, département des Landes. (4) Comté de Foix, département de l'Ariége.

et avait épousé Marguerite de Valois, sœur de François Ier et la dixième muse. Leur fille Jeanne d'Albret fut mariée à Antoine de Bourbon, et devint mère d'Henri IV. La naissance du jeune Henri combla de joie son aïeul. Il brûlait de reconquérir sur l'Espagne une partie de son royaume que Ferdinand V avait enlevée à son père. Il mit tous ses soins à donner à son petit-fils une éducation guerrière, afin qu'il pût le venger un jour

Charles-Quint, fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, avait pour aïeuls paternels l'empereur Maximilien et Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire; du côté maternel, Ferdinand V et Isabelle de Castille. Né à Gand (1) en 1500, Charles-Quint succéda au trône d'Espagne en 1516, fut élu à l'empire en 1519. Sa rivalité avec François Ier fut la source de longues guerres. Charles en retira de plus grands avantages, parce qu'il avait moins d'enthousiasme et plus de politique que François. Le royaume de Naples lui demeura, ainsi que le Milanais (2). Il possédait, en outre, les Pays-Bas, une portion de l'Amérique et des Indes orientales. Charles-Quint fit la guerre aux pirates d'Alger (3) et de Tunis (4), et arma aussi contre Soliman,

(1) Flandre orientale. (2) Nord de l'Italie. (3) Nord de l'Afrique. (4) Nord de l'Afrique, est d'Alger.

empereur des Turcs. Il prit une grande part aux guerres de la réforme, et détruisit la ligue luthérienne de Smalkade (1). La fortune le trahit en Lorraine devant Metz, défendu par le duc de Guise, et en Italie. Il se retira à Bruxelles (2), où il sentit vivement ses revers. Charles V, en 1556, abdiqua sa double couronne, et se retira dans un monastère de l'Estramadure, où il mourut deux ans après, en 1558. Il célébra lui-même auparavant ses obsèques. Ce prince fut un des souverains les plus puissants, les plus politiques de l'histoire moderne. Il commença la gloire de l'Autriche et donna à cette maison une influence qui inspira plus d'une fois des craintes à l'Europe. Il avait épousé Isabelle de Portugal, fille d'Emmanuel le Grand. Le cardinal Ximénès fut son ministre et prépara la gloire de son règne.

## 93. — DIDON ET ÉNÉE.

### Histoires d'Italie et de Carthage.

Enée, prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, défendit sa patrie avec courage; mais voyant le succès désespéré, il prit son père sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, et emportant ses pénates, il se réfugia dans ses vaisseaux et prit la fuite. Il alla, dit-on, en Italie

(1) Allemagne, duché de Hesse-Cassel. (2) Belgique, sud Brabant.

fonder un petit État; et c'est pour cela que les Romains prétendent descendre de ce prince.

Dans l'Enéide de Virgile, ce héros, après avoir fait naufrage vers la Sicile, aborde à Carthage (1), raconte ses aventures à la reine Didon, et la charme à tel point, qu'elle prend avec lui des engagements propres à l'y fixer; mais Énée, obéissant aux ordres du destin, abandonne l'Afrique, aborde en Sicile, côtoie l'Italie jusqu'au Tibre, et descend enfin par ce fleuve dans le pays des Latins (2), dont le roi Latinus lui donna sa fille Lavinie en mariage. Après plusieurs combats contre Turnus, roi des Rutules, Enée est vainqueur et devient paisible possesseur du royaume des Latins. Ascagne, son fils, bâtit peu après Albe-la-Longue (3), où il régna, et d'où sortirent quelques siècles après les fondateurs de Rome.

Didon, princesse phénicienne, était sœur du cruel Pygmalion, roi de Tyr (4), qui avait fait périr Sichée, son époux; pour échapper à sa tyrannie, elle se sauva de Tyr avec ses trésors, et vint fonder sur la côte d'Afrique une ville qu'on nomma Carthage, c'est-à-dire *ville nouvelle.* L'entrevue d'Enée et de Didon, supposée par Virgile, présente un anachronisme de plus de trois siècles; mais on le pardonne au poëte qui en a fait ressortir de si grandes beautés, et

(1) Nord de l'Afrique, vers Tunis. (2) Centre de l'Italie. (3) Dans le Latium, près de Rome. (4) Port de Phénicie.

qui d'ailleurs fait entrevoir, dans la haine que Didon voue à Enée et à ses descendants, la rivalité future de Rome et de Carthage.

## 94. — CLYTEMNESTRE ET AGAMEMNON.

Histoire Grecque (13 siècle avant J.-C.).

Agamemnon, roi d'Argos (1) et de Mycènes (2), fils de Plistène et neveu d'Atrée, fut le chef de l'armée des Grecs contre les Troyens. Sa querelle avec Achille au siége de Troie, au sujet de l'esclave Briséis, fait le sujet principal de l'Iliade. A son retour, il fut assassiné par la reine Clytemnestre, son épouse.

Cette princesse était fille de Tyndare et de Léda, et sœur d'Hélène, de Castor et de Pollux. De concert avec Egiste, qu'elle voulait épouser, elle assassina Agamemnon à son retour de la guerre de Troie; mais elle fut assassinée à son tour par son fils Oreste, à la sollicitation d'Electre, sa fille.

Egiste, fils de Thieste, tua son oncle Atrée, parce que celui-ci l'avait envoyé pour assassiner Thieste lui-même. Ayant épousé Clytemnestre après le meurtre d'Agamemnon, les deux coupables époux furent sacrifiés par Oreste. (Voyez la tragédie de Crébillon, *Atrée et Thieste*; *Electre*, du même auteur.)

(1) Péloponèse, à l'est. (2) Près d'Argos.

## 95. — PYRRHUS ET ANDROMAQUE.

Histoire Grecque ( 13e siècle ).

Après la ruine de Troie, tous les princes grecs se partagèrent les captifs. Pyrrhus, fils d'Achille, obtint tout ce qui restait de la famille de Priam. Il immola Polyxène sur le tombeau d'Achille, et emmena en Epire (1) Andromaque, veuve d'Hector, et Astyanax, son fils. Il voulait épouser Andromaque, quoique Hermione, fille de Ménélas, lui fût destinée pour épouse ; mais la fière Andromaque, fidèle à la chère mémoire de son époux, le refusait constamment. Les Grecs, alarmés de la protection que Pyrrhus accordait à la famille d'Hector, envoyèrent Oreste avec le titre d'ambassadeur pour lui demander la mort du jeune Astyanax. Andromaque, effrayée du péril de son fils, vint se jeter aux pieds du roi d'Epire, et celui-ci, touché de sa douleur, lui promit sa protection si elle voulait accepter sa main : pour sauver Astyanax, Andromaque y consentit. Hermione, furieuse, promit à Oreste, dont elle était aimé, son cœur et sa main s'il voulait assassiner Pyrrhus. Le Grec y consentit, et poignarda le roi d'Epire au pied de l'autel où il s'unissait à Andromaque. Oreste vint réclamer sa récompense ; mais Hermione, lui reprochant son crime,

(1) Au nord-ouest de la Grèce.

l'abandonna pour toujours, et le laissa livré au désespoir et au remords. (Voyez la tragédie d'*Andromaque*, par Racine.)

(Voyez les *Esquisses littéraires* de M. Lévi.)

### 96. — CAIN ET ABEL.

**Histoire Sainte ( 50e siècle avant J.-C. ).**

Adam et Eve, après leur faute et leur exil, eurent plusieurs enfants : les deux aînés furent Caïn et Abel. Abel était doux et vertueux, Caïn envieux et méchant. Aussi Dieu avait pour agréables les sacrifices du premier, tandis qu'il rejetait ceux de son frère. La jalousie et la haine achevèrent de corrompre l'âme de Caïn : il attira le jeune Abel dans un lieu écarté, et l'assomma d'un coup de massue. Alors, effrayé de son crime, il n'osait paraître devant Dieu ; le Seigneur l'appela en lui disant : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? — Me l'avait-on donné à garder?* répondit le coupable. Alors Dieu le maudit à cause de son crime, et le condamna à errer continuellement, sans trève à ses remords. (Voyez le poëme de *la Mort d'Abel*, par Gessner.)

### 97. — HIPPOLYTE.

**Histoire Grecque.— Mythologie ( 14e siècle ).**

Thésée, roi d'Athènes (1), fils d'Egée et d'Ethra, donna des preuves d'une valeur extra-

(1) Grèce, Attique.

ordinaire, et marcha sur les traces d'Hercule. Il dompta plusieurs monstres, entre autres le Minotaure. Thésée réunit en une seule ville les douze bourgades dispersées autour de l'Acropolis (1), et lui donna le nom d'Athènes. Ayant vaincu Antiope ou Hippolyte, reine des Amazones, il l'épousa et en eut un fils nommé Hippolyte. Phèdre, sa seconde épouse, fille de Minos, roi de Crète (2), aima Hippolyte et osa le lui dire : le jeune homme repoussa cet aveu avec indignation ; alors Phèdre, pour se venger, l'accusa auprès de son père. Thésée, trop crédule, voua son fils à la fureur de Neptune. Hippolyte, exilé, s'éloignait de sa patrie, lorsqu'un monstre marin, sortant tout-à-coup de la mer, effraya les chevaux. Ceux-ci prirent la fuite, entraînant le malheureux prince parmi les rochers et les ronces, qui le mirent en pièces. Aricie, dernier rejeton de la famille des Pallantides, venait pour l'épouser secrètement dans ces lieux sauvages ; le voyant mort, elle tombe presque sans vie à ses pieds. Cet épisode est de Racine ; car dans la Phèdre du théâtre grec Hippolyte n'aime que la chasse. Phèdre, apprenant la mort de sa victime, avoue à Thésée son crime et l'innocence de son fils, puis elle se punit elle-même en s'empoisonnant.

(1) Citadelle d'Athènes. (2) Crète, aujourd'hui Candie, au sud de l'Archipel.

## 98. — MORT DE HENRI IV.

### SULLY, MARIE DE MÉDICIS, LOUIS XIII.

Histoire de France (17e siècle).

L'assassinat d'Henri IV avait rempli de consternation la cour et la ville. Le lendemain, Sully entra chez la reine Marie de Médicis, qui avait près d'elle le jeune Louis XIII. Ils s'affligèrent ensemble et se consultèrent sur les mesures à prendre pour le gouvernement.

Marie de Médicis, voyez le n° 333.

Louis XIII, fils d'Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau (1) le 27 septembre 1601, et fut appelé au trône le 14 mai 1610, sous la tutelle et la régence de sa mère.

Il fut sacré à Reims (2), déclaré majeur en 1614, et épousa Anne d'Autriche en 1615. Les premières années de ce règne furent troublées par la faction des mécontents ; mais l'autorité royale se raffermit dès que Richelieu parvint au conseil. La prise de la Rochelle (3) sur les protestants est un des événements les plus mémorables de ce règne.

Le traité de Quierasque (4), conclu en 1631, mit son allié le duc de Nevers en possession du duché de Mantoue (5). Plusieurs conspirations éclatèrent contre le roi, ou plutôt contre le ministre ; les chefs périrent sur l'échafaud : on re-

(1) Ile-de-France, Seine-et-Marne. (2) Champagne, Marne. (3) Charente-Inférieure, Aunis. (4) Piémont. (5) Nord de l'Italie.

marque parmi eux Montmorency et Cinq-Mars. L'orgueil de la maison d'Autriche fut abaissé, mais Louis XIII n'eut pas la satisfaction de voir la guerre d'Espagne terminée. Il mourut à St-Germain-en-Laye (1), en 1643. Richelieu l'avait précédé de quelques mois au tombeau. Le règne de Louis XIII est véritablement le règne de Richelieu. Ce n'est pas que ce prince ne possédât quelques talents : il aimait et savait la guerre; il avait du courage dans le cœur, mais point dans l'esprit. Personne n'était plus irrésolu dans le conseil. Son âme était sèche et froide ; il abandonnases amis sans témoigner de regret.

Sully (Maximilien de Bethune (2), duc de Sully, l'un des plus grands hommes que la France ait produits, naquit à Rosny (3) en 1559, d'une des plus anciennes maisons du royaume. Il s'attacha dès sa tendre jeunesse à Henri de Bourbon, se signala dans tous les combats qu'il eut à soutenir, et fut appelé à l'administration des finances en 1598. Il paya 200 millions de dettes, enrichit le trésor et protégea l'industrie et le commerce. Henri le combla de dignités et d'honneurs, et cultiva toujours son amitié, malgré la franchise de Sully et les intrigues de ses ennemis. Après la mort de son maître, Sully quitta la cour et se retira dans

(1) Ile-de-France, Seine-et-Oise. (2) Artois, Pas-de-Calais.
(3) Seine-et-Oise.

une de ses terres, où il mena une vie privée. Il mourut à Villebon (1) en 1641, à 82 ans, regretté comme un homme droit, sincère, sage, d'une grande capacité et d'une fidélité inviolable.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 99. — EUDAMIDAS.

### Histoire Grecque (5e siècle).

Eudamidas, de Corinthe (2), avait deux amis intimes nommés Aréthus et Carixène. Eudamidas, étant près de mourir, légua par testament sa fille à Carixène pour la marier avec une aussi grosse dote qu'il pourrait lui donner, et sa mère à Aréthus pour la nourrir et prendre soin de sa vieillesse; avec la clause que si l'un d'eux venait à mourir, le legs revînt au survivant. Ces deux généreux citoyens exécutèrent avec fidélité les intentions de leur ami.

## 100. — PAYS DE COCAGNE.

### Histoire de France.

Voici l'étymologie la plus reçue de cette expression proverbiale. L'indigo d'Amérique n'a commencé à être importé en Europe que vers la fin du seizième siècle. Avant cette époque, le pastel était l'objet d'un commerce immense. On

(1) Pays chartrain, Eure-et-Loir. (2) Péloponèse, près de l'isthme.

le cultivait sur plusieurs points de la France, spécialement dans une partie du haut Languedoc, le Lauragais (1), qui eut le surnom de pays de Cocagne à cause de la grande quantité de coques de pastel qu'on y préparait, et du profit que les habitants en retiraient. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la plupart des fortunes du haut Languedoc proviennent de la culture ou du commerce du pastel. Les plus beaux édifices de la ville de Toulouse (2) ont été construits par des marchands de pastel. Un d'eux, Pierre de Bernui, cautionna pour la rançon de François Ier.

## 101. — CHARYBDE ET SCYLLA.

Mythologie grecque.

De ces deux écueils, placés à l'entrée du détroit de Messine, vient le proverbe *tomber de Charybde en Scylla*, pour tomber dans un danger en voulant en fuir un autre. En voici l'origine mythologique : Charybde était une femme qui, ayant volé des bœufs à Hercule, fut foudroyée par Jupiter et changée en ce gouffre qui n'était pas loin du rocher de Scylla. Scylla, fille de Phorcus, voulant épouser Glaucus, dieu marin, pria l'enchanteresse Circé de le rendre sensible; mais Circé, au lieu de tenir sa promesse, empoisonna une fontaine ou Scylla se baignait. De sorte que, quand cette nymphe

(1) Département de la Haute-Garonne. (2) Haute-Garonne.

y alla, elle fut transformée en un monstre moitié femme et moitié chien. Elle eut tant d'horreur d'elle-même qu'elle se précipita dans un gouffre ; et les anciens, lorsque la mer se brisait contre les cavernes du rocher sous-marin, attribuaient ce bruit effroyable aux aboiements du monstre.

On croit que Scylla était un navire des Tyrrheniens qui ravageait les côtes de Sicile, et qui portait sur sa proue la figure monstrueuse d'une femme dont le corps ressemblait à celui d'un chien.

### 102. — BATHILDE ET ÉBROIN.

Histoire de France (7 siècle).

Bathilde, reine de France, femme de Clovis II, dont elle eut trois fils, Clotaire III, Childéric II, et Thierry I[er], gouverna pendant la minorité de l'aîné. Elle fut forcée de souffrir la nomination d'Ébroïn à la charge de maire du palais. L'ambition et la tyrannie de ce dernier, les tourments qu'il suscita à la vertueuse Bathilde, l'amenèrent à quitter les rênes du pouvoir. Elle se retira au monastère de Chelles (1), qu'elle avait fondé, et y mourut en 680. Elle avait aussi fondé l'abbaye de Corbie (2). Bathilde passa le reste de sa vie dans la pratique des plus austères devoirs religieux ; mais ce qui

(1) Ile-de-France, Seine-et-Marne. (2) Picardie, Somme.

fait son plus grand éloge, c'est qu'elle abolit l'esclavage en tant qu'elle le put, et qu'elle supprima les exactions qui réduisaient les particuliers à vendre leurs enfants.

Ebroïn. Voyez les énigmes 76 et 199.

### 103. — GALILÉE.

Histoire d'Italie ( 17e siècle ).

Galilée, Galiléi, célèbre mathématicien, et l'un des plus grands génies du 17e siècle, était fils de Vincent Galilée, noble florentin. Nommé professeur de mathématiques à Padoue (1) en 1592, Côme II de Médicis l'appela ensuite à Florence (2), et en fit son premier mathématicien. Galilée ayant embrassé le système de Copernic, fut dénoncé à l'inquisition, qui lui ordonna d'abandonner les opinions nouvelles. Mais Galilée ne tint pas parole et publia, seize ans après, son *Dialogue sur les systèmes de Ptolémée et de Copernic*. L'inquisition le condamna de nouveau par un décret à faire à genoux, la main sur l'Évangile, l'abjuration de ses erreurs. Il obéit, mais en se relevant, il frappa du pied la terre, et s'écria avec l'accent de la conviction : *E pur simuove ( et pourtant elle se meut ) !*

Galilée inventa le télescope, le thermomètre, la balance hydrostatique. Le premer il explora,

(1) Lombardo-Vénitien. (2) Toscane.

la surface de la lune, ses sinuosités, les taches du soleil, découvrit les phases de Vénus, les satellites de Jupiter, la voie lactée, etc. Il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642: il avait 78 ans.

(On a remarqué que cette même année vit naître Newton.) Plusieurs ouvrages de Galilée ont été malheureusement perdus par la dévotion mal entendue de sa femme, qui en donna les manuscrits à son confesseur. Ceux qui restent sont excellents. Galilée est encore l'inventeur du pendule simple; il eut la pensée de l'appliquer aux horloges, mais ne l'exécuta pas. Cette gloire était réservée à Vincent, son fils. Huyghens perfectionna cette invention.

Casimir Delavigne a dit de Galilée :

Galilée expia par trente ans de prison
L'inexorable tort d'avoir trop tôt raison.

## 104. — DUGUESCLIN.

Histoire de France (14e siècle).

Bertrand Duguesclin, connétable de France, né en Bretagne l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque et une prudence consommée. Son éducation fut tellement négligée, qu'à l'exemple de presque tous les nobles de son temps, il ne sut jamais ni lire ni écrire. Dès sa tendre enfance, il ne respirait que les combats, et avait formé une petite armée d'enfants de

son âge. *Il n'y a point de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère ; *il est toujours battant ou battu*. Cet enfant si turbulent devint un grand homme : il gagna le prix dans un tournoi à Rennes, dès l'âge de 17 ans. Il fit la gloire du règne de Charles V, gagna en 1364 la bataille de Cocherel (1) sur Charles le Mauvais. Duguesclin fut fait deux fois prisonnier : la première à Auray (2), dans la guere de Bretagne, et la deuxième à Navarette (3), en se battant pour Henri de Transtamarre contre Pierre le Cruel. Ces deux fois il dut sa rançon à l'estime qu'inspiraient ses vertus et ses talents. Le roi, le pape, le vainqueur même y contribuèrent. Duguesclin, prodigue envers les malheureux, n'aurait pu la fournir. Il reprit aux Anglais le Poitou (4), le Rouergue (5), le Limousin (6), la Saintonge (7), et beaucoup de places. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf-Randon (8), le 15 juillet 1380. On sait que le gouverneur vint au jour marqué pour la reddition de la place déposer les clefs de la ville sur le cercueil de Duguesclin. Ce grand homme fut enterré à St-Denis auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

(1) Normandie, Eure. (2) Bretagne, Morbihan. (3) Vieille-Castille. (4) Province à l'ouest. (5) Province de la Guyenne. (6) Province au nord de la Guyenne. (7) Province à l'est de la France et au sud du Poitou. (8) Languedoc, Lozère.

## 105. — MARIE STUART ET DOUGLAS.

Histoire d'Ecosse (16e siècle).

Après le meurtre de Darnley, Marie Stuart ayant épousé Bothwel, violemment soupçonné d'en être l'auteur, vit ses propres sujets s'armer contre elle. Le comte de Murray, son frère, fut nommé régent pour le jeune Jacques VI, et Marie, faite prisonnière, fut détenue au château de Lochleven (1), situé au milieu d'un petit lac. Là, le jeune Douglas, épris de ses charmes et attendri par ses malheurs, favorisa son évasion. Rendue à la liberté, Marie Stuart vit livrer la bataille de Langside (2), qui fut perdue. Elle se réfugia alors en Angleterre.

Georges Douglas était frère de Williams Douglas, propriétaire du Château de Lochleven, et gardien de Marie. Ils étaient, par leur mère, demi-frères du régent Murray. Georges se servit du petit Williams Douglas pour s'emparer des clefs du château. Voyez l'énigme 87.

## 106. — CANOVA.

Histoire des Arts (18 et 19e siècles).

Canova (Antoine), sculpteur célèbre, né en 1757, dans les États de Venise, Ses ouvrages sont nombreux, pleins de hardiesse, d'élégance et de grâce. Il fut comblé d'honneurs et de bien-

(1) Vers le centre de l'Ecosse. (2) Près des frontières d'Angleterre.

faits par plusieurs souverains d'Europe. Il fonda des prix et dota la plupart des académies d'Italie, et mourut en 1822. Ses principaux ouvrages sont : 1° Psyché tenant un papillon par les ailes ; 2° Marie-Madeleine repentante ; 3° Hébé versant le nectar; 4° les trois grâces; 5° la Religion couronnée ; 6° le buste de Bonaparte ; 7° Thésée assis sur le minotaure ; 8° les mausolées de Clément XIV, de Clément XIII, de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche ; d'Alfiéri; 9° Vénus sortant du bain.

La basilique St-Pierre, à Rome, est un chef-d'œuvre d'architecture que l'on doit au génie de Michel-Ange. C'est le pape Jules II qui conçut l'idée de ce monument. Sous Léon X il fut entrepris, et achevé sous Sixte-Quint.

### 107. — LES FILS DE BRUTUS.

Histoire Romaine (6e siècle).

Les fils de Brutus, ayant pris part à la conspiration en faveur de Tarquin, sont amenés en présence du consul, leur père. Celui-ci, plus sévère que le peuple, les condamne et les fait exécuter à ses yeux. Voyez l'énigme n° 80.

Ce sujet a été mis en tragédie par Voltaire et par M. Andrieux.

### 108. — L'ARIOSTE.

Histoire Littéraire (16e siècle).

Louis l'Arioste, né à Reggio (1) en 1474,

(1) Duché de Modène.

montra de bonne heure des talents pour la poésie. Il plut au cardinal d'Est et lui fut attaché jusqu'à la mort. Son père, Alphonse I[er], duc de Ferrare (1), l'appela à sa cour. L'Arioste possédait parfaitement la langue latine, mais il préféra écrire en italien. Le principal ouvrage de l'Arioste est son poëme de Roland-le-Furieux (*Orlando furioso*), qu'on a voulu mettre en parallèle avec la Jérusalem du Tasse, mais qui n'offre pas le même genre de beautés. Il fit encore des satires, des comédies, et des poésies légères. Si la réputation littéraire de l'Arioste était généralement répandue, celle de ses vertus et de sa probité ne l'était pas moins. Une maladie de langueur l'enleva en 1533, à l'âge de 59 ans. Sa santé avait toujours été faible et délicate.

L'Arioste avait été nommé gouverneur d'une province de l'Apennin, qui s'était révoltée et qu'infestaient des brigands. On raconte qu'un jour, étant sorti imprudemment, il tomba entre leurs mains : l'un deux le reconnut, et au nom de l'Arioste, tous tombèrent à ses pieds en lui exprimant leur admiration, et le reconduisirent jusqu'à la forteresse.

### 109. — ÉDOUARD LE PRÉTENDANT.

Histoire d'Angleterre (18e siècle).

Charles-Edouard Stuart, petit-fils du roi

(1) Nord-est des États de l'Église.

Jacques II, fit en 1745, pour monter sur le trône de ses ancêtres, un effort qui, sans être couronné de succès, étonna l'Europe par la hardiesse qu'y déploya ce jeune héros. Parti de Nantes (1) avec sept officiers et neuf cents fusils, il débarqua en Écosse, s'y fit des partisans, entra dans Perth (2), se saisit d'Edimbourg (3), et fit proclamer son père roi de la Grande-Bretagne. Il entre fièrement en Angleterre, pénètre jusqu'au cœur du royaume; mais aucun mouvement ne s'opérant en sa faveur, il regagne l'Ecosse après une glorieuse retraite: la victoire de Falkirk (4) fut pour lui le dernier sourire de la fortune. Enfin il livra aux troupes royales une dernière bataille à Culloden (5), qui acheva de ruiner son parti. Pendant cinq mois, il éprouva tous les maux qu'un mortel peut endurer: chassé et poursuivi comme un criminel, il n'échappa à ses ennemis qu'à force de courage. Durant cette longue épreuve, quoiqu'il se fût confié à un grand nombre d'individus, aucun ne fut tenté de le trahir, même au prix de 30,000 livres sterlings, promises pour sa personne. Un vaisseau français le recueillit presque mourant, et le débarqua en Bretagne. Mais il fut forcé de quitter la France, et il mourut en 1788.

(1) Bretagne, Loire-Inférieure. (2) Centre de l'Écosse. (3) Sud de l'Écosse. (4) Comté du sud de l'Écosse. (5) Nord de l'Écosse.

## 110. — PHOCION.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Phocion, illustre Athénien, disciple de Platon et de Xénocrate, brilla beaucoup dans ces deux écoles par ses vertus et son esprit. Né avec une éloquence vive, douce, forte et concise, quelques paroles lui suffisaient pour détruire tout l'effet des harangues de Démosthènes. Aussi ce dernier disait-il en l'apercevant : *Voilà la hache de mes discours qui se lève.* Plein de zèle pour le bien public, il avait de plus que Démosthènes la philosophie et la prudence. Il tâchait de maintenir la paix, quoiqu'il eût de grands talents pour la guerre : c'est qu'il voyait les Athéniens affaiblis et dégénérés. Phocion fut chargé du gouvernement quarante-cinq fois, et toujours sans l'avoir brigué ; il y conserva sa modestie et sa simplicité. Philippe et Alexandre tentèrent en vain de le corrompre ; il refusa tous leurs présents, ainsi que ceux d'Antipater, successeur d'Alexandre. Mais Phocion était trop austère pour plaire longtemps aux Athéniens ; on l'accusa de trahison après la prise du Pirée (1), et le commandement lui fut ôté. Le peuple le condamna à boire la ciguë, ce qu'il fit avec autant de calme que Socrate. On défendit même de lui rendre les derniers devoirs ;

(1) Port d'Athènes.

mais une femme de Mégare (1) recueillit ses restes et les enterra dans son foyer avec cette inscription : *Cher et sacré foyer, je mets en dépôt dans ton sein les restes d'un homme de bien ; conserve-les fidèlement, pour les rendre au tombeau de ses ancêtres quand Athènes sera plus sage.* Cette ville ouvrit bientôt les yeux sur son crime, éleva une statue à Phocion, et punit de mort ses accusateurs. Ce grand homme avait 80 ans lorsqu'il mourut en 318. Il soutenait les fatigues de la guerre comme un jeune officier.

### 111. — BELZUNCE.

Histoire de France (18e siècle).

Un navire marchand arrivant de Sidon (2) venait d'apporter, en 1720, la peste à Marseille (3); et c'était pour la vingtième fois depuis sa fondation, que cette cité malheureuse était affligée de ce terrible fléau. Ses ravages se seraient étendus sur toute la France, si l'on n'avait établi des cordons de troupes sur les frontières du Dauphiné (4) et du Languedoc (5). Henri de Belzunce, évêque de Marseille, se montra le digne pasteur de son peuple, et donna l'exemple du dévoûment le plus sublime. Plusieurs hommes de tout état, prêtres, guerriers,

(1) Près de l'isthme de Corinthe. (2) Turquie d'Asie, ancienne côte de Phénicie. (3) Provence, Bouches-du-Rhône. (4) Nord de la Provence. (5) Ouest de la Provence.

magistrats, négocians, sacrifièrent généreusement leur vie pour sauver leurs concitoyens. La ville de Marseille a élevé en 1802 un monument à ces généreuses victimes de l'humanité.

## 112. — LA JUSTICE, LA VENGEANCE ET LE CRIME.

Iconologique.

Fuyant la clarté du jour et les lieux habités, le criminel cherche, pour se dérober à la vengeance et à lui-même, la solitude et la nuit; mais la lune éclaire encore son attentat et sa fuite. Entouré des preuves du crime, un poignard sanglant à la main, emportant des dépouilles arrachées au malheureux qu'il vient d'assassiner, il fuit avec crainte, et se croit poursuivi. Il l'est en effet. Deux divinités s'attachent à ses pas :

La justice, qui d'une main pèse les actions des hommes, et de l'autre punit leurs forfaits; et la vengeance, qui verse sur la tête du coupable les flots d'une lumière accusatrice.

## 113. — ACHILLE.

Histoire Grecque (13e siècle avant J.-C.).

Achille, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthotide (1). Les poëtes ont dit que sa mère le plongea dans le Styx (2) pour le rendre invul-

(1) Thessalie. (2) Fleuve du Tartare, situé en Arcadie.

nérable ; mais que le talon par lequel elle le tenait n'eut point cette vertu. Cette fable n'était pas reçue du temps d'Homère, qui n'avait garde de déshonorer son héros. Quoi qu'il en soit, Achille fut mis sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moelle d'ours et de bêtes sauvages, et le rendit habile aux exercices de la chasse ou de la guerre. Sa mère, ayant appris de Chalcas qu'il périrait devant Troie, l'envoya à la cour de Lycomède, roi de Scyros (1), déguisé en fille, sous le nom de Pyrrha. Les Grecs, qui ne pouvaient sans Achille prendre la ville de Troie, envoyèrent Ulysse à sa recherche : celui-ci se déguisa en marchand, et reconnut le jeune prince au choix qu'il fit d'une épée, de préférence aux parures qui lui étaient offertes. Achille devint le premier héros de la Grèce; pendant le siége de Troie, Agamemnon lui ayant enlevé l'esclave Briséïs, Achille se retira dans sa tente, et refusa de combattre. La mort de son ami Patrocle, tué par Hector, le décida enfin à reprendre les armes ; il vengea son ami sur Hector, qui fut traîné trois fois autour de la ville. Achille mourut de la main de Pâris qui lui décocha une flèche au talon ; il allait épouser Polixène, fille de Priam. Son fils Pyrrhus immola cette princesse sur son tombeau, élevé sur le promontoire de Sigée (2).

(1) Archipel. (2) Troade, sur la mer Égée.

Plus tard Alexandre visita ce tombeau, félicitant Achille *d'avoir trouvé un ami comme Patrocle, et un chantre tel qu'Homère.*

Achille avait épousé Déidamie, fille de Lycomède ; Pyrrhus était né de ce mariage. C'est ce même prince qui fut tué par Oreste. Les Centaures, dont la fable fait des monstres demi-hommes et demi-chevaux, étaient d'habiles cavaliers qui habitaient la Thessalie.

## 114. — FRANÇOIS Ier, CHARLES-QUINT. — TRIBOULET.

Histoire de France (6 siècle).

François Ier, toujours plus généreux que politique, accorda à l'empereur Charles-Quint un libre passage dans ses États lorsque celuici voulut pacifier la Flandre. Plusieurs personnes s'opposaient à cette complaisance, la regardant comme dangereuse. La duchesse d'Etampes était de ce nombre. Connaissant l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi, Charles-Quint sut la gagner par un ingénieux artifice. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cette femme, élevée à la plus haute faveur, s'en servait pour enrichir ses amis et perdre ceux qui avaient encouru sa haine; mais, prévoyant la mort du roi et sa disgrâce prochaine, elle voulut se ménager l'appui de l'empereur en lui révélant, dit-on, des secrets importants qui firent battre nos armées.

Elle mourut en 1576, accablée de mépris et de remords.

Triboulet, fou de François Ier, avait, comme on le voit, plus de hardiesse que de folie ; il usait largement des priviléges de sa profession. La mode des fous s'introduisit dans toutes les cours de l'Europe vers le 12e siècle : le dernier fou en titre fut Langely, sous Louis XIII.

Pour François Ier, voyez l'énigme no 1, et pour Charles-Quint, le no 92.

(Voyez aussi l'*Histoire de France.*)

## 115. — BAYARD A BRESCIA (1).

Histoire de France (16e siècle).

Pierre du Terrail naquit au château de Bayard en 1476 (2), et en prit le nom. Ce grand capitaine mourut les armes à la main, après avoir mérité le surnom de *chevalier sans peur et sans reproche.* Sa vie n'est qu'une suite d'exploits étonnants et d'actions vertueuses. Toujours vainqueur dans les tournois, dans les combats singuliers ; hardi dans les coups de main, savant dans les expéditions importantes, il fut le plus grand des guerriers ; doux, simple, modeste dans la société, ami sincère, franc chevalier, pieux, humain, libéral, il fut le meilleur des hommes.

Charles VIII l'emmena à la conquête de Na-

(1) Ville de Lombardo-Vénitien. (2) Dauphiné, près de Grenoble.

ples : il se distingua surtout à Fornoue (1). En 1501, à l'exemple d'Horatius Coclès, il défendit seul contre 200 Espagnols un pont sur le Gariglian (2), et sauva l'armée. Il fut dangereusement blessé à la prise de la ville de Bresce; c'est là qu'il remit aux filles de son hôte les 2,000 pistoles que leur mère lui faisait présenter pour racheter sa maison du pillage. A son retour, il fut fait lieutenant général au gouvernement du Dauphiné. Après la bataille de Marignan, il eut l'honneur d'armer chevalier le roi lui-même. La défense de Mézières (3), pendant six semaines, contre Charles-Quint, le couvrit de gloire. Ayant suivi, en 1523, l'armée de Bonivet en Italie, il reçut un coup de mousquet à la retraite de Rebec (4); sentant sa blessure mortelle, il se fit coucher au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi : c'est alors que le connétable de Bourbon lui exprimant quelque compassion, Bayard répondit : *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mais vous, qui trahissez votre patrie et vos serments.* Il expira ainsi à l'âge de 48 ans. Les Espagnols lui donnèrent des larmes, et le marquis de Pescaire lui fit rendre les derniers honneurs, et fit célébrer des services pendant deux jours.

(1) Duché de Parme. (2) Rivière d'Italie, au nord. (3) Ardennes. (4) Nord de l'Italie.

## 116. — LA DUCHESSE DE MONTMORENCY.

Histoire de France (17e siècle).

Henri de Montmorency, de la plus ancienne famille de France, né en 1595, fut fait amiral à 18 ans. Il battit les Calvinistes en Languedoc, et près de l'île de Ré (1), et dans plusieurs autres rencontres. Envoyé dans le Piémont, il y battit les Espagnols. Cette victoire fut suivie de la levée du siége de Cazal (2), qui lui valut le bâton de maréchal.

C'est après tant de succès qu'il crut pouvoir renverser le cardinal Richelieu, dont la tyrannie lui était odieuse. Gaston se joignit à lui, ou plutôt l'entraîna, et tous deux prirent les armes. Mais le roi envoya contre eux La Force et Schomberg. Montmorency, mal secondé, fut pris à Castel-Naudary (3), et décapité à Toulouse (4), en 1632, malgré les instances faites en sa faveur auprès du roi. Ce héros, âgé alors de 37 ans, était l'espoir de la France et la terreur des ennemis. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation à Moulins (5), où Marie Félice des Ursins, sa veuve, dame illustre par sa vertu et sa piété, lui fit élever un magnifique tombeau de marbre.

C'est dans cette retraite que la trouva le page

(1) A l'est de la Saintonge. (2) Piémont. (3) Languedoc, Aude. (4) Capitale du Languedoc, Haute-Garonne. (5) Bourbonnais, Allier.

de Richelieu, lorsque celui-ci, passant par Moulins dix ans après la catastrophe, envoya saluer la duchesse.

Les biens de cette maison passèrent à celle de Condé par le mariage de Charlotte Marguerite, sœur du duc, avec Henri II de Condé. (Pour Richelieu, voyez n° 8.)

(Voyez l'*Histoire de France*.)

## 117. — CONRAD III.

### LES FEMMES DE WINSBERG.

Histoire d'Allemagne (12e siècle).

Conrad III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe (1), naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur, l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le Superbe, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses biens, il ne put survivre à sa disgrâce. Welt, oncle du défunt, s'opposa encore au nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg (2). On rapporte à ce règne l'origine des noms de Guelfes et de Gibelins, si longtemps célèbres. Welf et Waibelin étaient les cris de guerre des deux armées, du nom de leurs chefs. C'est là que le vainqueur ayant permis aux femmes d'emporter ce qu'elles

(1) Répond au Wurtemberg. (2) Bavière.

avaient de plus précieux, celles-ci prirent leurs maris sur leurs épaules. L'empereur, touché de leur courage, pardonna à tous. Son expédition en Terre-Sainte fut moins heureuse que la guerre de Bavière ; il s'était joint à Louis VII, de France : tous deux furent battus et leurs armées périrent de maladie. Conrad, de retour en Allemagne, mourut en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie. Frédéric Barberousse, son neveu, lui succéda.

### 118. — JOSEPH VERNET.

France (18e siècle).

Joseph Vernet, né à Avignon (1) en 1712, d'un charron, fit connaître son talent en peignant des chaises à porteur. Il vint à Paris, et fut bientôt connu pour le premier peintre de marine de l'Europe ; il peignit les différents ports de mer de France, et c'est une des plus belles suites de tableaux qui existent. Personne n'a représenté avec plus de chaleur et de vérité le calme et la tempête, les agitations de la mer, et les reflets de la lumière sur une onde tranquille. Il s'exposa dans sa jeunesse aux plus grands dangers pour observer la nature. Dans un voyage de mer, il se fit attacher au mât du vaisseau pour contempler les effets d'une bourrasque. *Quel sublime spectacle !* s'écriait-il ;

(1) Vaucluse.

*laissez-moi peindre, avant que je meure, ces effets superbes.*

Cet habile artiste mourut à Paris en 1789. A Pétersbourg, dans le palais de Michaïlow, on voit un grand nombre de paysages peints par lui. On a dit *que son génie n'avait point eu d'enfance ni de vieillesse.* Il a laissé un fils, Carle Vernet, qui se distingua également dans la peinture. Horace Vernet, fils de Carle et petif-fils de Joseph, est un de nos plus grands peintres d'histoire.

### 119. — LE SUEUR.

France ( 17e siècle ).

Eustache Le Sueur, né à Paris en 1617, n'ayant eu que Vouet pour maître, devint pourtant un peintre excellent. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays ; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Le Sueur avait cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talents éminents. Il mourut à Paris en 1655, à 38 ans. Le premier ouvrage qu'il entreprit fut la vie de St Bruno, qu'il peignit dans le *cloître des Chartreux* de Paris, en 22 tableaux d'une beauté admirable, et dont quelques-uns ont été gâtés par des envieux.

## 120. — MAZET.

Histoire de France (19e siècle).

En 1821, la fièvre jaune se déclara à Barcelone (1), et y exerça en peu de temps les plus affreux ravages ; plusieurs médecins français, nommés Bally, Pariset, François, Mazet et Rochoux, se dévouèrent au salut de l'humanité, et se rendirent au lieu du désastre. Trois sœurs de l'ordre de Ste-Camille suivirent leur sublime exemple et vinrent les aider de leurs soins. Leurs efforts furent couronnés de quelque succès, mais le jeune Mazet succomba victime de son dévoûment (22 octobre 1821).

Mazet, jeune médecin français, né à Grenoble en 1794, fit de bonnes études et termina ses cours à Paris, où il fut reçu docteur. Il suivit d'abord Pariset à Cadix, où il fit des observations, puis il se rendit à Barcelone en 1821. Trois jours après son arrivée, il fut atteint du fléau, et succomba malgré les soins de ses amis, auxquels il recommanda sa mère : celle-ci reçut une pension du roi.

## 121. — BLANCHE DE CASTILLE.

Histoire de France (13e siècle).

Voyez l'énigme 52.

Cette princesse, d'un esprit juste et ferme,

(1) Espagne, Catalogne.

avait appris qu'un chapitre riche et puissant retenait en prison de malheureux débiteurs que la misère rendait insolvables : la reine envoya au chapitre l'ordre de leur rendre la liberté ; mais n'étant pas obéie, elle se transporta elle-même sur les lieux, fit ouvrir les portes en sa présence, et jouit de la reconnaissance des infortunés qu'elle rendait à la vie : le chapitre reçut des réprimandes sévères.

## 122. — DENYS LE TYRAN. — DAMOCLÈS.

Histoire de Sicile (4e siècle avant J.-C.).

Denys Ier, tyran de Syracuse (1), fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite tyran. Il déposa les anciens magistrats, en créa de nouveaux, augmenta la paie des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il eut à soutenir des guerres contre les Carthaginois, et fit massacrer ceux qui se trouvaient en Sicile. Denys voulut exercer tous les genres de despotisme : il aspirait à la réputation de poëte, et malheur à qui désapprouvait ses vers. Pourtant un certain Philoxène osa les trouver mauvais et le lui dire : Denys le fit emprisonner aux carrières. Il le fit venir le lendemain, et lui montra ce qu'il appelait ses chefs-d'œuvre ; mais Philoxène se contenta de répondre : *Qu'on me*

(1) Ville de Sicile.

*ramène aux carrières*. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes, où l'une de ses tragédies obtint le prix. Il mourut dans l'ivresse du triomphe, d'une indigestion, l'an 386 avant J.-C., âgé de 63 ans, après 38 ans de tyrannie. Il était ambitieux, cruel, vindicatif et soupçonneux.

Damoclès, l'un de ses favoris, ne cessait d'envier le bonheur de la royauté et les plaisirs qui l'entouraient. Denys un jour le fit mettre à sa place. Assis à une table somptueuse, revêtu des ornements royaux, entouré de flatteurs et d'esclaves, le jeune homme s'abandonnait à l'ivresse de sa joie, lorsqu'il découvrit au dessus de sa tête une épée menaçante, suspendue à un crin de cheval. Frémissant à cette vue, il comprit la situation du tyran, et se hâta d'abandonner la place qu'il avait si souvent ambitionnée.

### 123. — CHARLES-QUINT.

**Histoires d'Allemagne et d'Espagne (16e siècle).**

Voyez l'énigme 92.

Charles-Quint, dans un de ces courts loisirs que lui laissait le gouvernement de ses vastes États, s'amusait à faire des horloges de sable. La difficulté qu'il éprouvait à les mettre d'accord lui suggéra cette réflexion : *Quel souverain parviendrait à concilier les hommes, si des machines passives exigent tant d'efforts !*

## 124. — NEPTUNE ET MINERVE.

### Mythologie Grecque.

Les poëtes racontent ainsi l'origine du nom d'Athènes (1) donné à cette ville : Les dieux, disent-ils, s'assemblèrent pour nommer la nouvelle cité fondée par Cécrops. Neptune et Minerve se disputaient cet honneur : on décida qu'il appartiendrait à celui qui produirait la chose la plus utile. Neptune, frappant la terre de son trident, en fit sortir un cheval fougueux ; Minerve à son tour, d'un coup de sa lance, fit naître un olivier fleuri. Les dieux décidèrent en faveur de Minerve, parce que l'olivier, étant le symbole de la paix, devait l'emporter sur le cheval, image de la guerre. (Quelques-uns ont dit que ce cheval était le même que Pégase.)

Minerve ou Pallas, déesse de la guerre, de la sagesse et des beaux-arts, était fille de Jupiter, qui la fit sortir toute armée de son cerveau. On la représentait le casque en tête, l'égide au bras, tenant une lance à la main, ayant auprès d'elle quelques instruments d'arts : la chouette lui était consacrée. Les Grecs l'adoraient sous le nom d'Athénée, et elle présidait à la ville d'Athènes ; un olivier croissait dans son temple. La statue de cette déesse était nommée *Palladium*.

(1) Grèce, Attique.

Neptune, fils de Saturne et de Rhée, partagea avec Jupiter et Pluton le sceptre du monde ; l'empire des eaux lui échut. Il épousa Amphitrite. On le représente sur un char en forme de coquille traîné par des chevaux marins, et tenant à la main son trident.

### 125. — JEANNE LA FOLLE.

Histoire d'Espagne ( 15e et 16e siècles ).

Jeanne la Folle, fille et héritière de Ferdinand V d'Aragon et d'Isabelle de Castille, épousa en 1496 Philippe le Beau, fils de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne. Elle était sœur de Catherine d'Aragon, mariée à Henri VIII, roi d'Angleterre : Jeanne fut la mère de Charles-Quint. Cette infortunée princesse perdit la raison : l'extrême attachement qu'elle portait à son époux, les chagrins que ce prince lui causa, aliénèrent cet esprit faible et ombrageux. La mort de Philippe, arrivée en 1506, augmenta sa folie ; elle ne quittait plus son cercueil qu'elle promena par toute l'Espagne, dans l'attente d'une résurrection prochaine. Jeanne mourut en 1555, agée de 73 ans.

Philippe le Beau, prince généreux, loyal, mais peu propre au gouvernement, fut roi de Castille par sa femme en 1502, à la mort d'Isabelle ; mais il mourut en 1506, à l'âge de 28

ans, pour avoir fait un trop violent exercice à la paume.

Ferdinand V, son beau-père, reprit alors le sceptre.

### 126. — HUGES CAPET. — ALDEBERT DE PÉRIGORD.

Histoire de France (10e siècle).

Hugues Capet, chef de la troisième race des rois de France, était comte de Paris et d'Orléans, et fils du célèbre Hugues le Grand, le Blanc ou l'Abbé, si puissant sous les derniers Mérovingiens. Ses grandes qualités le firent proclamer à Noyons (1) en 987. Il eut encore à combattre les prétentions légitimes de Charles de Lorraine; mais celui-ci, vaincu et prisonnier, mourut bientôt, laissant le trône à son rival.

Hugues établit sa demeure à Paris. Sa mort arriva en 996. Il fallut à ce prince une adroite politique pour se maintenir sur le trône, où l'avaient placé des seigneurs qui lui étaient presque égaux en puissance; l'un d'eux, Aldebert de Périgord, assiégeait Tours (2), contre la volonté du roi. Celui-ci envoya son fils Robert vers le rebelle avec des lettres qui contenaient, outre l'ordre de lever le siége, ces mots imprudents : *Qui vous a fait comte? — Demandez à*

(1) Picardie. (2) Touraine, Indre-et-Loire.

*votre père qui l'a fait roi*, répondit fièrement Aldebert.

Hugues doit être considéré comme le vrai fondateur de la monarchie française.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 127. — HENRI VIII. — ANNE DE BOULEN.

Histoire d'Angleterre (16e siècle).

Henri VIII Tudor, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône d'Angleterre en 1509. Il commença par faire la guerre à Louis XII, en s'unissant à ses ennemis. Dans le même temps, Jacques IV d'Écosse entrait en Angleterre; Henri le défit et le tua à la bataille de Flodden (1). Bientôt il fit la paix avec la France, et donna sa sœur à Louis XII.

La réforme religieuse causait déjà de grandes agitations. Henri VIII écrivit contre Luther et mérita le surnom de *défenseur de la foi*. Telle est la partie glorieuse de son règne ; le reste n'offre qu'une suite d'actes tyranniques et scandaleux. Henri VIII était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle ; mais s'étant épris d'Anne de Boulen, fille d'honneur de la reine, il voulut obtenir du pape Clément VII la sanction du divorce, sous prétexte que Catherine avait d'abord été la femme de son frère Arthur. Le pape s'y refusa ;

(1) Nord de l'Angleterre.

et le roi, pour satisfaire une fantaisie, sépara tout un royaume du sein de l'église. Telle est l'origine du schisme d'Angleterre. Henri se déclara lui-même chef de l'église anglicane, et épousa Anne de Boulen, en 1533. Mais cette femme pour laquelle il commettait de si étranges folies, à laquelle il avait immolé Fischer et Morus, cette femme eut un règne bien court. Elle mourut sur un échafaud en 1536; car Jeanne Seymour avait de nouveau touché le cœur du roi. Cette troisième épouse périt en couches, et fut remplacée par Anne de Clèves. Mais celle-ci, moins belle que son portrait qui avait séduit le roi, fut répudiée au bout de six mois.

Catherine Howard, élevée à sa place, fut encore décapitée en 1542. Enfin Catherine Parr, jeune veuve qu'il avait épousée, allait peut-être subir le même sort à cause de ses opinions religieuses, lorsque Henri VIII mourut lui-même en 1547: il avait pris Boulogne (1) l'année précédente. Henri VIII laissa un fils de Jeanne Seymour: ce fut Édouard VI; et deux filles, Marie et Elisabeth, de Catherine d'Aragon et d'Anne de Boulen.

Ce prince despote, cruel et voluptueux, ruina ses sujets par ses profusions, troubla le royaume et l'arrosa de sang. Le cardinal Wolsey fut son ministre.

(1) Artois, Pas-de-Calais.

Anne de Boulen, fille d'un gentilhomme anglais, avait suivi en France Marie d'Angleterre; elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude. A son retour en Angleterre, son esprit et ses grâces captivèrent le roi; mais elle expia cruellement son élévation et les troubles dont elle fut la cause. Avant de monter à l'échafaud, elle écrivit à Henri une lettre pleine de sentiments nobles. *Vous m'avez toujours élevée par degrés*, lui disait-elle : *de simple demoiselle vous m'avez faite marquise de Pembroke* (1), *de marquise reine*, *aujourd'hui vous voulez me faire sainte.* Elle montra jusqu'à sa mort la plus grande fermeté.

### 128. — HENRI IV. — MICHAUD.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Henri IV. Voyez l'énigme 71.

Ce trait de la vie d'Henri IV est peu connu; c'est une nouvelle preuve de sa générosité. Le capitaine se nommait Michaud.

### 129. — CHARLES VII.

Histoire de France( 15e siècle ).

Charles VII, à la mort de son père, ne possédait que quelques provinces; ses ennemis l'appelaient par dérision le roi de Bourges (2), et il oubliait dans les plaisirs les intérêts de son

(1) Pays de Galles, sud-ouest. (2) Berri, Cher.

royaume. Heureusement quelques seigneurs lui demeurèrent fidèles ; on remarquait parmi eux Dunois, Richemont, Lahire, et Xaintrailles ; Agnès Sorel usa de l'assendant qu'elle avait sur le roi pour le tirer de son apathie. Enfin parut Jeanne d'Arc, l'héroïne de ce règne, qui chassa les Anglais d'Orléans (1), et fit sacrer le roi à Reims (2). La fortune l'abandonna, et Charles VII aussi; car elle fut brûlée à Rouen (3), en 1431. Le roi poursuivit ses succès et fit son entrée à Paris en 1437. Il soumit Metz (4), gagna la bataille de Formigny (5), se rendit maître de la Normandie et de la Guyenne, et ne laissa que Calais (6) à l'Angleterre. Charles VII regagna son royaume à peu près comme Henri IV. Il n'avait pas le courage brillant, le caractère héroïque de ce roi ; cependant il possédait d'heureuses qualités. Obligé comme lui d'employer les surprises et les petits combats, il entra dans Paris par intrigue plus que par force.

Charles VII fut malheureux par son père et par son fils. Le dauphin Louis s'étant deux fois révolté contre lui, on prit soin d'augmenter ses soupçons et ses inquiétudes; on lui insinua même que ce prince voulait attenter à ses jours. Déjà triste et affaibli, Charles VII refusa pen-

(1) Orléanais, Loiret. (2) Champagne, Marne. (3) Normandie, Seine-Inférieure. (4) Lorraine, Moselle. (5) Normandie, Calvados. (6) Artois, Pas-de-Calais.

dant plusieurs jours toute nourriture, et mourut en 1461.

Il eut douze enfants de Marie d'Anjou, son épouse; il ne resta que Louis XI et Charles, duc de Berri (1).

Agnès Sorel était fille de Jean Sorel, seigneur de St-Géran (2) et de Condom (3); elle naquit au village de Fromenteau (4). Elle fut élevée avec soin, et Isabelle de Lorraine, femme de René d'Anjou, la prit à son service. La princesse vint en France en 1431 pour y solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bulgneville (5). La jeune Agnès la suivit; elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Charles VII fut sensible à ses charmes, et la reine Marie d'Anjou la garda près d'elle. La faveur d'Agnès s'accrut rapidement; mais elle n'usa de son ascendant sur le roi que pour le faire sortir de sa léthargie. Un jour Charles s'amusait devant elle à consulter un astrologue sur son sort et sur celui de l'Anglais; elle le consulta aussi sur le sien. *Vous êtes destinée*, dit l'astrologue, *à faire longtemps la passion d'un grand roi.* Aussitôt Agnès, faisant une grande révérence à Charles: *Sire*, dit-elle, *je vous supplie de me permettre de me retirer et de passer à la cour du roi d'Angleterre pour y remplir ma destinée. C'est assurément lui qui est un grand monarque*,

(1) Centre de la France. (2) Allier. (3) Gascogne, Gers. (4) Près de Loches, Touraine. (5) Lorraine.

*puisqu'il va réunir sa couronne à la vôtre.* Charles profita de la leçon et chassa les Anglais de France. Agnès mourut à Jumiéges (1) en 1450, âgée de 40 ans, empoisonnée, dit-on, par le dauphin.

## 130. — MOLIÈRE.

France (17e siècle).

Molière, dont le nom de famille était Poquelin, naquit à Paris en 1620, sous les piliers des Halles. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre et tapissier chez le roi, lui donna une éducation conforme à l'état auquel il le destinait; mais son génie l'appelait ailleurs.

Le jeune Poquelin avait un grand-père qui le menait à l'hôtel de Bourgogne; bientôt sa vocation le décida : il demanda qu'on le mît au collége pour y faire des études. Il y suivit la classe d'Armand de Bourbon, prince de Conti, qui depuis fut son protecteur. Il y connut aussi Bernier, Chapelle, Cyrano de Bergerac; Gassendi lui donna des leçons de philosophie.

Sorti du collége, Poquelin s'associa une troupe d'acteurs de société, et, pour ménager la délicatesse de ses parents, il prit le nom de Molière. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; et Poquelin, se livrant à tout son génie, devint à la fois comédien et auteur. Il épousa

(1) Seine-Inférieure.

une actrice nommée La Béjard, qui, dit-on, remplit sa vie d'amertume. La première pièce régulière de ce grand homme fut *les Étourdis*; mais la bonne comédie ne naquit qu'avec *les Précieuses ridicules*. Dans la suite il s'éleva jusqu'au *Misanthrope*, aux *Femmes savantes*, à *l'Avare*, au *Tartufe*, pièce immortelle, après laquelle il ne faut plus rien nommer.

Sa dernière pièce fut le *Malade imaginaire*. Déjà souffrant, il voulut néanmoins remplir son rôle. Pendant la représentation il se trouva mal, et mourut presque subitement en 1673. Boileau l'a proclamé le plus grand génie de son siècle, et la postérité a confirmé ce jugement. Si quelques farces paraissaient indignes de lui, telle que *les Fourberies de Scapin* et autres, il faut considérer la grossièreté du théâtre à cette époque et l'ignorance du peuple qui assistait à ces spectacles.

On raconte qu'il lisait ses ouvrages à une vieille servante appelée La Forêt, et qu'il corrigeait les endroits qui n'avaient pas paru la frapper.

( Voyez les *Esquisses littéraires* de M. Lévi. )

## 131. — PERSÉE ET ANDROMÈDE.

**Histoire Grecque, Fable (14e siècle avant J.-C.).**

Persée, fils de Jupiter et de Danaé, est célèbre dans la fable par ses exploits. Acrisius,

roi d'Argos (1), ayant appris de l'oracle que son petit-fils lui donnerait la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse avec l'intention de ne la marier jamais. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, c'est-à-dire corrompit les gardes, et épousa secrètement Danaé. Elle eut un fils nommé Persée; ce qu'ayant appris Acrisius, il les fit exposer tous deux sur les flots. Danaé aborda chez Polydecte, roi de Séryphe (2), qui prit soin d'elle et de son fils. Persée s'acquit une réputation immortelle de prudence et de courage. Les poëtes ont feint que Minerve lui avait prêté son bouclier, avec le secours duquel il vainquit Méduse, l'une des trois Gorgones, dont la chevelure était composée de serpents. Du sang de Méduse naquit le cheval Pégase; Persée le monta pour délivrer Andromède, fille de Céphée, qu'un monstre allait dévorer. Il métamorphosa ce monstre en rocher, en lui montrant la tête de Méduse. Les victoires de Persée sur les peuples du mont Atlas ont peut-être donné naissance à cette fable. Après avoir épousé Andromède, il revint à Argos, où il tua innocemment son aïeul Acrisius. Il fut si touché de ce funeste accident, qu'il quitta Argos et se contenta de Tyrinthe (3). Persée bâtit dans son territoire la ville de Mycènes (4).

(1) Péloponèse, Argolide. (2) L'une des Cyclades. (3) Près d'Argos. (4) Près d'Argos.

## 132. — HENRI IV.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Henri IV. Voyez 71 et 128.

## 133. — ULYSSE ET PÉNÉLOPE.

Histoire Grecque fabuleuse (13e siècle avant J.-C.).

Ulysse, roi d'Ithaque (1), fils de Laërte et d'Auticlée. Il contrefit l'insensé pour ne point aller au siége de Troie ; mais Palamède mit, pour l'éprouver, le jeune Télémaque devant le soc d'une charrue : Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède ; encore lui qui enleva le *Palladium* avec Diomède. Il fut un de ceux qui entrèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il lutta dix ans contre les dangers de la mer ; il fit naufrage, aborda près de l'île de Circé, qui changea tous ses compagnons en bêtes sauvages. Ayant quitté l'île de cette magicienne, il aborda dans celle de Calypso (2), qui essaya en vain de le retenir. Son vaisseau se brisa contre l'île des Cyclopes, et Polyphème dévora quatre de ses compagnons.

(1) L'une des sept îles Ioniennes. (2) L'île d'Ogygie, près l'Italie, au sud.

Ulysse évita par son adresse l'enchantement des sirènes. Eole lui donna en présent des outres où les vents étaient renfermés ; ses compagnons ayant eu l'imprudence de les ouvrir, les vents s'échappèrent et causèrent beaucoup de ravages. Il essuya une dernière tempête, se sauva sur une planche, et arriva à Ithaque sans que personne le reconnût. Il se mit pourtant au nombre des prétendants à la main de Pénélope, tendit l'arc qu'on leur présentait, se fit reconnaître et tua tous ses rivaux. Il se démit de ses États en faveur de Télémaque, et fut tué par son fils Télégone, qu'il avait eu de Circé. Les aventures d'Ulysse sont le sujet de l'Odyssée d'Homère.

Pénélope, fille d'Icarius, prince de Sparte (1), fut mariée à Ulysse. Tandis que son époux l'emmenait de Lacédémone, Icarius, désespéré de sa perte, suivit son char et supplia Ulysse de la laisser près de lui. Le prince, lassé de ses instances, abandonna à Pénélope la liberté de choisir entre son père et lui ; mais elle ne répondit qu'en se couvrant le visage de son voile. Icarius n'insista plus, et fit dresser en ce lieu un autel à la Pudeur. Pénélope fut regardée comme la femme la plus vertueuse de l'antiquité. Pour se délivrer de l'importunité de ses nombreux prétendants, elle s'engagea d'épouser celui qui tendrait un arc, lequel n'était connu que d'Ulysse : pas un

(1) Sud du Péloponèse.

seul n'en put venir à bout. Elle promit encore de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile qu'elle travaillait; mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Enfin elle les amusa jusqu'à l'arrivée d'Ulysse, qui les tua tous.

### 134. — LOUIS XVI. — CHARLES Ier.

Histoires de France et d'Angleterre (17e et 18e siècles).

Louis XVI, attaché à un système de choses qui avait si longtemps subsisté, ne consentait que malgré lui à tous les décrets que lui présentait l'Assemblée. Les conseils qui l'entouraient neutralisaient les bonnes résolutions qu'il aurait pu prendre. Cet état pénible d'incertitude et de crainte le décida à tenter une évasion. Il prit la route de Montmédy (1) le 21 juin 1791; mais arrêté à Varennes (2) avec sa famille, il fut ramené à Paris et gardé à vue; l'attaque du 10 août le mit au pouvoir de l'Assemblée législative. Il fut enfermé au Temple, et dès lors put prévoir sa destinée. Il comparait souvent sa situation à celle de Charles Ier, roi d'Angleterre; en effet ces deux révolutions, quoique à des époques éloignées, ont eu entre elles de singuliers rapports.

Voyez l'énigme 26, pour Louis XVI.

Charles Ier, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, succéda à son père Jacques Ier en

(1) Lorraine, Meuse. (2) Champagne, confins de la Meuse.

1625, et épousa Henriette de France, fille de Henri le Grand.

Il s'efforça d'empêcher la prise de la Rochelle(1), et envoya Buckingham secourir les Protestants; mais cette entreprise n'eut aucun succès. La prise de la Rochelle fut suivie d'un traité de paix entre les deux couronnes. Quelque temps après, les Écossais se révoltèrent; le roi prit les armes pour les punir, puis leur pardonna. Cette bonté les rendit plus audacieux; ils continuèrent leur rébellion; et Charles, ayant accordé trop de liberté au parlement, se vit attaqué d'un autre côté par l'insolence de ce corps: il fut obligé de prendre les armes contre ses propres sujets. Après quelques batailles livrées aux troupes parlementaires, la défaite de Nazeby (2) (1645) ruina le parti du roi. Il se jeta entre les bras des Écossais, qui le livrèrent au parlement. Il dit en aprenant cette lâcheté : *J'aime mieux être avec ceux qui m'ont chèrement acheté, qu'avec ceux qui m'ont vendu bassement.*

Charles Ier fut accusé dans la chambre basse du parlement de Londres, condamné comme tyran, traître et ennemi du royaume; enfin décapité en public à Londres, à l'âge de 48 ans, le 9 février 1649, sur la place de Whitehall. Le roi montra à son heure suprême une résignation et une constance admirables. Ce prince avait

(1) Aunis. (2) Nord de l'Angleterre, Northumberland.

des vertus privées, de la droiture et de l'humanité. Les circonstances lui devinrent funestes; ses moindres fautes furent mortelles, et le choix de ses favoris Buckingham et Strafford irrita la nation.

Il eut pour fils Charles II, Jacques II; et pour filles Henriette d'Angleterre, qui épousa Philippe d'Orléans; Marie, qui épousa le prince d'Orange.

## 135. — STELLA.

France (17e siècle).

Jacques Stella, peintre, né à Lyon (1) en 1596, mourut à Paris en 1657. Il avait pour père un peintre qui le laissa orphelin à neuf ans. Héritier de son goût et de ses talents, il s'adonna tout entier à l'étude du dessin. A vingt ans, il entreprit le voyage d'Italie; le grand-duc Côme de Médicis l'arrrêta à Florence (2), et l'employa dans les fêtes qu'il donnait. Après un séjour de sept ans dans cette ville, Stella se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, qui l'aida de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse des grands maîtres. On rapporte qu'ayant été mis en prison sur de fausses accusations, ce peintre s'amusa à dessiner sur le mur avec du charbon l'image de la Vierge tenant l'enfant Jesus. Depuis ce temps, les pri-

(1) Lyonnais, Rhône. (2) Toscane.

sonniers tenaient dans ce lieu une lampe allumée, et y venaient faire leurs prières. La réputation de Stella s'étendit au loin ; on voulut lui donner à Milan (1) la direction de l'Académie de peinture ; le roi d'Espagne le demandait : l'amour de la patrie le ramena en France, où le roi le fit son premier peintre, et lui donna de grands avantages.

Cet artiste a réussi dans tous les genres ; on ne lui reproche qu'un peu de froideur. Il avait une nièce qui s'est distinguée dans la gravure.

### 136. — LOUIS IX ET SA FAMILLE.

Histoire de France ( 13e siècle ).

Louis IX. Voyez l'énigme 55.

Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, Louis crut entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles ; il fit dès lors vœu de se rendre en Terre-Sainte. Toutes les instances qu'on essaya pour le détourner de ce projet furent inutiles. Il alla à St-Denis (2) recevoir la croix, que lui donna en fondant en larmes l'évêque de Paris. Louis prépara pendant quatre ans cette malheureuse expédition ; enfin, laissant à sa mère Blanche le gouvernement du royaume, il s'embarqua en 1248 à Aigue-Morte (3) avec sa femme Marguerite de Provence, ses trois frères,

(1) Milanais. (2) Près Paris. (3) Languedoc, Gard.

Alphonse de Poitiers, Robert d'Artois et Charles d'Anjou, et presque tous les chevaliers français. Il aborda en Égypte, s'empara de Damiette (1), perdit la bataille de la Massoure (2), fut fait prisonnier; Robert d'Artois, son frère, y mourut. On remarque parmi les enfants de St Louis Philippe le Hardi, qui lui succéda; Robert de Clermont (3), qui épousa Béatrix de Bourgogne et fut le chef de la maison de Bourbon.

Le prélat dont il reçut le bourdon et l'escarcelle était Mathieu, abbé de St-Denis, l'un des tuteurs du royaume pendant l'absence du roi. (Voyez l'*Histoire de France.*)

### 137. — ISIS ET OSIRIS.

#### Histoire d'Egypte.

Isis était femme d'Osiris, roi d'Égypte aux temps fabuleux. Osiris était d'abord roi des Argiens; mais ayant cédé le royaume à son frère Typhon, il voyagea en Égypte, s'en empara, y établit d'excellentes lois et les arts utiles. Il devint la principale divinité des Égyptiens, et fut adoré sous les noms d'Apis, de Sérapis, et sous la forme d'un bœuf, sans doute à cause de l'agriculture qu'il introduisit dans ce pays. On raconte qu'au retour de son voyage, il demanda à son frère le trône qu'il lui avait confié; celui-ci, voulant le conserver, résolut la mort d'Osiris.

(1) Nord de l'Egypte, près du Nil. (2) Près du Nil. (3) Oise.

Il donna un grand repas à la fin duquel il fit apporter un coffre magnifique, et proposa un prix à celui qui le remplirait juste de la mesure de son corps. Après que plusieurs des convives l'eurent essayé, Osiris s'y mit à son tour ; mais le coffre se referma sur lui au même instant, et après y avoir coulé du plomb fondu, on le jeta dans le Nil. Isis laissa le gouvernement à son fils Horus, puis elle s'embarqua pour chercher les restes de son époux. Elle conduisait sa barque, quand le vent s'étant élevé et enflant son voile, elle se sentit entraînée. Elle s'appuya sur la rame dont elle fit un gouvernail, et la barque vola sur les eaux. C'est ainsi que la fable raconte l'invention des voiles aux vaisseaux. Isis trouva enfin les restes d'Osiris renfermés dans une plante de lotus qui avait crû si prodigieusement, qu'on en avait fait une colonne d'un temple. Sous les noms d'Osiris et d'Isis, les Égyptiens adoraient aussi le soleil et la lune.

## 138. — HENRI IV.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Voyez les numéros 71, 128 et 132.

Cette plaisanterie est de Henri IV, à son entrée dans la petite ville de la Ferté-Gaucher (1). On rapporte de ce prince un très-grand nombre de bons mots et de saillies qui lui ont en quel-

(1) Seine-et-Marne.

que sorte valu cette popularité attachée à sa mémoire. L'esprit d'à-propos, qu'il possédait entre autres qualités, lui fut aussi utile que son courage; et rien n'était plus en harmonie avec le caractère français que la vivacité originale de ses reparties.

### 139. — DOMITIEN.

Histoire Romaine, Empire. ( 1er siècle après J.-C. ).

Domitien, frère de Titus et fils de Vespasien, se fit proclamer en 81, sans attendre que Titus fût mort; il s'en défit, dit-on, par le poison. Au commencement de son règne, il affecta toutes les vertus, embellit Rome et protégea les arts. Mais bientôt il reprit son véritable caractère; il versa le sang des chrétiens, voulut en abolir le nom, et toute sa vie fut souillée de débauches et de cruautés sans nombre. Tourmenté de ses remords et des prédictions des astrologues, il était dans des appréhensions continuelles, et s'entourait de ridicules précautions. Malgré tous ces soins, il mourut assassiné en 96, par Étienne, affranchi de sa femme Domitia. Elle avait découvert la liste de proscription, sur laquelle étaient son nom et celui de Stéphanus ou Étienne, son intendant. Elle l'excita à purger la terre d'un monstre. Étienne présenta à l'empereur les détails d'une conjuration supposée. Pendant que le tyran en prenait lecture, il le perça d'un poignard.

Le sénat refusa à Domitien jusqu'aux honneurs de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre pour décider à quelle sauce il devait faire cuire un turbot ; un autre jour, ayant invité à un repas les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une salle tendue de noir, éclairée de flambeaux funèbres, qui laissaient voir des cercueils marqués aux noms des convives. Après quelques scènes d'une horrible fantasmagorie, après avoir joui de leur frayeur, Domitien les renvoya sans leur faire aucun mal. Cet empereur, cruel jusque dans ses jeux, passait des journées entières dans son cabinet à tuer des mouches. Ce fut le dernier des douze Césars.

## 140. — TIBERIUS GRACCHUS.

Histoire Romaine (2e siècle avant J.-C.).

Tiberius Gracchus était fils de Sempronius Gracchus et de Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Il avait un frère plus jeune, nommé Caïus. Ayant perdu leur père de bonne heure, ils furent élevés avec soin par leur mère. Cornélie mettait dans ses enfants son bonheur et sa gloire; elle voulait en faire de grands hommes, et peut-être elle apporta trop d'exaltation dans leurs opinions républicaines.

Tiberius, plein de talents, d'éloquence et de zèle pour les intérêts du peuple, sollicita la

charge de tribun et l'obtint. Il proposa de rétablir l'ancienne loi agraire, qui bornait les fortunes des grands et appelait le peuple au partage des terres conquises. Le sénat, irrité de ces propositions, très-justes en elles-mêmes, mais présentées peut-être avec trop peu de ménagement, voua une haine implacable à Tiberius. Celui-ci, craignant son ressentiment, était convenu avec ses amis de porter la main à sa tête pour réclamer leur secours dans l'occasion. En effet, à peine avait-il achevé une harangue vigoureuse en faveur du peuple, qu'un grand tumulte s'éleva dans les comices. Tiberius, voyant les praticiens fort agités, fit le signal convenu; mais on interpréta perfidement ce geste. On courut dire au sénat que Tiberius demandait la couronne. Les consuls voulaient le faire arrêter; mais Scipion Nasica, son cousin, se mit à la tête des patriciens armés de bâton, qui vinrent assommer le tribun au milieu du Forum. Son corps fut jeté dans le Tibre.

Caïus, son frère, se dévoua à la même cause et ne fut pas plus heureux. Il périt à son tour assassiné, environ douze ans après Tiberius. La mort de ces deux généreuses victimes ne fut que le prélude des guerres civiles qui déchirèrent pendant plus d'un siècle le sein de la république et y étouffèrent la liberté.

## 141. — SEPTIME SÉVÈRE, CARACALLA.

**Histoire Romaine (2e siècle après J.-C.).**

Septime Sévère. Voyez l'énigme 89.

Ce prince, étant allé faire la guerre aux Calédoniens, avait emmené ses deux fils Caracalla et Géta. L'aîné conçut l'affreux projet d'assassiner son père, et il osa lever l'épée sur lui en présence de l'armée. L'empereur, ayant surpris ce geste, en empêcha l'effet, et dévora sa douleur. Le soir il fit venir son fils dans sa tente, et lui adressa les paroles rapportées dans l'énigme.

Caracalla (Marc-Aurèle-Antoine) naquit à Lyon (1), l'an 188, de Septime Sévère et de Julie. Le jour même de la mort de son père, ses soldats le proclamèrent empereur avec Géta, son frère; mais ce dernier fut assassiné dans les bras de sa mère, par les ordres de Caracalla. Celui-ci gagna l'armée par ses largesses, fit mettre son frère au rang des dieux, et chercha partout des apologistes de son meurtre. Papinien fut mis à mort pour n'avoir pas voulu justifier un tel forfait. Ce monstre, déchiré de remords, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, épuisa par ses impôts et ses exactions les pro-

(1) Rhône.

vinces de son empire, et s'attira la haine de tous ses sujets. Ses cruautés ne défendirent point ses Etats contre les barbares, qui déjà commençaient à se montrer. Il acheta la paix à prix d'argent. Malgré sa lâcheté, il voulut contrefaire Alexandre, porter son nom, imiter ses manières. Enfin, après un horrible carnage qu'il avait ordonné dans Alexandrie, un centenier de prétoriens l'assassina en 217 ; sa mort fut un jour de fête.

### 142. — PHILIPPE ET DÉMADE.

Histoire de Macédoine (4e siècle).

Philippe II, roi de Macédoine (1), fils d'Amyntas, fut élevé à Thèbes (2), où son père l'avait envoyé en otage. Après la mort de Perdicas, son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, et bientôt se mit sur le trône à sa place. Philippe s'occupa d'affermir son royaume; il vainquit les Illyriens, les Péoniens et les Thraces, plutôt par des présents que par les armes. Ensuite il tourna sur la Grèce ses vues ambitieuses; il commença par déclarer libre Amphipolis (3), colonie athénienne : les Athéniens armèrent aussitôt contre lui, furent vaincus, et firent la paix. Pendant ce temps, Philippe remporta de grands avantages sur les Illyriens et les Thraces; il prit Méthone (4);

(1) Nord de la Grèce. (2) Béotie. (3) Macédoine. (4) Macédoine.

où il perdit un œil ; enfin il assiégea Olynthe (1), colonie d'Athènes, et la prit. Il eut ensuite l'adresse de se faire nommer aux Amphictions, en place des Phocidiens, qui avaient attaqué le territoire de Delphes (2). Pendant ces divers préparatifs, Philippe semait l'or et la corruption dans toute la Grèce ; la plupart des orateurs étaient gagnés. Phocion et Démosthènes lui résistèrent toujours ; mais celui-ci eut l'imprudence d'engager les Athéniens à livrer une bataille : elle se donna près de Chéronée (3), et Philippe fut vainqueur. Cette victoire lui soumit toute la Grèce. C'est alors que, dans l'ivresse du vin et du triomphe, il insultait aux vaincus ; l'orateur Démade le rappela à lui-même par ces mots : *a fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite.*

Philippe forma ensuite le projet de marcher contre la Perse ; il s'était fait nommer généralissime des troupes grecques, lorsqu'il fut assassiné par Pausanias, un de ses gardes, l'an 336 avant J.-C. Il avait quarante-sept ans, et en avait régné vingt-quatre. Ce prince était très-ambitieux, dissimulé, politique, intrigant. Il avait beaucoup d'éloquence, d'activité, et des vertus privées qui rachetaient ses vices. On cite de lui plusieurs paroles célèbres qui attestent sa générosité et sa patience à endurer des injures.

Son fils Alexandre a couvert de la gloire de

(1) Thrace. (2) Phocide. (3) Béotie.

son nom les exploits de Philippe. Il dédaigna d'employer l'or et les intrigues, et son audace lui suffit; mais son père lui avait ouvert la voie des conquêtes.

Démade, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe. Il osa reprocher au vainqueur son insolent triomphe. Mais Démade était aussi intéressé qu'éloquent; il fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J.-C.

Thersite, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par lui d'un coup de poing.

### 143. — HENRI IV ET SULLY.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Voyez, pour Henri IV, les numéros 71, 98, 128, 132, 145; pour Sully, 98.

Sully était véritablement le bon génie d'Henri IV. Son austérité couvrait les faiblesses du roi; son économie réparait de folles dépenses. Sa franchise un peu brusque n'altérait en rien l'amitié qui liait ces deux grands hommes. Une seule fois, Sully fut menacé d'une disgrâce. Les ennemis de ce sage administrateur étaient parvenus à le noircir dans l'esprit du roi; mais une simple explication suffit pour justifier le ministre; Henri lui rendit toute sa confiance et

son amitié. C'est alors que, touché des nouvelles bontés de son souverain, Sully voulut tomber à ses genoux. *Relevez-vous*, dit promptement le roi, *on croirait que je vous pardonne.*

## 144. — CAMBYSE.

### Histoire de Perse (6e siècle avant J.-C.).

Cambyse, fils et successeur de Cyrus, l'an 529 avant J.-C., avait autant de bassesse et de cruauté que son père avait de grandeur et de générosité. Il porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Il plaça, dit-on, à l'avant-garde de son armée une multitude de chiens, de chats, et d'autres animaux révérés des Egyptiens; ceux-ci, n'osant tirer sur leurs dieux, se laissèrent vaincre sans résistance. Cambyse, après cette conquête, alla ruiner le temple de Jupiter Ammon; la chaleur, la faim et la soif détruisirent son armée. Il ne fut pas plus heureux dans la guerre contre les Ethiopiens; une cruelle famine l'obligea à revenir sur ses pas. Il revint à Thèbes (1), y brûla et pilla tous les temples, se rendit à Memphis (2), fit massacrer les prêtres et le bœuf Apis lui-même. Il mourut peu après cette expédition, d'une blessure qu'il se fit avec son épée en montant à cheval.

(1) Haute-Egypte. (2) Basse-Egypte.

Ce tyran se faisait un jeu du meurtre; il tua son frère Smerdis et sa sœur Méloé. Préxaspe, son grand échanson, ayant hasardé quelques observations sur les dangers de l'ivresse à laquelle il se livrait souvent, le cruel Cambyse fit placer sur une table le fils de Préxaspte: *Tiens*, lui dit-il en perçant l'enfant au cœur, *vois si j'ai la main sûre.* Le lâche courtisan répondit aussitôt : *Apollon lui-même n'eût pas mieux visé.*

### 145. — DÉMOSTHÈNES.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Démosthènes, le plus grand orateur de la Grèce, naquit à Athènes, et perdit son père à sept ans. Il fut élevé par des tuteurs avides qui le dépouillèrent en partie de son bien. Son éducation fut donc fort négligée, et la nature fit tout en lui; elle le porta vers l'éloquence, et il en fit l'étude sous Isée et Platon. Démosthènes eut à surmonter les plus grands obstacles dans sa constitution physique; né avec une difficulté de prononciation, une poitrine faible, il fit les plus grands efforts pour corriger ces défaut : il mettait des cailloux dans sa bouche, allait sur le bord de la mer prononcer ses harangues au bruit des flots agités; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, et y composait, à la lueur d'une lampe, des chefs-d'œuvre

d'éloquence. En vain les envieux disaient que ses discours *sentaient l'huile ;* ils électrisaient le peuple athénien.

Son patriotisme ardent, sa haine contre Philippe et l'indolence de ses concitoyens, lui inspirèrent ses plus belles harangues, connues sous le nom de *Philippiques*. La pythie ayant été gagnée par l'or de Philippe, Démosthènes dit que la pythie *philippisait*. Malheureusement son courage n'égalait pas ses talents ; il prit la fuite à la bataille de Chéronée (1).

La mort du roi de Macédoine le remplit d'une telle joie, qu'il se couronna de fleurs et se livra à des extravagances publiques, bien qu'il eût perdu ce jour-là un de ses enfants. Néanmoins il reconnut bientôt qu'Alexandre était à craindre autant que son père. On dit qu'il se laissa corompre par l'offrande d'une coupe d'or que lui fit présenter ce héros, et qu'il fut obligé de quitter la ville. Après la mort d'Alexandre, il revint à Athènes, où il déclama de nouveau contre Antipater, roi de Macédoine. Démosthènes, sur le point d'être livré à ce prince avec les autres orateurs, prit la fuite et se fit mourir en suçant une plume qui contenait du poison, l'an 322 avant J.-C.

Les Athéniens lui érigèrent une statue, et Cicéron le nomma le prince des orateurs.

Philippe. Voyez le n° 142.

(1) Béotie.

## 146. — ASDRUBAL. — PRISE DE CARTHAGE.

### Histoire Romaine (2e siècle).

Les Romains, quoique maîtres de Carthage (1) après la deuxième guerre punique, craignaient toujours que cette ville ne préparât la vengeance ; on résolut que Carthage serait détruite, et le plus léger prétexte servit à rallumer la guerre.

Scipion Emilien, fils de Paul Emile, et fils adoptif de Scipion l'Africain Ier, fut chargé de cette expédition. Vainement Carthage se soumit et livra ses armes : on lui déclara qu'il fallait que Carthage périt. Alors le désespoir doubla la force des malheureux habitants ; Asdrubal, général carthaginois, fit les plus grands efforts pour défendre sa patrie. Poursuivi par Scipion, il se renferma dans la ville ; le jeune Romain s'en rendit maître, et Asdrubal se réfugia alors avec sa famille dans le temple d'Esculape ; mais tout à coup Asdrubal abandonne cette position assez avantageuse, se jette aux pieds du vainqueur un rameau d'olivier à la main. Sa femme, indignée, l'accable de reproches, poignarde ses enfants à ses yeux, et se précipite toute parée dans les flammes du temple, auquel on venait de mettre le feu ; la ville fut pillée et détruite.

(1) Nord de l'Afrique.

Polybe, historien romain, ami de Scipion, écrivit *les trois guerres puniques.*

Scipion, après cette triste victoire, fut surnommé l'Africain II. Bientôt après il détruisit Numance (1).

### 147. — MARSYAS.

#### Mythologie Grecque.

Marsyas, né en Phrygie (2), excellait à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les hymnes consacrés aux dieux. Etant arrivé à Nysa avec Cybèle, dont il était aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie; son orgueil lui fut fatal, et faillit l'être aussi à son frère Babys. En vain il déploya toutes les ressources de son art; Apollon enleva tous les suffrages, excepté celui de Midas. La vainqueur, indigné, fit attacher le téméraire Marsyas à un chêne, et le fit écorcher vif; le dieu le changea ensuite en un fleuve de Phrygie qui porte le même nom.

Apollon. Voyez l'énigme 86.

### 148. — LA SEINE ET LA MARNE.

#### Géographie.

Dans le jardin des Tuileries, on voit un groupe de deux enfants. Le plus grand joue avec un cygne; l'autre tient une écrevisse.

(1) Ville d'Espagne. (2) Asie Mineure.

Le premier représente la Seine (1), et le cygne fait allusion à la blancheur de ses eaux. L'autre enfant indique la Marne 2), qui produit en effet un très-grand nombre d'écrevisses. (Voyez le nº 241.)

### 149. — LE NIL.

Géographie.

Ce tableau représente le Nil. A voir sa taille gigantesque, ses traits majestueux et sa couronne de feuillages, on reconnaît un fleuve grand et noble, aux rivages verdoyants. Son coude s'appuie sur un sphynx, parce qu'un des bras du Nil coule en effet près de cet immense rocher de figure humaine, qu'on nomme le Sphynx. Aux fruits et aux fleurs qui sortent de la corne d'abondance, on devine le sol de la brûlante Afrique et les riches productions du Nil. Son visage est serein ; le Nil est un dieu bienfaisant, le père de l'Egypte; son attitude calme et abandonnée annonce un cours tranquille et régulier. Les seize enfants groupés autour de lui représentent les seize coudées qu'il atteint dans sa plus grande élévation. Enfin le crocodile et l'ichneumon sont des habitants de ses rivages. On sait l'inimitié que la nature a établie entre ces animaux ; l'ichneumon se plaît à détruire les œufs que le crocodile dépose parmi les roseaux du Nil.

(1) Fleuve de France. (2) Rivière qui se perd dans la Seine.

## 150. — LE RHIN.

### Géographie.

Ce vieillard assis au pied des montagnes, c'est le vieux Rhin, qui prend sa source au pied du fameux St-Gothard (1). L'urne qu'on lui donne pour attribut verse ces ondes majestueuses qu'il va porter à la mer du Nord. Le vaisseau est le symbole de la navigation établie sur ce fleuve.

Voyez le n° 289.

## 151. — ROIS DE FRANCE

### PRISONNIERS ET ASSASSINÉS.

Les rois de France qui furent faits prisonniers sont :

1° Charles III le Simple, à Péronne (2), 10e s.
2° Louis IX, à Damiette (3), 13e s. (Voy. 55.)
3° Jean le Bon, à Poitiers (4), 14e s. (Voy. 42.)
4° Louis XI, à Péronne (5), 15e s. (Voy. 43.)
5° François Ier, à Pavie (6), 16e s. (Voy. 1er.)
6° Louis XVI, au Temple, 18e s. (Voy. 26.)

Les rois assassinés sont :

1° Chilpéric par Landri et Frédégonde, 6e siècle. (Voy. 49.)

2° Childéric, à Livry (7), par Bodillon, 7e s. (Voy. 175.)

(1) Suisse. (2) Picardie, Somme. (3) Nord de l'Égypte. (4) Vienne. (5) Picardie. (6) Lombardie. (7) Près Paris.

3° Henri III, à St-Cloud (1), par J.-Clément, 16e s. (Voy. 4.)

4° Henri IV, à Paris, par Ravaillac, 17e s. (Voy. 71.)

### 152.—LA BALUE ET D'HARANCOURT.

Histoire de France (15e siècle).

Jean la Balue était d'une famille très-obscure. Il avait un esprit délié, de la hardiesse et des talents pour l'intrigue. Attaché d'abord à l'évêque de Poitiers (2), il devint grand vicaire de celui d'Angers (3). Puis il fut présenté à Louis XI qui le fit son grand aumônier, l'admit à plusieurs charges importantes et lui donna le siége d'Angers. Le pape Paul III l'honora de la pourpre la même année pour le récompenser d'avoir fait abolir la pragmatique. La Balue avait un grand crédit sur l'esprit de Louis XI; il se mêlait de tout.

La grande faveur dont il jouissait ne le rendit pas plus fidèle à son maître; on découvrit les preuves de sa correspondance avec le duc de Bourgogne, et de mille intrigues qu'il tramait contre le roi. Guillaume d'Harancourt, évêque de Verdun (4), que La Balue avait fait son complice, fut arrêté avec lui. Tous deux furent emprisonnés dans des cages de fer de 2 mètres

(1) Près Paris. (2) Poitou. (3) Anjou. (4) Meuse.

75 centimètres carrés, et placés au château de Loches (1). La Balue avait inventé pour d'autres ce genre de supplice; il le subit pendant près de douze ans. A la mort de Louis XI, il recouvra sa liberté, alla intriguer à Rome, y obtint des honneurs et des biens, osa revenir en France, et mourut à Ancône (2), en 1491.

### 153. — FABIUS DORSO.

Histoire Romaine (4e siècle).

Pendant que les Gaulois, maîtres de Rome, assiégeaient le Capitole, le jeune Fabius Dorso excita l'admiration générale par son religieux courage. Le sacrifice du mont Janicule (3) était attaché à sa famille (4). Il descend de la forteresse, traverse le camp des Barbares chargé des offrandes sacrées, atteint le mont, accomplit le sacrifice, et regagne le Capitole au milieu des Gaulois étonnés, dont la fureur est demeurée suspendue.

Après six mois d'une courageuse défense, les Romains, n'espérant aucun secours, allaient se rendre à Brennus, lorsque Camille vint les sauver et repousser les Barbares.

Voyez, pour Camille, l'énigme 37.

(1) Touraine. (2) États de l'Église. (3) Près de Rome. (4) Celle de Fabius.

## 154. — ANTISTHÈNES ET DIOGÈNE.

**Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).**

Antisthènes, philosophe athénien, père des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant : *Allez chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un.* Il vendit tous ses biens et ne garda qu'un manteau, encore était-il déchiré. C'est pourquoi Socrate lui disait : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau.*

Antisthènes affectait de mépriser la naissance, les richesses, toutes les choses que les hommes estiment; néanmoins il professait l'unité de Dieu, maxime puisée à l'école de Socrate. Diogène fut le disciple le plus célèbre d'Antisthènes.

Diogène, le cynique, né à Sinope (1), fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie. De faux monnayeur il devint cynique. Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthènes, chef de cette secte; mais ce philosophe, qui avait fermé son école, ne voulut pas le recevoir, et, las de ses importunités, leva le bâton sur lui. *Frappez*, dit alors Diogène, *vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour me chasser de votre école.* Le maître, vaincu par

(1) Asie Mineure.

tant de persévérance, consentit à lui donner des leçons. Diogène le surpassa en cynisme et en austérités; il prit un bâton, une besace, une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison. On cite de lui un très-grand nombre de pensées remarquables, qui prouvaient moins sa sagesse que son orgueil et son mépris des convenances sociales.

Alexandre voulut le voir et lui offrit de faire en sa faveur tout ce qu'il souhaiterait : *Ote-toi de mon soleil*, répondit Diogène. Une autre fois, on le vit en plein midi sur la place publique, une lanterne à la main, *cherchant*, disait-il, *un homme*. Il ordonna qu'après sa mort son cadavre fût jeté dans un fossé, sans autre soin. Malgré cette indifférence, on lui fit de magnifiques obsèques à Corinthe (1), et les habitants de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne sur laquelle on mit un chien de marbre. Cet animal était l'emblème du cynique (cynique dérive littéralement du mot *chien*).

Diogène mourut 320 ans avant J.-C.

## 155.—ALEXANDRE ET CALLISTHENES.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Alexandre le Grand, fils de Philippe, roi

(1) Près de l'isthme.

de Macédoine, né à Pella (1), 356 ans avant J.-C., la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Éphèse (2), annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour : encore fort jeune, il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avait pu réduire. Gémissant des victoires de son père, *il prend tout*, disait-il, *et ne me laissera plus rien à faire.* Il lui sauva la vie dans une bataille, et n'avait pas 20 ans lorsqu'il lui succéda. A peine Alexandre fut-il monté sur le trône, qu'il entreprit la conquête du monde et commença par celle de la Thrace (3) et de l'Illyrie (4), et par la destruction de Thèbes (5). Quand il eut achevé de soumettre les Grecs, il tourna ses vues vers la Perse, où régnait Darius Codoman. Il passe à cet effet l'Hellespont (6) et arrive en Phrygie (7), où il honore le tombeau d'Achille; ensuite il marche aux ennemis, les défait au passage du Granique (8), et renvoie une partie de sa flotte. Toute l'Asie fut bientôt soumise. Il prit Tarse (9), gagna la bataille d'Issus (10), où il fit prisonnières la mère et la femme de Darius, qu'il traita en reines; s'empara de Tyr (11) après un long siége, prit aussi Gaza (12); ensuite il passa en Judée

(1) En Macédoine. (2) Asie Mineure. (3) A l'est de la Macédoine. (4) Ouest de la Macédoine. (5) Béotie. (6) Aujourd'hui détroit des Dardanelles, entre la Thrace et l'Asie. (7) Province d'Asie Mineure. (8) Près de l'Hellespont. (9) Sud de l'Asie Mineure, près de la Cilicie. (10) Nord de la Syrie. (11) Phénicie. (12) Côte de la Phénicie.

pour châtier les Juifs, qui lui avaient refusé des secours; mais Jaddus, leur grand-prêtre, le calma en lui montrant le livre où Daniel prédit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses. Il passa de là en Égypte, fonda la ville d'Alexandrie (1), traversa les sables de la Lybie pour aller se faire déclarer fils de Jupiter Ammon. Ayant refusé la proposition avantageuse de Darius, il alla le joindre à Arbelles (2), où il remporta une victoire qui le rendit maître de Babylone (3), de Suze (4) et de Persépolis (5). Il marcha vers Ecbatane (6) à la poursuite de Darius, qui fut lâchement égorgé par le satrape Bessus; Alexandre pleura cet infortuné monarque. Maître de la Perse, il voulut soumettre les Indes, puis il revint à Babylone, où sa trop grande prospérité l'enivra. Ce fut dans cette ville qu'il mourut de poison ou d'excès de débauche, à trente-deux ans. *Je laisse*, dit-il en mourant, *mon empire au plus digne; mais je prévois que mes meilleurs amis me préparent de sanglantes funérailles.*

Alexandre, un des plus grands héros de l'antiquité, a été jugé diversement par les siècles modernes.

Callisthènes, natif d'Olinthe (7), disciple et parent d'Aristote, accompagna Alexandre

(1) Nord de l'Égypte. (2) Assyrie. (3) Sur l'Euphrate, en Babylonie. (4) Ville de Perse. (5) Ville de Perse. (6) Capitale de la Médie. (7) En Macédoine.

dans ses expéditions. Aristote l'avait donné à son élève pour modérer la fougue de ses passions; mais Callisthènes, plus misanthrope que courtisan, n'eut pas l'adresse de lui faire goûter la vérité. Alexandre, égaré par l'ivresse du triomphe, voulut aspirer jusqu'aux honneurs divins; il parut avec les attributs de Jupiter, et les courtisans se prosternèrent devant lui : Callisthènes demeura debout, dédaignant de s'humilier contre tant de folie. Cette injure lui valut, dit-on, la mort; accusé plus tard d'avoir conspiré contre la vie du monarque, il expira dans les tourments de la question.

( Voyez les *Eléments d'histoire générale* de M. Lévi.)

### 156. — LUCIUS ET MARC-AURÈLE.

Histoire Romaine (2e siècle après J.-C.).

Marc-Aurèle. Voyez l'énigme 85.

Le philosophe Lucius, arrivé nouvellement à Rome, étonné de voir sortir de son palais l'empereur Marc-Aurèle dans l'équipage d'un écolier, lui demanda où il allait ainsi : la réponse de l'empereur est belle et modeste. De Lucius et de Marc-Aurèle, ce dernier était vraiment le philosophe.

### 157. — L'OCCIDENT.

Ce vieillard vêtu d'une robe brune est l'Oc-

cident; le déclin de sa vie fait allusion au déclin du jour, et la couleur de sa robe au voile sombre qui s'étend alors sur la nature. Sa ceinture paraît être le zodiaque et renfermer les signes de trois saisons de l'année, celles où les jours sont les plus courts et le ciel le plus sombre : *la Balance* est le premier signe de l'automne ; *le Verseau* préside au milieu de l'hiver, et *les Jumeaux* sont le dernier du printemps. L'étoile qui brille sur la tête du vieillard est *Vénus*, qui suit toujours le soleil, et paraît tantôt le matin avant son lever, et tantôt le soir après le coucher de cet astre. Les anciens la nommaient *étoile du matin*, *étoile du berger*, *étoile du soir*, *Lucifer* ou *porte-lumière*, à cause de son éclat.

Ce vieillard indique le côté du ciel où le soleil a disparu ; tout annonce l'approche de la nuit : les pavots, fleurs du sommeil, la bandelette sur la bouche, emblème du silence qui va bientôt régner; enfin les chauves-souris, oiseaux nocturnes qui sortent de leur asile en voyant l'ombre s'allonger graduellement et les ténèbres se répandre sur la terre.

## 158. — D'ARMAGNAC, DUC DE NEMOURS.

Histoire de France (15e siècle).

Louis XI. Voyez les énigmes 43 et 91.

Jacques d'Armagnac (1), duc de Nemours (2), était petit-fils du fameux Bernard d'Armagnac, connétable de France, massacré sous Charles VI. Audacieux, inquiet, brouillon, Jacques s'était trouvé dans toutes les factions depuis la *ligue du bien public*. Mal corrigé par le désastre du chef de sa famille, en 1473, il s'était encore mêlé aux intrigues des ducs de Bourgogne et de Bretagne, pour ramener les Anglais sur le territoire de la France. Le connétable de St-Pol (3), qui l'avait séduit, fut celui qui, par son interrogatoire, révéla son crime.

Jacques, trompé dans toutes ses mesures, se retira à Carlat, en Auvergne, dans un château réputé imprenable. Louis XI l'y fit investir par son armée, à la tête de laquelle il avait mis son gendre, Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu (4). Nemours, découragé, se rendit à la condition qu'on lui conserverait la vie. Beaujeu la lui promit; mais le roi désavoua son général et fit mettre le duc à la Bastille, où il fut même traité fort durement et enfermé dans une cage de fer. D'Armagnac écrivit une lettre suppliante au roi, dont il avait épousé la cousine germaine; elle était morte en couches, de saisissement, quand son mari fut arrêté, lui laissant trois fils et trois filles. Le parlement,

(1) Guyenne, Gers. (2) Seine-et-Marne. (3) Artois, Pas-de-Calais. (4) Département du Rhône.

qui condamna le duc à mort, confisqua tous ses biens.

Au lieu de l'échafaud de pierre qui était permanent aux halles de Paris, le roi ordonna qu'on en dressât un autre couvert de planches mal jointes, et qu'on plaçât au dessous les jeunes orphelins, afin que le sang de leur père pût ruisseler sur leur tête.

C'est par de semblables moyens que Louis XI rendit la couronne indépendante.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 159. — HENRI IV A IVRY.

Histoire de France (16e siècle).

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent et une petite armée; mais son activité, son courage, sa politique suppléaient à tout. Il gagna plusieurs batailles, entre autres celle d'Ivry (1) sur le duc de Mayenne, une des plus remarquables qui aient jamais été données. C'est au moment de livrer cette bataille qu'il fit aux soldats la noble et courte harangue rapportée dans l'énigme. Les deux généraux montrèrent ce jour-là toute leur capacité, et les soldats tout leur courage. Henri avoua que Mayenne avait rempli tous les devoirs d'un général : *Il n'a péché*, dit-il, *que*

(1) Normandie, Eure.

*dans la cause qu'il soutenait.* Henri se montra, après la victoire, aussi modéré qu'il avait été terrible dans le combat; et encore, pendant l'action, s'écriait-il : *Sauvez les Français!* Henri cependant n'avait pas accompli toutes ses épreuves. (Voyez les nos 71, 98, 128, 132, 138, 143.)

## 160. — CATHERINE DE ROHAN.

Histoire de France (17e siècle).

Henri IV. Voyez les nos 71, 98, 128, 132, 138, 143, 159.

Catherine de Rohan (1) n'est guère connue que par la noble réponse qu'elle fit à Henri IV. Elle était en effet d'une illustre famille; son frère, le héros de sa maison, fut le chef des protestants sous Louis XIII, fit la guerre de la Valteline (2), et trouva la mort en Souabe (3). Le duc de Soubise (4) était encore un de ses frères.

## 161. — LA FEMME DE CLISSON.

Histoire de France (14e siècle).

Olivier de Clisson (5) était un des seigneurs qui encoururent la sévère disgrâce de Philippe de Valois, et qui furent décapités, sous son

(1) Bretagne, Morbihan. (2) Dans les Grisons, à l'entrée de l'Italie. (3) Partie de la Bavière et du Wurtemberg. (4) Saintonge, Charente-Inférieure. (5) Bretagne, Loire-Inférieure.

règne, comme partisans de Robert d'Artois. Le jeune Olivier de Clisson n'avait alors que douze ans ; il fut transporté en Angleterre, et y passa plusieurs années ; néanmoins il n'oublia jamais la haine que les Bretons avaient jurée aux Anglais. Il devint connétable et se rendit célèbre sous le règne de Charles VI.

Clisson ayant été assassiné par Pierre de Craon (1), celui-ci se réfugia près de Jean de Montfort (2), ennemi de Clisson; mais le roi Charles jura de venger cet attentat. Il demanda le meurtrier à Montfort; ne pouvant l'obtenir, il marcha lui-même contre la Bretagne. C'est pendant ce voyage qu'il fut frappé de démence. Olivier, qui avait guéri de ses blessures, fut dépouillé de toutes ses charges par les oncles du roi, et se retira en Bretagne, où il mourut en 1407.

La mère du connétable se nommait Jeanne de Bléville.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 162. — L'ORIENT.

L'Orient est personnifié sous les traits d'un enfant au teint vermeil, au cheveux blonds, par allusion aux riches couleurs de l'aurore et aux rayons dorés du soleil levant. L'étoile qui le pare est toujours Vénus, ou l'étoile du matin ; son habillement rouge est semblable au ciel enflammé

(1) Lorraine, Meurthe. (2) Bretagne, Ile-et-Vilaine.

par le jour naissant, et les perles sont les gouttes de rosée qui brillent encore sur les feuilles. Sa ceinture bleue figure le zodiaque, et renferme les signes qui président aux trois plus belles saisons de l'année, celles où le soleil demeure le plus longtemps sur l'horizon. Le bélier commence le printemps; le lion est au milieu de l'été; le sagittaire est le dernier signe de l'automne.

Au lever du soleil, on voit s'épanouir les fleurs et s'exhaler toutes les suaves émanations qu'elles renferment; c'est ce qu'indiquent le bouquet de fleurs et le vase rempli de parfums. Le soleil se montre à l'Orient, les oiseaux se réveillent et le saluent de leur joyeuse harmonie.

### 163. — ALEXANDRE ET LYSIMAQUE.

**Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).**

Alexandre. Voyez le n° 155.

Alexandre faisait alors le siége de Tyr (1). Tandis qu'on préparait les vaisseaux et les machines, il prit avec lui une petite troupe et marcha vers une montagne appelée l'Antiliban. Les égards qu'il eut pour Lysimaque, son vieux maître, qui avait voulu l'accompagner, l'exposèrent à un grand danger; car il se trouva séparé de sa petite armée, et passa la nuit presque seul et fort près de l'ennemi.

(1) Phénicie.

Lysimaque donnait souvent à son élève le nom d'Achille, et se disait son *Phénix*. (On sait que Phénix avait été gouverneur d'Achille.)

## 164. — PÉRICLÈS ET ANAXAGORE.

**Histoire Grecque (5e siècle avant J.-C.).**

Périclès naquit à Athènes, et fut élevé avec le plus grand soin; il eut entre autres maîtres Zénon et Anaxagore, et devint grand capitaine, habile politique et excellent orateur. Ses traits et sa voix rappelaient singulièrement Pisistrate, et il lui ressembla bien plus par l'autorité qu'il s'acquit sur les Athéniens. Il les gouverna toute sa vie par la force de son génie et le charme de son éloquence. Périclès supplanta Cimon dans la faveur publique, et s'y maintint en remplissant Athènes de chefs-d'œuvre, et en distribuant à la multitude, par des pensions ou des fêtes, les richesses de la république. Son règne fut celui des beaux-arts, qui s'élevèrent alors à un degré éminent de perfection.

Ce fut l'embarras de rendre ses comptes, ou l'espoir de retenir son autorité, qui porta Périclès à jeter les Athéniens dans la guerre du Péloponèse (1), qui leur fut si fatale. Pour Périclès, il mourut de la peste dès les premières campagnes. Il fut l'époux de la célèbre Aspasie, et l'ami de Phidias.

(1) Morée.

Anaxagore, surnommé *l'Esprit*, parce qu'il enseignait que *l'esprit divin* était la cause de cet univers, naquit à Clazomène (1) vers 500 avant J.-C. Il eut pour maître Anaximènes, et devint l'un de ses plus illustres élèves. Anaxagore voyagea en Egypte, où il s'occupa uniquement des hautes sciences. Il est surtout célèbre par sa théorie de l'univers : il faisait les cieux de pierre; le soleil était un peu plus grand que le Péloponèse, et la lune avait des habitants. Ses opinions et ses singularités lui firent beaucoup d'ennemis; on l'accusa même d'impiété, quoiqu'il eût le premier reconnu une intelligence suprême, et il fut condamné à mort par contumace.

Anaxagore se retira à Lampsaque (2), où ses écoliers allaient le trouver. Périclès fut au nombre de ses disciples.

### 165. — TITUS MANLIUS TORQUATUS.

Histoire Romaine (4e siècle avant J.-C.).

Manlius Torquatus, consul et capitaine romain, fils de Manlius Impériosus, avait l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son père, n'osant le produire à la ville, le retint à la campagne parmi les esclaves : un tribun du peuple, indigné de ce procédé, le cita pour en rendre compte; mais le jeune Manlius, irrité qu'on poursuivît son père, alla secrètement menacer le tribun de le tuer s'il n'abandonnait l'accusa-

(1) Ville d'Ionie, près de Smyrne. (2) Asie Mineure, près de l'Hellespont.

tion. Cette action généreuse toucha le peuple, qui le nomma tribun militaire. La guerre s'étant rallumée contre les Gaulois, l'un d'entre eux proposa un combat singulier contre le plus vaillant Romain : Manlius se présenta, vainquit son adversaire, le tua, et lui ôta une chaîne d'or qu'il porta depuis, ce qui lui fit donner le surnon de *Torquatus*. Plus tard, il fut créé dictateur, et occupa plusieurs fois le consulat ; il était consul lors de la guerre contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta dans le cours de cette guerre un défi qui lui fut présenté par un chef ennemi. Les généraux romains avaient défendu qu'on en acceptât aucun ; aussi, lorsque le jeune Manlius revint au camp, chargé des dépouilles du vaincu, il reçut, par ordre de son père, une couronne et la mort. Manlius, après cette exécution, vainquit les Latins ; on lui accorda l'honneur du triomphe ; mais les jeunes gens, indignés de sa cruauté, ne voulurent pas aller au devant de lui, et l'on donna depuis le nom de *Manliana dicta* aux arrêts d'une justice trop sévère. Les vieux sénateurs l'en respectèrent davantage, et voulurent l'élever de nouveau au consulat ; mais Manlius le refusa, en faisant valoir la faiblesse de ses yeux.

### 166. — SILURE.

Histoire des Scythes.

Silure, roi des Scythes est célèbre par un

trait curieux que rapporte Plutarque. Étant près de mourir, il se fit apporter un paquet de dards, et le donna à ses quatre-vingts enfants pour le rompre. Chacun en particulier, après l'avoir essayé, avoua qu'il ne pouvait en venir à bout. Silure le prit à son tour, délia le paquet, et brisa chaque dard l'un après l'autre, leur montrant par là que s'ils étaient toujours unis entre eux, ils demeureraient invincibles, mais qu'une fois séparés, il serait très-aisé de les vaincre.

La Fontaine a fait de ce trait le sujet d'une de ses fables.

### 167. — TIMON LE MISANTHROPE.

**Histoire Grecque (5e siècle avant J.-C.).**

Timon *le Misanthrope*, ou l'ennemi des hommes, Athénien fameux, vers l'an 400 avant J.-C., était l'ennemi de la société et du genre humain, et ne s'en cachait pas. Il fuyait le monde ; cependant il alla un jour dans l'assemblée du peuple pour donner cet avis : *J'ai un figuier où plusieurs se sont déjà pendus ; je veux le couper pour bâtir à sa place ; si donc quelqu'un de vous veut se faire pendre, qu'il se hâte.* Cet ennemi du genre humain eut pourtant un ami intime, nommé Apémante, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Passant un jour près d'Alcibiade : *Courage*,

*mon fils!* s'écria Timon, *tu seras la ruine de ta patrie.* Il ne fut guère regretté à sa mort.

On lui fit une épitaphe dont voici le sens :

Passant, laisse ma cendre en paix ;
Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais :
Il suffit que tu sois un homme.
Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui?
Je ne veux rien de toi; ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise et qu'il t'assomme.

## 168. — PHILIPPE LE BEL.

Histoire de France (13e et 14e siècles).

Philippe IV, fils de Philippe III le Hardi, n'avait que dix-sept ans lorsqu'il parvint au trône, mais sa politique et son ambition étaient au dessus de son âge. Il devint maître du royaume de Navarre après la mort d'Henri Ier, dont il avait épousé la fille et l'héritière. Son règne est fécond en grandes fautes et en grands événements. En 1297, il gagna la bataille de Furnes (1), contre le roi d'Angleterre et le comte de Flandre qui s'étaient ligués. Les Flamands furent obligés d'accepter les conditions de paix qu'il voulut leur dicter; malheureusement il laissa en Flandre des gouverneurs tyranniques ; une nouvelle révolte éclata, et les Français furent massacrés dans presque toutes les villes. Il perdit en outre la bataille

(1) Flandre.

de Courtrai (1) en 1302. En 1304, il gagna celle de Mons-en-Puelle (2). Philippe IV eut des démêlés avec le pape Boniface VIII. Il crut devoir dans cette circonstance assembler les états généraux, appelés ainsi parce que le tiers-état y fut admis pour la première fois en 1302. Les trois ordres se déclarèrent contre le pape.

L'abolition des Templiers est un des événements les plus remarquables et les plus iniques de ce règne, fécond en injustices (1307). Philippe, avant sa mort, ressentit un profond chagrin, causé en partie par des révoltes auxquelles donnaient lieu les impôts excessifs qui pesaient sur le peuple. Les appréhensions dont il était la proie le firent tomber dans une maladie violente dont il mourut en 1314.

Ce prince était un des plus beaux et des mieux faits de son temps. Il soutenait ces qualités extérieures par un esprit vif, une âme ferme et résolue; mais il s'aliéna l'amour de ses sujets par des actes sévères, injustes, par l'altération des monnaies, et par l'autorité absolue qu'il donna à ses ministres. Philippe IV laissa trois fils qui régnèrent successivement : Louis X, Philippe V et Charles IV, et une fille, Isabelle, femme d'Edouard II, roi d'Angleterre.

Boniface VIII fut élu pape en 1294, après l'abdication de Célestin. Ce pontife exerca des

(1) Flandre. (2) Flandre.

actes tyranniques, et s'attira surtout la haine des Colonne, maison puissante. Il suscita beaucoup de tracasseries à Philippe le Bel, à l'occasion des taxes dont il voulait exempter les ecclésiastiques. Nogaret partit pour Rome et s'unit à Sciara Colonne pour investir le pape dans Anagni (1) : Sciara s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet ; Nogaret lui accorda des gardes ; mais Boniface mourut de chagrin un mois après. Ce fut lui qui canonisa St Louis, et qui institua le Jubilé.

Pierre Flotte était garde des sceaux sous Philippe IV, et adressa au pape de la part du roi une lettre pleine de hauteur.

(Voyez l'*Histoire de France*.)

### 169. — PIERRE L'ERMITE.

Histoire de France (11e siècle).

La première croisade est l'événement le plus mémorable du règne de Philippe Ier. A cette époque aventureuse et chevaleresque, il fallait aux seigneurs, aux chevaliers, quelque guerre qui occupât leur belliqueuse ardeur.

Deux règnes s'étaient écoulés sans qu'il y en eût au dehors, et dans cette situation, le plus léger prétexte pouvait suffire pour entraîner la France à une grande entriprise. Un moine

(1) Près de Rome.

picard, Pierre l'Ermite, revenant d'un pèlerinage à Jérusalem, fit au peuple une peinture vive et touchante des maux qu'enduraient les chrétiens d'Orient, et s'écria qu'il fallait délivrer le tombeau du Seigneur et les lieux qu'il avait consacrés. A sa voix, l'enthousiasme s'empare des esprits ; chacun s'écrie spontanément : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Le pape Urbain II prêcha cette croisade dans un concile tenu à Clermont (1). Alors l'enthousiasme devint universel; chacun voulut partir, et l'on marqua d'une croix rouge ceux qui prenaient part à l'expédition.

Une foule impatiente, composée de vagabonds, de pèlerins, de moines, d'enfants et de femmes, partit sous la conduite de Pierre l'Ermite, et fut dispersée avant même d'atteindre le but du voyage : mais une véritable armée, où brillait la fleur de la chevalerie et de la noblesse, où commandait Godefroy de Bouillon (2), pénétra en Terre-Sainte, assiégea Jérusalem (3), et la prit en 1099. Bouillon en fut nommé roi, et plusieurs petits royaumes s'établirent en Orient.

Tel fut le succès de la première croisade, la plus heureuse de toutes.

Philippe I[er] ne prit aucune part à cette expédition, non plus qu'aux grands exploits de

(1) Auvergne, Puy-de-Dôme. (2) Ardennes. (3) Palestine.

l'époque. C'était un prince indolent, livré aux plaisirs. Monté sur le trône en 1060, après la mort de Henri Ier son père, il avait eu pour régent Baudoin, comte de Flandre, qui s'acquitta de ses fonctions avec zèle. Le roi, devenu majeur, fit la guerre en Flandre contre l'usurpateur Robert, frère de Baudoin, et fut battu. L'avénement de Guillaume de Normandie au trône d'Angleterre commença entre les deux royaumes une rivalité dangereuse. La guerre faillit éclater pour une plaisanterie de Philippe; mais le roi d'Angleterre mourut en 1087. Philippe ayant répudié Berthe, sa femme, pour épouser Bertrade qu'il avait enlevée à Foulques, comte d'Anjou et de Tours, fut excommunié en 1100; mais il fut absous en 1103, et mourut en 1108 après un règne de 40 ans.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

## 170. — GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Histoire d'Angleterre (11e siècle).

Guillaume Ier, fils naturel de Robert le Diable, duc de Normandie, hérita de son père, après quelques contestations. Bientôt il fut appelé au trône d'Angleterre par le testament vrai ou supposé d'Édouard III le Confesseur.

La bataille de Hastings (1), où il tua son

(1) Comté de Sussex, Sud.

compétiteur Harold, le rendit maître de cette couronne. Guillaume imposa en Angleterre la langue et les coutumes de la France, traita les Anglais en vaincus, et les barons qui l'avaient accompagné fondèrent l'aristocratie anglaise. Il établit la loi du couvre-feu et quelques mesures sévères ; mais il gouverna sagement, éleva ce pays au rang des premières nations de l'Europe. Il était à Rouen (1), lorsqu'une plaisanterie de Philippe I[er] l'irrita au point de lui faire prendre les armes. Il désola le Vexin français (2), brûla Mantes (3), y tomba de cheval, et mourut à Rouen de cette blessure ; il avait voulu être enterré dans l'abbaye de St-Étienne, qu'il avait fondée à Caen (4).

Au moment de ses funérailles, on raconte qu'un bourgeois de la ville, nommé Ascelin, fit arrêter le cortége en criant : *Haro!* Les autres bourgeois se réunirent pour lui prêter main-forte. Les fils du roi mort écoutèrent sa réclamation : il demandait qu'on lui payât le prix du terrain où l'on voulait mettre Guillaume, parce que cette propriété était la sienne. On reconnut la justice de sa demande, et l'on y fit droit.

Telle était alors la puissance de ce fameux cri de *haro*, qui fut si longtemps, en Norman-

(1) Normandie, Seine-Inférieure. (2) Département de Seine-et-Oise ; la capitale du Vexin français est Pontoise. (3) Seine-et-Oise. (4) Normandie, Calvados.

die, un appel en justice; cette expression était un contracté de *ah ! Raoul ! ah ! Rollon ! ah ! Rol !* Ces trois mots désignent Rollon, premier duc de Normandie, qui fut si célèbre par sa justice et la sagesse de ses lois, que son nom devint la sauvegarde de l'opprimé.

Guillaume Ier, mort en 1087, à 60 ans, laissa trois fils : Robert, Guillaume le Roux et Henri Ier, et une fille nommée Adèle.

### 171. — VÊPRES SICILIENNES.

Histoires de France et d'Italie (13e siècle.)

On appelle ainsi un massacre qui fut fait à Palerme(1), le lundi de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, de tous les Français qui s'y trouvaient établis.

Charles d'Anjou, frère de St Louis, avait été appelé par le pape Urbain IV au trône des Deux-Siciles, au préjudice de la maison de Souabe qui le possédait. Il restait de cette famille Mainfroy, frère de Conrad IV, et le jeune Conradin, fils de cet empereur. Mainfroy fut vaincu et tué à Bénévent (2), dans une bataille qu'il livra à Charles d'Anjou. Conradin voulant, quelque temps après, réclamer pour ses droits légitimes, fut vaincu, et périt sur un échafaud.

(1) Capitale de la Sicile. (2) Nord du royaume de Naples.

Cette action cruelle, la tyrannie de Charles et l'imprudent orgueil des Français révoltèrent les Siciliens. Un complot se forma pour délivrer l'Italie de ces étrangers. Jean de Procida (1), de concert avec Pierre d'Aragon, gendre de Mainfroy, en prépara l'exécution, et elle eut lieu en effet, le lundi de Pâques, au son de la cloche ; 8,000 Français périrent dans cette journée à jamais épouvantable. La vengeance italienne y déploya toutes ses fureurs ; néanmoins deux gentilshommes, Des Porcelets et Scalambre, furent épargnés *à cause de leur grande prud'homie et vertu.*

Pierre d'Aragon s'empara de la Sicile et y régna malgré Charles d'Anjou. Cet épisode a fourni à M. Delavigne le sujet d'une fort belle tragédie.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 172. — PÉPIN LE BREF.

Histoire de France (8e siècle).

Pépin, fils de Charles Martel, et le premier de la seconde race en France, fut élu à Soissons (2), l'an 752 après J.-C. St Boniface, évêque de Mayence (3), le sacra roi. Childéric III, dernier prince mérovingien, prince

(1) Ile près du royaume de Naples. (2) Ile-de-France, Aisne. (3) Duché du Bas-Rhin.

faible et incapable, fut enfermé dans un monastère ainsi que son fils.

Pépin s'était ménagé l'approbation du pape Zacharie. Il secourut son successeur Étienne II contre Astolphe, roi des Lombards, et força ce dernier de renoncer à l'exarchat de Ravennes (1). Pépin donna cette province aux papes, et leur créa de cette manière une autorité temporelle. Il vainquit encore les Saxons et Vaïfre, duc d'Aquitaine (2); ensuite ce monarque mourut à St-Denis (3), en 768. On mit sur son épitaphe : *Ci gît Pépin, père de Charlemagne.*

Heureux à la guerre, Pépin fut habile à gouverner, ménagea les grands, et couvrit des qualités d'un héros et d'un prince sage son usurpation, si l'on peut appeler ainsi son avénement au trône, à une époque où l'hérédité n'était pas encore une loi de l'État; sa prudence est passée presque en proverbe. Le trait rapporté dans l'énigme est une preuve de sa force physique et de la barbarie des temps, puisqu'un roi devait, avant tout, être un athlète. C'était donc, nous l'avons dit déjà, un chef de guerre plutôt qu'un chef politique, que les Français voyaient dans leur monarque.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

(1) Italie, nord-est. (2) Guyenne. (3) Seine.

### 173. — LE MIDI.

Le Midi est personnifié sous les traits d'un jeune Maure, parce que c'est en Afrique que le soleil darde dans toute sa force. Son habillement, d'un rouge jaunâtre, indique la couleur que présente quelquefois le ciel sous ces climats brûlants. Sur sa ceinture sont les signes du *Taureau*, de la *Vierge* et du *Capricorne*, c'est-à dire de la fin du printemps au commencement de l'hiver ; toute cette période est la plus chaude de l'année. Les flèches de sa main droite indiquent les armes qu'emploient les peuples de ces contrées, ou font peut-être allusion aux rayons du soleil ; le rameau de lotus est aussi une plante particulière à ces climats.

### 174. — BATHILDE.

Histoire de France (7e siècle).

Bathilde. Voyez l'énigme 102.

La reine Bathilde, fatiguée du gouvernement et des intrigues du maire Ebroïn, prit le voile au monastère de Chelles (1), qu'elle avait fondé. Cette reine, qui jusqu'alors avait gouverné avec sagesse et fermeté, résista cette fois aux pressantes sollicitations de ses sujets, et les abandonna à la merci du tyran.

Ebroïn. Voyez le n° 176.

(1) Ile-de-France, Seine-et-Marne.

## 175. — CHILDÉRIC ET BODILLON.

Histoire de France ( 7e siècle ).

Childéric II était fils de Clovis II et de Bathilde. A la mort de Clotaire III, Ebroïn voulut mettre sur le trône le jeune Thierry, troisième fils de Clovis II; Léger, évêque d'Autun (1), ennemi personnel d'Ebroïn, fit proclamer Childéric II, déjà roi d'Austrasie. Ebroïn fut contraint de se retirer à Luxeuil (2), et Thierry fut fait moine. Cependant Childéric II se conduisit imprudemment sur le trône. Un seigneur nommé Bodillon s'étant permis quelques remontrances, le roi le fit battre de verges. Cet outrage lui coûta la vie. Bodillon, pour se venger, assassina, dans la forêt de Livry (3), Childéric II, la reine Blichilde et un de leurs enfants. Un autre fils, nommé Daniel, s'échappa, et régna depuis sous le nom de Chilpéric II.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 176. — ÉBROIN, GUARIN ET LÉGER.

Histoire de France ( 7e siècle ).

A la mort de Childéric II, Ebroïn sortit de

(1) Bourgogne, Saône-et-Loire. (2) Franche-Comté, Haute-Saône. (3) Seine-et-Oise.

Luxeuil et revint à la cour. Au lieu de proclamer Thierry, comme on aurait pu s'y attendre, il proclama un Clovis supposé fils de Clotaire III; Léger, au contraire, s'attacha à Thierry. Cet évêque avait déjà éprouvé des disgrâces sous le dernier règne ; l'autorité qu'il affectait avait déplu à Childéric, qui le relégua à son tour dans l'abbaye de Luxeuil. C'est là qu'il rencontra son cruel rival; ils feignirent de se réconcilier, mais on va voir leurs véritables dispositions. Devenus rivaux encore une fois, ils formèrent deux factions assez puissantes. Léger fut victime de son zèle. Poursuivi à outrance, après quelques défaites, il tomba entre les mains de ses ennemis, qui d'abord lui firent crever les yeux et ensuite le livrèrent à l'affreux supplice détaillé dans l'énigme. Son frère Guarin partagea son sort pour avoir embrassé sa cause.

Ces exécutions laissèrent Ebroïn maître du pouvoir absolu; il reconnut le jeune Thierry et régna sous son nom.

### 177. — LOUIS LE DÉBONNAIRE, EBBON.

**Histoire de France (9e siècle).**

Louis Ier le Débonnaire, fils de Charlemagne, né en 778, parvint au trône de France et d'Allemagne en 814. Il associa son fils Lothaire à l'empire, nomma Pepin et Louis, ses autres enfants, rois d'Aquitaine et de Bavière; telle fut sa pre-

mière faute : ce partage affaiblit son pouvoir. Il en commit bientôt une seconde lors de la guerre que lui suscita Bernard, son neveu, roi d'Italie : au lieu de pardonner à ce prince vaincu et suppliant, il lui fit crever les yeux, et causa ainsi sa mort. Louis punit, en outre, du même supplice tous les partisans de Bernard.

Les évêques lui imposèrent une pénitence publique, et Louis se soumit à cette humiliation en présence de tout un peuple. De nouveaux troubles éclatèrent bientôt ; les trois fils du monarque se révoltèrent contre lui, le déposèrent et l'enfermèrent à St-Médard de Soissons : le prétexte de leur révolte était le nouveau démembrement de l'État, que le roi voulait opérer en faveur de son jeune fils Charles, né de sa seconde femme Judith.

La mésintelligence qui régnait entre les frères rendit au roi sa liberté et son trône ; mais ce calme dura peu. Une seconde révolte éclata, et cette fois Lothaire leva une forte armée. Il avait amené d'Italie le pape Grégoire pour lui servir d'arbitre ; mais celui-ci, au lieu de ménager une réconciliation, fait déserter les soldats et les seigneurs attachés au roi. Louis, abandonné de tous, passe au camp de ses enfants, retranchés entre Bâle (1) et Strasbourg (2), dans une plaine appelée *Champ-du-Mensonge*. On ré-

(1) Nord de la Suisse. (2) Alsace, Bas-Rhin.

solut, afin de le rendre inhabile à régner, de le condamner à la pénitence publique pour toute sa vie. Ebbon, archevêque de Reims, homme ingrat et pervers, président d'un concile assemblé à Compiègne, composa pour l'empereur un acte de confession chargé d'aveux criminels, que le roi eut la faiblesse de lire publiquement en abdiquant à jamais la couronne.

On partagea de nouveau l'empire; la division des coupables rendit encore au roi sa liberté; mais Louis de Bavière s'étant révolté une troisième fois, le malheureux père mourut de chagrin en lui pardonnant (840).

Louis Ier avait de grandes connaissances pour son temps; sa faiblesse fit son malheur et celui de la France.

( Voyez l'*Histoire de France.* )

## 178. — PHILIPPE, FILS DE LOUIS LE GROS.

Histoire de France ( 12e siècle ).

Louis VI le Gros avait associé à la couronne Philippe, son fils aîné, lorsque l'accident rapporté dans l'énigme causa la mort de ce prince. Il choisit alors pour son successeur Louis, son second fils, surnommé le Jeune. Voyez 59.

Louis VI le Gros, fils de Philippe Ier, lui succéda en 1108. Associé au trône du vivant de

son père, il avait déjà signalé sa valeur dans plusieurs occasions; dès qu'il régna seul, il s'appliqua à rendre la couronne indépendante, en réprimant l'autorité des vassaux. Ce règne offre plusieurs événements importants, entre autres le commencement des guerres d'Angleterre, à l'occasion de Gisors (1). Quelques petites actions eurent lieu. Louis VI y déploya un grand courage; mais il perdit la bataille de Brenneville (2) contre Henri Ier.

C'est à cette époque qu'on vit naître l'empire de la justice et des lois, l'aurore des sciences et des arts, le sentiment de la liberté; on attribue à Louis VI l'affranchissement des *communes*, c'est-à-dire qu'il les protégea, entraîné qu'il fut par la force des circonstances, et qu'il se plut à opposer le pouvoir naissant du peuple au pouvoir dangereux des seigneurs.

Louis VI fut un de nos sages rois; sa valeur, sa politique, lui ont mérité l'estime et l'amour de ses peuples.

Le sacre du fils aîné, du vivant de son père, s'est observé jusqu'à Philippe II.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 179. — VESPASIEN.

**Histoire Romaine (1er siècle après J.-C.).**

Titus Flavius Vespasien, empereur romain,

(1) Normandie, Eure. (2) Normandie, Seine-Inférieure.

naquit l'an 8 de J.-C., d'une famille obscure, dans le pays des Sabins. Sa valeur, sa prudence et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage en Grèce, mais il encourut la disgrâce de ce prince pour s'être endormi pendant qu'il récitait des vers. Vespasien fit la guerre dans la Palestine avec succès, il mit le siége devant Jérusalem, mais il ne put s'en emparer; cette gloire était réservée à Titus son fils. Vitellius, méprisé du peuple, ayant été abandonné, Vespasien fut proclamé empereur à Alexandrie par son armée, et son rival fut bientôt vaincu et mis à mort. Vespasien fit de grandes réformes, d'utiles changements, embellit Rome et les autres villes de l'Empire, en bâtit de nouvelles et fit des grands chemins. Mais ce qui le distingua surtout, ce fut sa clémence et sa modération. Il se montra néanmoins sévère à l'égard du vice, et poursuivit les usuriers. Il fit fleurir les arts et les sciences, et rendit l'empire aussi prospère au dehors qu'au dedans. Il soumit la Judée, la Lycie (1), la Pamphylie (1), l'Achaïe (2), la Thrace (3), Bysance, etc. Sa dernière maladie ne l'empêcha presque point de se livrer aux soins du gouvernement : *Il faut*, disait-il, *qu'un empereur meure debout*. Il mourut

(1) Provinces de l'Asie Mineure. (2) On appelait ainsi la Grèce. (3) Aujourd'hui Romélie.

à 71 ans, l'an 79. L'histoire ne lui reproche que sa passion pour l'argent et le supplice de Sabinus.

Les deux fils de Vespasien étaient Titus et Domitien : le premier surnommé *les délices du genre humain*; le second fut un monstre de cruauté.

### 180. — LOUIS LE JEUNE.

Histoire de France (12e siècle).

Louis VII le Jeune fut l'un des chefs de la seconde croisade, prêchée par St Bernard, et exécutée malgré les avis de Suger. Il eut d'abord du succès contre les Sarrasins ; mais ayant été attaqués par ces peuples dans un pays difficile et montueux, les Français furent mis en déroute. Louis VII, séparé de son armée, serré vivement par les Sarrasins, monta sur un gros arbre où il se défendit longtems sans être connu des infidèles, jusqu'à ce qu'un corps de troupes vint par hasard le délivrer.

Louis VII. Voyez le n° 59.

### 181. — BRENNUS. — CAMILLE.

Siége de Rome par les Gaulois (4e siècle).

Les Gaulois établis au nord de l'Italie sous Bellovèse s'étaient multipliés depuis deux siècles, au point de se trouver à l'étroit dans leur contrée. Ils envoyèrent demander à Clusium,

ville d'Etrurie, quelques portions de terrains inutiles. Les Clusiens ayant refusé, Brennus, chef des Gaulois, marche sur eux. Des ambassadeurs romains, envoyés pour rétablir la paix, se mêlent à la querelle. Brennus alors marche sur Rome, défait les légions romaines près de l'Allia (1), et pénètre dans la ville. Elle est déserte, car tous les guerriers se sont réfugiés dans le Capitole sous la conduite de Manlius. Les sénateurs, demeurés seuls devant leurs portes, sont massacrés. Brennus fait le siége du Capitole. Pendant six mois les Romains résistent avec courage; mais, vaincus par la famine, ils consentent à une capitulation. Le barbare exige de l'or, et le fait peser en sa présence: les Romains se plaignent qu'on fait usage de faux poids, et Brennus, y ajoutant sa lourde épée, s'écrie : *Væ victis! Malheur aux vaincus.* Au même instant Camille accourt à la tête d'une armée, repousse les barbares, les disperse et délivre Rome.

Les Gaulois furent soumis peu à peu à la république.

Camille. Voyez l'énigme 37.

### 182. — DAVID.

Histoire Sainte (11e siècle avant J.-C.).

Le Seigneur, mécontent de Saül, roi des Hé-

(1) Près de Rome.

breux, ordonna au prophète Samuel de sacrer roi d'Israël l'un des enfants d'Isaï, qui habitait Bethléem. Samuel alla donc chez Isaï, qui lui présenta ses sept fils aînés. Le prophète, ne reconnaissant point parmi eux l'élu du seigneur, demanda au père s'il n'avait pas d'autre enfant. On envoya chercher le jeune David, qui gardait les troupeaux; Samuel répandit sur lui l'onction sacrée. Le jeune David acquit depuis ce moment une force et un courage incroyables. Un jour qu'il voyageait avec son père, s'étant un peu écarté, il aperçut un jeune lion qui s'avançait vers lui; loin de prendre la fuite, il l'atteint, le saisit, et l'immole sans effort.

Voyez, pour la suite, le no 74.

## 183. — MOISE ET THERMUTIS.

Histoire Sainte ( 16e et 17e siècles avant J.-C. ).

Pharaon, roi d'Egypte, voyant la population des Israélites extrêmement accrue depuis qu'ils s'étaient établis sous Jacob dans cette contrée, ordonna, sous peine de la vie, que toutes les femmes fissent périr les enfants mâles qui naîtraient d'elles. Jocabeth, ayant donné le jour à un fils, le garda trois mois sans l'immoler; mais dans la crainte qu'on ne le découvrît, elle se décida à placer le jeune enfant dans une corbeille et à l'exposer sur le Nil. Elle laissa sa fille Marie pour voir ce qu'il deviendrait : il

fut recueilli par Thermutis, fille du roi, qui se promenait sur les bords du fleuve. Ayant aperçu ce jeune enfant, elle en eut compassion, l'adopta, le nomma *Moïse* (sauvé des eaux), et lui donna pour nourrice Jocabeth, qui s'était présentée. Moïse demeura quarante ans dans le palais. Devenu grand, il s'attira la haine du roi par la protection qu'il accordait à ses compatriotes; il fut obligé de fuir chez Jéthro, dont il épousa la fille Séphora. Il demeura encore quarante ans à garder les troupeaux de son beau-père.

Après ce temps, Dieu lui apparut, lui donna le pouvoir des miracles, et se servit de son entremise pour faire sortir son peuple de l'Egypte. Il nourrit les Israélites pendant quarante ans dans le désert, leur dicta la loi que Dieu lui avait donnée sur le mont Sinaï (1), et mourut sur le mont Nébo (2), en vue de la terre promise.

### 184. — AGAR ET ISMAEL.

Histoire Sainte (23e siècle).

Abraham, fils de Tharé, avait épousé Sara, sa parente. Celle-ci, désolée de sa stérilité, engagea Abraham à prendre pour femme Agar, sa servante; il eut d'elle un fils nommé Ismael. Treize ans après, Dieu, touché des larmes de

(1) Arabie Pétrée. (2) Près de la Judée.

Sara, lui accorda aussi un fils qu'on nomma *Isaac* (ris, joie). Craignant qu'Ismael ne réclamât son droit d'aînesse et ne mît obstacle au bonheur de son fils, Sara obtint de son époux qu'Agar et Ismael quitteraient sa demeure. Abraham fit ce qu'elle souhaitait, renvoya Agar, en lui donnant son fils et de légères provisions qui furent bientôt épuisées.

Cette femme, égarée dans un désert brûlant, cherchait en vain une source pour étancher la soif ardente dont Ismael était dévoré; un ange lui apparut, lui indiqua un puits d'eau fraîche qui les rendit tous deux à la vie, et lui promit que son fils serait le chef d'un grand peuple.

C'est d'Ismael que sont nées toutes les tribus arabes.

### 185. — DAVID ET GOLIATH.

Histoire Sainte (11e siècle).

La victoire du jeune David sur Goliath est un des grands exploits de ce héros. Le géant philistin frappait ses ennemis de terreur; aucun Israélite n'osait se présenter pour le combattre; mais David ne craignait rien, car le Seigneur combattait avec lui. En effet, malgré la taille et la force de son ennemi, il en triompha.

David. Voyez les nos 74 et 182.

## 186. — APPIUS ET VIRGINIUS.

Histoire Romaine ( 5e siècle avant J.-C. ).

Les troubles qui se manifestèrent dans Rome à l'occasion des lois diverses qu'on y proposait avaient nécessité une législation plus complète. Le sénat envoya recueillir dans la Grèce les lois de Solon, et l'on élut dix magistrats appelés décemvirs, pour qu'ils les réunissent en un code approprié aux besoins de la république. Les décemvirs furent investis d'un pouvoir illimité, et toute autre autorité fut suspendue.

Pendant la première année, ils s'occupèrent de la rédaction des lois, et les firent graver sur douze tables de marbre pour les présenter aux Romains. Sous prétexte de perfectionner leur ouvrage, ils prolongèrent d'un an la durée de leur administration; ils commencèrent à exercer un pouvoir tyrannique, et se partagèrent les branches du gouvernement.

Appius, le plus puissant d'entre eux, résolut de faire enlever la jeune et belle Virginie, fille du centurion Virginius, et promise à Icilius, tribun du peuple. Claudius, favori du décemvir, la réclama publiquement comme son esclave, et voulut l'emmener chez lui. Appius, feignant de condamner cette injustice, laissa la liberté à Virginie, et donna à son père trois jours pour venir la défendre. Pendant ce temps, il écrivait pour qu'on retînt Virginius au camp; mais celui-

ci, averti par Icilius, arrive le lendemain à Rome, et paraît sur la place publique, tenant Virginie par la main. Appius ayant décidé en faveur de Claudius, Virginius demande à entretenir une dernière fois sa fille ; il l'attire à l'écart, et saisissant le couteau d'un boucher, le lui plonge dans le sein ; puis élevant aux yeux d'Appius, immobile d'horreur, cette arme ensanglantée : *C'est par ce sang*, dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Virginius court soulever l'armée, pendant qu'Icilius entraîne le peuple. Les décemvirs sont saisis et mis à mort.

### 187. — AGRIPPINE. — NÉRON.

**Histoire Romaine ( 1er siècle ).**

Agrippine, fille de Germanicus et de la vertueuse Agrippine, avait épousé en premières noces OEnobarbus, dont elle eut Domitien Néron. Elle épousa ensuite un Romain nommé Passienus, puis en troisièmes noces l'empereur Claude, veuf de l'infâme Messaline et père de Britannicus et d'Octavie. Cette femme ambitieuse et habile profita de l'indigne faiblesse de son époux pour s'élever au comble de la grandeur et assurer l'empire à son fils Néron, qui venait d'épouser Octavie. Bientôt Claude expira empoisonné par elle, et Néron fut proclamé au préjudice de Britannicus.

Néron, élevé par Sénèque et Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres. Mais son véritable caractère ne tarda pas à se développer ; son premier crime fut la mort de Britannicus, qu'il empoisonna pour régner plus tranquille. Agrippine, qui voulait toujours s'attribuer l'autorité impériale, lui devint odieuse à son tour. Le poison n'était pas un moyen sûr, parce que cette princesse portait toujours du contre-poison. Anicet, général de la flotte, proposa de la faire entrer dans une galère dont on ouvrirait les flancs. Néron y consentit, donna une fête à Ostie (1) et invita sa mère à y présider. On convint qu'elle retournerait par mer à Baules (2), où était son palais. A peine Agrippine fut-elle embarquée avec Crespéreïus et Ascéronia, que la galère s'ouvrit et le plancher s'écroula. Crespéreïus fut tué ; Agrippine et Ascéronia furent préservées par une poutre qui résista. Ascéronia, pour être secourue, s'écria : *Je suis l'impératrice*, et fut assommée à coups de rame. Agrippine parvint à regagner le bord, et fut sauvée par des pêcheurs. Néron demeura consterné ; bientôt il prit des voies plus sûres pour faire périr sa mère. Il la fit assassiner dans son lit l'an 59. Un centurion lui ayant déchargé un coup sur la tête, elle découvrit sa poitrine en s'écriant : *Frappez ce sein, il a porté Néron!* Puis elle expira sous les coups des assassins.

(1) A l'embouchure du Tibre. (2) Sur les bords du Tibre.

Néron, libre de toute contrainte, marcha de crime en crime, et poussa le déréglement et la folie jusqu'au dernier point. Octavie, sa femme, Poppée la seconde, Burrhus, Sénèque, Pétrone, Lucain, furent sacrifiés à sa fureur. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme un tigre altéré de sang. Il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie, puis il accusa les chrétiens de ce crime et en prit occasion de les persécuter. Il fit rétablir magnifiquement tout ce qui avait été brûlé, et se fit faire un palais que le luxe et la richesse rendaient inappréciable. Plusieurs conspirations se formèrent contre cet insensé; la dernière fut celle de Galba, gouverneur de la Gaule, qui fut proclamé empereur et reconnu par tout l'empire. Le sénat condamna Néron à être précipité de la roche Tarpéienne; le monstre prévint son supplice en se donnant la mort, l'an 68 de J.-C., dans sa trente-deuxième année.

### 186. — MITHRIDATE.

**Histoire Romaine ( 1er siècle avant J.-C. ).**

Mithridate, roi de Pont (1), succéda à son père Mithridate *Evergète* ou le *Bienfaisant*. Confié à des tuteurs ambitieux, il se prémunit

(1) Asie Mineure, au nord-est.

contre le poison, en faisant usage tous les jours de venins subtils. Son éducation se fit dans les forêts et les campagnes, et lui fit contracter une dureté féroce. Il commença par dépouiller Nicomède et Artobarzane, rois de Bythinie (1) et de Capadoce (2). Le sénat romain, pris pour arbitre dans ces querelles, déclara libre la Capadoce, et telle fut l'origine de la haine que le roi de Pont porta toujours aux Romains. Pour se venger, il fit égorger tous les sujets de la république établis dans ses États. La guerre éclata dès lors, et Sylla fut envoyé contre Mithridate, et remporta près d'Athènes une victoire sur Archélaüs, l'un de ses généraux. Les défaites se succédèrent et lui enlevèrent une partie de ses États; en même temps, plusieurs peuples d'Asie secouèrent son joug tyrannique. Mithridate, accablé d'adversités, demanda la paix, ne l'obtint qu'à de honteuses conditions, et recommença la guerre. Tigrane, son beau-père, avait joint ses forces aux siennes; mais Lucullus et Pompée, envoyés successivement pour le combattre, le réduisirent à prendre la fuite. Il demanda un asile à Tigrane; ayant été refusé, il passa chez les Scythes pour y chercher de nouveaux alliés. Trompé dans ses dernières espérances, poursuivi par Pompée, il eut encore la douleur de voir son fils Phar-

(1) Asie Mineure, au nord. (2) Asie Mineure, sud du Pont.

nace proclamé par ses sujets. Mithridate, malgré sa chute, redoutable encore aux Romains, était retiré dans un château près du Bosphore (1). Son fils ingrat livra aux ennemis ce dernier asile d'un grand homme. Forcé de se rendre, le roi voulut mourir; le poison demeurant sans pouvoir à cause du fréquent usage qu'il en avait fait, il se perça de son épée, et son corps fut abandonné aux Romains. Pour prix de sa lâcheté, Pharnace n'obtint que mépris et que haine; il fut vaincu l'année suivante par César.

### 189. — LES THERMOPYLES.

Histoire Grecque (5e siècle).

Voyez le nº 78.

Le passage des Thermopyles (2) par Léonidas. Les Thermopyles sont aussi nommés *Bocca-di-Luppo* (Bouche-du-Loup).

### 190. — TIBÉRIUS GRACCHUS.

Histoire Romaine (2e siècle avant J.-C.).

Tibérius Gracchus. Voyez le nº 140.

Les terres avaient été dans l'origine partagées également entre tous les citoyens; mais depuis que d'immenses conquêtes avaient agrandi la république, les patriciens seuls étaient compris dans le partage. Ils en abandonnaient souvent

(1) Détroit de Constantinople. (2) Phocide.

la jouissance aux plébéiens moyennant une redevance modique; mais cette rente ayant haussé, les débiteurs furent trouvés insolvables, traités avec la dernière rigueur et réduits à l'esclavage : c'est pour réformer ces monstrueux abus qu'on fit la loi *agraire.* Cette loi était tombée en oubli, lorsque Tibérius Gracchus, tribun du peuple, entreprit de la renouveler. *Quoi!* s'écriait-il, *les bêtes sauvages ont des tannières, et ceux qu'on appelle les maîtres du monde n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture?*

Son éloquence entraîne l'assemblée, et pour le moment la loi est renouvelée.

### 191. — SCIPION L'AFRICAIN Ier.

Histoire Romaine (3e siècle).

Publius Cornélius Scipion, surnommé l'Africain, était fils de Scipion, consul pendant la deuxième guerre Punique. Il sauva la vie à son père au Tésin, n'ayant encore que 18 ans; à 24, il fut envoyé dans l'Espagne, et en fit la conquête en quatre années. Scipion porta ensuite la guerre en Afrique, battit Asdrubal, général carthaginois, et Syphax, roi de Numidie (1). Bientôt Annibal et Scipion se trouvèrent en présence; ils eurent une entrevue près de Carthage, pour y traiter de la paix, mais

(1) Nord de l'Afrique, répond au pays d'Alger.

tout accommodement était impossible; la bataille de Zama (1) fut livrée, et décida la victoire en faveur de Scipion. Quelques années après, il obtint de nouveau le consulat; mais ses rivaux cherchaient à l'éclipser; il passa en Asie, y gagna de nouvelles batailles, et c'est à son retour que ce grand homme fut accusé de péculat et réduit à se justifier. Fier de sa gloire et de son innocence, il déchire l'accusation et s'écrie en montrant le Capitole: *Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois; suivez-moi dans le temple pour y rendre aux dieux de solennelles actions de grâce.* On le suivit en effet, et les accusateurs demeurèrent seuls. Scipion, touché de l'ingratitude de ses concitoyens, se retira à Literne (2), où il cultiva la terre de ses mains victorieuses. Il y mourut peu après, l'an 180 avant J.-C. Scipion est un des plus grands capitaines des Romains, et ses vertus égalaient son courage. Toute cette famille des Scipions est fort célèbre.

(Voyez les *Eléments d'histoire générale* de M. Lévi.)

### 192. — LATONE.

Mythologie Grecque.

Latone, fille de Cœus et de Phœbé, fut aimée de Jupiter. Junon, par jalousie, envoya à sa

(1) Au sud de Carthage. (2) Aujourd'hui Patria, près de Naples.

poursuite le serpent Python, qui la forçait d'errer continuellement, sans qu'aucune contrée voulût lui servir d'asile. Un jour que, passant près d'un étang, et dévorée de soif, elle demanda à boire à quelques paysans, ceux-ci la refusèrent et furent changés en grenouilles. Neptune enfin, touché des maux de Latone, fit naître l'île de Délos (1), auparavant cachée sous les eaux, et qui n'avait point avec le reste de la terre juré de repousser Latone. Celle-ci y mit au monde Apollon et Diane. Apollon, devenu grand, tua le serpent Python.

Toutes les îles de l'Archipel sont très-volcaniques. On en a vu plusieurs s'élever soudainement au dessus des eaux à la suite d'une révolution sous-marine : l'île de Délos a sans doute une origine semblable.

## 193. — ÉDOUARD III. — PHILIPPINE DE HAINAUT.

Histoires de France et d'Angleterre (14e siècle).

La ville de Calais (2) avait résisté pendant un an au roi d'Angleterre Edouard III. Les citoyens, pressés par la famine, et perdant l'espérance après avoir vu s'éloigner de leurs murs les secours qu'ils attendaient, se décidèrent à capituler. Edouard fit grâce aux habitants à condition que six des plus notables viendraient lui ap-

(1) Archipel. (2) Artois, Pas-de-Calais.

porter les clefs de la ville et se remettre à sa discrétion. Eustache de St-Pierre donna le premier l'exemple d'un dévoûment sublime; Jean Daire et les frères Wisan se joignirent à lui avec deux autres. Edouard, sans égard aux prières des seigneurs et du prince de Galles, prononce ces mots terribles : *Soit fait venir le coupe-tête!* On frémit; mais la reine Philippine se jette à ses pieds et lui adresse les paroles rapportées dans l'enigme. *Madame*, lui dit le roi, *j'aimasse mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici; cependant je n'ai rien à vous refuser!* et il fit grâce aux Calésiens. Cette ville demeura aux Anglais jusqu'en 1558, que le duc de Guise la reprit.

Philippine de Flandre, princesse courageuse, faisait la guerre aux Écossais pendant que son mari était retenu en France; elle venait de ramener prisonnier le roi David Bruce lorsqu'elle obtint la grâce des six bourgeois.

Edouard III, fils d'Édouard II et d'Isabelle de France, fut placé sur le trône en 1327 par les intrigues de sa mère; néanmoins il fit enfermer la reine et fit mourir Mortimer, son complice. Lorsque Charles IV mourut, il prétendit à la couronne de France; mais la loi salique fit rejeter ses prétentions, et donna le trône à Philippe de Valois. Édouard devint l'ennemi de ce prince, le battit à Crécy (1), à

(1) Picardie.

l'Ecluse (1), et lui prit Calais. Le Prince-Noir, son fils, lui ramena prisonnier le roi Jean après la bataille de Poitiers (2).

La vieillesse d'Edouard III ne répondit pas à ces glorieuses années de son règne ; il fut le jouet de ses favoris, et laissa Charles V lui reprendre toutes les provinces qu'il avait en France.

Edouard III mourut en 1377, laissant le trône à son petit-fils Richard II ; il fut la souche des maisons d'York et de Lancastre. C'est Édouard III qui institua l'ordre de *la Jarretière*.

## 194. — LA HIRE ET CHARLES VII.

Histoire de France (15e siècle).

Charles VII, à son avénement au trône, sembla peu touché de l'état malheureux où se trouvait la France, et des circónstances qui la menaçaient d'une domination étrangère. Il paraissait chercher dans les plaisirs l'oubli de ses douloureuses réflexions, et ne songeait presque point à prendre les armes. La Hire étant venu à sa cour pour lui parler d'une affaire importante, le trouva occupé des apprêts d'une fête. Charles lui demanda son avis sur ces dispositions : *Je pense*, répond La Hire, *qu'on ne peut perdre son royaume plus gaîment.*

Charles VII ne tarda pas à sortir de son

(1) Flandre. (2) Poitou, Vienne.

apathie, et La Hire est un de ceux qui lui aidèrent à reconquérir son royaume.

Voyez l'énigme 129.

### 195. — MUTIUS SCOEVOLA.

**Histoire Romaine ( 6e siècle avant J.-C. ).**

Tarquin le Superbe, chassé par les Romains, leur suscita partout des ennemis; il s'était réfugié en Étrurie (1) près de Porsenna, et avait engagé ce prince dans une guerre contre Rome. La ville était assiégée, et déjà la famine se faisait sentir; le jeune Mutius, plein de courage et de hardiesse, se rend au camp de Porsenna, frappe de son poignard un homme qu'il croit être le roi: ce n'est que son secrétaire. Mutius est arrêté aussitôt et interrogé sur les motifs de cette action étrange : *Sachez*, dit-il au roi, *que nous sommes à Rome plus de trois cents jeunes gens qui avons résolu votre perte.* En disant ces mots il étend sa main droite sur un brasier ardent, et l'y laisse consumer pour la punir de sa méprise. (On croit que cette circonstance lui fit donner le nom de *Scœvola*, qui signifie *gaucher*.) Porsenna, effrayé, se hâta de conclure la paix et abandonna Tarquin.

### 196. — FABIUS.

**Histoire Romaine (3e siècle).**

Annibal, voulant recommencer la guerre entre

(1) Aujourd'hui Toscane.

les Carthaginois et les Romains, assiégea la ville de Sagonte, alliée de ces derniers. Le sénat envoya aussitôt des ambassadeurs à Carthage pour demander justice de cette violation des traités; le sénat de Carthage éludait la question et cherchait à gagner du temps. Fabius, chef de l'ambassade, fait un pli à sa robe et dit fièrement: *Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez.* — *Choisissez vous-même*, lui répond-on. — *Prenez donc la guerre!* Ainsi fut commencée la seconde guerre Punique.

Fabius Maximus, surnommé *le Temporiseur*, fut cinq fois consul. Sa première expédition fut dirigée contre les Liguriens, qu'il défit. Après la bataille de Trasimène (1), on le créa dictateur; c'est alors qu'il entreprit de fatiguer Annibal par des marches et des contre-marches sans livrer bataille: les Romains, impatients de combattre, lui ôtèrent une partie de l'autorité, et la lui rendirent bientôt après l'avoir mieux connu. On lui a décerné le nom de *Bouclier de Rome.* Il prit Tarente (2) sur Annibal; ayant traité avec lui le rachat des captifs, le sénat refusa de ratifier son accord: Fabius alors vendit ses biens pour s'acquitter de sa parole.

Cet homme illustre mourut presque centenaire au bout de quelques années.

(1) Aujourd'hui lac Pérouse, États de l'Église. (2) Sud du royaume de Naples.

## 197. — GUY L'ARÉTIN.

### Histoire d'Italie.

Guy l'Arétin, né à Arezzo (1), entra dans l'ordre de St-Benoît et devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain dont on se servait dans le plain-chant grégorien, les syllabes *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne *Ut queant laxis*. Le pape Jean XIX le fit venir à Rome et admira son invention comme une merveille : c'en était une en effet pour l'époque, et à cause des résultats qu'elle eut.

Gui l'Arétin vivait au 11e siècle.

## 198. — LOUIS XVI.

### Histoire de France (18e siècle).

Louis XVI, fils du grand dauphin et petit-fils de Louis XV, n'était encore que dauphin lui-même lorsqu'il épousa Marie-Antoinette d'Autriche, fille de l'impératrice Marie-Thérèse. La fête de leur hymen fut signalée par d'affreux accidents ; plus de douze cents personnes périrent sur la place Louis XVI, devenue plus tard la place de la Révolution. Le dauphin, vivement affligé, se hâta de secourir, autant qu'il le put, les victimes de cette fatale journée.

Louis XVI. Voyez les nos 26 et 134.

(1) Toscane.

## 199. — ÉBROIN. — HERMANFROY.

Histoire de France ( 7e siècles ).

Ebroïn , ce ministre ambitieux et cruel , que nous avons vu tout-puissant sous Clotaire II et sous Thierry Ier, qui affermit sa domination tyrannique par le massacre de St Léger et de tous ses adversaires, tomba enfin lui-même, victime d'une vengeance privée. Hermanfroy , seigneur franc qu'il avait injustement dépouillé de ses biens, et dont la vie même était menacée , immola le tyran vers 681 , avec les circonstances détaillées dans l'énigme.

Voyez 102, 174, 175, 176.

## 200. — JEAN LE BON.

Histoire de France ( 14e siècle ).

Le Prince-Noir était entré en France à la tête de huit mille hommes, et avait déjà ravagé quelques provinces lorsque le roi Jean marcha contre lui avec une armée considérable. Il le joignit à Maupertuis (1). Le prince anglais se trouvait retranché dans une position avantageuse , mais dont il ne pouvait sortir ; il fit alors des propositions , offrit de rendre tout ce qu'il avait pris , et de signer une trêve de sept ans. Jean le Bon voulait qu'il se rendît lui-même prisonnier avec cent jeunes seigneurs; au lieu d'attendre que la

(1) Près Poitiers.

famine forçât le Prince-Noir d'accepter ces conditions, tout humiliantes qu'elles étaient, Jean, par une faute impardonnable, risqua la bataille, et la perdit avec des forces dix fois supérieures à celles de l'ennemi; après des prodiges d'une valeur chevaleresque, il fut forcé de se rendre à Denis de Morbec, chevalier de l'Artois, qui servait l'Angleterre, ayant été banni pour avoir tué un homme. Le jeune Philippe, fils de Jean le Bon, à peine adolescent, combattit aux côtés de son père, et mérita le surnom de Hardi.

Le Prince-Noir avait dejà gagné ses éperons à Crécy, il se conduisit dans cette circonstance avec une générosité digne d'éloges; il servit à table le royal prisonnier, le consolant, donnant des louanges à sa valeur. Ce prince, l'espoir de l'Angleterre et la gloire de ce règne, mourut jeune, avant son père, d'une maladie de langueur. Il avait soutenu Pierre le Cruel contre Transtamare, et Duguesclin était devenu son prisonnier à Navarette (1); mais il abandonna la cause de ce méchant roi. Édouard, prince de Galles (2), laissa pour fils Richard II.

Pour Jean le Bon; voyez pour ce règne le n° 42.

(1) Vieille Castille. (2) Pays à l'ouest de l'Angleterre.

## 201. — CONSTANTIN.

Histoire du Bas-Empire (4e siècle).

Constantin le Grand, fils de Constance Chlore et d'Hélène, naquit en Dardanie (1) en 274. Lorsque Dioclétien associa Constance Chlore à l'empire, il garda le fils auprès de lui. Galère en devint jaloux et chercha à le perdre ; mais Constantin échappa à ses gardes pour aller trouver son père, malade à York (2), où il mourut peu après. Constantin fut proclamé Auguste par ses troupes. Mais il eut plusieurs rivaux à combattre avant d'arriver au souverain pouvoir ; ce fut d'abord Galère, qui refusait de le reconnaître pour son collègue. Celui-ci étant mort, Constantin marcha contre Maxence, fils de Maximien Hercule, et le vainquit aux portes de Rome ; Maxence se noya dans le Tibre. C'est pendant cette guerre qu'une croix lumineuse apparut, dit-on, à Constantin avec ces mots : *Par ce signe tu vaincras;* depuis ce temps, il fit placer la croix de J.-C. sur son étendard, appelé *labarum*. Enfin Licinius, ami de Galère, s'opposa à Constantin, qui le vainquit et le fit étrangler.

Deux événements remarquables signalent ce règne :

1° La fin des persécutions contre les chrétiens ;

(1) Dans la Mysie, en Asie Mineure. (2) Angleterre, au nord-est.

et 2° la translation du siége de l'empire à Constantinople.

Constantin protégea ouvertement le christianisme et l'embrassa lui-même à la fin de sa vie ; il eut le tort de se mêler un peu trop des affaires de l'Église, de se ranger pour ou contre l'arianisme : ce sont les ariens qui outragèrent ses statues.

Rome, dépouillée de sa splendeur profane, devint pour l'empereur un séjour triste et pénible ; il résolut de rebâtir Byzance (1), détruite par Sévère et par les barbares, et d'y établir le siége du pouvoir. Cette translation fut une véritable faute, elle affaiblit l'empire en le divisant ; l'Italie tomba dans l'abaissement et l'abandon, tandis que Constantinople se couvrait de monuments et s'enrichissait de ses dépouilles.

La gloire de Constantin fut encore ternie par quelques cruautés à l'égard de ses rivaux et même de sa famille. On lui reproche la mort de son fils Crispus et de sa femme Fausta. Du reste, il était brave, modéré, humain pour le peuple.

Il mourut en 337, laissant l'empire à ses trois fils Constantin, Constance et Constant.

### 202. — JEAN-SANS-TERRE.

**Histoire d'Angleterre ( 1[illegible]e siècle ).**

Jean *Lack-land* ou Sans-Terre. Voyez le n° 51.

(1) Sur le Bosphore de Thrace, dans la Roumélie actuelle.

Les barons d'Angleterre, craignant l'effet du pouvoir absolu que Jean-sans-Terre usurpait sur toutes les classes du royaume, se révoltèrent et le forcèrent de signer un acte constitutionnel qu'on nomme la *Magna-Charta*, ou *Grande-Charte*. Cet acte assurait à toutes les villes et à tous les bourgs leurs anciennes libertés et franchises, et le droit de ne jamais être taxés que de l'avis et du consentement du conseil des communes.

### 203. — MAISONS ROYALES D'ANGLETERRE.

1° Les Saxons : premier roi, Egbert (9e s.); dernier roi, Édouard le Confesseur (11e s.).

2° Les Danois : premier, Canut le Grand (11e s.); dernier, Hardi Canut.

3° Les Normands : premier, Guillaume Ier (11e s.); dernier, Étienne (12e s.).

4° Les Plantagenets : premier, Henri II, petit-fils d'Henri Ier (12e s.); dernier, Richard II (14e s.).

5° Les Lancastre : premier, Henri IV, petit-fils d'Édouard III (14e s.); dernier, Henri VI (15e s.).

6° Les York : premier, Édouard IV, descendant d'Édouard III (15e s.); dernier, Richard III (15e s.).

7° Les Tudor : premier, Henri VII, venant de Jean de Gand (15e s.); dernier, Élisabeth (17e s.).

8° Les Stuarts : premier, Jacques Ier descendant d'Henri VII (17e s.) ; dernier, Anne (18e s.).

9° Les Brunswick-Hanovre : premier, Georges Ier, descendant de Jacques Ier (18e s.).

### 204. — BRANCHES CAPÉTIENNES.

1° Capets directs : premier, Hugues-Capet (10e s.) ; dernier, Charles IV (14e s.).

2° Valois directs : premier, Philippe VI (14e s.) ; dernier, Charles VIII (15e s.).

3° Valois-Orléans : premier, Louis XII (15e-16e s.).

4° Valois-Angoulême : premier, Francois Ier (16e s.) ; dernier, Henri III (16e s.).

5° Bourbons : premier, Henri IV (16e 17e s.).

### 205. — PRISE DE GRENADE.

Histoire d'Espagne (15e siècle).

Les Maures, qui avaient dominé l'Espagne près de huit siècles, ne possédaient plus que la ville de Grenade (1). L'affaiblissement de leur puissance était causé surtout par leurs divisions. Les Zégris et les Abencerrages se partagaient la nation tout entière par leurs querelles. D'un autre côté, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, ayant réuni par leur mariage deux

(1) Andalousie.

États longtemps séparés, se trouvèrent assez puissants pour attaquer les Maures dans leurs derniers retranchements.

Gonzalve de Cordoue (1), le grand capitaine, assiégea Grenade et la prit sur le dernier roi Boabdil, qui fut obligé de se réfugier dans les monts Alpuxarres (2) avec le reste des Arabes (1492). Grenade offre encore les monuments mauresques qui attestent le goût original et brillant de ces peuples; on y remarque surtout le palais de l'Alhambra et la fontaine des Lions.

Gonzalve ne s'en tint pas à ce premier exploit; il gagna le royaume de Naples à son maître, et battit les Français à Seminares et Cérignoles.

Le règne de Ferdinand et d'Isabelle est encore célèbre par la découverte de l'Amérique, qui eut lieu la même année que l'expulsion des Maures, (en 1492), et par l'établissement de *l'inquisition* en Espagne.

### 206. — CINCINNATUS.

Histoire Romaine (5e siècle).

Le fils de Quintius Cincinnatus ayant décrié les injustices des tribuns, fut cité à l'assemblée du peuple et obtint avec peine la liberté de donner caution; les cautions furent inquiétées, et Quintius Cincinnatus, pour empêcher qu'elles souffrissent des fautes de son fils, vendit tous

(1) Andalousie. (2) Sud du royaume de Grenade.

ses biens, et ne conserva qu'un champ de quatre arpents avec une simple cabane où ils se retira avec sa femme : là il cultivait la terre de ses mains pour suffire à son existence. En 458, les députés du sénat le vinrent tirer de sa charrue pour le créer consul. Il refusa d'abord, préférant son obscure retraite à la pourpre consulaire; mais sollicité au nom de sa patrie et de ses concitoyens, il accepta. Après avoir accompli dignement sa magistrature, il retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois pour l'opposer aux Eques et aux Volsques. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défit, et conduisit à Rome leur roi chargé de fers. Ni les honneurs du triomphe qu'on lui décerna, ni les trésors qui lui furent offerts, ne purent empêcher Cincinnatus de retourner dans sa retraite; pourtant on le créa une seconde fois dictateur, et il triompha des Prénestriens à l'âge de 80 ans. Il abdiqua au bout de vingt-un jours, et mourut peu après.

### 207. — CHARLES II STUART.

Histoire d'Angleterre (17e siècle).

Charles II, fils de l'infortuné Charles Ier et de Marie-Henriette de France, était à LaHaye (1) lorsqu'il apprit la mort funeste de son père. Il passa secrètement en Écosse, se fit des parti-

(1) Hollande.

sans; reconnu d'abord en Irlande par le zèle du marquis d'Armond, il fut défait par Cromwell à Worcester (1). Il se sauva à grand'peine à travers les plus grands périls, déguisé de mille manières, et se retira en France auprès de sa mère. Surpris un jour par l'ennemi pendant ces courses fugitives, il monta sur un chêne (dans le comté de Stafford (2)), qu'on nomma depuis le *chêne royal*, et par ce moyen échappa aux recherches de ses ennemis.

Il fut rappelé en Angleterre, en 1660, par le zèle de Monk. Après avoir vengé la mort de son père, il se montra clément, fit fleurir les arts, embellit Londres, et fut assez aimé du peuple ; mais sa prodigalité, la licence de ses mœurs, ternirent ses bonnes qualités. On a prétendu *qu'il n'avait jamais dit une sottise ni fait une chose sage.*

Ce monarque mourut à 55 ans, sans postérité légitime ; son frère le duc d'York lui succéda sous le nom de Jacques II.

## 208. — BELLÉROPHON. — LA CHIMÈRE.

### Mythologie grecque.

Bellérophon, fils de Glaucus, roi d'Epire (3), ayant tué par malheur à la chasse son frère Pyrène, alla se réfugier chez Proclus, roi d'Ar-

(1) Comté du même nom, centre de l'Angleterre. (2) Centre de l'Angleterre. (3) Ouest de la Macédoine.

gos (1) ; mais la reine Sténobée conçut pour lui un extrême attachement ; elle l'y trouva insensible, et, dans sa fureur, l'accusa devant son époux. Proclus, ne voulant pas violer le droit des gens, envoya son hôte en Lycie (2) avec des lettres adressées à Jobatès, père de Sténobée, pour le faire mourir. Bellérophon, averti de ce qu'on tramait contre lui, monta sur le cheval Pégase et vainquit la Chimère, monstre que Jobatès lui ordonna de combattre. On lui suscita une infinité d'ennemis dont il sut triompher, et sortit par sa valeur et son adresse de tous les dangers auxquels on l'exposa. Il dompta les Solymes, les Amazones et les Lyciens. Enfin, après avoir prouvé son innocence, il épousa, pour prix de ses belles actions, Philonoé, fille de Jobatès.

Bellérophon succéda à son beau-père au trône de Lycie ; mais s'étant attiré la haine des dieux, il fut atteint d'une noire mélancolie. Pégase causa la mort de ce héros : ayant voulu s'élever jusqu'au ciel, un taon piqua le cheval, et Bellérophon se tua en tombant.

## 209. — PERSÉE. — ACRISIUS.

### Mythologie Grecque.

Persée était le petit-fils d'Acrisius, par Danaé

(1) Argolide. (2) Asie Mineure.

sa mère. Il passait par Larisse (1), où l'on célébrait les *Jeux gymniques* ; voulant faire preuve de son adresse à lancer le disque, il le fit tomber involontairement sur Acrisius, qui mourut du coup. Ainsi fut accompli l'oracle.

Persée. Voyez le n° 131.

### 210. — PERSÉE. — LES GORGONES.

Mythologie Grecque.

Les Gorgones étaient filles de Phorcus, dieu marin, et de Ceto. Elles étaient trois : Méduse, Euriale, Stennyo. On leur attribuait le pouvoir de transformer en pierre ceux qui les regardaient ; et l'on croyait qu'elles n'avaient qu'un seul œil et une seul dent, dont elles se servaient tour à tour. Elles étaient coiffées de couleuvres, et avaient de grandes ailes. Comme elles désolaient les campagnes et maltraitaient les passants, Persée les tua, et coupa la tête à Méduse. Cette tête, attachée à l'égide de Minerve, la rendit plus terrible. Du sang de cette Gorgone naquirent Chrysaor et le cheval Pégase, qui, frappant aussitôt la terre de son pied, en fit jaillir la source d'Hippocrène (2), consacrée aux Muses.

Méduse avait été fort belle ; ayant encouru la colère de Minerve, celle-ci avait changé en serpents ses cheveux admirables, et lui avait donné la vertu de pétrifier quiconque la regardait.

(1) Thessalie. (2) Près de l'Hélicon, signifie *fontaine du cheval*.

## 211. — CAMBYSE.

Histoires de Perse et d'Egypte (6e siècle).

Cambyse. Voyez le n° 144.

Ce prince sut profiter de la superstition des Égyptiens pour les soumettre ; en plaçant leurs propres dieux à la tête de son armée, il savait leur ôter tout moyen de défense. Mais ce qui lui aliéna sans retour l'esprit de ces peuples, ce fut le meurtre du bœuf Apis, cruauté inutile.

Cet animal recevait chez les Egyptiens des honneurs extraordinaires. Il était l'emblème de l'agriculture.

## 212. — HENRI IV. — HENRIETTE D'ENTRAGUES.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Henri IV. Voyez 71, 98, 128, 132, 138, 143, 159, 160.

Catherine (Henriette de Balzac) d'Entragues (1), fille de François de Balzac d'Entragues et de Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX. Ses charmes firent une telle impression sur le roi, qu'il lui écrivit une promesse de mariage signée de sa main; il la montra à Sully, et ce courageux ami prit le papier et le mit en pièces. *Comment, morbleu! je crois que vous êtes fou!* dit le monarque. — *Il est vrai, sire, je suis fou, et*

(1) Aveyron.

*je voudrais être si fou, que je fusse le seul en France.* Le roi eut la faiblesse de faire un second écrit, et d'acheter pour Henriette d'Entragues le marquisat de Verneuil (1). Sully craignit une disgrâce ; mais quelques jours après il fut créé grand maître de l'artillerie : *J'aimerais mieux,* disait Henri, *perdre dix maîtresses qu'un serviteur comme Sully.* Ce roi ayant épousé Marie de Médicis , la marquise en fut tellement irritée , qu'elle intrigua pour faire proclamer roi son jeune fils, qui fut dans la suite duc de Verneuil; la mère et ses complices obtinrent leur pardon.

Cette femme intrigante et hautaine mourut en 1633, peu estimée et peu regrettée.

## 213. — CHARLES XII.

### Histoire de Suède (17e et 18e siècles).

Charles XII, roi de Suède, se trouva, dès l'âge de quinze ans , maître d'un puissant royaume. Quoique son père eût retardé sa majorité jusqu'à 18 ans, Charles se fit déclarer majeur à quinze. Bientôt trois puissances se liguèrent contre lui , comptant tirer avantage de sa jeunesse : c'était Frédéric IV , roi de Danemarck ; Auguste de Pologne et Pierre de Russie. Charles XII les attaqua tous trois l'un après l'autre avec le plus grand succès; il gagna sur eux la bataille de Riga (2) , puis

(1) Département de l'Oise. (2) Livonie.

celle de Nerva (1) sur les Russes. C'est à l'occasion de la première de ces victoires qu'il fit frapper sur une médaille cette inscription : *Tres uno contudit ictu.* (Il en a abattu trois d'un coup.)

Voyez l'énigme 7.

## 214. — PAUSANIAS.

### Histoire Grecque (5e siècle).

Pausanias, général des Lacédémoniens, contribua beaucoup au succès de la bataille de Platée (2), où Mardonius fut vaincu avec les Perses. Pausanias porta ensuite ses armes et son courage en Asie et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce. Mais il s'aliéna les cœurs par ses manières rudes et impérieuses. Ce général, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présents et les promesses de Xercès. Non-seulement il trahit les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent ; peu après, on acquit des preuves certaines de sa trahison. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve, mais on en mura la porte, et sa mère y porta la première pierre. Il y mourut de faim en 474 avant J.-C.

(1) Estonie. (2) Boétie.

## 215. — LAC ASPHALITE.

**Histoire Sainte (23e siècle avant J.-C.).**

Sodôme, Gomorrhe, Adamie, Ségor (ou Béla) et Séboïm étaient cinq villes de la terre de Chanaan, situées au lieu où se trouve aujourd'hui le lac Asphalite. On leur donna quelquefois le nom de Pentapole (cinq-villes, penta-cinq et pole-ville). Leurs habitants ayant irrité le Seigneur par leurs désobéissances et leurs coupables désordres, Dieu les détruisit par le feu du ciel. Ces villes furent abîmées sous une pluie de soufre, de bitume, qui forma le lac Asphalite ou mer morte, dont les eaux contiennent en effet beaucoup de matières combustibles et de sel. On a dit que cette mer ne nourrissait aucun poisson; il paraît que cette assertion est fausse.

## 216. — SAINT JEAN ÉVANGÉLISTE.

**Histoire Sainte (1er siècle).**

St Jean, né à Betzaïde (1), était fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de Jacques le Majeur. Il n'avait que 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière, et le rendit témoin de la plupart de ses miracles. Jean assista au concile de Jérusalem, et alla

(1) Judée.

prêcher l'évangile en Asie ; il faisait ordinairement sa résidence à Ephèse (1). Dans la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome, plongé dans l'huile bouillante, sans en recevoir aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Patmos (2), où il écrivit son Apocalypse (révélation). A la mort de Domitien, St Jean revint à Ephèse, où il composa son évangile, à la sollicitation des évêques d'Asie. Son style est noble, élevé, plein de force et de grandeur. Ce saint apôtre mourut l'an 100, à 94 ans. L'aigle rappelle la fierté de son éloquence, et le serpent ailé la divination.

### 217. — SAINT PIERRE, SAINT PAUL, NÉRON, SIMON LE MAGICIEN.

Histoire de l'Eglise (1er siècle).

St Pierre, prince des apôtres, frère de St André, était né à Betzaïde ; son premier nom était Simon ; le Seigneur, en l'élevant à l'apostolat, lui donna celui de Céphas, qui signifie Pierre. Quand Jésus choisit les douze apôtres, il mit Pierre à leur tête et le rendit témoin de sa gloire sur le Thabor. Pierre se trouvait dans le jardin des Olives quand son maître fut arrêté, et il le suivit chez le grand prêtre. C'est là qu'il le renia trois fois, faute qu'il répara par une pénitence de toute sa vie et par son martyre. Après l'ascension du Seigneur et la descente du

(1) Asie Mineure. (2) Ile de l'Archipel.

St Esprit, Pierre commença à Jérusalem la prédication de l'évangile. Il parcourut l'Asie Mineure, et vint s'établir à Rome. La persécution de Claude l'obligea d'en sortir ; il revint en Judée et présida le concile de Jérusalem. De retour à Rome, il reçut la palme du martyre, l'an 66 de J.-C., sous le règne de Néron. On le crucifia la tête en bas. Ses épîtres ont une force et une véhémence digne du prince des apôtres.

St Paul, auparavant Saul, de la tribu de Benjamin, né à Tarse (1), fut d'abord un des plus ardents persécuteurs des chrétiens. Un jour qu'il était à Damas (2) pour en arrêter plusieurs, il fut frappé d'un éclat de lumière qui le renversa; en même temps une voix lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* — *Qui êtes-vous, Seigneur?* répondit-il.— *Je suis Jésus que vous persécutez.*—*Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* s'écria Saul tremblant. Jésus lui dit d'aller à Damas; il y fut baptisé, et prêcha aussitôt l'évangile avec zèle à Jérusalem, à Antioche (3), à Césarée (4), dans les îles de l'Archipel, et dans une grande partie de l'Asie Mineure ; il alla aussi en Macédoine, et poussa jusqu'à Athènes. Il fut décapité à Rome le jour même de la mort de Saint Pierre. Les épîtres de St Paul sont savantes, et ses instructions nobles et touchantes.

(1) Cilicie. (2) Syrie. (3) Syrie. (4) Cappadoce.

Simon le Magicien, du bourg de Gitron (1), séduisait le peuple par ses enchantements et ses prestiges ; il se faisait appeler la grande vertu de Dieu. Simon, voyant que par l'imposition des mains des apôtres on recevait le St Esprit et le don des langues, offrit de l'argent à St Pierre pour obtenir ce don. St Pierre le maudit avec son argent, parce qu'il avait cru acheter le bienfait de Dieu. De là est venu le mot *simonie*, appliqué au trafic des choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon se fit une grande réputation par ses prestiges ; mais la présence de St Pierre mit fin à son règne usurpé. Le magicien se disait fils de Dieu, et prétendait monter au ciel dans une machine qu'il avait construite ; mais, aux prières de St Pierre et de St Paul, il se précipita et mourut de cette chute.

Néron. Voyez le nº 187.

### 218. — SAINT SÉBASTIEN.

Histoire de l'Eglise (3e siècle).

Sébastien, général d'une légion romaine, éclairé par les prédications des apôtres, embrassa la religion chrétienne ; la persécution s'alluma sous l'empereur Dèce. Sébastien, ayant voulu convertir sa légion, fut condamné à mort. Il fut percé de flèches par des soldats.

(1) Samarie.

## 219. — KLÉBER ET DUBOIS.

### Histoire de France (18e siècle).

Kléber, général français, servit successivement en Allemagne, dans la Vendée, dans l'armée du Nord. Napoléon l'emmena en Egypte. Arrivé devant Alexandrie, il fut atteint d'une balle à la tête, comme il escaladait les murs de cette ville; mais il ne succomba pas à cette blessure. Kléber commanda à Alexandrie, prit ensuite le fort d'El-Arich, combattit au mont Thabor et à Aboukir (1). Napoléon, avant de quitter l'Egypte, où il avait nommé Kléber général en chef, avait commencé une négociation de paix; ce dernier la continua; mais l'armée anglaise s'opposa à l'exécution du traité. Kléber montra le plus grand sang-froid dans ces circonstances orageuses. Les Français combattirent avec autant de courage que de succès; l'insurrection du Caire (2) fut apaisée; l'Egypte entière fut soumise. Mais au moment où se terminaient ces grandes choses, Kléber fut assassiné dans son jardin, par le Turc Soleyman, qui lui porta quatre coups de poignard. Les Français firent à leur chef de pompeuses funérailles, et punirent le meurtrier par le supplice le plus terrible. Kléber, l'un des plus beaux hommes de l'armée,

(1) Nord de l'Égypte. (2) Capitale de l'Égypte.

avait près de six pieds. Il était né à Strasbourg (1) l'an 1750; il mourut le même jour que Desaix à Marengo.

### 220. — SERVIUS TULLIUS.

Histoire Romaine (6e siècle avant J.-C.).

Servius Tullius, fils d'un esclave, fut élevé dans le palais du roi Tarquin l'Ancien. On prétend que Tanaquil, femme de ce prince, prédit au jeune Servius de hautes destinées, en voyant une flamme voltiger sur sa tête, tandis qu'il était tout enfant. Quoi qu'il en soit, elle l'adopta, le fit élever avec soin, et lui donna sa fille en mariage. Servius Tullius succéda à son beau-père en 577 avant J.-C. Il se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Véiens, les Toscans, institua le cens ou dénombrement des Romains, régla la milice, agrandit Rome et l'embellit, organisa les comices. Ce prince est un des plus grands de la monarchie romaine. Il fut assassiné par Tarquin le Superbe, qui avait épousé sa fille Tullia. Son corps fut jeté sanglant sur la voie publique, et Tullia y fit passer, dit-on, les roues de son char. (Tarquin et Tanaquil. Voyez 29.)

### 221. — LOTHAIRE II. — CODE JUSTINIEN.

Histoire d'Allemagne (12e siècle).

Lothaire II, empereur d'Allemagne, duc de

(1) Alsace, Bas-Rhin.

Saxe et comte de Supplembourg, fut élu après la mort de Henri V, en 1125 ; son règne sépare les deux maisons de Franconie et de Souabe, et des guerres contre cette dernière famille le remplissent en entier. Ayant été sollicité par le pape Innocent II de venir à son secours contre Roger, roi de Sicile, qui avait envahi la terre du saint-siége, Lothaire s'empara du duché de Pouille (1), et ne laissa à Roger que la Calabre (2). Au pillage d'Almafi, ville de la Pouille, Lothaire aperçut un soldat qui déchirait avec son épée la riche couverture d'un manuscrit ; en jetant les yeux sur le texte, il découvrit *les Pandectes* de Justinien. L'empereur retira ce precieux manuscrit des mains du soldat et en fit présent aux Pisans, d'où il passa aux Florentins. C'est à compter de cette découverte que l'on commence à pratiquer le *droit romain*, dont les premières leçons se donnèrent à *Bologne* (3).

Justinien, empereur d'Orient du sixième siécle, est célèbre par les conquêtes de ses généraux Narsès et Bélisaire, et par le *code de lois* qui porte son nom.

### 222. — PIERRE LE GRAND.

Histoire de Russie (17e et 18e siècles).

La vraie force d'âme se révèle en présence du

(1) Aujourd'hui terre de Bari. (2) Sud du royaume de Naples. (3) Nord-est de l'Italie.

danger, et quelquefois inspire un mot sublime qui suffit pour le vaincre.

Pierre le Grand, traversant le lac Ladoga (1), rendit le courage aux matelots par ces paroles : *Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous;* paroles d'autant plus admirables, que le czar avait pour l'eau une extrême antipathie.

Pierre le Grand. Voyez le nº 8.

### 223. — JEANNE D'ARC.

**Histoire de France ( 15e siècle ).**

La vie de Jeanne d'Arc, réduite aux simples faits et dépouillée du merveilleux que lui prête la poésie, est sans doute un des épisodes les plus touchants de notre histoire.

Une jeune fille des champs, inspirée par le danger de sa patrie, forte de son courage et de sa foi, abandonne tout à coup sa vie obscure et paisible, et vient, à travers mille obstacles, offrir au roi Charles le secours de son bras. Placée à la tête de l'armée, elle délivre Orléans assiégé par les Anglais ; elle fait ensuite sacrer le roi à Reims et gagne sur l'ennemi la bataille de Patay (2), où Talbot fut fait prisonnier. Ici se termine la mission qu'elle s'est crue appelée à remplir; cependant, retenue par les seigneurs et le roi même, elle continue la guerre ; mais la fortune l'abandonne : elle est prise dans une sortie au siége de Compiègne (3) et livrée aux Anglais, qui

(1) Près de la Néva et de Saint-Pétersbourg. (2) Loiret. (3) Oise.

payèrent chèrement cette capture et chantèrent un *Te Deum* dans leur camp. Ne pouvant lui imputer de crime réel, ils la condamnèrent comme sorcière et la brûlèrent vive à Rouen (1431). Pendant cette procédure inique, Jeanne conserva dans ses interrogatoires une présence d'esprit et une fermeté admirables; Charles, pour qui elle avait tant fait, parut l'abandonner, soit qu'en effet il crût imprudent de la secourir, soit qu'il eût oublié ses services. La mémoire de Jeanne fut bientôt réhabilitée, et sa famille anoblie. Elle était née à Donrémi (1), près de Vaucouleurs; sa maison fut conservée.

Xaintrailles, grand sénéchal de Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et sous Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot en 1429, et lui rendit la liberté sans rançon. Il travailla avec ardeur à toutes les expéditions qui affranchirent la Normandie et la Guienne du joug étranger. Il eut le bâton de maréchal en 1454, et le perdit sous Louis XI. Il mourut en 1461.

(Voyez l'*Histoire de France* de l'auteur.)

## 224. — ULYSSE ET CIRCÉ.

Histoire Grecque fabuleuse (13e siècle avant J.-C.).

Ulysse, voyez l'énigme 133.

Circé, fille du Jour et de la Nuit, ou, selon

(1) Vosges.

d'autres, du Soleil et de la nymphe Persœ, et fameuse magicienne. Elle fut chassée de son pays pour avoir empoisonné son mari, le roi des Sarmates, et alla établir sa demeure dans l'île d'Ea (1), ou sur un promontoire de Campanie (2) appelé de son nom Circeum. Elle reçut Ulysse dans sa retraite, et pour le retenir, elle changea ses compagnons en loups, en ours et en pourceaux, au moyen d'une certaine liqueur dont Ulysse ne voulut point boire. Ce prince la contraignit de rendre à ses amis leur première forme, et s'échappa de son île.

### 225. — PIERRE DE PORTUGAL.

Histoire de Portugal (14e siècle).

Pierre Ier, roi de Portugal, né à Coïmbre (3) en 1320, succéda à son père, Alphonse IV, en 1357.

Ce prince avait eu pour femme Constance, qui lui donna plusieurs enfants. Cette princesse mourut, et Pierre épousa secrètement Inès de Castro, fille d'un simple gentilhomme castillan. Il cacha soigneusement cette union à son père, à cause de la disproportion des rangs. Cependant de perfides insinuations amenèrent le roi Alphonse à projeter un second mariage pour son fils; on lui découvrit en même temps l'union qui pouvait y mettre obstacle.

(1) Près de l'Italie. (2) Terre de Labour. (3) Béïra.

Inès était au couvent de Sainte-Claire, à Coïmbre. Le roi s'y rendit avec ses courtisans, et ceux-ci assassinèrent, par ordre du monarque, l'épouse infortunée de Pédro.

Ce prince, au désespoir, tenta une révolte; mais, sollicité par sa mère, il dissimula son ressentiment. Sept ans après cette catastrophe, Alphonse IV mourut, et Pierre lui succéda. Son premier soin fut de venger Inès; il la fit exhumer et placer sur le trône, parée de la couronne et de la poupre royale, puis il la fit transporter en grande pompe à la sépulture des rois. Les assassins périrent dans les supplices.

Peut-être cette vengeance fit-elle donner à ce prince le surnom de Cruel ou de Justicier. Du reste, il mérita ce dernier titre par la sagesse de son gouvernement. Il était de la famille de Bourgogne, et mourut en 1367.

### 226. — TITUS.

Histoire Romaine (1er siècle après J.-C.).

Titus, empereur romain, était fils de Vespasien, et lui succéda en 79. Son nom rappelle l'idée du meilleur des princes; on l'a surnommé *les délices du genre humain*. Son règne ne fut souillé par aucune vengeance, quoiqu'il ne manquât pas d'occasion d'en exercer. Il signala ses talents militaires par la prise de Jérusalem, que son père avait assiégée; dès ce moment la Judée fut soumise et ses habitants dispersés.

Un autre événement remarquable arrivé à la même époque, fut la première éruption connue du Vésuve, qui engloutit les villes de Pompéï, d'Herculanum (1) et de Stabie.

Titus ne régna que deux ans, et mourut en 81, à 41 ans, regrettant la fin d'une vie employée toute au bonheur de son peuple. *J'ai perdu ma journée*, disait-il quand il n'avait pas rencontré l'occasion de faire du bien. Cet excellent prince eut pour successeur son frère Domitien, monstre de cruauté.

### 227. — DIOGÈNE.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Diogène. Voyez le nº 154.

Un jour, Diogène parut en plein midi, une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait : *Un homme*, répondit-il. *Je n'en ai vu nulle part; mais j'ai vu des enfants à Sparte.*

Ce sophiste entra un jour chez Platon, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon.—Oui*, répondit celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Platon, ayant un jour défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes*, Diogène jeta au milieu de l'académie un coq plumé, en s'écriant : *Voilà l'homme de Platon.* Aussi ce

(1) Au pied du Vésuve, près de Naples.

philosophe disait-il de Diogène, que c'était un *Socrate fou.*

### 228. — SAINTE HÉLÈNE.

Histoire de l'Eglise (4e siècle).

Hélène, née en Bithinie (1), dans une condition très-obscure, dut son élévation aux charmes de sa figure et de son esprit. Constance Chlore l'épousa; mais il la répudia lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César.

L'histoire ne parle plus d'Hélène jusqu'au moment où son fils Constantin, devenu empereur, la rappela à la cour, l'entoura d'honneurs et de respects, et lui donna une autorité sans bornes. Elle ne s'en servit que pour le bien de l'Église et le soulagement des malheureux. Vers l'an 326, elle visita les lieux saints, et y bâtit plusieurs églises. Hélène ayant fait démolir un temple à Jupiter, élevé sur le tombeau de J.-C., on découvrit, en creusant la grotte du St sépulcre, la vraie croix, et l'un des instruments de la Passion.

Ste Hélène mourut peu après, à 80 ans. Sa tendresse pour son fils ne l'empêcha pas de lui reprocher ses crimes.

### 229. — ÉPONINE ET SABINUS.

Histoire Romaine (1er siècle).

Julius Sabinus, seigneur gaulois, né dans le

(1) Asie Mineure, au nord-ouest.

pays de Langres (1), prit le titre de César au commencement du règne de Vespasien ; ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Alors il se retira dans une de ses maisons de campagne, y mit le feu, et fit répandre le bruit de sa mort. Il se retira dans un souterrain dont un seul affranchi connaissait l'entrée ; mais, ayant appris que sa femme Eponine voulait, dans sa douleur, se laisser mourir de faim, Sabinus lui fit connaître le lieu de sa retraite. Elle y courut, et se retirant peu à peu de la société de ses amis, elle finit par demeurer presque entièrement auprès de son époux ; c'est dans ce ténébreux séjour qu'elle le rendit père de deux enfants.

Pendant neuf ans, l'existence de Sabinus demeura un secret ; mais les fréquentes visites d'Eponine au souterrain le firent enfin découvrir. Il fut saisi et conduit à Rome, où Vespasien le condamna, malgré les sollicitations d'Eponine. Cette héroïque épouse voulut partager son supplice.

Cette acte de vengeance est la seule tache de ce genre imprimée au règne de Vespasien.

(1) Champagne, Haute-Marne.

## 230. — FEMMES CÉLÈBRES.

ZÉNOBIE, SÉMIRAMIS, TÉLESILLE, PHILIPPINE, JEANNE HACHETTE, JEANNE D'ARC.

### ZÉNOBIE.

**Histoire d'Orient, Romaine ( 3e siècle après J.-C. ).**

Zénobie, reine de Palmyre (1), femme d'Odenat, se disait issue des Ptolémées. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le titre d'Auguste et gouverna plusieurs années. Elle soutint d'un côté avec gloire la guerre contre les Perses, et de l'autre se défendit contre les Romains. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, ses talents et son amour pour la science; le rhéteur Longin fut son maître, et lui apprit à placer la philosophie sur le trône.

L'empereur Aurélien, ayant voulu la réduire, marcha jusqu'à Antioche (2), où Zénobie s'était rendue avec ses forces; la victoire demeura longtemps suspendue, et se décida en faveur des Romains. La reine, après cette défaite, courut s'enfermer dans Palmyre. Aurélien vint l'y assiéger; mais il eut à vaincre une résistance héroïque. Neanmoins, se méfiant de ses forces, Zénobie s'échappa secrètement de la ville pour aller en Perse chercher de nouveaux secours;

(1) Syrie. Son nom signifie *palmier;* elle fut bâtie par Salomon. (2) Syrie.

Aurélien la fit poursuivre, et on l'atteignit comme elle traversait l'Euphrate (1). Les soldats demandaient sa mort; mais l'empereur la réserva pour son triomphe, qui fut superbe; elle y parut vêtue des ornements royaux, et chargée de chaînes d'or soutenues par des esclaves. On a blâmé l'empereur d'avoir triomphé d'une femme; mais cette femme valait un héros. Il lui donna des terres considérables aux environs de Tivoli (2) : c'est là qu'elle acheva son existance au sein des arts et de la paix.

## SÉMIRAMIS.

### Histoire d'Assyrie (20e siècle avant J.-C.).

Sémiramis, reine d'Assyrie, était d'abord femme du gouverneur de Bactres (3); après la mort de son mari, qui fut tué au siége de cette ville, Ninus l'épousa et en eut un fils appelé Ninias. Le roi mourut bientôt, empoisonné, dit-on, par sa femme; et celle-ci demeura maîtresse du pouvoir, qu'elle exerca au nom de son fils.

Sémiramis a rendu son nom célèbre par ses conquêtes et par les embellissements dont elle décora Babylone. Elle y fit bâtir le temple de Bel, l'entoura de remparts majestueux, et construisit ces magnifiques jardins élevés sur des arcades, et l'une des merveilles de l'antiquité.

(1) Fleuve d'Asie, se jette dans le golfe Persique. (2) Ou Tibur, près de Rome. (3) Dans la Bactriane, aujourd'hui dans la Tartarie.

Ensuite elle porta ses armes jusque dans les Indes (1), y reçut deux blessures, et ne ramena que le tiers de son armée. A son retour, elle apprit que son fils Ninias avait conspiré contre son autorité; elle se rappela l'oracle d'Ammon (2), qui lui avait anoncé que *sa fin serait prochaine quand son fils se révolterait.* Elle abdiqua volontairement, et se déroba, dit-on, à la vue des hommes, dans l'espoir d'obtenir les honneurs divins; d'autres attribuent sa mort à Ninias. Les Assyriens la déifièrent sous la forme d'une colombe. (Le nom de Sémiramis signifiait *colombe.*)

L'histoire de Sémiramis est obscurcie par les fables qu'on y a mêlées ; il est probable que les travaux immenses qui lui sont attribués sont l'ouvrage de plusieurs souverains.

## TÉLÉSILLE.

Histoire Grecque ( 6e siècle avant J.-C. ).

Télésille, femme illustre d'Argos (3), vivait au 6e siècle avant J.-C. Cléomène, roi de Sparte, avait vaincu l'élite des Argiens ; le reste, réfugié dans un bois sacré, proprosa des conditions de paix : Cléomène feignit de les accepter, et par une insigne perfidie fit investir le bois par ses troupes. Les Argiens, indignés, mirent le feu au bois et périrent dans les flammes.

(1) Sud de l'Asie. (2) Afrique, au nord. (3) Grèce, Péloponèse, Argolide.

Le roi de Sparte marcha ensuite sur Argos, qu'il croyait sans défense; mais Télésille avait armé les femmes, et leur avait communiqué son ardeur belliqueuse. Les Lacédémoniens, surpris, sont repoussés, et craignant de se couvrir de honte par la victoire ou la défaite, ils lèvent le siége et s'éloignent de la ville. On érigea à Télésille une statue équestre en face du temple de Vénus, et l'on institua une fête nouvelle, dans laquelle les hommes étaient vêtus en femmes, et les femmes en hommes.

Télésille est aussi célèbre par ses poésies que par son courage.

## PHILIPPINE DE FLANDRE.

Histoire d'Angleterre (14e siècle).

Philippine, femme d'Édouard III, vainquit les Ecossais, et demanda la grâce des Calésiens.

Voyez l'énigme 193.

## JEANNE HACHETTE.

Histoire de France (15e siècle).

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, toujours en guerre contre Louis XI, vint ravager la Picardie et mettre le siége devant Beauvais (1); la ville était dépourvue de soldats, et ceux qui y étaient restés parlaient de capitulation. Jeanne

(1) Picardie, Oise.

Lainé, surnommée Hachette, se mit à la tête des femmes et courut aux remparts ; elles firent une si vigoureuse défense, que le duc de Bourgogne fut contraint de se retirer.

Louis XI, en mémoire de cet événement, institua une procession solennelle, où les femmes devaient avoir le pas sur les hommes.

## JEANNE D'ARC.

Voyez le n° 223.

## 231. — POLYNICE ET ANTIGONE.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Étéocle et Polynice, fils d'OEdipe et de Jocaste, avaient détrôné leur père pour régner à sa place ; il fut convenu qu'ils régneraient tour à tour pendant un an ; mais Étéocle, une fois sur le trône, n'en voulut plus descendre, et Polynice commença cette guerre qu'on nomma *l'entreprise des sept preux*, ou des sept chefs, devant Thèbes (1). Pour terminer cette querelle, les deux frères s'appelèrent en combat singulier sous les murs de la ville : ils se tuèrent mutuellement.

Créon, leur oncle, s'empara de l'autorité, et défendit, sous peine de mort, qu'on rendît à Polynice les honneurs de la sépulture. Antigone,

(1) Grèce, Béotie.

bravant cette défense, se rendit dans la plaine, où elle trouva son frère expirant; Polynice la conjura de lui rendre les derniers honneurs. En effet Antigone, aidée d'un vieux serviteur du prince, lui éleva un bûcher; mais saisie par les soldats de Créon, elle fut condamnée à mourir de faim dans un antre qu'on mura sur elle. Antigone s'y étrangla. Hémon, qui devait l'épouser, se tua de désespoir sur son corps.

### 232. — ACHILLE ET PATROCLE.

Histoire Grecque ([illegible]e siècle avant J.-C.).

Achille. Voyez l'énime 113.

Patrocle, fils de Ménétius et de Sthénélé, l'un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie: il est célèbre par son amitié pour Achille. Pendant la querelle de ce prince avec Agamemnon, Patrocle se mit à la tête des troupes, et s'étant couvert des armes d'Achille, il jeta la terreur parmi les Troyens; mais il fut tué par Hector. Achille, à cette nouvelle, reprit ses armes et vengea sur Hector la mort de son ami; il attacha le prince troyen par les talons à son char, et le traîna trois fois autour du bûcher où était le corps de Patrocle.

### 233. — JUPITER.

Histoire Grecque, temps fabuleux (19e siècle).

Jupiter, dont la fable a dénaturé l'histoire,

était un roi de Crète (1) du 19e siècle avant J.-C. Il détrôna son père Saturne, qui régnait sur la Thessalie (2), et l'obligea à se réfugier près de Janus, roi du Latium (3). Saturne a donné son nom à l'ancienne Italie (Saturnie), et Janus y fut adoré comme un dieu. Cette époque fut appelée *l'âge d'or*.

Selon la fable, Jupiter était fils de Saturne, roi du ciel. Celui-ci avait obtenu que son frère Titan lui cédât son droit à l'empire céleste, à la condition de dévorer tous ses enfants mâles. Saturne dévorait donc tous les fils que lui donnait sa femme Rhéa; mais celle-ci parvint à sauver Jupiter, en présentant à son mari une pierre emmaillotée à la place de l'enfant. Jupiter fut confié aux nymphes de la Crète et aux prêtres qu'on nommait *Curètes*, et *Corybantes* ou *Idéens*. Ils le nourissaient du lait de la chèvre Amalthée, et frappaient sur des tambours afin d'étouffer ses cris.

Jupiter, devenu grand, alla trou verSaturne et s'en fit connaître. Titan accusa son frère de fourberie, le chassa du ciel et le fit prisonnier; mais Jupiter vainquit les Titans et replaça son père sur le trône. Cependant, comme Saturne avait appris qu'il serait détrôné par son fils, il chercha tous les moyens de perdre Jupiter; mais

(1) Aujourd'hui Candie, sud de l'Archipel. (2) Nord de la Grèce. (3) Centre de l'Italie.

celui-ci le prévint, se révolta contre lui, et le força de fuir dans le Latium. Jupiter partagea l'empire du monde avec ses frères Pluton et Neptune, qui avaient été sauvés comme lui par Rhéa leur mère. Pluton eut les enfers, Neptune les eaux, et Jupiter se réserva le ciel.

### 234. — SYLLA.

Histoire Romaine (1er siècle avant J.-C.).

Lucius Cornelius Sylla, d'une maison illustre, naquit pauvre; plusieurs héritages l'enrichirent. Il fit ses premières armes sous Marius, gagna les peuples par les charmes de son éloquence, et les soumit par ses talents militaires. Il attirait tous les regards, lorsque la guerre éclata contre Mithridate; Sylla fut nommé chef de l'expédition d'Asie, et ce choix irrita Marius, qui prétendait à la même faveur et croyait l'avoir méritée par ses victoires. Il parvint à faire ôter le commandement à Sylla: celui-ci marche sur Rome avec ses légions, s'empare de la ville, force Marius à fuir, et fait mourir Sulpitius, son complice. Après ces premières vengeances, Sylla passe en Grèce, prend Athènes, gagne trois batailles sur les généraux de Mithridate, traverse l'Hellespont, et force le grand roi à demander la paix.

Pendant ce temps, Marius, de retour à Rome, y avait ressaisi le pouvoir et mis à mort

tous les partisans de son rival. Sylla se dirige vers l'Italie, se joint à plusieurs proscrits, assiége dans Préneste le jeune Marius et marche sur Rome; il s'y fait nommer dictateur perpétuel, immole dans ses proscriptions tous les partisans de Marius, et souille de carnage l'Italie entière. Catilina se distingua surtout dans ces horribles exécutions.

Quelques années après, Sylla, délivré de tous ses ennemis, maître d'un pouvoir absolu, se dépouilla de la dictature, et se retira dans une de ses maisons à Pouzolles. Il succomba deux ans après à une horrible maladie, fruit de ses débauches.

### 235. — MARIUS.

Histoire Romaine (2e et 1er siècle avant J.-C.).

Caius Marius, célèbre général romain, fut sept fois consul. Né d'une famille obscure, il commença par labourer les champs, ensuite il embrassa la profession des armes. Il se signala sous Scipion l'Africain, et sa valeur l'éleva aux premières charges de la république. Il vainquit Jugurtha, roi de Numidie (1), et Bocchus, roi de Mauritanie (2); ensuite il fut envoyé contre les Teutons et les Cimbres; il vainquit les premiers à Aix (3), et les seconds à Verceil (4).

Marius, devenu consul pour la sixième fois,

(1) Nord de l'Afrique, aujourd'hui Alger. (2) Nord-ouest de l'Afrique, aujourd'hui Maroc. (3) Provence. (4) Piémont.

eut Sylla pour compétiteur et pour ennemi; chassé de Rome, il fut obligé de se cacher dans les marais de Minturnes (1). Un esclave, chargé d'apporter sa tête mise à prix, le découvrit dans sa retraite; mais il fut désarmé par le regard fier du proscrit, et par cette seule parole qu'il fit entendre : *Oseras-tu tuer Caius Marius?*

Les Minturnois lui donnèrent une barque pour passer en Afrique ; il y rejoignit son fils adoptif, et pleura sur les ruines de Carthage; mais le préteur d'Uttique (2), vendu à Sylla, était près de sacrifier le fugitif, lorsque Marius fut rappelé à Rome par Cinna. La ville fut inondée de sang ; les plus illustres sénateurs périrent, et les sicaires de Marius, infâmes bandits, se portèrent à de tels excès, qu'il fallut les exterminer eux-mêmes : on les enveloppa dans leur camp, où ils furent tués à coups de flèches. Marius jouit peu de ses vengeances; il mourut au bout de quinze jours de son septième consulat. La vieillesse, le remords et les excès lui causèrent une maladie mortelle, qui l'emporta l'an 86 avant J.-C.

Marius le jeune essaya vainement de soutenir le parti de son père adoptif; battu par Sylla, il s'enfuit à Préneste (3), où il se tua de désespoir. La rivalité de Marius et de Sylla causa les plus grands maux à Rome. Les qualités en-

(1) Campanie. (2) Nord de l'Afrique, près de Carthage. (3) Près de Rome.

traînantes de l'un, les talents et les rustiques vertus de l'autre, ne cachaient que de âmes ambitieuses et cruelles, ennemies de leur patrie et de l'humanité.

### 236. — SAINT LOUIS.

Histoire de France (13e siècle).

Louis IX, partant pour la dernière croisade, fait ses adieux à Marguerite de Provence, son épouse. Il mourut de la peste à Tunis (1), pendant cette malheureuse guerre.

Voyez les nos 52, 55 et 136.

### 237. — RICHARD COEUR-DE-LION.

Histoire d'Angleterre (12e siècle).

Richard Ier, roi d'Angleterre, surnommé Cœur-de-Lion, né à Londres en 1156, monta sur le trône à la mort de son père Henri II, en 1189. Le zèle des croisades agitait toute l'Europe: Richard se croisa avec Philippe-Auguste en 1190; mais la division s'étant mise dans leurs armées, Philippe retourna en France.

Richard fut le héros de l'expédition; il soutint quelque temps la guerre avec assez de succès, mais les fatigues et les maladies ruinèrent son armée. Richard partit avec un seul vaisseau, fit naufrage sur les côtes de Venise (2), traversa

(1) Nord de l'Afrique. (2) Au fond du golfe Adriatique.

déguisé la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siége d'Acre Léopold, archiduc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer; celui-ci le reconnut et le livra au cruel Henri VI, qui le retint prisonnier.

Richard avait la voix très-belle, et s'amusait à chanter les vers qu'il composait: il dut la liberté à ce talent. Son fidèle Blondel, maître de sa chapelle, ennuyé de son absence, l'alla chercher en Terre-Sainte. Il revint par l'Allemagne, déguisé en pèlerin, s'arrêta au pied de la tour où Richard était renfermé, et y fit entendre le premier couplet d'une chanson composée par le roi: le prisonnier se fit connaître en chantant les suivants. L'Angleterre, informée du malheur de son roi, négocia sa liberté; Richard, à son retour, dissipa la faction qu'y avait formée Jean son frère, puis il fit la guerre à Philippe-Auguste, mais sans beaucoup de succès.

Il assiégeait en 1199 la place de Chalus (1), croyant qu'elle renfermait un trésor, lorsqu'il fut atteint d'une flèche qui le tua.

On reproche à Richard un orgueil excessif, une sordide avarice et un esprit aventureux peu propre au gouvernement d'un royaume. Du reste, il poussa jusqu'à l'exaltation les qualités chevaleresques de son temps.

(1) Limousin.

## 238. — ARIANE ET THÉSÉE.

Mythologie Grecque ( 14e siècle ).

Thésée. Voyez le n° 97.

Ce prince est célèbre par les courses et les travaux de sa jeunesse ; à l'exemple d'Hercule, il fit la guerre aux tyrans et aux monstres. Minos, ayant vaincu les Athéniens, leur avait imposé le tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles que dévorait le Minotaure, monstre demi-homme et demi-taureau, habitant du labyrinthe.

Thésée se trouvait parmi les victimes ; mais Ariane, fille de Minos, touchée de son sort, lui donna une épée pour tuer le monstre et un peloton de fil pour l'aider à sortir du labyrinthe. Thésée sortit en effet après avoir vaincu le Minotaure, et emmena Ariane avec lui ; mais il abandonna cette princesse dans l'île de Naxos (1). Bacchus vint l'y chercher et l'épousa.

## 239. — PÉNÉLOPE ET ULYSSE.

Histoire Grecque ( 13e siècle ).

Ulysse. Voyez les n°s 133 et 224. — Pénélope, 133.

Laërte, fils d'Arcésius, roi d'Ithaque, mourut peu après le retour de son fils.

(1) Archipel.

## 240. — FÉNÉLON.

Histoire de France ( 17[e] siècle ).

François de Salignac de la Mothe-Fénélon naquit au château de Fénélon, en Quercy, le 6 août 1651. Il reçut les ordres à l'âge de vingt-quatre ans, fut nommé précepteur des enfants de France en 1689, succéda à Pélisson dans l'académie française en 1693, fut nommé archevêque de Cambrai (1) en 1695, et mourut dans cette ville le 7 janvier 1715.

L'abbé de Fénélon n'avait que quinze ans lorsque son talent pour l'éloquence de la chaire commença à se développer ; il fit de cette partie une étude particulière, qui ne nuisit point à ses autres études.

Ses vertus le firent choisir par M. de Harlay pour supérieur des *Nouvelles converties*, et son *Traité de l'Education des Filles*, qui le fit connaître de Louis XIV, détermina Sa Majesté à le nommer précepteur du duc de Bourgogne, de Philippe d'Anjou et du duc de Berri. C'est au zèle de M. de Fénélon pour ses élèves que le monde est redevable du *Télémaque* et des *Dialogues des Morts*.

Le grand Bossuet accusa Fénélon de quiétisme, et fit condamner son livre *des Maximes des Saints* par un bref d'Innocent VII, en 1699.

Envoyé en exil dans son diocèse, le prélat

(1) Flandre.

eut le courage de faire lui-même, en chaire, la lecture du mandement par lequel il assurait le pape et toute l'Église d'une entière soumission. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France; M. de Marlborough prit soin qu'on épargnât ses terres. M. de Cambrai se montra jusqu'à la fin le modèle des pasteurs et le père des pauvres. A sa mort, on le trouva sans argent et sans dettes.

Fénélon fut l'homme de l'avenir; beaucoup de pensées fécondes, qu'on a développées depuis, se trouvent dans ses ouvrages. Il osa résister à Louis XIV, et blâmer sévèrement quelques-unes de ses mesures.

### 241. — NEPTUNE
### ET LES CINQ FLEUVES DE FRANCE.

Géographie.

Neptune, fils de Saturne et de Rhéa, et frère de Jupiter. Lorsqu'on partagea l'empire de l'univers, le domaine des eaux lui fut donné; il épousa Amphitrite, et fut chassé du ciel avec Apollon pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Il disputa vainement à Minerve le droit de nommer la ville d'Athènes. Les attributs qui le distinguent sont le trident, le char en forme de coquille traîné par des chevaux marins.

La Seine (*Sequana*) prend sa source dans la

Côte-d'Or, au mont Tasselot, près du village de Champeaux, à six lieues de Dijon. Elle arrose une partie de la Bourgogne, la Champagne, l'Ile-de-France, la Normandie, et va se jeter dans la Manche après un cours de cent soixante lieues. Elle passe à Châtillon, Bar, Troyes, Nogent (où elle devient navigable), à Montereau, Melun, Corbeil, Paris, Mantes, aux Andelys, à Rouen, et se jette dans la mer au Havre.

Ses affluents principaux sont, sur la rive droite, l'Aube, la Marne, l'Oise; sur la gauche, l'Yonne et l'Eure.

La Seine passe par les départements de la Côte-d'Or, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de la Seine, de Seine-et-Oise, de l'Eure et de la Seine-Inférieure.

La Loire (*Liger*) sort du mont Gerbier-les-Joncs dans les Cévennes, arrose le Languedoc, le Lyonnais; sépare le Bourbonnais de la Bourgogne, le Berri du Nivernais; traverse l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le midi de la Bretagne, et se jette dans l'océan Atlantique après un cours de plus de deux cents lieues.

La Loire passe par les départements de l'Ardèche, de la Haute-Loire, de la Loire (où elle devient navigable), de Saône-et-Loire, de la Nièvre; longe ceux de l'Allier et du Cher; arrose le Loiret, le Loir-et-Cher, l'Indre-et-Loire, le Maine-et-Loire et la Loire-Inférieure.

Les villes qu'elle arrose sont : le Puy, Saint-Rambert, Roanne, Nevers, Cosne, Gien, Orléans, Blois, Tours, Saumur, Nantes, Paimbœuf.

Les affluents sont, sur la rive droite, la Nièvre, le Maine; sur la gauche, l'Allier, le Loiret, le Cher, l'Indre, la Vienne, la Sèvre-Nantaise.

La Garonne (*Garumna*) prend sa source dans les Pyrénées, au val d'Aran qu'elle traverse, arrose le Languedoc, la Gascogne jusqu'au bec d'Ambez, où elle reçoit le nom de Gironde, et se jette dans l'Océan. Elle passe par les départements de Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Lot-et-Garonne, de la Gironde. Les villes arrosées par la Garonne sont : Saint-Gaudens, Muret, Toulouse, Agen, Aiguillon, Marmande, Bordeaux, Bourg, Blaye. Son cours est de 165 lieues. Ses principaux affluents sont, à droite, l'Ariége, le Tarn, le Lot, la Dordogne ; sur la rive gauche, le Gers.

Le Rhône *(Rhodanus)* prend sa source au mont Furca, en Suisse, à deux lieues de celle du Rhin, traverse le Valais, le lac de Genève, entre en France, sépare la Bourgogne, le Lyonnais et le Languedoc de la Savoie, du Dauphiné et de la Provence, et se jette dans le golfe du Lion, après un cours de 220 lieues.

Le Rhône longe à droite les départements de l'Ain, du Rhône, de l'Ardèche, du Gard ; à

gauche, ceux de l'Isère, de la Drôme, de Vaucluse, et traverse les Bouches-du-Rhône. Il arrose les villes suivantes : Lyon, Vienne, Condrieux, Tournon, Valence, Viviers, Pont-Saint-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire et Arles.

Il reçoit sur la rive droite l'Ain, la Saône, l'Ardèche, le Gard; à gauche, l'Isère, la Drôme, la Durance, la Sorgue.

Le Rhin *(Rhenus)* prend sa source au mont Saint-Gothard, en Suisse, passe à Coire, traverse le lac de Constance, longe la Suisse au nord, sépare l'Alsace du duché de Bade, traverse le grand-duché du Bas-Rhin, les Pays-Bas ; et se jette dans la mer du Nord par trois bras, le Vieux-Rhin, le Vahal et le Leck; un quatrième bras, l'Yssel, se perd dans le Zuyderzée.

Les villes qu'il arrose sont : Coire, Schaffouse, Bâle, Huningue, Spire, Manheim, Worms, Mayence, Coblentz, Cologne, Dusseldorf, Arnheim, Utrecht, Leyde. Son principal affluent est la Moselle. Un des bras du Rhin se joint à la Meuse.

### 242. — VILLES HISTORIQUES.

#### Histoire de France.

Brenneville, Normandie (Seine-Inférieure). Une bataille y fut livrée, sous Louis VI, entre les Français et les Anglais. Ceux-ci obtinrent l'avantage, et Louis VI manqua d'être fait pri-

sonnier. Un soldat, ayant saisi son cheval, cria: *Le roi est pris!—Tu sauras qu'on ne prend pas le roi aux échecs*, répondit le monarque, et il l'abattit à ses pieds.

Azincourt (1415), Artois (Pas-de-Calais).

Le faible et insensé Charles VI ayant refusé les offres avantageuses de Henri V, celui-ci se prépare à combattre. L'action s'engagea près d'Azincourt, et fut aussi funeste que celle de Crécy et de Poitiers. La France y perdit plus de dix mille hommes; de ce nombre étaient quatre princes du sang, le connétable d'Albret et la fleur de la noblesse: presque toutes les familles illustres eurent à déplorer quelque perte; seize cents chevaliers demeurèrent prisonniers.

Montlhéry, Ile-de-France (Seine-et-Oise).

Une bataille y fut livrée, en 1465, entre Louis XI et ses seigneurs révoltés; de ce nombre étaient le duc de Berri, frère du roi; le comte de Charolais, depuis Charles le Téméraire, fils de Philippe le Bon, duc de Bourgogne: cette guerre porta le nom de *Ligue du bien public*. La bataille de Montlhéry ne décida rien: chaque parti s'attribua la victoire.

Guinegate, Artois (Pas-de-Calais).

Les Français y furent défaits, en 1513, par les troupes réunies de Henri VIII et de Maximilien. Jean de Piennes, général de Louis XII, y perdit la moitié de son armée; ce qui nuisit aux

succès du roi contre les Vénitiens. La journée de Guinegate fut appelée *Journée des Eperons.*

SAINT-QUENTIN, Picardie (Aisne).

En 1557, le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, y gagna sur les Français une bataille célèbre: il commandait les armées de Philippe II, roi d'Espagne, et le connétable de Montmorency, celle de Henri II.

Voyez le nº 14.

SAINT-VALERY-SUR-SOMME (Picardie.)

Guillaume de Normandie s'y embarqua pour aller conquérir l'Angleterre.

## 243. — HOMÈRE.

Histoire Grecque (10e siècle avant J.-C.).

Homère, le père de la poésie grecque, fut d'abord appelé Mélesigène, parce qu'on le crut né près du Mélès (1) ; mais on ne connaît pas sa vraie patrie. Sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour: Smyrne (2), Rhodes (3) Copholon (4), Salamine (5), Chio (6), Argos (7); Athènes (8). On ne sait rien sur la jeunesse d'Homère : un noble vieillard, pauvre et aveugle, errant dans la Grèce sous la conduite d'un enfant, et chantant sur la lyre les merveilles qu'il avait composées, tel est le portrait

(1) Asie Mineure, près de Smyrne. (2) Asie Mineure. (3) Ile au sud de l'Asie Mineure. (4) Asie Mineure. (5) Ile près de l'Attique. (6) Ile à l'ouest de l'Asie Mineure. (7) Argolide. (8) Attique.

qu'on nous donne du premier poëte de la Grèce.

Il composa deux poëmes, *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Le premier a pour sujet la guerre de Troie; le second, le retour d'Ulysse dans sa patrie. Il trouva la poésie déjà sortie de l'enfance ; mais il porta son art si loin, qu'on oublia bientôt ses précurseurs dans la carrière des lettres, et qu'il fut regardé comme le père de la poésie épique. « Homère ne raconte pas, il peint sans cesse ; il » s'adresse à nos yeux et à nos cœurs ; et s'il » dort quelquefois, son sommeil, comme il le » dit lui-même, ressemble à celui de Jupiter, » qui se réveille en lançant la foudre. Créophyle, » de Samos, recueillit ce grand homme dans sa » misère, et conserva ses écrits. Après sa mort, » on lui éleva des temples. » Les poésies d'Homère étaient connues de toute la Grèce ; des rhapsodes en parcouraient les contrées en chantant des fragments de l'Iliade et de l'Odyssée.

Des savants modernes ont douté de l'existence d'Homère : ils ont cru que ses ouvrages étaient dus à plusieurs poëtes, et ne pouvaient pas être contemporains. Cette opinion n'a pas encore prévalu.

### 244. — VÉNUS ET ADONIS.

**Mythologie Grecque.**

Vénus ou Cypris, déesse de la beauté, était fille du Ciel et de la Terre selon quelques-uns, ou de Saturne selon d'autres; on la fait naître

de l'écume de la mer. Jupiter la donna pour épouse à Vulcain, qui lui avait forgé des foudres contre les Titans. Elle fut mère de Cupidon. Vénus avait des temples à Lesbos (1), Amathonte (2), Paphos (3), Gnide (4) et Cythère (5). La colombe lui était consacrée.

Adonis, jeune chasseur, fut aimé de Vénus : un sanglier furieux le blessa mortellement ; la déesse lui prodigua les secours les plus empressés; mais tout fut inutile, Adonis mourut à ses yeux. Elle en eut tant de douleur, qu'elle institua une fête annuelle où les femmes s'arrachaient les cheveux et donnaient tous les signes du plus violent désespoir.

## 245. — PONTS DE PARIS.

### Histoire de France.

Pont des Arts, construit de 1802 à 1804, aux frais d'une compagnie qui continue à percevoir un péage. Ce fut à Paris le premier pont en fer. Il fut nommé *pont des Arts*, parce qu'il se trouvait en face du palais des Beaux-Arts, ou palais de l'Institut. C'était l'ancien collége Mazarin, appelé aussi des Quatre-Nations.

Pont d'Austerlitz, commencé en 1802, fut achevé en 1806, sous la direction du sieur Lamandé, ingénieur ; il est construit en fer. On

(1) Ile de l'Archipel. (2) Ville de Chypre. (3) Ville de Chypre. (4) Promontoire de Carie. (5) Ile au sud du Péloponèse.

le nomma *pont d'Austerlitz* (1), en mémoire de la victoire de ce nom remportée, en 1805, par Napoléon, sur les empereurs d'Autriche et de Russie. Elle fut nommée la bataille des Trois-Empereurs.

Le pont d'Iéna ne fut achevé qu'en 1813. Son nom rappelle la bataille d'Iéna (2), gagnée par Napoléon sur les armées prussiennes commandées par le duc de Brunswick. Cette victoire fit tomber toute la Prusse sous la domination des Français.

Pont Neuf. Commencé à peine sous Henri III, en 1578, fut achevé par Henri IV, en 1604. Charles Marchand en fut l'architecte. Il fut réparé en 1775, et l'on y construisit de petites boutiques.

Le cheval de bronze fut fait à Florence, sous les ordres du grand-duc Ferdinand, qui mourut avant d'avoir fait achever le monument ; Côme II le donna à Catherine de Médicis. On l'embarqua à Livourne (3); il traversa la mer Méditerranée, le détroit de Gibraltar, et vint échouer sur les côtes de Normandie; il fut retiré et placé sur un piédestal, où il demeura quelque temps sans cavalier. Richelieu fit achever le monument. Au commencement de la révolution, on rendit de grands honneurs à cette statue; mais on la fondit en 1792 pour faire des canons.

(1) Autriche, Moravie. (2) Frontière de la Saxe. (3) Toscane.

A la restauration, une nouvelle statue a été replacée.

Pont Royal. Fut construit sous Louis XIV, en 1685, sur les dessins de Mansard.

Un bac servait autrefois à passer la Seine en cet endroit : il a donné son nom à la rue du Bac.

### 246. — LES QUINZE-VINGTS.

Histoire de France (13e siècle).

L'hospice des Quinze-Vingts fut fondé par saint Louis, au retour de la cinquième croisade, en faveur de trois cents gentilshommes qui avaient perdu la vue dans cette expédition. Cet établissement, situé d'abord rue St-Honoré, fut transporté au 18e siècle rue de Charenton, par le cardinal de Rohan, qui y fit de nombreux agrandissements.

### 247. — LE PANTHÉON.

Histoire de France.

La première église de Ste-Geneviéve fut fondée par Clovis, sous le nom de St Pierre. et St-Paul. Elle fut depuis consacrée à Ste Geneviéve, qui avait sauvé Paris des fureurs d'Attila.

Cette église, au 18e siècle, tombait en ruines, et d'ailleurs était insuffisante au nombre des fidèles. (Elle fut démolie en 1806.)

Sous Louis XV, en 1757, on forma le projet

de construire un nouvel édifice; la première pierre en fut solennellement posée en 1764, et il fut élevé sur les dessins de Soufflot. En 1791, l'Assemblée nationale changea la destination de ce monument, et le consacra, sous le nom de *Panthéon*, à la sépulture des grands hommes de la France; la frise porta cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* Mirabeau y fut déposé le premier; Voltaire et Rousseau reçurent les mêmes honneurs; Marat y fut aussi placé, mais on l'en retira bientôt.

En 1806, un décret impérial ordonna que l'édifice du Panthéon serait rendu au culte; il le fut seulement sous Louis XVIII, en 1823. Enfin, après la révolution de 1830, Ste-Geneviéve devint encore une fois le *Panthéon*; la croix dont on l'avait surmonté fut enlevée en 1831.

Le mot *Panthéon* signifie *à tous les Dieux.* Il existait à Rome un temple de ce nom : plus tard il fut consacré aux grands hommes.

### 248. — CALONNE.

Histoire de France (18e siècle).

Calonne, né à Douai en 1734, fils du premier président du parlement de Flandres; il fut procureur général à Rennes. La Chalotais l'accusa d'infidélité et de partialité dans le rapport de son procès. Le ministre Vergennes le fit appeler à la cour de Louis XVI, et il fut chargé du

contrôle général des finances. La faveur de la reine, qu'il s'était conciliée par son caractère aimable, fut représentée comme une des causes du déficit dénoncé dans un mémoire de Necker. Il se forma dès lors un parti formidable contre lui : le marquis de Lafayette se distingua parmi ses accusateurs ; la disgrâce de Calonne s'ensuivit. Accablé d'humiliations, dépouillé des ordres du roi, il passa en Angleterre, où l'estime des puissances le dédommagea ; il y reçut une lettre flatteuse de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui l'appelait près d'elle. Calonne resta en Angleterre, répondit à ses ennemis par un mémoire qui ne dissipa pourtant pas les impressions défavorables ; il resta convaincu au moins de légèreté dans son administration.

Ses écrits ne furent pas approuvés des princes, et le brouillèrent avec eux. Il abandonna leur parti et revint à Paris sous Napoléon. Il est mort en 1802. On a de lui des *Essais sur l'Agriculture*, et un *Tableau de l'Europe en* 1795. (Voyez l'*Histoire de France.*)

### 249. — DESAIX.

Histoire de France (18e siècle).

Louis-Antoine Desaix, né à Riom, en Auvergne, devint général de la république française, et se distingua à la tête des armées et dans l'expédition d'Égypte, où il repoussa les Mamelucks. Il fut atteint d'une balle à Ma-

rengo, et tomba mort entre les bras de Lebrun, aide-de-camp du premier consul (25 prairial an VIII, ou 13 juin 1800). Il était âgé de 32 ans.

### 250. — ARISTARQUE.

Histoire Grecque (2e siècle avant J.-C.).

Aristarque, de Samothrace (1), fut précepteur du fils de Ptolémée Philométor, vers l'an 148 avant J.-C. Il publia neuf livres de corrections sur l'Iliade d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poëtes. Sa critique était sévère : on a donné son nom aux censeurs judicieux, mais peu indulgents.

Il mourut dans l'île de Chypre (2), à 72 ans, d'une hydropisie; ne pouvant en guérir, il se laissa, dit-on, mourir de faim.

### 251. — ARGUS.

Mythologie Grecque.

Argus, fils d'Aristor. Il avait, selon la fable, cent yeux, dont cinquante veillaient alternativement, tandis que les cinquante autres dormaient. Junon lui confia la garde d'Io, jeune nymphe que Jupiter aimait, et qu'il avait métamorphosée en génisse pour la soustraire à la jalousie de Junon; mais Mercure endormit Argus au son de sa flûte et le tua. Junon le métamorphosa en paon, plaça sur la queue de

(1) Ile au nord de l'Archipel. (2) Sud de l'Asie Mineure.

cet oiseau les cent yeux d'Argus, et le prit sous sa protection.

### 252. — ARMOIRIES.

Histoire de l'Europe.

| | |
|---|---|
| 1° Trois fleurs de lis. | La France. |
| 2° Une aigle à deux têtes. | L'Allemagne. |
| 3° Deux châteaux et deux lions écartelés. | L'Espagne. |
| 4° Cinq écus chargés de pesons. | Le Portugal. |
| 5° Trois léopards. | L'Angleterre. |
| 6° Une aigle couronnée. | La Prusse. |
| 7° Un cavalier armé. | La Russie. |
| 8° Trois couronnes. | La Suède. |
| 9° Trois lions. | Le Danemarck. |
| 10° Deux clefs couronnées d'une tiare. | L'Église. |
| 11° Un croissant. | La Turquie. |
| 12° Une aigle les ailes ouvertes. | La Pologne. |

### 253. — OCTAVE AUGUSTE.

Histoire Romaine ( 1er siècle avant J.-C.).

Caius Julius César Octavius Auguste, fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Accia, fille de Julie, sœur de Jules César, naquit à Rome l'an 63 avant J.-C.

Il avait dix-huit ans lorsque César fut assassiné ; il revint aussitôt d'Apollonie (1), où il

(1) Ville d'Epire.

étudiait, pour recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avait fait l'héritier de ses biens et de son nom.

Le sénat résolut de l'opposer à Antoine, et lui confia une autorité dont il se servit habilement: Antoine fut défait à la bataille de Modène (1). Bientôt les deux rivaux se réconcilièrent, et formèrent avec Lepidus un second tiumvirat. Ils se partagèrent les provinces et les trésors de la république, et s'emparèrent de l'autorité pour cinq ans. Antoine eut les Gaules ; Lépide, l'Espagne avec la Narbonaise (2) ; Octave eut l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne et les autres îles.

Avant de quitter Rome, les usurpateurs firent périr les citoyens les plus riches et les plus puissants, qui leur donnaient de l'ombrage; ils se sacrifièrent mutuellement les têtes les plus précieuses : Lépide livra son frère ; Antoine, son oncle ; et Octave, Cicéron, son protecteur. On vit pour la seconde fois à Rome ces cruelles listes de proscriptions qui remplissaient la ville de deuil et d'épouvante.

Après ces exécutions sanglantes, Antoine et Octave marchent contre Brutus et Cassius, gagnent sur eux la bataille de Philippe (3); et *les derniers Romains* se donnent la mort.

Victorieux des républicains, Octave songea à

(1) Sud du Pô. (2) Sud-est de la Gaule. (3) Macédoine.

se défaire de ses collègues : l'exil de Lepidus ne lui coûta que quelques intrigues. Antoine eût été plus difficile à vaincre, mais il s'abandonnait à la mollesse auprès de la belle Cléopâtre, reine d'Égypte, qu'il avait épousée. Octave profita de cette faiblesse pour lui aliéner les Romains ; il se rendit à Actium (1) avec une flotte considérable, et le succès de la bataille fut encore en sa faveur. Antoine fugitif se perça de son épée ; Cléopâtre se fit mourir pour ne pas servir au triomphe du vainqueur ; l'Égypte demeura au pouvoir des Romains, et les Romains au pouvoir d'Octave (31 ans avant J.-C.). C'est alors qu'il prit le surnom d'Auguste et le titre d'*empereur*.

Elevé au comble de ses vœux, il dédaigna la vengeance qu'il avait employée pour y parvenir. Son règne fut doux et paisible ; sa clémence et ses libéralités lui gagnèrent l'amour du peuple, qui lui éleva des autels. Sa plus grande gloire est d'avoir protégé les lettres ; il fut l'ami des poëtes de cette époque, et Mécène, son ministre, les protégea noblement.

Enfin, après avoir fait des lois, supprimé des abus, il associa Tibère à l'empire, et mourut à Nole (2), âgé de 76 ans, l'an 14 de J.-C. — *N'ai-je pas bien joué mon rôle?* dit-il près d'expirer ; *applaudissez donc.*

(1) Acarnanie, au nord. (2) Royaume de Naples, Terre de Labour.

Auguste donna son nom à un siècle littéraire ; cette époque vit briller :

Dans l'éloquence : Cicéron, Hortensius, César.

Dans la poésie : Horace, Virgile, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Lucain, Lucrèce, Pétrone.

Dans la tragédie : Ovide et Sénèque.

Dans la comédie : Plaute et Térence.

Dans la satire : Perse et Juvénal.

Dans l'histoire : Jules César, Salluste, Tite-Live, Quinte-Curce, Cornelius-Nepos, Valère-Maxime, Florus, Justin, Diogène Laërce, Suétone, Tacite, Plutarque; Josephe et Flavius Josephe, historiens juifs.

Dans la philosophie : Sénèque, Pline le Jeune.

Dans la médecine : Antonius, Musa, Cornelius Celsus.

Dans la géographie : Strabon, Pomponius Mela, Pline le Naturaliste.

Dans les arts : Vitruve, architecte ; Marcus Ludius, peintre ; Discoride, Agathopus, Cneïus et Evodus, graveurs.

Pour les détails, voyez les *Enigmes littéraires* de M. Lévi.

### 254. — LA CAMPANIE.
Histoire Romaine.

La Campanie (aujourd'hui Terre de Labour) était une province de l'Italie, bornée au nord

par le Latium, à l'ouest par la Méditerranée, au sud par la Lucanie, et à l'est par le Samnium, dont une chaîne de montagnes la sépare. Cette délicieuse contrée produisait des vins exquis, des blés, des fruits de toute espèce, des huiles et des parfums. Dans les derniers temps de la république, elle était couverte de riches maisons de campagne, retraites des plus illustres Romains.

Ses villes principales étaient Falerne, Arpinum, Minturnes, Cumes et Capoue.

Falerne produisait des vins fort célèbres.

Cumes est renommée pour avoir été la demeure d'une sybille fameuse, et le lieu où Énée aborda en Italie ; c'est aussi à Cumes que mourut Tarquin le Superbe. Près de cette ville, étaient encore situées ces campagnes ardentes, fameuses dans l'antiquité : ce sont des champs qui produisaient du soufre, et où l'on voit souvent errer des flammes pendant la nuit.

Minturnes, située au dessus de l'embouchure du Liris, est connue par le danger qu'y courut Marius, lorsque, réfugié dans les roseaux, il vit approcher un esclave pour l'assassiner.

Arpinum, célèbre pour avoir donné naissance à Marius et à Cicéron.

Capoue, l'une des villes les plus célèbres et les plus florissantes de l'Italie : la fertilité de son sol et la beauté de son climat y attirèrent beaucoup de richesses, et contribuèrent ainsi à

rendre ses habitants mous et efféminés. Lorsque Annibal, après la journée de Cannes, s'avança vers Capoue, les habitants, craignant de lui résister, trahirent les Romains et ouvrirent leurs portes à l'ennemi : mais l'armée carthaginoise, amollie par les plaisirs pendant un hiver qu'elle passa dans cette ville, fut réduite à fuir devant les Romains.

## 255. — HÉRODOTE.

**Histoire Grecque (5e siècle avant J.-C.).**

Hérodote, le père de l'histoire, naquit à Halycarnasse (1), dans la Carie, l'an 484 avant J.-C. Son pays était en proie à la tyrannie; il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos (2), d'où il voyagea en Égypte, en Italie et dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il fit chasser le tyran Lygdanus; mais ce service important éveilla contre lui la jalousie de ses concitoyens; il fut obligé de passer en Grèce. Pour s'y faire connaître, il se présenta aux jeux olympiques, et y lut son histoire; elle fut tellement applaudie, qu'on donna le nom des neuf muses aux neuf livres qui la composent. On reproche à Hérodote trop de confiance à des fables ridicules.

(Voyez les *Esquisses littéraires*.)

(1) Ville de Carie. (2) Archipel.

## 256. — MARCELLUS.

**Histoire Romaine (3e siècle).**

Marcellus, célèbre général romain, fit la guerre avec succès contre les Gaulois, et tua de sa propre main le roi Viridomare. Ayant eu ordre de passer en Sicile, il assiégea Syracuse (1) par terre et par mer. Le savant mathématicien Archimède en retarda la prise pendant trois ans par des machines qui détruisaient les ouvrages des assiégeants. Cependant la ville fut obligée de se rendre. Marcellus avait surtout recommandé qu'on épargnât Archimède; un soldat fut chargé de le lui amener. Le savant, occupé dans son cabinet à combiner de nouveaux plans, ignorait encore la prise de Syracuse; il demanda quelques instants pour achever l'opération commencée; mais le soldat, sans rien entendre, le perça de son épée, l'an 208 avant J.-C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain, qui lui fit élever un monument. Marcellus empêcha le pillage de Syracuse, mais il fit transporter à Rome tous les objets d'art et les richesses qu'elle renfermait.

Le général ne signala pas moins sa valeur contre Annibal, qu'il vainquit deux fois sous les murs de Nole (2). Il mérita d'être appelé *l'épée*

(1) Sicile. (2) Terre de Labour.

*de la république.* Ses succès lui suscitèrent des envieux; un tribun l'accusa devant le peuple; mais il se justifia par le récit de ses exploits. Le lendemain, il fut élu consul pour la cinquième fois. Une imprudence, peu digne d'un si grand homme, lui coûta la vie; il s'avança à la découverte, presque sans escorte, jusqu'auprès du camp d'Annibal, et périt dans une embuscade, à soixante ans, l'an 207 avant J.-C. Annibal le fit enterrer avec pompe.

### 257. — THERMES. — VIRGILE, OVIDE, HORACE.

Histoire Romaine.

Les thermes étaient des bains d'eau chaude, publics ou particuliers (*thermos* signifie chaud). Il y en avait un très-grand nombre dans Rome et dans toutes les villes de l'Italie. Le luxe et la magnificence des empereurs en firent des palais somptueux. On peut juger du genre d'architecture de ces monuments par les restes de l'ancien palais des thermes, bâti par l'empereur Julien, à son passage dans la Gaule. Voyez 73.

Virgile (Publius Virgilius Maro), surnommé le prince des poëtes latins, naquit près de Mantoue (1), l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre. Sa muse s'exerça d'abord dans le genre pastoral; il composa sa première Églogue en

(1) Nord de l'Italie.

l'honneur d'Auguste, qui lui avait rendu son patrimoine, dont il s'était vu injustement dépouillé : cette pièce fit connaître son talent. Après ses Bucoliques, ouvrage délicieux de grâce, de naturel et d'élégance poétiques, Virgile entreprit les Georgiques, le poëme le plus travaillé de tous ceux qu'il a laissés, véritable chef-d'œuvre de poésie latine. Il consacra ensuite onze ans de sa vie à son Enéide; mais, voyant approcher sa fin sans y avoir apporté les corrections qu'il jugeait nécessaires, il ordonna que son ouvrage fût jeté au feu, ordre qu'heureusement on n'éxecuta point; le monde aurait perdu une admirable épopée. Virgile mourut à Brindes (1), l'an 19 avant J.-C., à cinquante-un ans. Sa santé avait toujours été chancelante. Il eut pour amis Auguste, Mécène, Horace et tous les grands hommes de ce siècle; ses talents et la faveur dont il jouissait lui firent aussi beaucoup d'ennemis. On a blâmé Virgile d'avoir trop loué Auguste; mais la reconnaissance et l'amitié qui l'attachaient à l'empereur peuvent lui servir d'excuse. Virgile fut enterré sur le mont Pausilippe (2).

Ovide, chevalier romain, né à Salmone (3), l'an 43 avant J.-C., étudia à Rome et à Athènes; il devint l'un des poëtes les plus remarquables de ce siècle : Auguste l'exila à Tomes

(1) Terre d'Otranie. (2) Près de Naples. (3) Abruzzes.

sur le Pont-Euxin, sans que la vraie cause de sa disgrâce ait jamais été bien connue. Auguste mourut, et Tibère ne rappela point Ovide, malgré les prières et les basses flatteries du poëte; il mourut dans ses regrets à cinquante-sept ans, après en avoir passé sept dans ce séjour qu'il abhorrait.

Les productions d'Ovide sont : 1° les Métamorphoses, ouvrage que l'on nomme son chef-d'œuvre ; 2° ses Fastes, où l'on découvre un beau talent à travers quelques négligences ; 3° les Tristes et les Élégies, pleines de grâces touchantes; 4° les Héroïdes; 5° l'Art d'aimer; 6° *Ibis* et des Fragments : il avait, dit-on, fait une tragédie, Médée, que l'on a perdue.

Horace naquit à Venuse (1) d'un affranchi, l'an 63 avant J.-C. Il fit de sérieuses études, et alla se perfectionner à Athènes. Brutus l'emmena avec ses légions ; mais Horace, dit-on, prit la fuite à la bataille de Philippe, et se consacra depuis tout entier aux lettres. Accueilli d'Auguste et de Mécène, il fut l'ami de Virgile.

Les ouvrages d'Horace sont : 1° des odes que l'on place au premier rang dans ce genre; 2° des satires et des épîtres ; 3° un Art poétique fort estimé.

### 258. — HOMÈRE.

Histoire Grecque ( 10e siècle).

Homère. Voyez l'énigme 243.

(1) Royaume de Naples, Basilicate.

On croit que ce grand poëte naquit près du fleuve Mélès, en Ionie.

Thétis, ou Téthys, était fille du Ciel et de la Terre, et femme de l'Océan qui en eut un grand nombre de nymphes appelées Océanitides. On la représente sur un char en forme de coquille, traîné par des dauphins.

Les Tritons, dieux marins, demi-hommes et demi-poissons, composaient la cour de Neptune, et soufflaient dans des conques marines.

Les Néréides, ou nymphes de la mer, au nombre de cinquante, etaient filles de Nérée et de Doris. Nérée était lui-même fils de Téthys et de l'Océan.

### 259. — CAMOENS.

Histoire du Portugal (16e siècle).

Louis de Camoëns, d'une ancienne famille de Portugal, naquit à Lisbonne en 1517. Il annonça dès sa jeunesse beaucoup d'ardeur pour la gloire et la poésie. Il parut à la cour, y essuya des disgrâces, et fut exilé à Santarem (1). Il obtint la permission de servir dans l'armée navale qui allait secourir Ceuta (2), et perdit un œil dans cette expédition. De retour dans sa patrie, et obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa (3) en 1553. Son humeur satirique lui fit beaucoup d'ennemis, et le vice-roi de Goa

(1) Estramadure. (2) Afrique, Maroc. (3) Indoustant.

l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y arrivant, et se sauva à la nage, tenant d'une main son poëme au dessus des eaux, et nageant de l'autre : ce poëme était *la Lusiade*. Cinq ans après, il revint à Goa, puis en Europe, où il passa le reste de sa vie dans une pénible indigence, malgré les louanges et les honneurs décernés à ses talents. On raconte qu'un fidèle esclave, qui l'avait suivi des Indes, allait mendier le soir dans les rues de Lisbonne le pain de son maître.

Camoëns termina en 1579 sa vie glorieuse et agitée : il avait 62 ans.

Son poëme de la Lusiade a pour sujet les découvertes de Vasco de Gama, qui le premier doubla le cap de Bonne-Espérance : ce terrible cap y est personnifié sous le nom du *géant Adamastor*. L'histoire d'Inès de Castro forme un touchant épisode. On reproche à Camoëns l'alliance monstrueuse des divinités de la fable avec les saints du christianisme; mais ces défauts tenaient encore à son siècle. On a aussi de Camoëns un recueil de poésies diverses.

### 260. — SIDON, TYR, ILION, BALBEC, PALMYRE.

Sidon fut fondée, selon Moïse, par Sidon, fils de Chanaan, qui lui donna son nom; elle fut la métropole de la Phénicie avant la fondation de Tyr. Elle passa successivement sous la domi-

nation des Perses, des Macédoniens, des rois de Syrie, et enfin des Romains. Sidon fut ravagée par Ochus, roi de Perse; mais, sortie de ses ruines, elle reçut pour roi, de la main d'Alexandre, Abdolonyme, choisi par Éphestion. Cette ville a donné naissance au philosophe Zénon, chef des stoïciens. — Sidon se nomme aujourd'hui Séide; elle fait partie de la Turquie d'Asie; son commerce est assez florissant.

Tyr, la principale ville de la Phénicie, fut longtemps célèbre; son origine est fort ancienne: on la fait remonter à Agénor, au 17e siècle avant J.-C. Elle fut gouvernée par des rois puissants; son commerce était immense, et la pourpre de Tyr servait d'ornement à tous les rois du monde. Les vaisseaux phéniciens couvraient les mers, et fondaient sur tous les parages de riches et puissantes colonies; telles sont: Gadez, en Espagne, aujourd'hui Cadix; Carthage, en Afrique, fondée par Didon, sœur de Pygmalion. Tyr fut assiégée, en 720, par Salmanazar. Nabuchodonosor la prit en 586; elle fut détruite de fond en comble; mais on la rebâtit dans une île voisine qu'Alexandre prit à son tour après un siége de sept mois. Tyr se soutint encore par le commerce; cependant la fondation d'Alexandrie lui porta un coup fatal. Elle se nomme aujourd'hui Tsour, et fait partie de la Turquie.

Ilion. C'est le nom poétique de Troie, à cause

de la forteresse qui se nommait *Ilium*. Cette ville est célèbre par le siége de dix ans qu'elle soutint contre les Grecs au 13e siècle ; elle fut prise enfin, réduite en cendres, et rayée à jamais de la liste des cités.

Les chants d'Homère ont surtout illustré la ville de Troie.

Balbec, ou Héliopolis, était en Syrie, près du Liban; elle fut célèbre par son temple du Soeil : ses ruines en attestent encore la grandeur et la magnificence.

Palmyre ou Tadmor, ville de Syrie, bâtie par Salomon; elle eut pour roi, au 3e siècle, Odenat, dont la veuve Zénobie fut vaincue par Aurélien. Palmyre tomba dès lors sous la domination romaine.

Voyez le n° 230.

### 261. — VASCO DE GAMA.

**Histoire de Portugal ( 15e siècle ).**

Camoëns, dans son poëme de *la Lusiade*, chante la découverte du passage vers les Indes par le sud de l'Afrique.

Vasco de Gama, navigateur portugais d'une famille illustre, avait été chargé par Emmanuel, en 1497, de tenter cette entreprise. Il côtoya l'Afrique jusqu'à l'extrémité méridionale, où le *cap des Tempêtes*, découvert par Diaz dans le même siècle, repoussait les vaisseaux. Gama

parvint à doubler ce cap redoutable, et lui donna le nom de *Bonne-Espérance*, parce que dès lors il conçut l'espoir d'aller aux Indes. En effet il y aborda; et ce voyage ouvrit au commerce portugais une route longtemps cherchée. Quelques années auparavant, Colomb avait découvert l'Amérique.

Vasco de Gama, dans son second voyage, parvint à former des établissements à Mozambique (1) et à Sofala (2). Il revint à Lisbonne avec treize vaisseaux chargés de richesses, après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois. En 1524, la cour de Portugal nomma Vasco de Gama vice-roi dans l'Inde.

Il mourut peu après son arrivée à Cochin (3).

Pour Camoëns, voyez l'énigme 259.

### 262. — LE MESCHACEBÉ.

#### Géographie.

Le Mississipi, ou Meschacebé (père des eaux), fleuve de l'Amérique septentrionale, prend sa source près du lac des Bois. Il se dirige au sud, arrose la Louisiane, reçoit un grand nombre d'affluents, dont les principaux sont: le Missouri, la rivière des Illinois, l'Ohio, l'Arkansas, la rivière Rouge; et après un cours d'environ douze cents lieues, il se jette dans le golfe du Mexique, où il forme le delta du Mississipi. La largeur

(1) Côte est d'Afrique. (2) Nord de Mozambique. (3) Indes.

et la profondeur de ce fleuve varient beaucoup ; ce qui en rend la navigation difficile. Il submerge ses bords deux fois par an. Les deux rives du Mississipi offrent un aspect fort différent : sur la rive occidentale, des savanes se déroulent à perte de vue; sur l'autre bord, les végétaux et les animaux de toutes sortes répandent l'enchantement et la vie.

Les tribus sauvages qui habitent ces régions sont : les Osages, les Sioux, les Panis, les Illinois, les Chactas, les Natchez et les Creeks.

### 263. — RÉMUS ET ROMULUS.

Histoire Romaine (8e siècle).

Romulus. Voyez le nº 79.

La naissance de Romulus est obscurcie par des fables. Né, ainsi que Rémus, de Rhéa, fille de Numitor, tous deux furent exposés sur le Tibre par les ordres de leur oncle Amulius. Ce prince avait usurpé le trône d'Albe sur Numitor son frère; il fit mourir Lausus, fils de ce dernier, et força Rhéa Sylvia, sœur de Lausus, de se consacrer au culte de Vesta. Néanmoins, Rhéa mit au monde deux jumeaux, que l'on dit fils du dieu Mars. Ces deux enfants, exposés sur le Tibre, furent recueillis par Fautulus, intendant des bergers du roi; il les porta à sa femme Acca Laurentia, qui les nourrit. On lui avait donné le nom de *louve*, à cause de ses mauvaises mœurs; ce qui fit inventer la fable

que Rémus et Romulus avaient été allaités par une louve.

### 264. — HENRI IV ET GRÉGOIRE VII.

Histoire d'Allemagne et des Papes.

Henri IV, de la maison de Franconie-Salique, fils de Henri III, lui succéda à la couronne impériale en 1056, à l'âge de six ans. Sa mère Agnès, femme habile et courageuse, gouverna pendant les premières années de ce règne. A treize ans, Henri prit les rênes de l'État, se montra digne du trône, et battit les Saxons révoltés. Il réprima en Allemagne une foule d'abus que la féodalité y avait introduits.

Mais, pendant ce temps, l'Italie changeait de face; le pape Alexandre II étant mort en 1073, les Romains élurent Hildebrand (fils d'un charpentier), qui prit le nom de Grégoire VII. C'était un homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, d'un génie ferme, et zélé jusqu'à l'emportement. L'empereur envoya un évêque confirmer son élection.

Les empereurs possédaient le droit d'investiture; Henri IV fut accusé de simonie, et Grégoire s'opposa à cet abus. Henri fit déposer le pape à la diète de Worms (1) en 1076, et le fit enfermer dans une tour. Alors éclatèrent ces fameuses querelles entre l'Empire et le saint-

(1) Département du Bas-Rhin.

siége. Henri IV, excommunié, menacé de perdre sa couronne, alla trouver le souverain pontife à Canosa (1), et n'en obtint l'absolution qu'après une pénitence de trois jours, et aux conditions les plus humiliantes; enfin Grégoire le fit déposer en 1077. L'empereur battit et tua son compétiteur, et fit déposer à son tour le pape son ennemi. Peu après, Grégoire mourut à Salerne (2).

Le malheureux Henri vit se révolter contre lui ses deux fils, Conrad et Henri V; battu par ce dernier, errant et fugitif, il mourut à Liége (3) en 1106, après avoir envoyé à ce fils coupable son épée et son diadème.

Le pontificat de Grégoire VII est célèbre par l'accroissement de la puissance ecclésiastique, et par le commencement des guerres entre l'Allemagne et l'Italie.

(Voyez l'*Histoire de France*, l'*Histoire générale.*)

## 265. — THÉMISTOCLE ET EURIBIADE.

Histoire Grecque (5e siècle).

Thémistocle, célèbre général athénien, fils de Néocle, fut déshérité par son père, à cause des désordres de sa jeunesse. Pour effacer cet

(1) Près de Rome. (2) Royaume de Naples. (3) Pays-Bas.

outrage, il se consacra tout entier au salut de la république.

Xercès menaçait la Grèce; il avait passé les Thermopyles et ravageait l'Attique ; Thémistocle, par ses talents et son ambition, se plaçait à la tête des Athéniens; il avait gagné les oracles, ou les avait interprétés selon ses vues. Une flotte considérable fut rassemblée par ses soins, et tous les Athéniens, abandonnant leur ville, se réfugièrent dans leurs vaisseaux ; les Spartiates y avaient joint les leurs, et Euribiade, leur chef, aspirait au commandement. Thémistocle, sentant tout le danger d'une division, y renonça pour lui-même ; mais Euribiade, homme sans talents, rejetait les conseils de Thémistocle ; il poussa même l'emportement jusqu'à lever le bâton sur lui : *Frappe, mais écoute!* dit l'Athénien. Cette modération désarma son rival, qui se laissa depuis guider par ses lumières. Thémistocle eut tout l'honneur de la victoire de Salamine, remportée sur les Perses. Il profita de son crédit pour établir une marine puissante; mais on méconnut ses services, et il fut banni par l'ostracisme. C'est alors qu'il se réfugia près d'Artaxercès, qui le combla d'honneurs et de richesses, et voulut lui confier le commandement d'une armée.

Forcé de marcher contre sa patrie, ou de déplaire à son bienfaiteur, Thémistocle s'empoisonna à 65 ans, l'an 464 avant J.-C.

## 266. — HIPPOCRATE.

Histoire Grecque ( 5e siècle ).

Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit dans l'île de Cos (1) l'an 460 avant J.-C. Ce grand homme consacra ses talents au salut des Grecs, affligés d'une peste affreuse. La Perse elle-même fut atteinte de ce fléau, et le roi Artaxercès Longue-Main députa des ambassadeurs à Hippocrate pour le gagner par les plus brillantes promesses et les plus magnifiques présents. Ces séductions furent impuissantes ; le savant répondit qu'il n'avait ni besoins ni désirs, et qu'il se devait à sa patrie.

Hippocrate contribua beaucoup à délivrer les Athéniens du fléau qui les moissonnait. Pour honorer ses vertus et ses talents, on lui éleva des autels après sa mort. Il vécut plus d'un siècle, et conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit.

## 267. — TARQUIN ET LA SIBYLLE.

Histoire Romaine ( 6e siècle avant J.-C. ).

C'est sous Tarquin le Superbe que furent découverts les oracles des Sibylles. Une vieille femme se présenta un jour à lui avec neuf

(1) Près de l'Ionie.

livres qui contenaient ces oracles ; elle lui proposa de les lui vendre pour une certaine somme que le roi trouva trop élevée. Elle se retira, brûla trois livres, et revint ensuite proposer les six autres pour le même prix ; ayant éprouvé un nouveau refus, elle en brûla trois encore. Enfin cette femme fit une dernière offre des trois qui restaient, toujours pour le même prix. Tarquin, craignant qu'elle ne les anéantît comme les autres, les acheta et les remit au souverain pontife. Ces livres, que l'on consultait dans les occasions difficiles, n'étaient connus que du chef de la religion.

Tarquin le Superbe, parent de Tarquin l'Ancien, avait épousé Tullia, fille de Servius Tullius. Il régna par le meurtre de son bienfaiteur, et se défit, sous divers prétextes, des citoyens les plus considérables. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Ce prince fit, dit-on, construire le Capitole, déjà commencé précédemment. Il s'occupait du siége d'Ardée (1), lorsque la révolution éclata dans Rome. Toute sa famille fut condamnée à l'exil ; Tarquin fit de vains efforts pour reconquérir le sceptre. Il se retira chez Porsenna, qui l'abandonna bientôt ; et néanmoins Tarquin continua la guerre pendant treize ans. Vaincu et délaissé, il mourut à Cumes (1), à l'âge de 90 ans.

(1) Près de Rome. (2) Campanie.

## 268. — ARISTIDE.

Histoire Grecque (5e siècle).

Aristide le Juste, célèbre Athénien, eut pour rival Thémistocle. Tous deux, doués de grands talents, rendirent de glorieux services à l'État; mais l'un était plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre, dévoré d'ambition, ne pouvait souffrir de rivaux.

Thémistocle, par ses intrigues, fit condamner à l'ostracisme le vertueux Aristide. C'est alors qu'un paysan, ne connaissant pas celui-ci, le pria d'écrire sur sa coquille le nom d'Aristide, et répondit à sa demande sur les torts de l'accusé: — *Je suis las de l'entendre appeler le Juste.* — *Puissent les Athéniens*, dit Aristide en quittant la ville, *n'avoir jamais à se repentir de leur injustice!* Bientôt après, les dangers de l'Etat le firent rappeler; il offrit ses services à Thémistocle, et tous deux, oubliant leur inimitié, travaillèrent de concert au salut de la république. Aristide se distingua dans plusieurs batailles, et plusieurs fois fut chargé de l'administration.

Il mourut si pauvre, que l'État se vit obligé de subvenir à ses funérailles et de prendre soin de sa famille. Aristide fut un des plus grands hommes de son siècle.

L'ostracisme était une sorte d'exil qui ne flétrissait pas un citoyen; seulement, lorsque ses talents ou son ambition portaient ombrage, le

peuple s'assemblait pour le condamner à quitter la ville. On écrivait sur une coquille le nom de l'accusé; d'où est venu le mot *ostracisme* (coquille).

### 269. — RICHARD ET LÉOPOLD.

Histoire d'Angleterre (12e siècle).

Richard Cœur-de-Lion. Voyez le n° 237.

Ce prince, revenant de la troisième croisade, essuya une tempête qui dispersa ses vaisseaux. Il crut pouvoir traverser impunément l'Allemagne pour revenir dans ses États. Arrivé sur le territoire de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé au siége d'Acre, il prit grand soin de se déguiser; néanmoins il fut reconnu dans une auberge, où il tournait la broche sous l'habit d'un paysan. Léopold le livra à Henri VI, qui le retint deux ans prisonnier.

### 270. — THÉSÉE ET ÉGÉE.

Histoire Grecque, temps fabuleux (14e siècle).

Égée, roi d'Attique et mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crète pour être la proie du Minotaure, avec six autres jeunes garçons et sept jeunes filles. Minos, ayant vaincu Égée, lui avait imposé ce tribut; mais Thésée nourrissait l'espoir de tuer le Minotaure.

Égée avait ordonné aux matelots de déployer à leur retour une voile blanche, si son fils sortait du labyrinthe. Thésée triompha du monstre;

mais il mit tant de précipitation dans son départ, qu'on oublia d'échanger pour une blanche la voile noire qui décorait le vaisseau. Quand le vieillard découvrit au loin ce signe funèbre, il ne douta pas de la mort de son fils, et de douleur se précipita dans la mer, qui prit le nom de mer Égée. C'est aujourd'hui l'Archipel.

(Thésée. Voyez les nos 97 et 238.)

### 271. — HÉRO ET LÉANDRE.

**Histoire Grecque, temps fabuleux.**

Héro, prêtresse de Vénus, habitait sur les bords de l'Hellespont (1). Léandre, jeune homme d'Abydos (de l'autre côté du détroit), s'était épris de la belle prêtresse; mais leurs parents s'opposaient à leur union. Léandre attendait tous les jours le coucher du soleil pour aller visiter sa bien-aimée. Il traversait le détroit à la nage, aux lueurs d'un fanal qu'Héro allumait au haut d'une tour. Un soir, l'orage s'étant élevé, le fanal s'éteignit, et Léandre périt dans les flots. La mer porta son corps au pied de la tour; le lendemain, Héro, l'ayant reconnu, se précipita dans la mer.

### 272. — ARMURES.

1° Une chouette, — aux Athéniens (l'oiseau de Minerve).

(1) Aujourd'hui Dardanelles.

2° Une épée, — aux Celtes (symbole de la guerre).

3° Une aigle, — aux Romains (aigle, roi des oiseaux ; audace et force ).

4° Une tête de cheval, — aux Carthaginois.

5° Un cheval bondissant, — aux Saxons (emblème de la guerre).

6° Un lion, — aux premiers Français (la force).

7° Un ours, — aux Goths (l'ours vient surtout du Nord).

8° Une mort, — aux Thraces.

9° Deux clefs, — aux chefs des Druides (seuls maîtres des trésors de la science et de la religion).

### 273. — JEAN-SANS-PEUR.

Histoire de France (15e siècle).

Jean-sans-Peur, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon (1) en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis (2), en 1393, contre Bajazet, vainqueur en cette journée. Le comte de Nevers y fut fait prisonnier, et paya une forte rançon pour sa liberté. Il succéda, en 1404, aux états de Philippe le Hardi, son père, et vint à la cour de France pour y exciter des troubles. Il se fit le chef d'une faction opposée à celle des armagnacs ou orléanistes, et Louis d'Orléans fut assassiné par ses ordres (1407).

(1) Côte-d'Or. (2) Turquie, ou Bulgarie.

Jean-sans-Peur osa avouer hautement son crime, et l'orateur Jean Petit en fit l'apologie. Néanmoins le duc de Bourgogne eut à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les partisans de son ennemi. Les deux factions, tour à tour puissantes, commettaient les plus grands désordres. Jean-sans-Peur, ayant surpris Paris en 1418, fit un horrible massacre de tous les orléanistes.

L'année suivante, il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII; une entrevue fut ménagée entre les deux princes sur le pont de Montereau. Chacun s'y rendit avec dix chevaliers; mais Jean-sans-Peur y fut assassiné sous les yeux du dauphin, en 1419, par Tanneguy du Châtel; le duc de Noailles, qui voulut défendre son maître, périt comme lui. Charles tomba sans connaissance.

Il n'est pas prouvé que ce crime fut son ouvrage; pourtant il n'est pas certain qu'il y soit demeuré complétement étranger.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

### 274. — CAIUS DUILIUS.

Histoire Romaine (3e siècle avant J.-C.).

Caïus Duilius, consul romain, inventa une machine appelée *corbeau.* Duilius ayant, à l'aide de cette invention, remporté une victoire navale sur les Carthaginois, les Romains lui élevèrent une colonne rostrale (ainsi nommée parce

qu'on y attacha les éperons des navires pris sur l'ennemi) ; le sénat lui accorda en outre l'honneur du premier triomphe naval, et la permission particulière de se faire accompagner par un joueur de flûte et un homme portant un flambeau

Duilius vivait au 3e siècle avant J.-C., pendant la première guerre punique.

### 275. — GUILLAUME TELL. — GESSLER.

Histoire de la Suisse (14e siècle).

La Suisse était depuis le onzième siècle sous la domination des empereurs d'Allemagne. Albert d'Autriche, fils de Rodolphe de Hapsbourg, la possédait au commencement du quatorzième siècle, et voulait en faire une principauté pour un de ses enfants : ses gouverneurs y exerçaient une tyrannie insupportable. Trois cantons, Uri, Unterwald, Schwitz (1), formèrent une ligue secrète, conduite par Melchtal, Stauffacher et Walter Fürst. Pendant ce temps, Gessler, gouverneur d'Uri, s'avisait d'un nouveau genre d'outrage : ayant fait placer son bonnet au bout d'une perche, il ordonna, sous peine de la vie, qu'on rendît à ce bonnet les mêmes honneurs qu'à sa personne.

Un des conjurés, Guillaume Tell, refusa d'obéir : le gouverneur le condamna à être

(1) Au centre de la Suisse.

pendu ; et cependant il promit de faire grâce, si le coupable, qui passait pour un archer très-habile, abattait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père, tremblant, tira, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Gessler, apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire. — *T'en percer*, dit-il, *si j'avais tué mon fils !*

La révolte éclata bientôt ouvertement ; Gessler fut tué et la Suisse libre (1308). Elle se divisait alors en treize cantons ; elle en contient aujourd'hui vingt-deux, plusieurs ayant été depuis réunis.

### 276.— ASTER ET PHILIPPE.

Histoire de Macédoine (4e siècle).

Philippe. Voyez le n° 142.

Aster, citoyen d'Amphipolis (1), archer très-habile, vint offrir ses talents à Philippe, roi de Macédonie. Il se vantait de ne jamais manquer les oiseaux à la volée. — *Je te prendrai*, dit le roi, *quand je ferai la chasse aux oiseaux*. Aster, piqué de ce refus, se jeta dans Méthone (2), que Philippe assiégeait ; il décocha à ce prince une flèche, avec ces mots : *A l'œil droit de Philippe*, et lui creva l'œil en effet. Le roi lui renvoya la même flèche avec cette autre inscription :

(1) Macédoine. (2) Macédoine.

*Si Philippe prend la ville, Aster sera pendu.* Méthone fut prise, et l'archer puni de mort.

### 277. — ÉRATOSTHÈNES. — PITHÉAS.

Histoire des découvertes (2e et 4e siècles).

Ératosthènes, Grec cyrénien, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 194 ans avant J.-C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, etc. On lui donna le nom de Cosmograhe, d'Arpenteur de l'Univers, de second Platon. Il trouva, le premier, la manière de mesurer la grandeur et la circonférence de la terre. Parvenu à l'âge de 80 ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim.

Pithéas, philosophe marseillais du 4e siècle, se rendit habile dans l'astronomie, la philosophie, les mathématiques et la géographie. Il entreprit un voyage de découvertes dans lé Nord, parcourut une partie des côtes de l'Océan; s'avança jusqu'à l'Islande, qu'il nomma Thulé, et pénétra ensuite dans la mer Baltique. Il fit la distinction des climats et de la longueur des jours selon la latitude.

Pithéas est non-seulement l'un des navigateurs les plus remarquables de l'antiquité, mais le plus ancien écrivain gaulois qui nous soit connu. Tous les géographes ne sont pas d'accord sur la situation de l'ancienne Thulé; quelques-uns la placent parmi les Orcades;

mais l'opinion la plus générale est pour l'Islande.

Ptolémée, astronome du 2e siècle après J.-C., est connu par son système planétaire, qui plaçait la terre au centre de l'univers. Cette opinion a prévalu jusqu'à ce que la vérité eût été démontrée par Copernic et Galilée au 16e siècle.

Ptolémée était de Peluse (1), et florissait sous le règne d'Adrien et de Marc-Aurèle.

### 278. — PAUL EMILE. — PERSÉE.

Histoire Romaine ( 1er siècle avant J.-C. ).

Paul Émile, surnommé le Macédonique, général romain, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens ; dans le second, il vainquit Persée, roi de Macédoine, et réduisit son royaume en province romaine.

On raconte que Paul Émile, près de partir pour cette guerre, allant faire ses adieux à sa famille, trouva sa petite-fille tout en pleurs; il voulut savoir le sujet de ses larmes : — *Ne voyez-vous pas*, lui dit-elle, *que Persée est morte?* Sa petite chienne, nommée Persée, venait de mourir. Paul Émile regarda cette puérile circonstance comme d'un bon augure.

Lorsqu'il revint à Rome, on lui décerna pendant trois jours les honneurs du triomphe :

(1) Nord de l'Égypte.

Persée en était le triste ornement ; le héros le consola de sa défaite, et pleura même avec lui. De tous les trésors de Persée, il ne conserva que sa bibliothèque. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J.-C.

Persée, dernier roi de Macédoine, successeur de Philippe, son père, déclara la guerre aux Romains, qu'il vainquit d'abord près du Pénée (1) ; mais il fut ensuite vaincu par Paul Émile, et conduit prisonnier à Rome. Ce malheureux prince mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J.-C.

## 279. — LOUISE DE SAVOIE ET MARGUERITE D'AUTRICHE A CAMBRAI.

**Histoire de France ( 16e siècle ).**

François Ier et Charles-Quint étaient continuellement en guerre. La duchesse d'Angoulême, mère du roi de France, et Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, réglèrent à Cambrai (2), en 1529, les conditions d'un traité qui conserva le nom de *Paix des Dames.*

Louise de Savoie, fille de Philippe II, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, épousa Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, arrière-petit-fils de Charles V le Sage. Elle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle perdit son époux ; elle se retira alors au château de

(1) Thessalie. (2) Flandre.

Cognac (1), où elle s'occupa de l'éducation de ses deux enfants, François et Marguerite. Quelque temps avant l'avénement de François Ier au trône, la duchesse sortit de sa retraite et parut à la cour. Pendant l'expédition du roi en Italie, elle fut nommée régente du royaume et dirigea mal l'administration ; car Semblençay, surintendant des finances, qui périt sur l'échafaud comme concussionnaire, dut son malheur aux déprédations de la reine-mère.

On sait que la défection du connétable de Bourbon fut encore son ouvrage : à force de vexations, elle l'avait réduit au désespoir.

Louise de Savoie, après avoir conservé jusqu'à la fin son ascendant sur l'esprit de son fils, mourut à Gréez, village du Gâtinais, en 1522, âgée de cinquante-quatre ans.

Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, était tante de Charles-Quint, et avait épousé Philibert, duc de Savoie, frère de Louise de Savoie. Elle fut gouvernante des Pays-Bas.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 280. — PRISE DE PONTOISE.

Histoire de France (15e siècle.)

Pendant les guerres du règne de Charles VII, les Anglais s'emparèrent de la ville de Pontoise (2), en 1435, par un singulier stratagème.

(1) Angoumois. (2) Seine-et-Oise.

C'était pendant l'hiver, et la neige couvrait la terre : ils se glissèrent pendant la nuit, vêtus de blanc, au moyen d'échelles blanches et de draps blancs, et ils escaladèrent les murs sans être aperçus.

### 281. — HENRI DE NAVARRE ET JEANNE D'ALBRET.

Histoire de France (16e siècle).

Henri d'Albret, roi de Navarre, fils de Jean d'Albret, avait épousé Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Il eut pour fille Jeanne d'Albret, mariée à Antoine de Bourbon, et qui devint mère d'Henri IV.

Henri fit revenir sa fille à Pau pour y faire ses couches, tandis que son mari faisait la guerre en Lorraine ; il avait fait son testament, et Jeanne désirait ardemment le connaître : Henri promit de le lui montrer si, pendant ses douleurs, elle lui chantait quelque chose, ne voulant pas, disait-il, que son enfant fût pleureur et rechigné. Jeanne d'Albret entonna en effet une chanson béarnaise qui commençait par ces mots : *Nouste Dame d'oü cap d'oü poun, adjudat me à daquest hore* (Notre-Dame du bout du pont, secourez-moi à l'heure qu'il est).

Henri d'Albret lui mit alors au cou une chaîne d'or avec une boîte qui contenait son testament : *Voici qui est à vous, et voici qui est à moi*, dit-il en emportant l'enfant, auquel il fit boire

quelques gouttes de vin de Jurançon, après lui avoir frotté les lèvres d'ail. Henri d'Albret mourut très-peu de temps après la naissance de son petit-fils.

Jeanne était une princesse sage et courageuse, qui aimait les sciences, écrivait bien en prose et en vers. Indignée de ce que les papes avaient donné aux Espagnols l'investiture de son royaume de Navarre, elle embrassa le parti des Huguenots, qu'elle soutint de tout son pouvoir.

Elle mourut à Paris, en 1572, à l'âge de quarante-quatre ans, au moment du mariage de son fils avec Marguerite de Valois. Sa mort donna lieu à de violents soupçons.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 282. — GABRIELLE DE VERGY.

### Histoire de France (12e siècle).

Aux siècles de la chevalerie, à cette époque du moyen-âge où les croisades occupaient l'Occident, les chevaliers, fidèles à leurs anciennes coutumes, choisissaient une *dame de leurs pensées*. Raoul de Coucy s'était dévoué au servage de Gabrielle de Vergy, épouse du sieur Fayel, seigneur du Vermandois (1). Raoul partit pour la terre sainte; mais, blessé mortellement dans un combat, il appela son fidèle écuyer, le chargea de porter son cœur à Gabrielle, avec

(1) District de la Picardie.

une lettre qu'il lui donna. L'écuyer, au retour de la croisade, voulut accomplir sa mission; comme il errait autour du château, il fut rencontré par le seigneur même, qui lui arracha la lettre et le cœur. Fayel conçut alors l'idée d'une horrible vengeance. Il prépara ce cœur, lui donna l'aspect d'un mets délicat, et le fit servir à sa femme. Quand elle en eut mangé, il lui montra la lettre et lui découvrit le fatal secret. Gabrielle, saisie d'horreur, jura que ce serait sa dernière nourriture; elle mourut peu de jours après.

### 283. — LES SEPT MERVEILLES, LES GRACES ET LES MUSES.

#### Mythologie Grecque.

Les sept merveilles du monde étaient :

1° *Le colosse de Rhodes*, statue d'Apollon placée à l'entrée du port; avait 135 pieds de haut, et les vaisseaux passaient entre ses jambes.

Démétrius Poliorcète avait assiégé Rhodes; mais Ptolémée, étant venu au secours des habitants, la délivra. Démétrius, en se retirant, leur abandonna les machines de guerre qu'il avait employées contre eux; les Rhodiens les vendirent, et du produit de cette vente élevèrent le fameux colosse. Il était en airain, et fut renversé par un tremblement de terre. Un juif,

qui en acheta les débris, en eut la charge de 900 chameaux.

2° *Le tombeau de Mausole*, en Carie (1), élevé par la reine Arthémise à la mémoire de son époux (4e siècle avant J.-C).

Mausole était roi d'Halycarnasse (2), et soumis à la Perse. Arthémise ne lui survécut que deux ans : elle mêlait tous les jours à sa boisson la cendre de Mausole. Le monument qu'elle lui consacra était de marbre blanc; les plus habiles sculpteurs concoururent à l'embellir.

3° *Les pyramides d'Égypte*, monuments gigantesques, élevés par les anciens rois d'Égypte pour leur servir de tombeaux. Elles étaient en assez grand grand nombre; mais trois surtout sont remarquables : on les voit encore près des ruines de l'ancienne Memphis. Chéopos et Chréphrem construisirent les principales.

4° *Le temple de Diane*, à Éphèse (3), brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre, par Érostrate, qui voulait immortaliser son nom. Ce temple fut rebâti plus magnifique.

5° *La statue de Jupiter Olympien*, chef-d'œuvre de Phidias; sculpté en or et en ivoire. Sa hauteur était de 75 pieds, et quoique assise sur un trône, la statue touchait presque à la voûte du temple.

6° *Les murs et les jardins de Babylone*, ou-

(1) Sud-ouest de l'Asie Mineure. (2) Ville de Carie. (3) Ouest de l'Asie Mineure.

vrage de Sémiramis. Ces fameuses murailles étaient assez larges pour que six chars y pussent marcher de front. Les jardins étaient suspendus dans les airs par des arcades très-élevées.

7° *Le labyrinthe d'Egypte.* C'était un enclos rempli de bois et de bâtiments disposés de telle façon, qu'une fois entré on n'en pouvait plus sortir. Celui-ci était près d'Arsinoé ; il se divisait en trois palais voûtés, dont chacun avait douze portes. L'enceinte intérieure contenait des appartements dont moitié était sous terre et moitié en dehors ; l'étage inférieur était consacré à la sépulture des rois et des crocodiles. On peut croire que ce labyrinthe était un temple au soleil ; il n'en reste que des débris.

On ajoute quelquefois aux merveilles du monde : *le phare d'Alexandrie*, *le palais de Cyrus*, *le temple de Salomon*, *la Minerve à Athènes*, *le Capitole*, *le Jupiter Ammon.*

Les trois graces, filles de Jupiter et de Vénus, d'autres disent d'Eurynome, étaient toujours à la suite de Vénus. On les nommait Thalie, Aglaé, Euphrosine. On les représente avec un air riant et les mains entrelacées.

Les muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, au nombre de neuf, babitaient le Parnasse, le Pinde ou l'Hélicon (1) :

1° *Clio*, son nom veut dire *gloire :* préside à

(1) Montagnes de la Grèce.

l'histoire. On la représente couronnée de laurier, un rouleau et un stylet à la main.

2° *Thalie*, veut dire *fleurie :* préside à la comédie et à la poésie champêtre. Elle tient d'une main un masque comique, de l'autre le *pedum* ou bâton pastoral.

3° *Melpomène*, veut dire *chanter* : préside à la tragédie. La figure austère, chaussée de cothurnes, d'une main le masque d'Hercule, de l'autre une massue.

4° *Euterpe*, veut dire *agréable :* préside aux instruments de musique, inventa la flûte. Elle tient une double flûte, et est environnée d'instruments.

5° *Terpsichore* (*divertissante*) préside à la danse. Elle paraît danser en s'accompagnant de la lyre.

6° *Erato* (*aimante*) : préside aux poésies légères. Elle a la physionomie riante, et paraît chanter en s'accompagnant de la cithare.

7° *Polymnie* (*beaucoup de savoir*) : préside à l'ode, inventa la lyre. Elle est enveloppée de son manteau, en méditant.

8° *Uranie* (*céleste*) : préside à l'astronomie. Elle est assise, tient un globe céleste d'une main, un compas de l'autre.

9° *Calliope* (*belle voix*) : préside à la poésie héroïque et à l'éloquence. Elle tient des tablettes et la trompette de la Renommée; près d'elle sont des couronnes de laurier.

## 284. — CONRADIN ET FRÉDÉRIC.

Histoire d'Italie ( 13e siècle ).

Conradin, fils de Conrad IV, était le dernier de la célèbre et malheureuse famille de Souabe Hohen-Staufen. Mainfroy, son oncle, usurpateur du royaume de Naples, avait été vaincu et tué à Bénévent par Charles d'Anjou, frère de St Louis. Conradin, ayant atteint l'âge de 18 ans, revendiqua ses droits, et vint avec son cousin Frédéric d'Autriche réunir contre Charles d'Anjou les anciens partisans de sa famille. L'infortuné jeune prince fut fait prisonnier et exécuté de la main du bourreau, avec son cousin Frédéric (1269). Cet acte de cruauté révolta les Napolitains contre Charles.

Monté sur l'échafaud, Conradin jeta son gant, comme un gage de l'investiture qu'il donnait à celui des ses parents qui voudrait le venger; ce gant fut porté à Pierre d'Aragon, qui avait épousé Constance, fille de Mainfroy. Ce prince devint l'instigateur secret des *Vêpres Siciliennes*.

Voyez le n° 171.
(Voyez l'*Histoire de France*.)

## 285 — PHILIPPE VI.

Histoire de France ( 14e siècle ).

La bataille de Crécy fut livrée entre les Anglais et les Français, sous les rois Edouard III

et Philippe VI, en 1346. Malgré la disproportion des forces, l'Anglais fut vainqueur, et la France y perdit trente mille hommes et le duc d'Alençon, principal auteur du désastre. Philippe de Valois, fugitif et blessé, arrive pendant la nuit à la porte du château de Broie (1) — *Qui vive?* demande la sentinelle. *Ouvrez, c'est la fortune de la France*, répond le roi. C'est, dit-on, à Crécy que l'artillerie fut pour la première fois employée.

Philippe VI, le premier de sa branche, était fils de Charles de Valois. A son avénement, il eut à combattre les prétentions d'Édouard III, qui, forcé d'abandonner ses espérances, devint l'ennemi du nouveau roi. Cette inimitié fut augmentée par l'hommage qu'Édouard fut obligé de rendre à son rival pour ses fiefs en France. Bientôt ce prince s'unit aux Flamands, que Philippe avait vaincus à Cassel (2), et vint porter la guerre dans le royaume. Il prit Calais (3), et gagna les batailles de l'Écluse (4) et de Crécy (5).

On ne peut refuser à Philippe de Valois de grandes qualités; mais il fut malheureux. Sous son règne, le Dauphiné fut réuni à la couronne. (Voyez l'*Histoire de France*.)

(1) Près d'Abbeville. (2) Flandre. (3) Département du Pas-de-Calais. (4) Flandre. (5) Picardie.

### 286. — OCTAVE, VIRGILE, HORACE.

Histoire Romaine (1er siècle).

Octave, voyez 253. Virgile et Horace, voyez 257.

Octave Auguste admettait souvent à sa table Horace et Virgile, ses auteurs favoris. Le premier avait une fistule lacrymale; le second l'haleine fort courte; aussi l'empereur disait-il plaisamment : *Je suis entre les soupirs et les larmes.*

### 287. — PLINE LE NATURALISTE.

ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Histoire Romaine (l'an 79 de J.-C.).

Le Vésuve, situé à trois lieues de Naples, dans une plaine délicieuse et fertile, s'élève comme une île à une hauteur perpendiculaire de 3,694 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce fut la première année du règne de Titus, et la soixante-dix-neuvième de l'ère chrétienne, que Pompéï, Herculanum et Stabie furent englouties. Pline l'aîné perdit la vie dans l'affreux désastre que causa cette éruption, l'une des plus terribles dont il soit fait mention dans l'histoire.

Pline l'ancien naquit à Véronne (1), d'une

(1) Lombardie.

famille illustre, porta les armes avec distinction, et occupa des emplois importants sous le règne de Vespasien. Néanmoins il trouva le temps de travailler à un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont été perdus. Lors de l'éruption du Vésuve, Pline commandait une escadre : il voulut s'approcher pour mieux contempler ce phénomène; mais les flammes et la fumée le suffoquèrent. Il périt à 56 ans, victime de son zèle pour la science.

### 288. — CLAUDIUS PULCHER.

**Histoire Romaine ( 3e siècle avant J.-C. ).**

Claudius Pulcher, consul romain l'an 249, perdit une bataille navale en Sicile, près de Lybibée, contre les Carthaginois, pendant la première guerre punique. Près de partir avec son armée, il apprit que les poulets sacrés n'avaient pas voulu manger, ce qui était d'un sinistre augure. Claudius jeta la cage à la mer, en disant : — *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* Cet acte de témérité découragea les soldats superstitieux, et le général, à son retour, fut déposé et condamné à l'amende. Claudius ne respectait pas plus sa patrie que sa religion.

### 289. — LE RHONE ET LE RHIN.

**Géographie.**

Pour le cours de ces fleuves, voyez le no 241.

Le Rhône prend sa source en Suisse, près du St-Gothard, traverse le Valais et le lac de Genève, entre en France, reçoit la Saône (1) à Lyon (2), et descend très-rapidement jusqu'à la Méditerranée, qui le reçoit.

Le Rhin prend sa source au St-Gothard, fait le tour de la Suisse, passe à Schaffouse, et c'est à Laufen qu'il forme ces fameuses cataractes, comptées parmi les plus belles du monde. Le Rhin se divise ensuite en plusieurs bras, qui vont se perdre dans la mer du Nord.

Boileau a immortalisé le passage du Rhin par Louis XIV. Qui ne connaît ces beaux vers :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux...

## 290. — LE SAINT-GOTHARD.

### Géographie.

Le St-Gothard, montagne de la Suisse formée par la chaîne des grandes Alpes, est élevé de 1,580 toises. De là se découvrent à la fois l'Italie au sud, la Suisse ou l'Helvétie au nord, et la France à l'ouest. (Dans la poésie, le St-Gothard est quelquefois nommé mont Adule.)

L'Italie, pour la beauté du climat, la richesse des productions, la délicieuse pureté de son ciel, peut être nommée la première contrée

(1) Autrefois Arar. (2) Ancienne Lugdunum.

de l'Europe. Si l'on y joint l'enchantement des souvenirs, la majesté de ses monuments, le génie de ses artistes, quel séjour semblera plus divin? L'existence politique de l'Italie est moins brillante.

L'Helvétie offre un aspect imposant, pittoresque: un sol pierreux et ingrat, des montagnes glacées, des vallées étroites, quelques végétaux du Nord, d'abondants pâturages, du gibier sur les hauteurs, des troupeaux dans les vallées, voilà toutes les ressources des habitants. Aussi voit-on la Suisse envoyer ses enfants dans les pays voisins, pour occuper leurs bras et soutenir leur vie.

La Suisse, aux 14e et 15e siècles, fut vraiment grande. Alors, tout récemment arrachée à la tyrannie, ses mœurs patriarcales, son amour pour l'indépendance, ses glorieux exploits contre l'Autriche et les ducs de Bourgogne, excitèrent l'admiration de l'Europe.

La France, quant à son climat, ses productions, son commerce, sa situation politique, l'industrie de ses habitants, etc., se place au premier rang parmi les nations européennes.

Trois fleuves s'échappent du St-Gothard : le Rhin, le Rhône, voy. 289, et le Tésin, qui descend vers l'Italie, traverse le lac Majeur, arrose, dans son cours de quarante-cinq lieues, Bélinzone, Buffalora et Pavie.

### 291. — DÉMOSTHÈNES.

Histoire Grecque (4e siècle avant J.-C.).

Démosthènes. Voyez le n° 145.

Si Démosthènes avait eu autant de bravoure que d'éloquence, peut-être que la Grèce n'eût pas encore été soumise.

Philippe avait gagné la bataille de Chéronée sur les Athéniens ; Démosthènes prit la fuite un des premiers; il jeta même ses armes pour fuir plus rapidement. Son vêtement s'étant accroché à des broussailles, il se crut poursuivi par l'ennemi, se jeta à genoux en demandant grâce, et reconnut enfin son erreur.

### 292. — L'INCONSTANCE.

Iconologique.

L'Inconstance est vêtue d'une robe couleur des vagues de la mer, parce que rien n'est plus inconstant que l'onde. La lune, dont les phases changent à tout moment, et dont la clarté douteuse prête aux objets des formes fantastiques, est l'astre de l'inconstance. Sous ses pieds est une écrevisse, animal bizarre et capricieux dans sa marche, tantôt rétrograde et tantôt ordinaire.

Les ailes de papillon rappellent l'insecte le plus volage, et le caméléon, dont la couleur varie selon les lieux et les circonstances où il se trouve, est l'emblème du changement.

## 293. — LOUIS XIV, Mme DE MAINTENON, RACINE.

Histoire de France (17e siècle).

Louis XIV, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda à son père, en 1643. Son règne, le plus long de la monarchie française, se divise en trois parties :

1° La jeunesse, de 1643 à 1661 : se termine à la mort de Mazarin ; est signalée par des troubles.

2° L'âge mur de Louis XIV, de 1661 à 1700, est une période non interrompue de gloire ; elle se termine à la succession d'Espagne.

3° Enfin la vieillesse de Louis XIV, de 1700 à 1715, fut marquée par des malheurs.

Pendant la première période, la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin excitent la ridicule *guerre de la Fronde*, dont le cardinal de Retz fut le héros. Pendant ce temps, le traité de Vestphalie (1) réglait les intérêts de l'Europe, et mettait fin aux guerres de religion. En 1659, le traité des Pyrénées acheva ce grand ouvrage, en terminant la guerre d'Espagne. Le roi y épousa l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV.

La deuxième période ne fut qu'une suite de victoires et de conquêtes. Trois grandes guerres,

(1) Aujourd'hui duché du Bas-Rhin,

celles d'Espagne, de Hollande, et la ligue d'Ausbourg (1), valurent au roi de France de nouvelles provinces, beaucoup de gloire, et des ennemis redoutables.

La fortune parut l'abandonner à la succession d'Espagne, qui dura treize ans; Ramilies et Malplaquet (2) rappelèrent nos plus funestes défaites. Pourtant le vœu de Louis XIV fut accompli, et son petit-fils fut placé sur le trône d'Espagne. Le grand roi mourut en 1715, accablé d'ans et de tristesse.

Son règne est la plus brillante époque littéraire de la France. Des hommes illustres dans tous les genres répandent sur ce siècle un éclat difficile à surpasser.

### GRANDS HOMMES.

Parmi les guerriers, on remarque : Condé, Turenne, Luxembourg, Vendôme, Villars, Vauban, Catinat, Villeroi, etc.

Les plus grands hommes de mer furent : Duquesne, Tourville, Dugay-Trouin, Jean Bart.

Les ministres sont : d'abord Mazarin; puis Fouquet, surintendant des finances; Colbert, qui lui succéda; Louvois, ministre; Molé, Le Tellier, Voisin, chanceliers.

Parmi les écrivains, on doit citer : Pascal, un des plus grands génies de la France; Mallebran-

(1) Ville de la Bavière. (2) Belgique.

che, métaphysicien; Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, Quinault, J.-B. Rousseau, poëtes.

Pour la littérature en général : La Motte Levayer, La Rochefoucault, St-Evremond, Arnault, Nicole, La Bruyère, Duclos, Balzac.

Dans les sciences : Ménage, Dacier, madame Dacier, Dablancourt, Perrault, etc.

Dans l'histoire : Saint-Réal, Fleury, Mézeray, Rapin de Thoyras, Rollin.

Dans le genre léger : Mme Deshoulières, Racan, Benserade, Ségrais, Boursault, Chaulieu; Mmes La Fayette, Scudéry, La Sablière, de Sévigné.

Dans l'éloquence sacrée : Bossuet, Fénélon, Fléchier, Bourdaloue, Massillon.

Enfin, parmi les artistes, on distingue : Lulli pour la musique; Le Poussin, Le Brun, Mignard, pour la peinture; Le Sueur, Girardin, Pujet, sculpteurs; Perrault, Mansard, Blondel, architectes; Le Nostre pour les jardins.

(Voyez les *Esquisses littéraires* de M. Lévi, et l'*Histoire de France* de l'auteur.)

## MADAME DE MAINTENON.

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1), était petite-fille du célèbre d'Aubigné, gentilhomme ordinaire de la chambre d'Hen-

(1) Maintenon, département d'Eure-et-Loir.

ri IV, et femme de Paul Scarron, d'une ancienne famille du parlement.

Veuve de cet homme difforme, impotent, maladif, d'un esprit burlesque et d'une fortune très-médiocre, madame de Maintenon, qui d'abord avait été chargée de l'éducation du duc du Maine, sut inspirer tout à la fois à Louis XIV tant de respect et de tendresse, que le roi l'épousa secrètement en 1686.

L'élévation de madame de Maintenon ne fut pour elle qu'une retraite; renfermée dans son appartement, elle se bornait à la société de deux ou trois dames retirées comme elle. Ce qui l'élève au dessus même de toutes les femmes de nos rois, c'est ce bel établissement de St-Cyr, dont elle eut la première idée, en faveur des filles nobles, mais sans fortune.

Après la mort de Louis XIV, madame de Maintenon se retira entièrement dans la maison de St-Cyr (1); elle y reçut, en 1718, la visite du czar Pierre, qui témoigna un grand empressement de la voir. L'auguste veuve mourut l'année suivante, à l'âge de 84 ans.

## RACINE.

Racine (Jean), né à la Ferté-Milon, en 1639, fut élevé à Port-Royal-des-Champs. Le savant Lancelot dirigea ses études; mais ses véritables

(1) Seine-et-Oise.

maîtres furent Sophocle et Euripide, avec lesquels il passait les jours et les nuits.

Après avoir fait sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans la carrière poétique en 1660, par une ode sur le mariage du roi, qui lui valut une gratification de 100 louis et un pension de 600 livres.

En 1664, il fit paraître sa première tragédie, intitulée *la Thébaïde*, ou *les Frères ennemis*. Il prit un vol plus élevé dans *Alexandre*, en 1666; enfin *Andromaque*, qui parut en 1668, annonça le successeur et le rival de Corneille.

Cependant quelques célébrités du siècle de Louis XIV se piquèrent de ne pas rendre justice à Racine. Une fameuse cabale s'éleva contre *Phèdre*; *Phèdre* triompha, et Racine fut témoin de son triomphe; mais il ne le fut pas de celui d'*Athalie*, et mourut sans avoir joui du succès de son plus admirable ouvrage. Il faut citer encore, parmi les pièces de Racine, *Esther*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *Bajazet*, et sa comédie des *Plaideurs*.

Racine était admiré des plus grands hommes de son siècle, et surtout de Louis XIV, qui lui témoignait l'intérêt le plus affectueux. Après toutes les bontés du roi, il est moins étonnant que Racine soit mort du chagrin ou de la crainte de lui avoir déplu.

Madame de Maintenon, touchée de l'éloquence avec laquelle Racine lui avait parlé de la misère

du peuple, en 1698, engagea son ami à faire un mémoire qui indiquât le mal et le remède. Le roi le lut ; et en ayant montré du déplaisir, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur, et celle de ne pas le défendre. Racine, plus faible encore, fut pénétré d'une douleur qui depuis le mit au tombeau.

Il fut enterré à Port-Royal, comme il l'avait ordonné. Après la destruction de cette abbaye, sa veuve le fit exhumer et apporter à Paris à l'église de St-Étienne-du-Mont, où il est enterré près de Pascal.

Fénélon. Voyez le n° 240.

### 294. — TARPÉIA.

Histoire Romaine (8e siècle avant J.-C.).

Rome, naissante encore, portait ombrage à ses voisins; Tatius, avec les Sabins, marchait contre elle. Tarpeïa, fille de Tarpeïus, gouverneur du Capitole sous Romulus, livra cette forteresse aux ennemis, à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient à leurs bras gauches, désignant par là leurs bracelets d'or; mais les soldats, maîtres du Capitole, accablèrent Tarpeïa sous le poids de leurs boucliers. Elle fut enterrée sur ce mont, appelé depuis roche Tarpéienne : on en précipitait les criminels d'État.

## 295. — ÉROSTRATE.

Histoire Grecque ( 4e siècle avant J.-C.).

Érostrate, homme obscur d'Éphèse (1), voulant rendre son nom célèbre dans la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C., la nuit même de la naissance d'Alexandre.

Les Éphésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom; cette défense, au contraire, servit à perpétuer sa mémoire.

## 296. — LE SPHINX.

Mythologie Grecque ( 14e siècle ).

Voyez le nº 2.

## 297. — HECTOR.

Histoire Grecque ( 13e siècle ).

Hector, le plus célèbre des enfants de Priam et d'Hécube, fut la terreur des Grecs, et fit de grands ravages dans leur armée : sa force était prodigieuse. Suivant les oracles, Troie ne pouvait être prise tant qu'Hector vivrait. Il profita de la querelle d'Agamemnon et d'Achille pour surprendre les Grecs et ravager leur camp. Patrocle fut tué de sa main ; mais Achille, bientôt, vengea sur Hector la mort de son ami. Andromaque était la veuve du héros troyen.

(1) Ionie.

## 298. — LES PARQUES,

### LES FURIES, LES GORGONES ET LES HARPIES.

Mythologie Grecque.

Les Parques, filles de l'Erèbe et de la Nuit, étaient trois : Clotho, Lachesis et Atropos. Elles présidaient à la vie des hommes. Clotho tenait la quenouille ; Lachesis tournait le fuseau, et Atropos, armée de ciseaux, coupait le fil.

Les trois Furies étaient filles de l'Enfer, ou de l'Achéron et de la Nuit ; on les nommait Tisiphone, Mégère et Alecto. Elles châtiaient les coupables dans le Tartare, et les flagellaient avec des fouets de serpents et des torches ardentes. On les appelait, par euphémisme, Euménides (bienfaisantes).

Les trois Harpies, monstres filles de Neptune et de la Terre. Elles avaient un visage de femme, un corps de vautour avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les principales étaient : Aëllo, Ocypide et Celœno. Junon envoya ces monstres pour souiller le repas de Phinée. Les Troyens de la suite d'Enée ayant tué des troupeaux qui appartenaient aux Harpies, ils eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles ; et Celœno, dans sa fureur, fit à Enée les plus terribles prédictions.

Les trois Gorgones. Voyez le n° 210.

## 299. — CLOVIS ET ALARIC.

**Histoire de France (5e siècle).**

Clovis. Voyez le nº 38.

Les Goths, sortis de la Scandinavie, avaient dirigé leur marche vers le Pont-Euxin pour y fonder un établissement; mais les Huns s'avançaient, dans le même temps, des confins de l'Asie occidentale vers l'Europe, qu'ils menaçaient d'envahir. Les Goths, repoussés vers l'Occident, se partagèrent en deux colonnes : les Visigoths, ou Goths de l'Ouest; les Ostrogoths, ou Goths de l'Est. Les premiers, après avoir ravagé l'Italie, se fixèrent au sud de la Gaule et dans l'Espagne; les seconds, demeurés quelque temps vers la Dacie, dominèrent l'Italie pendant plus d'un siècle. Bélisaire et Narsès les en chassèrent.

C'est sur Alaric II, chef des Visigoths, que Clovis gagna la célèbre bataille de Vouillé, près Poitiers. Cette victoire étendit la domination des Francs dans le sud de la Gaule.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## 300. — DOMITIEN.

**Histoire Romaine (1er siècle après J.-C.).**

Domitien. Voyez le nº 39.

## 301. — TOMYRIS,

**BOADICÉE, MARGUERITE WALDEMAR, MARGUERITE D'ANJOU, JEANNE DE MONTFORT, HENRIETTE D'ANGLETERRE.**

### TOMYRIS.

Histoire de Perse (6^e^ siècle avant J.-C.).

Tomyris, reine des Massagètes, peuple scythe, vivait au 6^e^ siècle avant J.-C. Le grand Cyrus ayant tué son fils dans une bataille, elle marcha contre lui, le tua, et lui ayant, dit-on, coupé la tête, la plongea dans une outre pleine de sang, en disant : *Barbare, rassasie-toi de sang, puisque tu en as eu soif toute ta vie.* Ce fait a été révoqué en doute.

### BOADICÉE.

Histoire d'Angleterre (2^e^ siècle après J.-C.).

Boadicée, reine d'une nation des Bretons, régnait au temps de l'invasion des Romains en Angleterre; son époux ayant été tué dans une première bataille, elle combattit contre les ennemis, et remporta plusieurs victoires sur eux; mais elle fut enfin vaincue et périt dans un combat, préférant la mort à l'esclavage.

### MARGUERITE WALDEMAR.

Histoire du Nord (14^e^ siècle).

Marguerite Waldemar, surnommée la Sémi-

ramis du Nord, était fille de Waldemar, roi de Danemarck. Elle épousa Haquin, roi de Norwége, et ce prince la laissa bientôt veuve ; à la même époque, elle devint reine de Danemarck, par la mort de son père Waldemar. Olaüs, son fils, étant mort, elle réunit les deux couronnes. Albert, roi de Suède, tyran de ses sujets nobles, les souleva contre lui : ils offrirent leur couronne à Marguerite. Après sept ans d'une guerre opiniâtre, le tyran succomba, et les trois couronnes du Nord se trouvèrent rassemblées sur la tête d'une femme. Pour consolider sa puissance, elle assembla à Calmar (1) une diète générale, et fit jurer à tous les députés de maintenir la réunion des États du Nord.

Ce traité fut la source de grands malheurs : Marguerite elle-même le viola. Elle mourut néanmoins regrettée, en 1412, à 59 ans. Elle eut de grands talents et de grandes qualités.

Son neveu lui succéda sous le nom d'Éric XIII.

## MARGUERITE D'ANJOU.

Histoire d'Angleterre (15e siècle).

Marguerite d'Anjou, fille de René, roi de Sicile et de Jérusalem, épousa Henri VI, roi d'Angleterre. Cette princesse eut tous les talents du gouvernement et toutes les vertus guerrières. Elle prit un tel empire sur son faible époux,

(1) Suède.

qu'elle régna sous son nom. La nation anglaise, que sa fermeté avait irritée, résolut de changer de maître ; Richard, duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI à St-Albans (1), et le fit prisonnier : Marguerite lui rendit la liberté. Deux fois encore Henri VI, retombé entre les mains de ses ennemis, fut délivré par sa femme.

La fortune abandonna tout à fait Marguerite ; elle vit son époux et le jeune Edouard, son fils, poignardés par l'ordre du vainqueur ; elle-même, faite prisonnière, ne recouvra sa liberté qu'avec le secours de son père. Enfin cette princesse, après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son époux, mourut réfugiée, dit-on, en Provence. Elle avait été la mère, l'épouse et la reine la plus malheureuse de l'Europe (1482).

## JEANNE DE MONTFORT.

Histoire de France. — Bretagne (14e siècle).

Jeanne de Montfort, fille de Louis de Flandre, comte de Nevers, épousa Jean IV de Montfort, duc de Bretagne, qui mourut en 1345. Jeanne avait le courage et les talents d'un général d'armée. Les droits de son fils étaient contestés par Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre. (Voyez l'énigme 41.)

(1) Hortfortshire.

La France soutenait Charles de Blois ; Jeanne de Montfort combattit en héroïne. Hennebon, assiégée par les Français, allait être prise d'assaut ; la comtesse, par une violente sortie, les repoussa, et conserva la place.

Jeanne de Montfort avait à lutter contre une femme presque aussi remarquable qu'elle-même, Jeanne de Penthièvre. La bataille d'Auray (1), livrée en 1364, donna enfin la Bretagne à Jean V ; Charles de Blois y périt.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

## HENRIETTE D'ANGLETERRE.

**Histoires de France et d'Angleterre (17e siècle).**

Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, épousa, en 1625, Charles Ier, roi d'Angleterre. Elle fut accueillie avec enthousiasme, et les premières années de son règne furent très-heureuses ; mais sa prospérité fut interrompue par les troubles de l'Ecosse, et par la révolte des Anglais contre son époux. Ses chagrins furent si cuisants, qu'elle se donna elle-même la qualité de reine malheureuse. On lui reprocha le penchant qu'on attribuait à Charles Ier pour la religion catholique, et l'on se déchaîna contre elle avec fureur : elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Bientôt le feu de la guerre civile embrasa toute

(1) Ille-et-Vilaine.

l'Angleterre : le roi et toute la famille royale avaient été obligés de quitter Londres ; la reine passe en Hollande, vend ses meubles, ses diamants, achète des vivres et des munitions, en charge plusieurs vaisseaux, et part pour l'Angleterre ; une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Après avoir essuyé une foule de périls et de revers, elle passa en France en 1644. Anne d'Autriche ne put secourir sa belle-sœur, et c'est alors qu'elle se trouva dénuée de tout : la fille de Henri IV, la sœur de Louis XIII, se vit souvent obligée de rester au lit faute de bois pour se chauffer. La fin tragique de son époux fut pour elle le comble de la douleur (1649) ; mais elle eut la consolation, avant sa mort, de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle mourut subitement en 1669.

Henriette avait les grâces touchantes et l'esprit de Henri IV, son père. Elle passa neuf fois l'Océan pour combattre les troupes ennemies.

Bossuet fit l'oraison funèbre de cette princesse.

### 302. — PHILIPPE IV.

Histoire d'Espagne (17e siècle).

Philippe IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, succéda à son père en 1621. Cette même année, la

guerre se ralluma avec la Hollande, et fut mêlée de revers et de succès ; mais la Hollande demeura libre. En 1635, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle ; l'Espagne y perdit l'Artois ; la Catalogne se révolta et se donna à la France ; le Portugal, possédé par l'Espagne depuis soixante ans, secoua le joug ; et une conspiration mit, sans combat, Jean de Bragance sur le trône, en 1640.

Enfin la paix des Pyrénées, qui mit fin à la guerre avec la France, coûta encore à Philippe IV le Roussillon et ses droits sur l'Alsace. Malgré toutes ces pertes supportées par le roi avec indifférence, des flatteurs voulaient encore lui donner le titre de Grand. C'est alors qu'un plaisant fit cette inscription, ajoutée à l'image d'un fossé : *Plus on lui ôte, plus il est grand.*

Le duc d'Olivarès, son ministre, gouverna pour lui, et causa une partie des malheurs de l'Etat. Philippe IV devint le beau-père de Louis XIV.

## 303. — JULES CÉSAR.

### Histoire Romaine (1er siècle avant J.-C.).

Jules César, premier empereur romain, issu de la famille *Julia*, qui faisait remonter son origine à Énée, prince troyen, naquit à Rome l'an 654 de sa fondation (100 ans avant l'ère chrétienne). Neveu de Marius, il échappa, très-jeune encore, aux proscriptions de Sylla, à la

sollicitation d'amis puissants. Son premier exploit fut contre Mithridate ; il se rendit ensuite à Rome, et s'éleva successivement, par son éloquence autant que par ses largesses, aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur, et enfin de gouverneur de l'Espagne. Nommé consul l'an 694, avant l'âge voulu par les lois, il forma bientôt, avec *Pompée* et *Crassus*, le premier triumvirat. Le gouvernement des Gaules lui ayant été décerné, il fit, en huit campagnes, la conquête de la Gaule transalpine, et porta ses armes jusque dans la Bretagne. Cependant Rome veut lui ôter son commandement, César s'y refuse. Deux partis se forment sous César et Pompée. Le premier, après un moment d'hésitation, passe le Rubicon avec son armée, en s'écriant : *Le sort en est jeté !* Il traverse l'Italie, en chasse Pompée, s'empare du trésor public, défait en Espagne les lieutenants de son rival ; puis il revient à Rome, se fait nommer dictateur ; il passe en Grèce et triomphe de Pompée au combat de Pharsale, l'an 48 avant J.-C. De là il se rend en Egypte, où Pompée venait d'être assassiné, punit Ptolemée de ce crime en lui enlevant son royaume ; il va vaincre dans l'Asie Mineure Pharnace, fils de Mithridate, puis, en Afrique, Scipion et Juba, et le fils de Pompée en Espagne. Il rentre alors dans Rome, y reçoit quatre jours de suite le triomphe, est nommé

consul pour dix ans, puis dictateur perpétuel; enfin le titre d'empereur lui est décerné. Cependant les partisans de l'ancienne liberté trament un complot contre sa vie; il est assassiné au sénat par un parti de 60 sénateurs, à la tête duquel étaient Brutus et Cassius, l'an 44 avant J.-C.

César, aussi grand écrivain qu'habile politique et grand guerrier, avait composé plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers; mais il ne reste que ses *Commentaires sur la guerre des Gaules et sur les guerres civiles.*

Jules César, après son retour à Rome, où il était tout-puissant, passa en Grèce pour combattre son rival Pompée. Il était à Dyrrachium (1) depuis quelques jours, et attendait avec impatience des secours de Brindes (2). Inquiet de ce retard, César se déguise en esclave, et monte dans une barque de pêcheur. Une tempête éclate; le patron veut rentrer dans la rade; mais César, se découvrant, lui dit : — *Que crains-tu? tu portes César et sa fortune.* Le pêcheur, interdit, continue de lutter contre les flots; mais il fut rejeté sur la côte, et, peu d'heures après, Antoine amena le secours si désiré. Le lendemain, la bataille se donna près de Pharsale (3) ; Pompée, vaincu, prit la fuite.

(1) Epire. (2) Italie, sud-est. (3) Thessalie.

## 304. — GUATIMOZIN. — CORTEZ.

Histoire d'Amérique. — Mexique ( 16e siècle ).

Fernand Cortez, gentilhomme espagnol, passa dans les Indes en 1504. Valasquez, gouverneur de Cuba (1), le mit à la tête d'une flotte qu'il destinait à la découverte des nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 600 hommes, 10 vaisseaux et 18 chevaux. Il s'avança le long du golfe du Mexique, employant tour à tour la force ou la ruse. Les Indiens de Tabasco (2) furent vincus; Cortez entra dans la ville de Mexico (3) le 8 novembre 1518. Montézuma le reçut comme son maître, avec les plus grands honneurs. L'Espagnol employa quelque temps la prudence et la politique; mais bientôt, se confiant à ses forces, il attaque Montézuma dans son palais, et le fait son prisonnier. Cependant Velasquez envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie : Cortez défait les troupes, et les range sous ses drapeaux.

Maître de Montézuma, Cortez affectait de le considérer toujours comme souverain; une révolte ayant éclaté, il fit paraître ce fantôme de roi pour qu'il apaisât les séditieux; mais Montézuma, faible et méprisé, fut atteint d'une pierre et mourut.

(1) Antilles. (2) Ville du Mexique. (3) Capitale du Mexique.

Guatimozin, son neveu, lui succéda, et d'abord eut quelques succès contre les Espagnols. Il résista courageusement pendant trois mois; mais, vaincu par l'artillerie de Cortez, il tomba, avec sa famille, au pouvoir des étrangers, en 1521. La passion de l'or fit commettre aux Espagnols des cruautés inouïes: on plaça Guatimozin sur des charbons ardents, pour le forcer à découvrir les trésors de la couronne. C'est alors qu'il répondit à un cri de douleur que poussait un de ses favoris, livré au même supplice : — *Et moi, suis-je sur un lit de roses?*

Cortez, après avoir conquis tout le Mexique à Charles-Quint, reçut en souveraineté la vallée de Ouaxaca (1). Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63 ans.

### 305. — ATALIBA. — PIZARRE.

Histoire d'Amérique (16e siècle).

François Pizarre, capitaine espagnol, avait gardé des troupeaux dans son enfance. Ayant un jour égaré un pourceau, il s'enfuit de la maison paternelle et s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Il se lia avec Almagro, homme obscur comme lui, et vint à bout de découvrir le Pérou en 1525.

L'Inca Huascar, instruit de son arrivée et des

(1) Mexique.

merveilles qu'il opérait, lui demanda sa protection contre son frère Ataliba, qui, l'ayant dépouillé de son empire, voulait le faire mourir. Ataliba, effrayé, reçut Pizarre comme un ambassadeur de l'Espagne, et le combla de présents. L'empereur fut sommé, au nom du pape, de se soumettre au christianisme ; mais comme il se faisait expliquer cetre religion, il laissa tomber à terre une Bible qu'on lui avait mise entre les mains : aussitôt on cria au sacrilége, aux armes! Ataliba, arraché de son trône, est jeté en prison, et ne rachète sa vie qu'en promettant de remplir d'or une des salles de son palais jusqu'à la hauteur de son bras, qu'il éleva au dessus de sa tête. Cette rançon ne le sauva point.

Quelque temps auparavant, Huascar était tombé entre les mains de son frère, qui avait donné l'ordre de sa mort : ce meurtre, et quelques fausses accusations, fournirent aux Espagnols un prétexte pour faire mourir Ataliba. Pizarre se trouva ainsi maître du Pérou.

La discorde bientôt se mit entre les vainqueurs ; Almagro fut défait par Pizarre sous les murs de Cusco (1) : Pizarre lui fit trancher la tête ; mais il fut assassiné lui-même par les amis d'Almagro, en 1541. L'ambition et la cruauté souillèrent la gloire de Pizarre.

(1) Nord du Pérou.

### 306. — POLYPHÈME, GALATÉE ET ACIS.

Mythologie Grecque.

Polyphème, cyclope d'une grandeur démesurée, n'avait, selon la fable, qu'un œil au milieu du front, et se nourrissait de chair humaine. Ulysse, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où habitaient les cyclopes, fut enfermé avec ses compagnons dans un antre où Polyphème conservait des moutons. Ulysse, par ses ruses, échappa au péril : après avoir crevé l'œil du cyclope, il fit mettre ses compagnons sous les moutons, pour qu'ils pussent sortir de la caverne sans être découverts.

Polyphème aima Galatée ; mais cette jeune nymphe lui préférait le berger Acis. Un jour que le géant les surprit tous deux assis sous une grotte, il lança sur eux un énorme fragment de rocher, dont le berger fut atteint. Galatée, au désespoir, le changea en un fleuve qui prit le nom d'Acis (1).

### 307. — DOMITIEN.

Histoire Romaine ( 1er siècle après J.-C. ).

Domitien. Voyez les nos 139 et 300.

Cet empereur était cruel jusque dans ses plaisirs. Il fit un jour rassembler tous les sénateurs

(1) Petit fleuve au pied de l'Etna.

pour un festin, les fit entrer dans une salle tendue de noir, éclairée par des lampes funèbres; des cercueils rangés portaient les noms des assistants. Après avoir joui de leur terreur pendant ce repas lugubre, il les renvoya chez eux comblés de présents.

### 308. — PHILIPPE. — ARISTOTE.

Histoire Grecque (4e siècle).

Aristote, surnommé le prince des philosophes, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C. Ayant perdu son père de bonne heure, il dissipa son bien, prit le parti des armes, les quitta ensuite pour la philosophie; il fut disciple de Platon. Après la mort de ce grand homme, Aristote se retira à Artane, ville de Mysie, auprès de son ami Hermias, dont il épousa la sœur.

Philippe confia à Aristote l'éducation de son fils Alexandre. La lettre qu'il lui écrivit à la naissance du jeune prince a immortalisé le roi et le philosophe : — *Je vous apprends*, disait-il, *que j'ai un fils; je remercie les dieux moins de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, un roi digne de la Macédoine.*

En effet, le maître apprit à son disciple toutes les sciences dans lesquelles il excellait; lorsque Alexandre commença ses conquêtes, Aristote

se retira à Athènes. Il ouvrit une école au Lycée; et comme il donnait ses leçons en se promenant, sa secte fut appelée celle des Péripatéticiens. Il mourut à Chalcis (1), en 322 avant J.-C., deux ans après la mort d'Alexandre.

Il laissa divers ouvrages scientifiques et littéraires. Sa Rhétorique paraît avoir servi de modèle à la plupart de celles qui parurent depuis.

### 309.—QUINTUS FABIUS.

Histoire Romaine (4e siècle avant J.-C.).

Quintus Fabius Maximus Rullianus est le premier de la famille des Fabius qui fut honoré du titre de *Maximus*. Général de la cavalerie en 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût livré bataille sans son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il triompha des Apuliens et des Lucériens, puis des Samnites et enfin des Gaulois, des Ombriens, des Marses et des Toscans.

### 310. — GENGIS-KAN.

Histoire d'Asie (13e siècle).

Les Mongols, peuples d'Asie au nord de la

(1) Dans l'île d'Eubée.

Chine, qui étaient sous la protection des empereurs chinois, se révoltèrent au 13e siècle, et trouvèrent dans Gengis-Kan le défenseur le plus intrépide de leur liberté. Ce prince portait auparavant le nom de Témougin : il l'avait pris d'un roi qu'il avait vaincu ; celui de Gengis-Kan lui fut donné par ses peuples : il signifie *roi des rois*.

Gengis-Kan s'empara de toute la partie septentrionale de la Chine, et donna à ses sujets un code civil et militaire ; il marcha ensuite contre son plus grand ennemi, Mohamed, Tartare indépendant, alors maître de la Syrie, de la Perse et de l'Arménie. Gengis-Kan fut vainqueur à la bataille du Jaxarte (1). Cette victoire le rendit maître des pays situés entre la Syrie à l'ouest, et la mer de la Chine. C'est à Tonkat (2) qu'on vint rendre hommage à ce *roi des rois*. Plus de cinq cents ambassadeurs représentaient les peuples vaincus ; et c'est là qu'un de ses fils lui fit présent de cent mille chevaux.

Gengis-Kan mourut en 1226. Ses États furent partagés entre ses quatre fils.

### 311. — ORPHÉE.

Mythologie Grecque (14e siècle).

Voyez l'énigme 84.

(1) Tartarie indépendante. (2) Tartarie.

Orphée est déchiré par les Bacchantes ou prêtresses de Bacchus; ses membres sont jetés dans l'Hèbre, en Thrace, aujourd'hui Maritza; sa tête s'arrête auprès du rivage de Méthymme (1). On raconte que, pendant le trajet, la voix d'Orphée faisait entendre des sons touchants; les habitants de Méthymme ensevelirent cette tête, et Apollon, pour les récompenser, leur inspira le goût de la musique.

### 312. — MERCURE.
Mythologie Grecque.

Mercure était fils de Jupiter et de Maïa; il était dieu de l'Éloquence, du Commerce et des Voleurs, et le messager des dieux, principalement de Jupiter, qui lui avait attaché des ailes à la tête et aux talons; il conduisait encore les âmes dans les enfers, avec pouvoir de les en tirer: il était habile musicien. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon. Il se servit de cette lyre pour endormir et tuer Argus, qui gardait la vache Io; il métamorphosa Battus en pierre de touche; délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait enfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase (2).

On le représente avec un caducée à la main, des ailes aux pieds et à la tête. On l'appelait encore Hermès. Le caducée était l'emblème de la paix.

(1) Ville de l'île de Lesbos. (2) Entre l'Asie et l'Europe, près de la mer Caspienne.

## 313.—LE CAFÉ.

### Histoire des découvertes.

Le café paraît originaire de l'Éthiopie ; c'est de là qu'il passa dans la Perse et dans l'Arabie. On a raconté qu'un pauvre derviche, ne possédant que quelques chèvres, fut un jour surpris de l'agitation extraordinaire de ces animaux ; il remarqua qu'elles avaient brouté la branche d'un arbrisseau inconnu ; il essaya sur lui même l'effet de ce fruit, et se trouva d'une gaîté surprenante.

Tout ceci paraît être une fable. Quoi qu'il en soit, de l'Arabie, l'usage du café se répandit successivement dans tout l'Orient, en dépit des persécutions dont il fut souvent l'objet. Il fut introduit en Angleterre, en 1652, par un marchand nommé Edward.

On pense généralement que ce fut Thévenot qui, le premier, fit voir du café en France, en 1657. Cependant il paraît que cette plante n'y était pas entièrement inconnue.

En 1660, plusieurs négociants de Marseille firent venir dans cette ville quelques balles de café. Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV en 1669, fut le premier qui introduisit à Paris l'usage du café. On essaya bientôt d'y transplanter l'arbre : on y réussit, et c'est de Paris que le café fut exporté dans

les colonies, où il fut depuis l'objet d'un commerce considérable.

### 314.—CASTALIE.

Mythologie grecque. — Géographie.

Castalie, fontaine de la Phocide, prend sa source entre les deux sommets du Parnasse qui dominaient la ville de Delphes. Ses eaux servaient à purifier les ministres des temples et les étrangers qui venaient consulter l'oracle d'Apollon. Elle était consacrée aux Muses, et possédait, dit-on, la vertu d'inspirer les poëtes.

Selon la fable, Castalie était une nymphe qu'Apollon avait métamorphosée en fontaine.

### 315.—FONTAINE INTERMITTENTE PRÈS DE DIGNE.

Géographie.

On nomme fontaines intermittentes des sources qui jaillissent et disparaissent à des intervalles réguliers. Celle de Digne (1) est une des plus remarquables.

On pense que ces fontaines sont alimentées par la fonte des neiges qui couvrent les montagnes, et que la fraîcheur des nuits, ou tout autre accident, peut interrompre cette filtration des eaux.

(1) Basses-Alpes.

## 316.—FEU SAINT-ELME.

Météorologie.

On donne ce nom à certains feux qui, voltigeant à la surface des eaux, s'attachent quelquefois aux mâts d'un navire, et paraissent ordinairement après une tempête. Les anciens les nommaient Hélène, quand ils n'en voyaient qu'un; Castor et Pollux, s'ils en voyaient deux. Les marins les appellent aujourd'hui feux St-Elme ou St-Nicolas. Ce météore est attribué à des vapeurs phosphoriques analogues aux feux follets.

## 317. — ÉPOQUES CÉLÈBRES.

Histoire de France.

800. — Couronnement de Charlemagne.

Ce prince fut couronné empereur d'Occident par le pape Léon III, le jour de Noël, dans l'église de St-Pierre à Rome. Il renouvela l'empire, tombé depuis 476.

Voyez l'énigme 40.

1214. — Bataille de Bouvines (1), gagnée par Philippe-Auguste sur Jean-sans-Terre, soutenu de Ferrand, comte de Flandre, et de l'empereur Othon de Brunswick.

Voyez les énigmes 22 et 23.

1282. — Vêpres siciliennes. Les Français, sous leur roi Charles d'Anjou, frère de St

(1) Flandre.

Louis, furent massacrés à Palerme par les Siciliens, le lundi de Pâques, au son de la cloche de vêpres.

Voyez le n° 171.

1572. — MASSACRE DE LA ST-BARTHÉLEMY, ordonné par Catherine de Médicis et Charles IX. Les protestants sont assassinés à Paris et dans presque toute la France (24 août 1572).

1598. — ÉDIT DE NANTES (1), donné par Henri IV en faveur des protestants. Il leur accordait la liberté de conscience et l'admission à toutes sortes d'emplois et de charges dans le royaume. Cet édit pacifia la France. Il fut révoqué par Louis XIV.

1610. — ASSASSINAT DE HENRI IV par Jean Ravaillac. Henri se préparait à un voyage en Allemagne, dans le but d'abaisser l'Autriche et d'établir peut-être une grande fédération.

1643. — AVÉNEMENT DE LOUIS XIV AU TRÔNE DE FRANCE. Louis XIV, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, avait alors cinq ans à peine; sa mère fut régente.

Voyez l'énigme 293.

1700. — AVÉNEMENT DE PHILIPPE V, PETIT-FILS DE LOUIS XIV, AU TRÔNE D'ESPAGNE. Il y était appelé par le testament de Charles II; bientôt ses droits furent contestés par l'Autriche et l'Angleterre, et la France eut à soutenir une guerre

(1) Bretagne, Loire-Inférieure.

de treize ans, qui empoisonna par de cruels revers les dernières années de Louis XIV. Néanmoins le traité d'Utrecht (1) assura le trône à Philippe V.

Voyez l'énigme 16.

1792. — République Française La révolution avait commencé en 1789. L'Assemblée constituante avait fait une constitution; l'Assemblée législative avait succédé à la première en 1791. Après la journée du 10 août, elle fut à son tour remplacée par l'Assemblée conventionnelle, qui proclama la République. (Septembre 1792.)

1800. — Bataille de Marengo (2). Bonaparte commence en 1800 une seconde campagne d'Italie. Ayant passé les Alpes, il se rend maître de Milan, et gagne sur les Autrichiens la bataille décisive de Marengo (14 juin) sur Mélas, qui lui abandonne la Lombardie, les places fortes jusqu'à Mantoue, ainsi que Gênes, prise quelques jours auparavant.

1814. — Retour des Bourbons. Les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais envahissent la France, malgré les efforts de Napoléon, qui, retiré à Fontainebleau, est déclaré déchu par le sénat. Il abdique la royauté le 4 avril 1814, et part pour l'île d'Elbe (3). Louis XVIII est rétabli.

(Voyez l'*Histoire de France.*)

(1) Hollande. (2) Piémont. (3) Près de la Toscane.

### 318. — FRANKLIN.

(PARATONNERRE.)

Histoire d'Amérique (18e siècle).

Benjamin Franklin, célèbre Américain, né à Boston (1) en 1706. Fils d'un chandelier, il était destiné au même état; mais s'en étant dégoûté, il fut mis en apprentissage chez son frère, qui tenait une imprimerie; il exerça cette profession à Philadelphie et en Angleterre. Il monta dans la suite une imprimerie pour son compte. C'est alors que commença sa vie publique et sa vie savante : il devint membre de l'Assemblée générale de Philadelphie, fut envoyé agent en Angleterre, et y fut accueilli par les plus célèbres personnages, à cause de ses découvertes sur l'électricité. Il y passa cinq ans; à son retour en Amérique, il reçut les remercîments de ses concitoyens pour les services qu'il avait rendus à la colonie. Dans un second voyage qu'il fit en Angleterre, en 1764, il fut interrogé par la chambre du commerce sur l'état de la colonie. Les troubles d'Amérique commencèrent : Franklin ne négligea rien pour détourner les ministres des mesures sévères proposées contre la colonie. De retour, en 1775, en Amérique, son rôle politique devint plus important. Nommé membre de l'Assemblée législative, il eut la plus grande influence sur

(1) États-Unis, province de Massachusset.

la formation de la nouvelle Constitution. Le congrès l'envoya en France en qualité d'ambassadeur, pour négocier une alliance avec cette puissance ; il y réussit, et signa le traité en 1783, comme ministre plénipotentiaire. Après avoir assuré les droits de sa patrie, il y jouit des honneurs qu'il avait mérités. Il mourut le 17 avril 1790.

Ses ouvrages consistent en lettres, essais ou traités sur des objets de physique, de morale et de politique : il fut traduit en 1769. On lui doit encore plusieurs inventions utiles : les *paratonnerres*, les cheminées qui portent son nom, des appareils chimiques, etc. On fit cette inscription en l'honneur de Franklin : *Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.* (Il ravit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans.)

*Paratonnerre.* — Le paratonnerre est une longue pique de fer qui surmonte le toit d'un édifice, et se rattache à une chaîne métallique descendant jusque dans le fond d'un puits. Le fluide électrique, attiré par cette pique, circule le long de la barre et de la chaîne qui le conduit sans danger jusqu'au réservoir commun.

## 319. — ITALIE.

### VILLES. — SIÈCLE D'AUGUSTE. — MÉDICIS.

### Histoire d'Italie.

L'Italie, appelée anciennement Hespérie,

Ausonie, Saturnie, est la plus belle contrée de l'Europe par son ciel, ses monuments et les grands génies qu'elle a produits. Les arts brillèrent surtout en Italie à deux époques célèbres : au siècle d'Auguste, sous les Romains, et, sous les Médicis, aux 15e et 16e siècles. Parmi les cités illustres que nous offre cette belle contrée, on peut citer :

MILAN, fondée au 6e siècle avant Jésus-Christ, par les Gaulois ayant à leur tête Bellovèse : elle fut appelée *Médiolanum*, c'est-à-dire, au milieu des terres. Cette ville, déjà célèbre du temps des Romains, était la capitale de l'Insubrie. Au cinquième siècle, elle devint la proie des barbares, et passa successivement aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Bourguignons et aux Lombards. Les empereurs d'Allemagne y dominèrent dans la suite. Au 12e siècle, Milan se révolta contre Frédéric Barberousse, qui la fit raser ; elle se rétablit et fut gouvernée par trois familles, les Torriani, les Visconti et les Sforce. Louis XII, roi de France, qui avait des droits sur Milan, par sa grand'mère Valentine, l'enleva aux Sforce ; mais après une lutte sanglante, le Milanais demeura au pouvoir de l'Autriche, qui le conserva jusqu'en 1795. Les Français s'en emparèrent alors, le perdirent en 1799, et le reprirent encore ; enfin, depuis 1814 Milan est retourné à l'Autriche, et fait partie du Lom-

bardo-Venitien. Cette ville possède de très-beaux édifices

Parme, capitale du duché de Parme et de Plaisance, après la chute des Romains, subit les mêmes révolutions que tout le nord de l'Italie. Charlemagne la posséda; mais, au 10e siècle, elle s'érigea en république. Parme finit par tomber au pouvoir du pape Paul III, de la maison de Farnèse, qui donna ce pays en 1545 à son fils, qu'il avait d'un mariage avant de devenir pape: sa maison l'a possédé jusqu'en 1731, qu'il passa à Charles VI à l'exclusion de don Carlos, qui en était héritier par sa mère. Le traité d'Aix-la-Chapelle le rendit à l'infant d'Espagne, et sa descendance l'occupa jusqu'à ce que don Louis le cédât à la France en échange de la Toscane. En 1814, Parme fut donné à l'ex-impératrice Marie-Louise qui le possède aujourd'hui. On admire à Parme le palais du souverain, et un théâtre, le plus grand de l'Italie.

Vicence, capitale du Vicentin, l'une des plus anciennes villes de l'Italie, est située dans un pays fertile sur les rivières de Bachiglione et de Retone. On y remarque de très-beaux monuments : Vicence a longtemps fait partie des Etats vénitiens; aujourd'hui elle est à l'Autriche.

Venise. La fondation de Venise remonte aux

invasions du cinquième siècle. Les Vénètes, effrayés des ravages d'Attila, se retirèrent dans les lagunes entre l'embouchure de la Brenta et celle du Pô. Ils y élevèrent quelques cabanes, qui devinrent une ville. Les soixante-douze îles dont elle était formée se réunirent, au septième siècle, sous la domination d'un souverain ou doge : le premier fut Paul Anafesto. Venise s'enrichit par le commerce et acquit une grande puissance. Elle posséda plusieurs ports dans l'Albanie, la Grèce et la Morée, et quelques îles importantes ; mais les découvertes du quinzième siècle lui firent tort. En même temps une ligue formidable, celle de Cambrai, se forma contre elle ; mais elle la soutint avec gloire.

Les plus grandes guerres de cette république eurent lieu contre les Génois et contre les Turcs. Les Français s'en rendirent maîtres en 1797; et, pour la punir d'avoir violé la neutralité promise, la livrèrent à l'Autriche par le traité de Campo-Formio. Par celui de Presbourg, Venise fut rendue à Bonaparte, qui la donna au prince Eugène de Beauharnais ; mais en 1814 elle retourna à l'empereur d'Autriche.

Nulle ville ne présente un aspect plus singulier que Venise. Avec ses palais fastueux, ses maisons élégantes, et ses canaux au lieu de rues, elle paraît sortir du sein des eaux.

Florence, capitale de la Toscane, l'une des villes les plus belles de l'Italie, est située sur

l'Arno : elle est célèbre par ses monuments, sa cathédrale, son université, ses bibliothèques, la beauté de ses maisons et la magnificence de ses palais. Elle a donné naissance à beaucoup de grands hommes, parmi lesquels on distingue : le Dante, Machiavel, Galilée, Lulli, Vespuce, Servandoni, Guichardin.

La Toscane, connue autrefois sous le nom d'Etrurie, fut soumise aux Romains jusqu'au cinquième siècle avant J.-C. Les barbares l'envahirent tour à tour. Charlemagne lui donna des comtes, et Louis le Débonnaire des marquis.

La comtesse Mathilde (11e siècle) fit la donation de ses biens au saint-siége ; les empereurs contestèrent cet acte, et réclamèrent la Toscane. Fatigué de ces divisions, ce pays s'érigea en république au 12e siècle. La domination des Médicis rappelle la plus brillante époque de l'histoire de la Toscane. Cette famille règna longtemps par son crédit avant de régner par ses titres. A l'extinction de cette branche, la Toscane fut cédée à la maison de Lorraine. En 1799, elle devint, sous le titre de royaume d'Etrurie, le partage des Bourbons de Parme. En 1814, elle retourna à l'Autriche.

Ferrare, capitale de la délégation du même nom, grande et belle cité, renferme de magnifiques églises, des places superbes et une bonne citadelle bâtie par Clément VIII. Elle a vu

naître plusieurs grands hommes. Ferrare, qui avait aussi été donnée au pape par la comtesse Mathilde, a été longtemps occupée par les princes de la maison d'Est, à titre de fief du saint-siége. En 1597, l'un d'eux étant mort sans enfants, Clément VIII réunit ce duché aux États de l'Eglise.

Les princes de la maison d'Est aimaient et protégaient les arts et les lettres. Le Tasse et l'Arioste florissaient à leur cour : ce dernier mourut à Ferrare.

### Siècle d'Auguste.

On sait que le siècle d'Auguste est l'époque la plus brillante des lettres romaines : l'empire, fatigué de ses divisions, goûtait enfin les douceurs de la paix. Les Romains s'étaient instruits aux écoles toujours illustres de la Grèce, et avaient transporté dans leur capitale les chefs-d'œuvre des arts. Ils eurent l'ambition de les imiter, et y réussirent en partie. Pour les détails, voyez le nº 253.

### Siècle des Médicis.

L'époque de la renaissance des lettres en Italie se rattache surtout au nom de Médicis. S'il est vrai que les circonstances aient amené cette époque, que l'invasion des Turcs ait repoussé vers l'Occident le cortége des savants et des artistes, il est vrai aussi que les Médicis leur offrirent près d'eux un noble asile et enrichirent l'Italie de leurs trésors.

Les plus célèbres de ces princes sont :

Cosme, le Père de la Patrie, 15e siècle.

Laurent, le Magnifique et le Père des Muses, 15e siècle.

Léon X, pape, protecteur des arts, donne son nom à son siècle.

Clément VII, pape (16e siècle).

Catherine de Médicis, fille de Laurent II, femme de Henri II.

Marie de Médicis, fille de François, femme de Henri IV.

Ferdinand II, duc de Toscane, eut un règne glorieux, 17e siècle.

Jean Gaston (18e siècle), dernier de cette famille, céda la Toscane à François de Lorraine.

(Voyez les *Esquisses littéraires* de M. Lévi.)

## 320. — LE TARTARE.

### DANAÏDES, FURIES, ACHÉRON, IXION, SISYPHE, TITIUS ET TANTALE.

Mythologie Grecque.

Les Danaïdes étaient cinquante sœurs, filles de Danaüs, qui épousèrent leurs cinquante cousins germains, enfants d'Egyptus. Danaüs, averti par l'oracle que ses gendres le détrôneraient, ordonna à ses filles d'égorger leurs maris la première nuit de leurs noces. Hypermnestre sauva le sien appelé Lyncée. Ses sœurs, en punition de leur crime, furent condamnées dans

les enfers à remplir d'eau une tonne sans fond.

Les Furies. Voyez n° 298.

L'Achéron, fleuve d'Épire : les Grecs en avaient fait un fleuve des enfers ; les ombres le passaient dans une barque guidée par le vieux Caron.

Plusieurs rivières portaient encore le nom d'Achéron.

Ixion, roi des Lapithes : il refusa à Déionée les présents qu'il lui avait promis pour épouser sa fille, ce qui porta ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion, pour se venger, attira chez lui Déionée, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut un si grand remords de cette perfidie, que Jupiter le fit mettre à sa table pour le consoler ; alors il eut l'audace d'aimer Junon, et de porter ses vœux jusqu'à elle. Jupiter le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent à une roue qui tournait sans cesse.

Sisyphe, fils d'Éole, désolant l'Attique par ses brigandages, fut tué par Thésée. Ce fut un homme si méchant, que les poëtes l'ont placé dans les enfers, où il roulait continuellement une énorme pierre au haut d'un rocher d'où elle retombait aussitôt.

Titius, géant prodigieux, fils de Jupiter. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, parce qu'il avait manqué de respect à Latone.

Il fut condamné au même supplice que Prométhée.

Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plota. Il enleva Ganimède, pour se venger de Tros, qui ne l'avait point appelé à la première solennité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les Dieux qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops, et Jupiter le punit en le condamnant à une faim et une soif perpétuelles. Placé au milieu d'un lac au Tartare, il voyait l'eau fuir de ses lèvres; une branche chargée de fruits se courbait jusqu'à sa bouche, et se redressait aussitôt qu'il y voulait atteindre.

## 321. — L'ABBÉ DE CHOISY.

Littérature Française (17e siècle).

L'abbé de Choisy, prieur de Saint-Lô (1), naquit en 1644 : il fit partie de l'Académie française. Sa première jeunesse fut un peu dissipée. En 1685, il fut envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Siam, et se fit ordonner prêtre dans les Indes. Il mourut en 1724.

Les grâces de son esprit, l'enjouement de son caractère, sa douceur et sa politesse, le firent aimer et rechercher. On distingue parmi ses ouvrages : 1° Journal du voyage de Siam ; 2° la Vie de David et celle de Salomon ; 3° l'Histoire

(1) Manche, Normandie.

de France sous les premiers Valois; 4° l'Imitation de Jésus-Christ traduite en français; 5° l'Histoire de l'Église.

### 322. — SÉGRAIS.

Littérature Française (17e siècle).

Ségrais, poëte français, né à Caen (1) en 1624, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il y renonça, fut emmené à la cour où il passa quelques années, et revint se fixer dans sa patrie. Il mourut à 76 ans, en 1701. Ségrais était de l'Académie française; on a de lui: 1° des Eglogues qui respirent la douceur et la naïveté; 2° une traduction des Géorgiques et de l'Enéïde de Virgile, qui lui acquit une grande réputation. Il fit encore des poésies légères, des nouvelles, et travailla à quelques romans.

### 323. — LAFONTAINE.

Littérature Française (17e siècle).

Jean Lafontaine naquit à Château-Thierry (2), le 8 juillet 1621. Il ignora jusqu'à 22 ans son génie poétique. Une ode de Malherbes, qu'il entendit lire, le lui révéla. C'est principalement dans ses fables qu'il fut le poëte de la nature. On dirait qu'elles sont tombées de sa plume. Il a atteint la perfection dans ce genre, et fera toujours le désespoir de ceux qui voudront tenter la

(1) Normandie, Calvados. (2) Aisne.

même carrière. Lafontaine ne se montra pas seulement grand poëte, mais aussi ami généreux : il osa prendre la défense de Fouquet, son bienfaiteur, dans une éloquente élégie qui nous est restée.

Le caractère insouciant de Lafontaine et ses distractions continuelles le rendaient peu soigneux de sa fortune. Mme de la Sablière en prit soin à sa place, et le retira chez elle, après la mort de sa première protectrice Henriette d'Angleterre, femme de MONSIEUR. Lafontaine mourut en 1695, à 74 ans. Voici son épitaphe, composée par lui même :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit (1) passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

## 324. — BOILEAU.

### Littérature Française (17e siècle).

Boileau (Nicolas), sieur Despréaux, naquit à Crône près Paris, en 1636. Il s'appliqua d'abord à l'étude du barreau et à celle de la théologie scolastique : dégoûté de l'une et de l'autre carrière, il se livra tout entier à son génie. Boileau fut le réformateur de son siècle ; il appuya sa doctrine de ses exemples. Voilà ce qui fit sa

(1) Souloir, avoir coutume.

puissance ; son style était encore plus redoutable que ses épigrammes.

Les ouvrages de Boileau sont : 1° des satires ; 2° des épîtres ; 3° son Art poétique , véritable code du bon goût ; 4° le Lutrin , l'un des plus ingénieux badinages que nous ayons dans notre langue; 5° un assez grand nombre d'épigrammes et quelques poésies légères ; 6° une traduction du Traité du sublime, de Longin. Ce poëte mourut en 1711, à 75 ans. On lui a reproché les louanges qu'il prodigua au roi ; mais si ce défaut lui fut commun avec tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, il faut peut-être en accuser l'esprit du temps.

Juvénal , poëte satirique latin très-amer , vivait au 1er siècle après Jésus-Christ.

Horace. Voyez 286.

### 325. — RACINE.

Littérature Française (17e siècle).

Voyez n° 193.

### 326. — BOSSUET.

Littérature Française (17e siècle).

Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux (1), naquit à Dijon (2), le 27 septembre 1625. Élevé d'abord chez les jésuites de Dijon, il fut envoyé à 15 ans au collége de Navarre à Paris. Bossuet

(1) Seine-et-Marne. (2) Bourgogne, Côte-d'Or.

y continua ses études avec ardeur, et s'attacha surtout à l'Écriture et aux Lettres saintes; il devint l'ami du grand Condé et de Schomberg. En 1652, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur : son éloquence devenait de plus en plus forte et facile ; ce fut surtout dans les années de 1660 à 1669 que Bossuet monta à ce haut rang qu'il occupa dans l'Église, et son génie le plaça à la tête de la religion en France. Il ramena au sein de l'Église Turenne et Dangeau; en 1669, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Il en fit encore plusieurs autres. C'est pour l'éducation du dauphin qu'il composa son célèbre Discours sur l'histoire universelle. Bossuet est auteur d'un grand nombre d'ouvrages religieux ; il fut reçu à l'Académie française en 1671, et mourut en 1704. On le nomme quelquefois l'Aigle de Meaux.

## 327. — CORNEILLE.

Littérature Française (17e siècle).

Pierre Corneille, né à Rouen en 1606, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie.—*Mélite*, sa première pièce de théâtre, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Le Cid* parut en 1636, et jeta les fondements de sa brillante réputation. En vain Richelieu, jaloux de toutes les sortes de gloires, ligua contre cette tragédie toute l'Académie française; Corneille ne répondit que par

de nouveaux chefs-d'œuvre. Tels furent les Horaces, Cinna, qui fit verser des larmes au grand Condé, Polyeucte, Rodogune, Sertorius, Heraclius. Il fit aussi la comédie du *Menteur*; mais ses dernières tragédies sont indignes de lui. Il traduisit avec succès l'Imitation de Jésus-Christ. Ce grand homme mourut doyen de l'Académie française, en 1684; il cultiva toutes les vertus. Corneille fut en France le père de la tragédie et le créateur du théâtre.

### 328. — MOLIÈRE. — TÉRENCE.

**Littérature Française.—Littérature Latine.**

Térence, célèbre poëte comique latin, du 2e siècle avant Jésus-Christ. Il était né à Carthage. Enlevé par les Numides, il fut vendu à Terencius Læcanus, sénateur, qui le fit élever avec beaucoup de soin et l'affranchit fort jeune. Térence fut le poëte latin qui s'est le plus approché de l'atticisme; il mourut en 159 avant Jésus-Christ.

Molière. Voyez 130.

### 329. — FÉNÉLON.

**Littérature Française (17e siècle).**

Voyez n° 240.

### 330. — FONTENELLE.

**Littérature Française (17e, 18e siècles après J.-C.).**

Bernard-le-Bovier de Fontenelle, neveu des

Corneille, membre des trois Académies de Paris, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1754. Il s'essaya d'abord sur la scène tragique; mais il en fut repoussé par des revers. Fontenelle alors s'engagea dans un parti opposé aux opinions dominantes de l'époque; cependant il n'apporta point d'aigreur dans ses attaques. Fontenelle se mit dans l'opéra à côté de Quinault; dans l'*églogue,* il rappelle quelquefois Théocrite et Virgile; dans les *Dialogues des morts*, Lucien semble un instant lui communiquer quelque chose de sa verve. Ses réflexions sur la *Poétique*, son *Histoire des Oracles*, son *Essai sur l'origine des fables*, le livre charmant des *Mondes*, l'*Histoire de l'Académie*, sont des ouvrages qui renferment quelques erreurs, mais qui assurent à leur auteur les honneurs de l'immortalité.

Voyez, pour toutes ces énigmes, les *Esquisses littéraires.*

### 331. — PHILIPPE IV. — OLIVARÈS.

**Histoire d'Espagne (17e siècle).**

Philippe IV. Voyez le no 302.

Olivarès (Gaspar de Guzman) acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzède, et jouit pendant vingt-deux ans d'une autorité presque absolue. Sa dureté inflexible fut cause que la Catalogne se révolta; les Portugais, poussés à bout par toutes

sortes de mauvais traitements, secouèrent le joug de cette cruelle domination, et reconnurent pour roi le duc de Bragance en 1640. Les Espagnols, battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent au ministre, qui fut disgracié en 1643. Il mourut de chagrin, dit-on, peu de temps après.

### 332. — NITHARD. — CHARLES II. — MARIE D'AUTRICHE.

Histoire d'Espagne (17e siècle).

Charles II, roi d'Espagne, fils et successeur de Philippe IV en 1655, épousa en premières noces Marie-Louise d'Orléans, et en deuxièmes Marie de Neubourg. Il n'eut point d'enfant, et vit avant sa mort les puissances se partager son royaume. Il fit alors un premier testament en faveur du jeune prince électoral de Bavière, qui mourut à sept ans. Cet événement donna lieu à de nouvelles intrigues, et Charles II fit un second testament, par lequel il appelait au trône Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Charles II, prince faible d'esprit et de corps, mourut en 1700.

Evrard Nithard, jésuite autrichien, confesseur de l'archiduchesse Marie, la suivit en Espagne lorsqu'elle épousa Philippe IV. Après la mort de ce souverain, la reine-mère lui donna la charge d'inquisiteur général, et le fit entrer

au ministère. Il gouverna si mal, et sa fierté souleva les esprits à tel point, qu'il se forma contre lui un parti, suscité par Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le ministre fut disgracié, se retira à Rome comme ambassadeur d'Espagne, fut nommé cardinal en 1672, et archevêque d'Edesse. Il mourut en 1681, à soixante-treize ans.

Marie d'Autriche, fille de Ferdinand III et femme de Philippe IV, gouverna pendant la minorité de son fils.

Philippe IV avait donné sa fille Marie-Thérèse en mariage à Louis XIV.

### 333. — MARIE DE MÉDICIS.

Histoire de France (16e siècle).

Marie de Médicis, fille de François de Médicis, duc de Florence, et de Jeanne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand, fut mariée à Henri IV après que ce roi eut fait casser son premier mariage. Le caractère altier et jaloux de Marie rendit cette union peu fortunée. Le roi, cédant aux prières de la reine, la fit couronner en 1610; ce fut le lendemain de cette cérémonie qu'il fut assassiné par Ravaillac. Marie de Médicis n'en témoigna qu'un regret modéré, et, avec l'aide du duc d'Épernon, s'assura la régence, qui lui fut conférée le lendemain. Elle suivit une marche toute contraire à celle du grand Henri; Sully fut disgracié et remplacé par

Concini, devenu maréchal d'Ancre. On se brouilla avec les protestants, et la guerre civile éclata; le traité de St-Menéhould la fit cesser.

Luynes, favori de Louis XIV, causa la disgrâce du maréchal et de sa femme Galigaï; tous deux furent mis à mort, et la reine se retira à Blois (1), où elle fut gardée à vue : elle se sauva au bout de deux ans. Richelieu fut le lien de la réconciliation entre le roi et sa mère. Marie, rentrée en faveur, avança la fortune du cardinal et n'en éprouva que de l'ingratitude. Irritée contre ce ministre, elle essaya de le renverser, et se crut un moment victorieuse; mais cet instant fut court. Le roi chercha vainement à réconcilier ces deux ennemis, la reine s'y refusa; alors le roi quitta le château de Compiègne (2), où il était avec elle, ordonnant qu'on la retînt prisonnière. Elle se sauva à Bruxelles (3), ensuite à Cologne (4). C'est là qu'elle vécut dix mois dans une indigence extrême; elle termina ainsi misérablement ses jours à soixante-sept ans, en 1642. Il est évident que Marie fut sacrifiée à Richelieu plus qu'au bien de l'État. Le roi témoigna de sa mort un regret tardif et inutile. Cette princesse aima la poésie, cultiva les arts; elle fonda deux hôpitaux pour les malades, et fit bâtir le monastère des Carmélites-d'Enfer.

(1) Loir-et Cher, Orléanais, (2) Oise, Ile-de-France. (3) Belgique, Brabant, sud. (4) Grand-duché du Bas-Rhin.

On doit à Marie de Médicis le palais du Luxembourg et l'aqueduc d'Arcueil.

Cette reine eut six enfants de Henri IV: 1° Louis XIII; 2° un prince qui ne vécut qu'un mois; 3° Gaston, duc d'Orléans; 4° Elisabeth de France, mariée à Philippe IV d'Espagne; 5° Christine, mariée à Victor-Amédée, duc de Savoie; 6° Henriette-Marie, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre.

## 334.—MARGUERITE DE VALOIS.

Histoire de France (16e et 17e siècles).

Marguerite, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit en 1552. Elle fut mariée en 1572 à Henri de Navarre, et les fêtes de son hymen furent le prélude des scènes sanglantes de la St-Barthélemy. Cette union, formée sous de si funestes auspices, ne fut point heureuse; pourtant les deux époux vécurent plusieurs années en paix. Ils se brouillèrent ensuite pour des motifs de religion; Marguerite quitta Nérac (1) en 1582, et revint à la cour, où sa conduite déréglée lui attira les reproches du roi et l'ordre de se retirer. Le mépris dont elle se vit l'objet ne fit qu'accroître ses désordres. Elle vécut séparée de son époux, et ayant perdu en 1584, par la mort du duc d'Alençon, un protecteur zélé, elle se trouva livrée à un abandon cruel.

En 1589, Henri de Navarre était monté sur

(1) Lot-et-Garonne.

le trône de France. Depuis longtemps il sollicitait en vain de Marguerite son consentement au divorce, et ne l'obtint qu'en 1599.

En 1605 elle quitta le château d'Usson, après un séjour de vingt-deux années, et revint à Paris, où elle mourut en 1615, âgée de soixante-trois ans. Elle fonda le couvent des Petits-Augustins et celui des Filles du Sacré-Cœur. Marguerite laissa des mémoires fort bien écrits et très-intéressants ; elle cultiva la poésie avec succès. Remplie de talents et de charmes, elle vécut malheureuse et méprisée ; il lui manquait la vertu, qui en rehausse tout l'éclat.

### 335. — LE CAFÉ ET LE TABAC.

Histoire des découvertes.

Le café fut apporté en France en 1656, sous le règne de Louis XIV. Voyez le nº 313.

Le tabac en 1560, sous Charles IX. Voyez le nº 25.

### 336. — DEUIL.

Histoire des usages des peuples.

Les Chinois portent le deuil en blanc, symbole de la pureré de l'âme dégagée de tout lien terrestre.

Les Arméniens, les Syriens et les Turcs le portent en bleu, à cause de la couleur du ciel, où s'envolent les âmes.

Les Éthiopiens, par la couleur grise, rappel-

lent à la pensée la terre, qui reçoit la dépouille de l'homme.

Enfin le deuil des Égyptiens offre une allusion ingénieuse à la feuille, qui jaunit en mourant.

### 337. — DIANE.

Mythologie Grecque.

Diane, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon. On l'appelait Hécate aux enfers, la Lune ou Phébé au ciel, et Diane sur la terre. Toujours suivie d'une meute de chiens, elle n'habitait que les bois. Les nymphes qui l'accompagnaient devaient être aussi sages qu'elle-même. Le chasseur Actéon fut changé en cerf pour l'avoir entrevue au bain.

Diane était représentée quelquefois sur un char traîné par des biches. Le plus souvent elle semble parcourir les forêts, un chien à ses côtés, un carquois sur l'épaule, ses cheveux noués par derrière et un croissant sur le front, par allusion au croissant de la lune. Elle avait un magnifique temple à Éphèse (1).

### 338. — L'ÉLÉPHANT BLANC.

Histoire des Indes.

C'est dans l'Inde, surtout au Bengale, que

(1) Ionie.

l'on trouve établi de temps immémorial le culte de l'éléphant blanc. Voici la tradition qui peut l'expliquer :

Les dieux ayant inventé un breuvage mystérieux qui devait donner l'immortalité, les mauvais génies en voulurent avoir leur part, et livrèrent aux dieux un combat si terrible, que la montagne qui soutenait la terre fut précipitée dans la mer; le globe allait périr, lorsque Vichnou prit la forme d'une tortue, et soutint le monde sur son dos jusqu'à ce que l'ordre fut rétabli. Néanmoins, pendant la lutte, une partie du breuvage se répandit à la surface des eaux, et les changea en une mer de lait, d'où sortit, entre autres choses merveilleuses, un éléphant blanc à trois trompes.

Vichnou était chez les Indiens le dieu conservateur de l'univers, et le frère de Brahma, le créateur.

L'éléphant est aussi le symbole de la tempérance, de l'éternité, de la pitié, de la puissance souveraine.

### 339. — L'ÉLOQUENCE.

Iconologie.

Cette femme, dont le front est ceint d'un diadème, est l'éloquence libre. Toute sa personne respire la majesté et la grâce. Tantôt s'élevant jusqu'aux nues, elle foudroie les auditeurs par la puissance de son génie; tantôt re-

cueillant tout ce que le langage et la pensée offrent de charmes, elle répand les fleurs sur ses pas, se parant des couleurs les plus diverses et les plus séduisantes. Jamais elle ne se montre la même, et toujours on découvre en elle un attrait nouveau.

Tous les genres de littérature sont du domaine de l'éloquence. C'est pourquoi nous la voyons entourée de plusieurs génies. L'un est chargé du cothurne : cette sorte de chaussure, portée par les anciens acteurs grecs, est devenue l'emblème de la tragédie; le second représente la comédie, dont le brodequin est l'attribut; un troisième, qui embouche la trompette, rappelle la poésie héroïque; le dernier enfin, plus modeste, essayant ses accords sur la flûte champêtre, est le génie de la pastorale.

## 340. — L'ENVIE, LE TEMPS, LA VÉRITÉ.

### Iconologie.

L'Envie est dépeinte sous les traits d'une vieille femme, car l'Envie est aussi vieille que le monde. Elle est horrible à voir; son teint livide, sa maigreur effrayante, indiquent assez quels poisons la dévorent. Sur sa tête, dans ses mains, s'agitent les serpents dont elle recueille le venin funeste pour nuire au bonheur d'autrui; mais, première victime des maux qu'elle fait, elle nourrit dans son propre sein le dangereux reptile. L'hydre à sept têtes explique

les tourments toujours renaissants de l'Envie; ce monstre, malgré ses efforts, cède à la puissance du Temps, et la Vérité longtemps abattue se relève et reprend son empire. La Vérité a pour attribut un miroir, dont la surface pure et fidèle réfléchit, sans les altérer, les images qu'elle reçoit.

### 341.—L'ESPÉRANCE.

#### Iconologie.

L'Espérance est représentée sous la figure d'une femme assise sur une proue de navire, par allusion à l'arche de Noé, asile des justes.

La vie est pour elle un voyage sur un Océan plein d'écueils, où le port se cache à ses yeux. Appuyée sur l'ancre du salut, elle attend avec ardeur le moment de sa délivrance. Cependant elle adoucit les maux, et sème des fleurs sur le chemin qu'elle parcourt; ses regards sont fixés sur l'arc-en-ciel, et son âme se confie aux promesses du seigneur, qui donna dans ce signe un gage de sa réconciliation avec les hommes.

### 342.—LA FOURBERIE.

#### Iconologie.

Ce tableau représente la Fourberie. C'est une femme en habit de bal; car elle fuit la clarté du jour, et le reflet trompeur des lumières favorise son triomphe passager. Sa robe, parsemée

de masques, indique les déguisements qu'elle emploie. Eclat brillant et peu durable, telle est la pensée que rappelle la botte de paille allumée. Enfin les fentes de sa robe laissent apercevoir une jambe de bois. Un rien trahit le fourbe et découvre à tous les yeux la laideur ou l'infirmité qu'il déguise avec tant d'efforts.

### 343. — LA FRANCE.

Iconologie.

C'est la France qui est représentée dans ce tableau. Son casque indique son caractère belliqueux et le succès de ses armes. Sa robe de pourpre est l'emblème de la royauté, car la France a été proclamée la reine des nations. Son manteau bleu, semé de fleurs de lis d'or, rappelle les anciennes armoiries de nos souverains. Le portrait d'un roi, peint sur le bouclier avec une couronne de lauriers, est celui de Louis XIV : sous ce prince, les armes de la France furent presque constamment victorieuses, et les arts et les sciences brillèrent d'un éclat inconnu jusqu'alors.

### 344. — LA VEUVE DE SAREPTA.

Histoire Sainte (9e siècle avant J.-C.).

Le prophète Elie vint, par l'ordre de Dieu, annoncer à Achab une sécheresse de trois années, en punition de ses crimes. Élie passa ce

temps au désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il alla ensuite à *Sarepta* (1), où Dieu avait commandé à une pauvre veuve d'avoir soin de lui. Comme il approchait de la ville, il vit une femme qui ramassait de petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire, et la pria de lui apporter un peu de pain. Cette femme lui répondit qu'elle n'avait plus qu'un reste de farine et d'huile, qu'elle comptait en faire du pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Le saint homme lui dit qu'elle allât en faire un pain, et que ni sa farine ni son huile ne diminueraient jusqu'au jour où Dieu répandrait la pluie sur la terre. En effet, elle se mit à verser l'huile, et en remplit plusieurs vases sans que la liqueur s'arrêtât.

### 345. — ATTRIBUTS DES APOTRES.

**Histoire de l'Eglise.**

Voyez à la fin les emblèmes.

### 346. — CATINAT.

**Histoire de France (16e et 17e siècles après J.-C.).**

Nicolas de *Catinat*, maréchal de France, fut un des plus grands généraux du siècle de Louis XIV, si fécond en grands hommes. Elevé successivement aux premiers grades militaires, il se signala à Maestricht (2), à Besançon (3),

(1) Ville de la Judée. (2) Capitale du Limbourg. (3) Doubs, Franche-Comté.

à Senef (1), à Cambrai (2), à Valenciennes (3), à St-Omer (4) et à Ypres (5). Il se rendit maître de la Savoie et d'une partie du Piémont. N'ayant pas été heureux dans sa première campagne en Italie, il fut obligé de servir sous le maréchal de Villeroy, et soutint cette injustice en homme supérieur.

Il mourut à sa terre de *St-Gratien*, en vrai philosophe, en 1712. On a dit de Catinat qu'il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général.

### 347. — VOISIN ET LOUIS XIV.

Histoire de France (17e siècle).

Louis XIV. Voyez le n° 293.

Daniel-François Voisin, d'abord conseiller au parlement et secrétaire d'Etat, et enfin garde des sceaux et chancelier de France en 1714, osa résister à Louis XIV avec la même fermeté que d'Aguesseau, son successeur, résista depuis à Louis XV. Un grand coupable ayant obtenu sa grâce de Louis XIV, Voisin refusa de sceller la lettre. Le roi demanda les sceaux, et les rendit au chancelier après en avoir fait usage. « *Ils sont pollués*, dit Voisin en les repoussant sur la table ; *je ne les reprends plus. Quel homme !* s'écrie le monarque, et il jette au feu la lettre de grâce. *Je puis mainte-*

(1) Braband, sud. (2) Flandre, nord. (3) Flandre, nord (4) Artois, Pas-de-Calais. (5) Belgique, Flandre.

*nant reprendre les sceaux*, dit le chancelier, *le feu purifie tout*. Cet homme intègre mourut en 1718.

### 348. — VAUBAN.

Histoire de France (17e siècle).

Le maréchal de Vauban fut le plus grand ingénieur du siècle de Louis XIV. Il naquit en 1633, porta les armes à l'âge de 17 ans, et mourut en 1707. En 1706, il sauva la Flandre, qui allait tomber au pouvoir des ennemis après la funeste bataille de Ramilies.

Fontenelle nous a donné cette liste des exploits de Vauban : il s'est trouvé à 140 actions de vigueur, il a conduit 53 siéges, il a fait travailler à 300 places anciennes, et en a fait 33 neuves.

Les autres généraux de Louis XIV ne défendirent l'État que pendant leur vie ; Vauban l'a défendu même après sa mort, par ces innombrables et puissantes barrières dont la France est hérissée. Brest (1), Rochefort (2), Toulon (3), rendirent notre marine florissante ; Dunkerque (4) devint la terreur de la marine anglaise.

Tel était dans Vauban l'ingénieur et le guerrier ; l'homme dans lui n'était pas moins grand. Otez à Vauban ses fortifications, ses siéges, ses victoires, il lui restera ses vertus.

(1) Finistère. (2) Charente-Inférieure. (3) Var. (4) Nord.

Les deux amis intimes de ce grand homme furent *Fénélon* et *Catinat*.

### 349. — HÉLIOGABALE.

**Histoire Romaine (3e siècle après J.-C.).**

Héliogabale ou Elagabale, empereur romain, naquit à Rome en 204, d'un Antonin, ou, selon d'autres, de *Caracalla*. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vient le nom d'Héliogabale. A la mort de Macrin, en 218, il fut élevé à l'empire. Mœsa, son aïeule, et Sœmis, sa mère, reçurent le titre d'Auguste. Il voulut que ces deux femmes fussent admises au sénat, et bientôt il créa un sénat de femmes, où sa mère donnait des arrêts sur les parures et les modes.

Ce jeune empereur poussa la cruauté, la folie et la dégradation aussi loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Il les surpassa tous en prodigalité. C'est le premier Romain qui ait porté un vêtement de soie. Pour satisfaire à ses énormes dépenses, il accablait le peuple d'impôts. Les Romains, las de cette étrange tyrannie, se soulevèrent et le mirent à mort, avec sa mère Sœmis. Il avait dix-huit ans, et en avait régné près de quatre.

# PROVERBES.

---

### 1. — IL N'A PAS FAIT UNE PANSE D'A.

C'est-à-dire, il n'a rien fait du tout. Cette expression proverbiale est fondée sur ce que l'*a* est la première lettre de l'alphabet, et sur la manière de commencer à former cette lettre.

### 2. — IL EST MARQUÉ A L'A.

Proverbe tiré des monnaies de France. *A* est la marque de l'hôtel des monnaies de Paris, et comme cet hôtel est le plus considérable de toute la France, une sorte de supériorité s'est trouvée comme inhérente à la lettre *a*; et l'on a dit d'un homme remarquable par ses lumières, son courage, sa probité, qu'il était *marqué à l'a.*

On a anciennement battu monnaie dans toutes les villes suivantes; voici leurs marques:

Paris, *A*; Rouen, *B*; Caen, *C*; Lyon, *D*; Tours, *E*; Angers, *F*; Poitiers, *G*; la Rochelle, *H*; Limoges, *I*; Bordeaux, *K*; Bayonne, *L*; Toulouse, *M*; Montpellier, *N*; Riom, *O*; Dijon, *P*; Perpignan, *Q*; Orléans, *R*; Reims, *S*; Nantes, *T*; Troyes, *V*; Amiens, *X*; Bour-

ges, *Y*; Grenoble, *Z*; Metz, *AA*; Strasbourg, *BB*; Besançon, *CC*; Lille, *W*; Aix, *ETC.*; Rennes, 9; Pau, 11, ou l'empreinte d'une vache.

Voici aujourd'hui la liste des ateliers monétaires, avec leur marque : Paris, *A*; Bayonne, *L*; Bordeaux, *K*; la Rochelle, *H*; Lille, *W*; Limoges, *I*; Lyon, *D*; Marseille, *A-M* entrelacées comme le chiffre de la vierge; Nantes, *T*; Perpignan, *Q*; Rouen, *B*; Strasbourg, *BB*; Toulouse, *M*.

### 3. — FAIRE UNE ALGARADE.

C'est faire une insulte bruyante et inattendue. Cette façon de parler vient des invasions subites qu'avaient coutume de faire les corsaires d'*Alger* sur les côtes de la Méditerranée.

### 4. — MAITRE ALIBORON.

Se dit d'un homme sans talents et qui se croit propre à tout. Dans une comédie fort ancienne on a trouvé, parmi d'autres termes injurieux, *maître Aliboron*. Lafontaine a appliqué ce mot à un âne.

Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

### 5. — N'ENTENDRE QUE LE HAUT ALLEMAND.

C'est-à-dire, n'entendre que les choses faciles. Le langage des habitants de la haute Allemagne

est très-différent de celui des Pays-bas ; plus il est pur, plus il doit être facile à comprendre. N'entendre *pas* le haut allemand signifierait n'entendre même pas les choses les plus simples.

6. — ÉCRIRE COMME UN ANGE.

On croit que c'est la belle écriture du signor *Angelo-Vergece*, scribe du moyen-âge, qui a donné lieu au proverbe : *écrire comme un ange*.

7. — J'AI PAYÉ TOUS MES ANGLAIS.

C'est-à-dire tous mes créanciers. Le roi Jean étant prisonnier en Angleterre, il y eut une grande imposition mise sur le peuple pour payer sa rançon ; de là vint ce proverbe.

8. — DÉBANDER L'ARC NE GUÉRIT PAS LA PLAIE.

Ce proverbe vient de René d'Anjou, roi de Sicile, qui, après la mort d'Isabelle de Lorraine, sa femme, arrivée en 1453, voulant montrer qu'il l'aimerait toujours, prit ce vers pour l'âme d'une devise dont le corps était un arc qui avait la corde rompue. D'autres attribuent l'invention de ce proverbe à Marot. Il peut s'appliquer dans les occasions où les moyens qu'on prend pour réparer une perte sont inutiles.

9. — C'EST UN ARGUS.

Confident de Junon, qui gardait Io changée

en génisse. Son nom est demeuré à tous les surveillants.

(Voyez l'énigme 251.)

10. — C'EST UN ARISTARQUE.

C'est-à-dire un critique sévère et éclairé, par allusion au grammairien Aristarque, qui fit une critique solide et sensée des meilleurs poëtes, sans en excepter Homère.

(Voyez l'énigme 250.)

11.—LA BONNE AVENTURE AU GUÉ.

Sous les derniers Valois, au XVI[e] siècle, la cour de France séjournait fréquemment à Blois (1). Antoine de Bourbon (père d'Henri IV), que la représentationfatiguait, avait loué une maison à deux lieues de Vendôme, et près d'un hameau appelé *le Gué-du-Loir*. Cette maison porte encore le nom de la *Bonne-Aventure*. Le prince en avait fait un lieu de plaisance et y rassemblait ses amis. Le poëte *Ronsard*, qui habitait la *Poissonnière*, à quatre lieues de la *Bonne-Aventure*, fit contre ce monarque une chanson satirique dont le refrain était : *La bonne aventure au gué, la bonne aventure;* refrain que beaucoup de chansonniers ont depuis employé.

Mais Ronsard n'est pas l'inventeur de ce

(1) Loir-et-Cher.

refrain; avant lui existait le cri de joie : *Oh! guai!* Il en changea l'orthographe.

12. — AVRIL PLAIT AUX HOMMES, MAI PLAIT AUX BÊTES.

Ou avril pleut aux hommes et mai pleut aux bêtes.

C'est-à-dire que la pluie d'avril procure des grains, celle de mai des fourrages.

13. — IL A BATTU LES BUISSONS, L'AUTRE A PRIS LES OISILLONS.

Pendant le siége d'Orléans, sous Charles VII, les habitants de cette ville, pressés par la famine, mais ne voulant pas se rendre aux Anglais, firent dire au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui servait encore l'Angleterre contre la France, qu'il serait digne de sa générosité d'empêcher qu'un prince son parent, outre sa liberté, perdît encore ses biens. Le duc Charles d'Orléans était retenu prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt. Ils prièrent le duc de recevoir leur ville, l'Orléanais et les autres biens de leur seigneur en dépôt, jusqu'à ce qu'il fût délivré. La proposition plut à Philippe. Il alla lui-même à Paris la communiquer au duc de Bedfort, régent du royaume de France pour le roi d'Angleterre Henri VI. Bedfort, que la prospérité commençait à aveugler, ne sut pas se contraindre en cette occa-

sion, et répondit imprudemment par une phrase devenue proverbe : Qu'il n'était pas homme à battre les buissons pour laisser prendre les oisillons. Cette réponse, accompagnée de quelques brusqueries, piqua le duc de Bourgogne. Il rappela les troupes nombreuses qu'il avait dans l'armée anglaise, et leur départ causa au régent une grande diminution de forces, dans un moment où il n'aurait pas eu trop de toutes celles qui l'abandonnaient pour soutenir les efforts de Charles VII, alors puissamment secondé par Jeanne d'Arc.

### 14.—LES CHEVAUX COURENT LES BÉNÉFICES, ET LES ANES LES ATTRAPENT.

Mot de Louis XII, devenu proverbe.

Par le concordat passé entre Léon X et François Ier, il y eut encore des bénéfices susceptibles d'être courus en cour de Rome. Il fallait que le requérant eût obtenu des degrés dans une université; mais tout docteur n'est pas docte : de là le proverbe. Ceci, au reste, n'avait lieu que pendant les mois de janvier, d'avril, de juillet et d'octobre, appelés, par cette raison, mois gradués.

### 15.—QUATRE-VINGT-DIX-NEUF MOUTONS ET UN CHAMPENOIS FONT CENT BÊTES.

Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en

troupeaux de moutons, qui payaient au fisc un impôt en nature ; mais, sur les représentations des cultivateurs d'un pays pauvre, on exempta de la taxe tous les troupeaux au dessous de cent bêtes. Pour n'avoir rien à payer du tout, les Champenois ne passaient jamais que le nombre de quatre-vingt-dix-neuf ; mais César, intruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton et paierait comme tel.

On raconte aussi que le troubadour Thibaut IV, comte de Champagne, ayant mis un impôt sur les troupeaux de cent moutons pour subvenir aux dépenses de ses fêtes, chaque berger mangea un mouton, et s'applaudissait de sa ruse, mais que Thibaut compta le berger parmi les bêtes. On a cru aussi cette façon de parler de ce que *Campanus*, qui veut dire *Champenois*, est l'homonyme de *Campanus*, habitant de l'ancienne *Campanie*. Les Campaniens passaient pour des sots, comme les Béotiens en Grèce, dont le nom signifie demeure du *bœuf*.

### 16.—CE SONT DES REINES BLANCHES.

Reine blanche était autrefois synonyme de reine veuve, parce que les reines portaient le deuil en blanc. Anne de Bretagne est la première qui le prit en noir, à la mort de Charles VIII, dont elle témoigna une douleur excessive.

### 17.—CE N'EST PAS LA MER A BOIRE.

La mer à boire se dit d'une chose impossible.

Les anciens avaient coutume de proposer des questions embarrassantes. Amasis, roi d'Egypte, à qui un roi d'Ethiopie avait proposé celle-ci, consulta le philosophe Bias. Dites au roi d'Ethiopie, répondit Bias, que vous boirez la mer quand il aura détourné les fleuves qui s'y rendent.

### 18.—OPINER DU BONNET.

C'est, dans une délibération, être de l'avis du préopinant, ne rien dire pour motiver cet avis. Selon Ducange, cette façon de parler vient de ce que, dans plusieurs couvents, les anciens opinaient de la voix, tandis que les jeunes ne faisaient que porter la main à leur couvre-chef.

### 19.—IL MET DU FOIN DANS SES BOTTES.

Ce proverbe s'applique à celui qui s'est enrichi par des moyens peu honnêtes. C'est comme si l'on disait : voilà un homme qui n'a pas la jambe faite pour les bottes dont il se pare.

Il fut un temps où les dimensions de la chaussure indiquaient le rang des individus. Voyez le proverbe : *être sur un grand pied dans le monde.*

### 20.—LES ARMES DE BOURGES.

On dit quelquefois d'un ignorant qui est

assis dans un fauteuil : ce sont les armes de Bourges. Voici l'origine de ce proverbe : pendant que les Romains assiégeaient Avaricum, aujourd'hui Bourges, Vercengétorix, chef de Gaulois, commanda à un capitaine nommé Asinius Pollio de faire une sortie sur les troupes de César. Celui-ci, ne pouvant conduire lui-même ses soldats au combat, parce qu'il était incommodé de la goutte, envoya un lieutenant. Mais une heure après, comme on vint lui dire que ce lieutenant lâchait pied, il se fit porter dans une chaise aux portes de la ville, et anima tellement ses soldats par ses discours et par sa présence, qu'ils reprirent courage et retournèrent contre les Romains, dont il tuèrent un grand nombre. On prétend qu'une médaille frappée en l'honneur de cet événement représentait le capitaine dans une chaise, avec ces mots : *Asinius in cathedrâ.* On fit, par corruption : *Asinus in cathedrâ*, *un âne dans un fauteuil*, et cette inscription fut prise pour les armes de Bourges.

### 21.—BOURGUIGNONS SALÉS.

Jean de Châlons, prince d'Orange, s'était emparé d'Aigues-Mortes (1), au nom de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pendant les troubles du règne de Charles VII, et y avait mis en garnison quelques compagnies bourgui-

(1) Gard.

gnonnes. Les bourgeois, qui supportaient ce joug avec impatience, firent un jour main basse sur la garnison, tuèrent les Bourguignons et jetèrent leurs cadavres dans une cuve avec une grande quantité de sel, afin de les conserver plus longtemps comme un trophée de leur fidélité envers leur roi légitime, ou simplement pour empêcher la corruption de l'air (1422).

On trouve encore cette autre interprétation :

1° Les Bourguignons ayant, les premiers des peuples de la Germanie, embrassé le christianisme, leurs voisins, encore païens, les appelèrent, par dérision, *salés*, à cause du sel qu'on mettait dès ce temps-là dans la bouche de ceux que l'on baptisait.

2° D'autres enfin pensent que *Bourguignon salé* vient de la *salade*, ou *bourguignote*, espèce de casque particulier à la milice bourguignonne. Le dicton était :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton.
Saute, Bourguignon.

### 22.— SE FAIRE PAYER EN BOURREAU.

C'est-à-dire se faire payer d'avance. Le jour où un bourreau devait exercer ses fonctions, il faisait autrefois percevoir le matin, par ses valets, un droit sur les herbages et les fruits qu'on portait à la halle. La suppression de ce

droit n'est pas si ancienne, qu'il ne se trouve encore des personnes qui l'aient vu exercer. A mesure que l'impôt se percevait, les valets marquaient le dos du payeur avec de la craie.

On rapporte à l'an 1260 l'origine du nom de bourreau, donné aux exécuteurs de la haute justice. *Bourreau* est venu de *Borel*.

En 1260, un nommé Richard Borel possédait le fief de Bellencombre, à la charge de pendre les voleurs du canton.

### 23.— IL RESSEMBLE A L'ANE DE BURIDAN.

On compare à l'âne de Buridan une personne qui a de puissants motifs pour rester indécise.

Buridan, né dans l'Artois vers la fin du 13e siècle, était recteur de l'Université de Paris, et fit un commentaire sur Aristote ; mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est le sophisme dont nous allons parler. Il suppose un âne, également pressé de la soif et de la faim, entre un seau d'eau et une mesure d'avoine. Que fera l'âne ? demandait le dialecticien. Si on lui répondait : il ne sera point assez bête pour ne boire ni ne manger. Donc, reprenait le docteur, il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre ; donc il a le franc arbitre.

### 24.— VOUS VOUS CHAMAILLEZ.

Se chamailler, c'est porter des coups dans la

dispute. Anciennement on disait se *camailler*, parce qu'alors le *camail* était une armure qui couvrait la tête et le col.

25.— A LA CHANDELEUR LES GRANDES DOULEURS.

Ces douleurs sont les grands froids. La fête de la Purification de la Vierge se célèbre le 2 février ; on l'appelle *Chandeleur*, parce que le clergé et beaucoup de laïques portaient ce jour-là des cierges pendant l'office. La fête de la Chandeleur, lors de l'établissement du christianisme, a été substituée à celle de la déesse Cérès.

26.—CHARBONNIER EST MAITRE CHEZ SOI.

Cette façon de parler vient d'un trait de la vie de François Ier, trait à peu près semblable à celui qu'on attribue à Henri IV, dans la pièce intitulée *la Partie de chasse.* François Ier, s'étant égaré à la chasse, arriva chez un charbonnier qui le prit pour un seigneur, mais ne pensa pas que ce fût le roi. Il lui donna à souper le mieux qu'il put ; mais il prit la première place à table, en lui disant que c'était celle du maître de la maison, et que le charbonnier était le maître chez soi.

27.—IL RESSEMBLE A UN CHEVALIER ERRANT.

Pour trouver l'origine de ces chevaliers errants, dont nos vieux romanciers font si souvent l'éloge, il faut remonter au temps où les gou-

verneurs de provinces s'étaient rendus indépendants, et où la plupart des gentilshommes, fortifiés dans leurs châteaux, n'en sortaient que pour piller les voyageurs et enlever les femmes. Quelques gentilshommes coururent les campagnes pour mettre fin à ces brigandages; il y en eut même qui assiégèrent des châteaux.

Le vert, que les chevaliers avaient choisi pour la couleur de leur vêtement, annonçait la vigueur de leur courage. Au retour de leurs courses, dont la durée était fixée à un an et un jour, ils devaient faire un récit fidèle de leurs aventures, et exposer ingénûment leurs fautes et leurs malheurs.

28.— C'EST UN PAYS DE COCAGNE.

Voyez l'énigme 100.

29. — FAIRE DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

C'est-à-dire faire des projets chimériques.

Ce proverbe est très-ancien, puisque on le retrouve dans le roman de la *Rose*.

Il vient, dit un auteur, de ce qu'en Espagne on ne rencontrait aucun château isolé dans les champs, mais seulement quelques misérables auberges fort distantes les unes des autres. On croit que la crainte des invasions des Maures empêcha d'en élever.

On donne encore à ce proverbe une autre étymologie : « Depuis l'époque où l'Espagne est

devenue maîtresse des mines du Mexique et du Pérou, les hommes, accoutumés à voir des métaux précieux comme la grande et l'unique richesse, ont vu l'Espagne comme le pays le plus riche. »

D'après cette opinion, dont l'exemple de l'Espagne même a fait voir la fausseté, le désir et l'espérance de faire fortune ont été fort naturellement exprimés par cette locution : Faire des châteaux en Espagne.

### 30. — C'EST LE ROI DE LA FÈVE.

On appelle ainsi un chef sans autorité. Au propre, c'est la personne à qui est échue la fève du gâteau qu'on partage dans les familles le jour de la fête des Rois.

L'usage de faire les Rois nous est venu des saturnales, que les Romains célébraient aux calendes de janvier. Pendant ces fêtes, toutes les affaires publiques ou particulières étaient suspendues.

En certains endroits, on partageait un gâteau. Un enfant placé sous la table représentait Apollon, et on le consultait en criant : *Phœbe domine*, pour qui ? (seigneur Apollon). Cet usage s'est conservé dans plusieurs parties de la France.

Cette coutume de tirer au sort avec des fèves venait des Grecs, qui en usaient ainsi pour l'élection des magistrats, d'où est venu ce pré-

cepte de Pythagore : *à fabis abstine* (abstenez-vous de fèves ; ou, ne vous mêlez point du gouvernement). Comme ces élections avaient lieu à un point de l'année qui correspond à la fin de décembre, la proximité des époques a fait confondre le *gâteau des Rois* avec la fête chrétienne de l'Épiphanie.

### 31. — IL A LA FIÈVRE DE SAINT-VALLIER.

Le comte de St-Vallier, père de Diane de Poitiers, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné, le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux pieds de François Ier, et obtint la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de St-Vallier une telle révolution, que les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre violente dont il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eût accordé son pardon. C'est là l'origine de la fièvre de St-Vallier.

### 32. — DU TEMPS QUE BERTHE FILAIT.

C'est-à-dire au bon vieux temps, au temps de Charlemagne. On trouve dans une ancienne charte que Berthe, mère de Charlemagne, filait pour orner les églises.

Ce proverbe est aussi rapporté au temps où vivait Berthe, veuve de Rodolphe II, duc de

Bourgogne. Cette Berthe fonda l'abbaye de *Payerne*, dans le pays de *Vaud*.

33. — IL PARLE FRANÇAIS COMME UNE VACHE ESPAGNOLE.

C'est-à-dire parler en mauvais langage. On employait cette comparaison dans le temps où il y avait en France des armées espagnoles; Henri IV les congédia.

On donne à ce proverbe une autre origine bien plus probable : *vache* serait ici un corrompu de *Vasque* ou *Basque*, habitants des Pyrénées. Les Basques ont un langage particulier, et s'accoutument difficilement à une autre langue. On aurait donc pu dire : Parler français comme un *Basque espagnol*, un *Vasque espagnol*, et enfin une *vache espagnole*.

34. — VOUS ÊTES UN FRONDEUR.

C'est le nom qu'on donne depuis 1648 à ceux qui parlent contre le gouvernement.

Cette dénomination dut son origine à des jeux d'enfants qui, partagés en plusieurs bandes dans les fossés de Paris, se lançaient des pierres avec une fronde. Comme il résultait quelquefois des accidents de ces amusements, la police les défendit, et envoya des archers pour séparer les *frondeurs*. A leur vue, les enfants se dispersaient; mais, après le départ de la patrouille, ils revenaient sur le champ de bataille. Quelque-

fois, lorsqu'ils se sentaient les plus forts, ils faisaient face à la garde et la poursuivaient à coups de fronde.

Le flux et le reflux de cette troupe d'enfants qui, tantôt cédaient à l'autorité, tantôt y résistaient, parut, à un plaisant du parlement, dépeindre assez bien les alternatives de sa compagnie pour l'enregistrement des édits bursaux. Il compara les adversaires de Mazarin à ces frondeurs; l'allusion fut trouvée heureuse, et le mot prit. Une chanson commençait ainsi :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Mets, équipages, habillements, bijoux, tout fut à la fronde. Le cardinal lui-même contribua à accréditer cette plaisanterie. Dans un moment de réconciliation entre le parlement et lui, il dit, en badinant, aux députés de cette compagnie, qu'il était devenu frondeur, et leur fit voir son chapeau garni d'une fronde en guise de cordon.

35. — RENVOYER QUELQU'UN AUX CALENDES GRECQUES.

C'est le remettre à une époque imaginaire, lui faire une promesse illusoire. Les Grecs ne comptaient point par *calendes*. A Rome on appelait *calendes* le premier jour de chaque mois ; ce jour-là les usuriers exigeaient le remboursement

de l'argent qu'ils avaient prêté à gros intérêt. Le mot *calendrier* vient de *calendes*.

36. — VIEUX COMME HÉRODE.

Peut-être par corruption pour Hérodote, cet historien, trop ami du merveilleux, ayant été fort décrié.

Au reste, rien n'empêche d'admettre *vieux* comme Hérode, dans le sens naturel. On dit : connu *comme Barabas* ; envoyé *de Caïphe à Pilate*.

37. — C'EST UN HUGUENOT.

Surnom donné en France aux *protestants* calvinistes. Les uns font dériver ce mot de Hugues, parce qu'au 16e siècle les protestants défendaient contre les Guise la lignée de Hugues Capet.

D'autres disent qu'un député calviniste ayant commencé sa harangue au roi par *huc nos venimus*, et ayant de nouveau balbutié les mots *huc nos*, auxquels il s'arrêta, les courtisans, peu familiarisés avec le latin, firent tourner cette mésaventure en plaisanterie, et donnèrent le sobriquet *huguenot* à ceux du parti.

Suivant l'opinion la mieux fondée, on aurait dit d'abord *egnots;* et ce mot, composé de l'allemand *eid*, foi, serment, et *genossen*, associé, signifièrent allié en la foi, confédéré.

38. — COUP DE JARNAC.

On donne ce nom aux coups mortels et im-

prévus, par allusion à celui que La Châteigneraie reçut de Jarnac, le 10 juillet 1547, à St-Germain-en-Laye.

Jarnac avait donné un démenti à La Châteigneraie; celui-ci le défia au combat. Le roi Henri II le permit, et voulut même en être spectateur; il se flattait que La Châteigneraie, qu'il aimait, remporterait l'avantage; mais Jarnac le renversa par terre, d'un revers qu'il lui donna sur le jarret.

Voici un autre trait qui se rapporte si bien à ce proverbe, qu'on est tenté de lui en attribuer l'origine. Après la bataille de Jarnac, donnée le 13 mars 1569, Louis Ier, prince de Condé, ayant un bras en écharpe et la jambe cassée d'un coup de pied de cheval, reposait au pied d'un arbre, lorsque arriva sur lui Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui lui tira un coup de pistolet à bout portant.

### 39. — VOUS LAMBINEZ.

Le style de Denis Lambin, professeur au collége de France, au milieu du 16e siècle, est lent et diffus. Ses ennemis le caractérisaient par le mot *lambiner*, qui est resté dans la langue.

Lambin a laissé des commentaires sur quelques auteurs latins.

### 40. — BOIRE A TIRE LARIGOT.

C'est-à-dire boire à longs traits, comme un

homme qui souffle dans le *larigot*, espèce de flûte. De cette flûte, ou de la ressemblance des verres à pattes avec les flûtes, est venu *flûter* pour *boire*.

Quelques étymologistes font dériver *larigot* du grec *larygx*, dont nous avons fait le *larynx*, la partie antérieure du gosier. Boire à tire *larigot* veut alors dire boire de façon à distendre, à tirer le gosier.

Voici une autre interprétation toute populaire et plus probable : en 1282, fut fondue une cloche donnée par Odot Rigault, archevêque de Rouen. Cette cloche était d'un poids énorme, de sorte que le sonneur avait coutume de bien boire avant de la sonner ; on prétend même qu'il était autorisé à boire un galon du vin de l'archevêque. De là on a dit d'un bon buveur qu'il boit à *tire la Rigault*.

A l'appui de cette opinion vient une pièce d'Olivier Basselin, poëte normand du 14e siècle ; elle est intitulée : *Tire la Rigault*.

### 41. — CONVOI DE LIMOGES.

C'est-à-dire, politesses cérémonieuses, révérences sans fin.

A Limoges (1), dans un temps qui n'est pas encore très-éloigné, lorsqu'une personne faisait une visite, elle était conduite jusqu'à la rue par la personne visitée, et quelquefois jusqu'à

(1) Limousin (Haute-Vienne).

sa maison. Celle-ci, par réciprocité, revenait sur ses pas : de là le *convoi de Limoges.*

42. — LES LIS NE FILENT PAS.

C'est-à-dire que le royaume de France ne peut tomber en quenouille, ne passe point aux femmes.

(Voyez l'*Histoire de France.* Loi salique.)

43. — CELA FUT JOUÉ A LOCHES.

Cette façon de parler vient d'un vieux conte, et signifie : *à une époque éloignée.*

Sous Lous XI, la cour se tenait souvent à Loches en Lorraine.

44. — C'EST LA COUTUME DE LORRIS, LES BATTUS PAYENT L'AMENDE.

Se dit lorsque le plaideur qui a raison est condamné. Anciennement l'usage était de régler par le duel la plupart des contestations. Dans la châtellenie de Lorris (1), on se battait à coups de poings; seulement, si le débiteur était vaincu, il payait sa dette et une amende de cent douze sous; si le créancier succombait, celui-ci perdait sa dette et payait une amende. Ainsi, quelle que fût l'issue du combat, il était vrai de dire que les *battus* payaient l'amende.

45. — TOMBER DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Voyez l'énigme 101.

(1) Loiret.

### 46. — UN MANCEAU VAUT UN NORMAND ET DEMI.

Plusieurs évêques de France avaient autrefois le droit de faire battre monnaie. Un denier manceau valait un denier et demi normand.

Détournée de son acception, cette phrase a été appliquée au caractère des Manceaux, plus enclins encore à la chicane que leurs voisins.

En 1262, sous St Louis, il y avait plus de quatre-vingts seigneurs qui pouvaient faire battre monnaie en France; mais le roi seul pouvait en fabriquer d'or et d'argent. Philippe le Bel réduisit les hauts seigneurs à vendre leur droit de battre monnaie, au moyen d'un édit qui en gênait la fabrication.

### 47. — L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT.

C'est la réponse que fit Amyot au roi Henri III (ou à Charles IX), qui lui témoignait sa surprise de ce qu'ayant paru borner son ambition à un petit bénéfice, il demandait ensuite l'évêché d'Auxerre.

### 48. — CHACUN A SA MAROTTE.

C'est-à-dire chacun a sa folie. *Marotte* vient de *mairotte* ou *merotte*, petite mère. C'est en effet le symbole de la *mère folle* de Dijon, qui est une déesse mère, et la même que *Berecynthie,* dont le culte était fort célèbre dans les Gaules.

49. — TRAITER QUELQU'UN DE TURC A MAURE.

C'est le traiter avec une extrême rigueur. Les Turcs étaient jadis les oppresseurs des régences mauresques. Autre étymologie : les Turcs, qui, depuis 1453, s'étaient emparés de Constantinople, marchèrent en 1464 contre la Morée, dont les Vénitiens s'étaient à peu près rendus maîtres. Il se fit un affreux carnage des Moréotes, qui avaient pris le parti des Vénitiens. — De là le proverbe : *traiter de Turc à Maure.*

50. — FAIRE COMME L'ANGUILLE DE MELUN, CRIER AVANT QU'ON NE VOUS ÉCORCHE.

On représentait à Melun (1) le mystère de St Barthélemy qui, suivant la tradition de l'Église, fut écorché. Un écolier, nommé Languille, qui avait le personnage du saint, fut intimidé dès le moment où l'on vint pour l'attacher à la croix, et il poussa un cri ; ce qui fit dire aux assistants : *Languille crie avant qu'on l'écorche.*

51. — QUE DE CHOSES DANS UN MENUET.

Ce mot emphatique du danseur Marcel est pour ainsi dire devenu proverbe.

Marcel, mort en 1759, mettait à son art une importance ridicule. Il disait à un danseur anglais fort célèbre : « Monsieur, on saute dans les

(1) Seine-et-Marne.

autres pays, et l'on ne danse qu'à Paris. » Les révérences de présentation à la cour lui étaient payées trois cents francs.

### 52. — DAME QUI MOULT SE MIRE, PEU FILE.

Sur la fin de la 4e croisade, on apporta d'Orient des miroirs de verre, autrement de glace étamée, qui avaient été fabriqués à Sidon. Venise s'empara de la découverte, la perfectionna et en fit longtemps son profit.

En 1690, on établit à St-Gobin, en Picardie, une manufacture qui devint supérieure à celles de Venise.

Autrefois les miroirs étaient de métal poli.

### 53. — PARTAGE DE MONTGOMMERY.

Tout d'un côté et rien de l'autre.

Les Montgommery, famille noble de Normandie, passaient pour les tyrans de leurs vassaux ; il est à croire que leurs injustices auront amené ce proverbe.

### 54. — TOUS LES BOURGEOIS DE CHARTRES ET CEUX DE MONTLHÉRI.

Dans la grande bible des Noëls, ouvrage fort ancien, se trouve un cantique qui commence par ces mots : Tous les bourgeois de Chastres et ceux de Montlhéri (1). Non-seulement l'air est arrivé jusqu'à nous ; mais aux paroles, de-

(1) Seine-et-Oise.

puis un siècle, est comme inhérente une naïveté proverbiale

En 1700, Philippe de France, duc d'Anjou, second fils du dauphin et petit-fils de Louis XIV, allant prendre possession du royaume d'Espagne, et passant par Montlhéri (1), le curé du lieu se présenta au prince, à la tête de ses paroissiens, et lui dit : Sire, les longues harangues sont incommodes et les harangueurs ennuyeux ; ainsi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Chastres et ceux de Montlhéri
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don don,
Cent ans et par de là,
Là là,
Règne dedans l'Espagne.

Souvent, au lieu de Chastres, on dit *Chartres*, parce que Chartres est une ville connue, et que Chastres a changé de nom. Au mois d'octobre 1720, M. d'Arpajon, seigneur de Chastres, obtint des lettres patentes qui érigèrent la ville de Chartres, avec quelques terres voisines, en marquisat sous la dénomination d'Arpajon.

### 56.— ET DE CARON PAS UN MOT.

Proverbe tiré d'un dialogue de Lucien. Ce dialogue a pour titre *Caron* ou le *Contemplateur*. Caron s'étonne de ce qu'aucun mortel n'entre

(1) Seine-et-Oise.

dans sa barque sans verser des larmes. Il la quitte pendant quelques heures, et vient sur la terre pour découvrir ce qui peut causer aux hommes de si vifs regrets ; il rencontre Mercure, qui s'offre à lui servir de guide. Ce dieu entasse plusieurs montagnes les unes sur les autres ; il aide le vieux Caron à les gravir, et, parvenu au sommet, il lui montre l'univers. Caron voit les hommes qui s'agitent de toutes parts : les uns amassent des richesses, les autres poursuivent les honneurs, d'autres ne respirent que les combats ; le plus grand nombre ne recherche que les plaisirs; et Caron, fatigué de ce spectacle, finit par s'écrier à Dieu : Qu'est-ce que les pauvres mortels ! Bois, lingots, sacrifices, combats, et de Caron pas un mot.

### 57. — LE MOUCHARD.

Augmentatif dégradant de *mouche*. Le mot mouche a été choisi pour désigner un espion, parce que les mouches piquent et changent de place en un clin d'œil.

### 58. — REVENIR A SES MOUTONS.

C'est revenir à un propos commencé et interrompu. Cette expression est tirée de la farce de *Patelin*, où un marchand, plaidant contre un berger qui lui avait volé plusieurs moutons, s'interrompt souvent pour parler d'une pièce de drap que Patelin, l'avocat de sa partie adverse,

lui avait aussi escroquée ; il confond de la manière la plus plaisante les moutons et le drap ; de sorte que le juge, ne comprenant rien à ce galimatias, lui crie plusieurs fois de revenir à ses moutons. Cette farce, fort ancienne, a été refaite par MM. Bruyès et Palaprat.

59. — LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE.

Voyez l'énigme 91.

60. — NOCES SALÉES.

Ce mot satirique, qui courut sous François Ier, était fondé sur l'impôt qu'occasionna le mariage de Jeanne d'Albret, nièce de ce prince, avec le duc de Clèves. On y avait mis un tel faste, que, pour combler le déficit, plusieurs provinces méridionales furent grevées d'une taxe sur le sel. Jeanne était presque enfant alors. Ce mariage, que la politique avait fait conclure, fut rompu quelque temps après pour un motif semblable. Jeanne d'Albret épousa, en 1548, Antoine de Bourbon, et fut mère de Henri IV.

Salé est, en mainte occasion, synonyme de cher.

61. — PASSER LA NUIT BLANCHE.

C'est-à-dire ne pas dormir. Dans la haute antiquité, celui qui devait être initié aux mystères passait debout la nuit des armes, appelée la nuit blanche parce qu'il était revêtu d'un vêtement blanc.

### 62. — FAIRE L'OLIBRIUS.

Faire l'olibrius, le glorieux, et, par extension, faire le méchant. Olibrius, gouverneur des Gaules pour l'empereur Dèce, fit mourir Ste Reine, dans la 7e persécution contre les chrétiens.

### 63. — AGE D'OR.

Temps heureux, par opposition à l'âge de fer. Ce proverbe est peut-être fondé sur une allégorie astronomique. Le culte du soleil avait fait imaginer les quatre âges. Selon le point de sa carrière, on nomma le soleil bon ou mauvais. La fête de sa naissance était l'âge d'or.

### 64. — ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

C'était sous un gros arbre planté devant la porte du manoir seigneurial que les juges de village tenaient autrefois leurs assises. On appelait ces séances les *plaids de la porte*, et comme l'arbre sous lequel on plaidait était presque toujours un orme, on disait à un homme que l'on menaçait d'assigner et de traduire en justice : *Attendez-moi sous l'orme.* Cette expression s'emploie encore ironiquement.

### 65. — ÊTRE HORS DE PAGE.

C'est-à-dire être hors de la dépendance d'autrui. Cette expression vient de l'ancienne chevalerie. A l'âge de sept ans, un jeune gentilhomme

était placé auprès de quelque haut baron ou de quelque illustre chevalier pour y remplir la place de *page*, *damoiseau* ou *varlet*. A quatorze ans, il était hors de page et devenait *écuyer*. François Ier dit que Louis XI avait mis les rois *hors de page*.

### 66. — SEIGNEUR DE PAILLE.

Avant la révolution de 1789, on disait, en jurisprudence féodale : *un seigneur de paille mange un vassal de fer*; cela signifiait que les saisies féodales pouvaient absorber tout le revenu d'une terre.

Aujourd'hui, par *homme de paille*, on entend un homme qui trafique de son nom, de sa signature, et qui, pour un bénéfice médiocre, prend sur lui une grande responsabilité.

### 67. — ROMPRE LA PAILLE AVEC QUELQU'UN.

C'est lui déclarer qu'on n'est plus son ami. Chez nos ancêtres, lorsqu'on passait un contrat de vente, on donnait un brin de paille à l'acquéreur, et souvent on attachait ce brin de paille à la charte du contrat. De *stipula*, paille, est venue l'expression *stipuler*, *convenir*. Par extension, rompre la paille a signifié rompre l'amitié. Au 12e siècle, on envoyait encore à un homme une paille brisée ou un jonc rompu pour lui annoncer une rupture.

68. — ÊTRE BON COMME LE BON PAIN (PENN).

Charles II, roi d'Angleterre, donna, en 1680, à Guillaume Penn, fils du chevalier Penn, vice-amiral anglais, la souveraineté d'une province d'Amérique (aujourd'hui Pensylvanie), en paiement d'une somme que l'État devait au vice-amiral. Guillaume établit dans ses États la secte des *quakers*, dont il était le chef. Il fonda la ville de Philadelphie, fit des lois sages, gouverna son peuple avec une tendresse toute paternelle. Ses qualités lui méritèrent le surnom de *bon*, et donnèrent lieu à ce proverbe: *bon comme le bon Penn*; c'est-à-dire bon par excellence. Par corruption, on a dit *pain*.

69. — ELLES ONT DONNÉ DANS LE MISSISSIPI.

Sous la régence du duc d'Orléans, un Écossais nommé Law ouvrit à Paris une banque qui ruina beaucoup de gens; ce qui fit dire aux personnes dupées qu'elles avaient donné dans le Mississipi.

Le Mississipi, fleuve d'Amérique, traverse la Louisiane. On prétendait avoir découvert dans cette partie des mines plus riches que celles du Pérou.

Pour faire exploiter ces mines, la Banque créa des actions de 500 francs; l'action monta à 5,000. De nouveaux billets furent fabriqués.

Chacun s'empressa de porter son argent à la Banque. Cependant les trésors du Mississipi n'arrivant point, on voulut échanger ces billets. Le gouvernement en réduisit de moitié la valeur; mais telle était leur profusion, que le discrédit devint complet. Law fut obligé de fuir en 1720.

### 70. — IL AIME LES OEUFS DE PAQUE.

On les teint en rouge, couleur favorite des anciens peuples, et des Celtes nos ancêtres en particulier. Le commencement de l'année ayant été déplacé (sous la troisième race jusqu'à Charles IX, l'année commençait à Pâques), il est vraisemblable que les œufs de Pâques proviennent des étrennes.

On peut penser aussi que, chez les chrétiens, l'abstinence du carême s'étendant aux œufs, et cette loi de l'Église ayant été rigoureusement observée pendant plusieurs siècles, on a dû se *décarêmer* avec des œufs comme avec de la viande.

### 71. — COMME A LA COUR DU ROI PÉTAUD.

On dit aussi une *pétaudière*. Comme toutes les communautés avaient anciennement un chef qu'elles appelaient *roi*, les mendiants même en avaient un; on a supposé que le roi *Pétaud* était ce roi des mendiants, du latin *peto*, je demande.

72. — C'EST UN PETIT-MAITRE.

Dans sa jeunesse, le grand Condé s'était fait chef d'un parti opposé à la cour, et composé de jeunes gens qui, par les airs de hauteur qu'ils se donnaient, se firent appeler *petits-maîtres*. Ce nom resta, et par la suite on l'appliqua aux jeunes fats.

73. — ÊTRE SUR UN GRAND PIED DANS LE MONDE.

Y jouer un grand rôle. Ce proverbe vient d'une chaussure qui parut pour la première fois vers le 13e siècle. Un comte d'Anjou avait au bout du pied une excroissance considérable. C'était Geoffroy Plantagenet, père de Henri III. D'autres ont dit Foulques, mari de Bertrade, qui depuis épousa Philippe Ier. Pour cacher ce défaut, il imagina des souliers à pointes recourbées, et comme c'était d'ailleurs un fort bel homme, on copia sa chaussure.

Quant au nom, ce fut celui de la partie antérieure d'un vaisseau, qu'on appelle encore aujourd'hui la *poulaine*. Cette poulaine tirait sans doute son origine de la Pologne; car anciennement la Pologne se nommait *Polaine*, *Poulaine*. Cette mode se maintint jusqu'au 15e siècle.

74. — JETER A CROIX ET A PILE.

Cette locution vient de l'usage de jeter une

pièce de monnaie pour tirer au sort, et de ce que nos premières monnaies avaient une croix d'un côté, et de l'autre le portail d'une église. *Pile* vient du latin *pilà*.

L'usage de figurer des églises sur les anciennes monnaies remonte à Louis le Débonnaire; une sorte de pilier ou clocher étaient appelés *piles*. Ce mot a été conservé par les ordonnances relatives aux monnaies, longtemps après qu'elles eurent cessé de porter l'empreinte d'une église.

Aujourd'hui même, quand, en jouant, on demande *croix* ou *pile*, on nomme croix le côté de la tête, et *pile* celui de l'écusson, parce que c'était de ce côté que l'église était représentée.

Le 8 août 1548, Henri II ordonna que l'effigie du roi serait désormais placée sur les monnaies, au lieu d'une croix.

### 75. — ALLER SUR LE PRÉ.

Dans le 16^e^ siècle, le rendez-vous des duellistes de Paris était le *Pré-aux-Clercs;* de là peut-être cette façon de parler, encore usitée, *aller sur le pré.*

Le *Pré-aux-Clercs*, qui aboutissait à la rivière, s'étendait à l'ouest de l'abbaye de St-Germain, etoccupait l'emplacement des rues de Seine, des Saints-Pères, des Petits-Augustins, etc.

Le nom de *clercs* s'appliquait alors non-seule-

ment aux ecclésiastiques, mais à tous les étudiants de l'Université de Paris.

### 76. — TOMBER EN QUENOUILLE.

Tomber en quenouille se dit figurément des États où la royauté est héréditaire pour les femmes comme pour les hommes.

Un article de la loi salique empêche que le royaume de France puisse tomber en quenouille. On sait que la quenouille et le fuseau sont les attributs de la femme et le symbole de ses occupations.

### 77. — LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

Moment où un hôte fait l'écot d'un voyageur qui manque d'argent; moment pareil à celui où Rabelais se trouva dans une auberge de Lyon.

François Rabelais, né à Chinon en Touraine, vers 1483, fut élevé aux ordres sacrés; il réussit même dans la chaire; mais bientôt il quitta l'habit religieux pour étudier la médecine: il fut reçu docteur. Le chancelier Duprat rétablit à sa considération les priviléges de l'université de Montpellier, qu'il avait fait abolir. Rabelais exerça la médecine à Lyon, puis il suivit Jean Dubellay en Italie. Il devint bénédictin, chanoine, et enfin curé de Meudon en 1545. Vers ce temps, il acheva son *Pentagruel*, satire qui dut sa célébrité aux anathèmes lancés sur elle par la Sorbonne et le parlement. On reproche à ce

livre, plein d'esprit et de mordant, beaucoup d'obscénités et d'extravagances. Rabelais mourut, en 1553, à Paris; il fut enterré dans le cimetière de la paroisse St-Paul.

### 78. — SE CHAUFFER A LA CHEMINÉE DU ROI RENÉ.

Proverbe provençal. René, roi de Sicile, comte d'Anjou et de Provence, mort en 1480, avait coutume de partager son temps entre l'Anjou et la Provence. René se livra à son goût pour la vie pastorale; comme les patriarches des premiers âges, il garda quelquefois ses troupeaux. A Marseille, où il passait ordinairement l'hiver, on le voyait, sur le port, se pénétrer des rayons du soleil. De là vint le proverbe: *Il se chauffe à la cheminée du roi René.*

Ses sujets l'avaient surnommé *le Bon.* La France lui doit l'introduction des raisins muscats, des paons blancs, des perdrix rouges et des œillets de Provence. Il fit naître dans ses États le goût des belles-lettres et des arts.

### 79. — CE SONT DES RIBAUDS.

Il y avait, sous Philippe II, une espèce de soldats appelés *ribauds*, *ribaldi*, qui passaient pour déterminés, et qu'on mettait à la tête des assauts. Les désordres auxquels ils s'abandonnaient rendirent leur nom synonyme de débauchés.

Les ribauds, pris dans ce dernier sens,

avaient un chef qui portait le titre de roi, suivant l'usage établi alors d'appeler ainsi quiconque exerçait une espèce d'autorité.

Primitivement, les *ribauds* ou *ribaux* étaient des hommes forts qui travaillaient sur les rives des fleuves, soit à remonter les bateaux, soit à charger ou décharger les marchandises.

80. — FAIRE RIPAILLE.

On a dit que ce proverbe venait d'Amédée VIII, duc de Savoie, qui vécut délicieusement dans son château de Ripaille, près du lac de Genève, après avoir cédé ses États à son fils; mais le lieu tire son origine de *ripaille* pour *ripuaille*, dérivé de *repue*, bonne chère.

81. — C'EST UN ROGER BON TEMPS.

Les uns veulent que ce proverbe tire son origine d'un seigneur nommé *Roger*, de la maison de *Bontemps*, dans le Vivarais, homme de belle humeur et fort ami de la bonne chère.

Suivant d'autres, ce proverbe vient de *Roger* de *Colleyrie*, poëte qui prit le sobriquet de *Bontemps* pour faire imprimer ses œuvres, en 1536. Roger de Colleyrie justifiait le surnom de Bontemps par le genre de ses productions un peu licencieuses.

D'autres antiquaires pensent que le Roger de 1536 est trop moderne, et que ce doit être Pierre Roger, troubadour du 12e siècle, cha-

noine d'Arles et de Nîmes, qui quitta ses bénéfices pour aller de cour en cour jouer les comédies qu'il faisait lui-même.

82. — DONNER UN SOUFFLET A RONSARD.

C'est faire une faute grossière contre la langue française.

Avant Malherbes, Ronsard était pour la langue française une autorité.

83. — ENLEVÉ COMME UN CORPS SAINT.

C'est-à-dire lestement.

On donne à ce proverbe une origine assez ridicule, en disant que *corps saint* est une corruption de *Corsin*. Les uns le font venir de la famille des *Corsini* de Florence, les autres des banquiers de la cour de Rome, du temps de Jean XXII, qui étaient, comme ce pape, *Cahorsius*, *Corsius*, né à Cahors.

Il est vrai que banquier et usurier ont quelquefois été synonymes, et que les gouvernements ont plus d'une fois *enlevé* les usuriers.

Mais il est bien plus simple de s'en tenir à corps saint. Dans le moyen-âge, rien n'était plus fréquent que le vol des reliques, à cause des avantages qu'apportait un corps saint à celui qui en était possesseur.

84. — QUAND IL PLEUT LE JOUR DE St-MÉDARD, IL PLEUT QUARANTE JOURS PLUS TARD.

L'époque de la fête de saint Médard (8 juin)

est assez rapprochée du solstice d'été. Le vent qui règne alors domine pendant plusieurs mois, et souvent il amène de la pluie.

85. — NIAIS DE SOLOGNE.

On appelle niais de Sologne, celui qui feint de se tromper et qui entend bien son compte. La Sologne, ci-devant comprise dans l'Orléanais, a 25 lieues d'étendue sur 12. On y élève beaucoup de moutons et de dindons.

Vivant dans un pays où les moutons sont épars, communiquant peu avec la ville, le pâtre de la Sologne acquiert l'habitude de la méditation, et devient apte à démêler les affaires d'intérêt.

86. — C'EST UN SYBARITE.

Se dit d'un homme qui mène une vie extrêmement molle et voluptueuse, par allusion aux habitants de Sybaris, ville célèbre de la grande Grèce (aujourd'hui dans la Calabre). On raconte que le pli d'une feuille de rose empêchait un Sybarite de dormir. Sybaris fut détruite par les Crotoniates, vers le 6e siècle avant J.-C. ; on ignore les motifs de cette destruction.

87. — C'EST UN SYCOPHANTE.

C'est un imposteur, un trompeur, un calomniateur. Littéralement, ce mot, tiré du

grec, signifie délateur de ceux qui exportaient des figues.

Les Athéniens, dont le territoire sec et aride ne produisait guère que des figues et des olives, défendirent par une loi de transporter des figues hors du territoire d'Athènes, ce qui autorisa à déférer en justice les infracteurs de la loi; mais comme souvent ces sortes de dénonciations étaient de pures calomnies, on se servit du mot *sycophante* pour dire un calomniateur.

88. — ON DIRAIT QU'ELLE A DES PANIERS.

C'est-à-dire elle est gauche et empesée. Allusion aux modes des vêtements de femme pendant le 18e siècle.

89. — BOIRE COMME UN TEMPLIER.

Quelques étymologistes ont prétendu qu'au lieu de *templier* il fallait dire *temprier*, qui est l'ancien nom des ouvriers employés à la fabrication du verre. En admettant le proverbe dans son acception naturelle, on doit supposer qu'il n'a été inventé qu'après la proscription des templiers, et que c'est une suite des calomnies répandues contre eux. On se rappelle que les templiers furent abolis par le pape Clément V, au concile de Vienne, en 1307, sous le règne et aux sollicitations de Philippe IV le Bel.

### 90. — PORTER UN TOAST.

Action de porter aux convives la santé d'une personne absente, proposition de boire à l'accomplissement d'un vœu, au souvenir d'un événement. Ce mot, emprunté à l'anglais, signifie, dans cette langue, *une rôtie.*

Anciennement, en Angleterre, la personne qui portait une santé à la fin du repas mettait une croûte de pain rôtie (toast) dans son verre; après avoir fait le tour de la table, le vase revenait au premier convive, qui buvait la liqueur et mangeait la rôtie. L'usage de la rôtie a passé, mais le mot qui l'exprimait a été conservé.

### 91. — IL A DE L'OR DE TOULOUSE.

L'an 648 de la fondation de Rome, 106 ans avant la naissance de J.-C., *Quintus Servius Cœpio*, consul romain, abandonna au pillage la ville de Toulouse; mais ceux qui enlevèrent l'or de ses temples périrent tous d'une manière cruelle.

Le proverbe auquel cet événement a donné lieu subsiste encore, et l'on dit d'un homme qui a eu quelque avantage et qu'on menace de vengeance : *il a de l'or de Toulouse.*

### 92 — PERDRE LA TRAMONTANE.

C'est être troublé à l'aspect du danger, perdre la tête. Cette locution est empruntée à l'ancienne

marine. Avant l'invention de la boussole, les pilotes n'avaient que les étoiles pour se diriger. *Tramontane* est le nom de l'étoile *polaire*, *tramontana* ou *transmontana* (sous-entendu *stella*) l'étoile au delà des monts, c'est-à-dire des Alpes, par rapport aux navigateurs de la Méditerranée ou de la mer Adriatique. Le mot *tramontane* est resté dans la langue italienne pour désigner le Nord.

93. — SERVIR DE TRIBOULET.

Servir de bouffon. Triboulet, fou de Louis XII et de François Ier, acquit beaucoup de célébrité sous ces deux princes. Voyez l'enigme 114. On raconte sur Triboulet un très-grand nombre d'anecdotes.

Le dernier fou d'office en France fut l'*Angely*, sous Louis XIII.

94. — SORTIR DE L'ANTRE DE TROPHONIUS.

C'est-à-dire avoir l'air triste, abattu, souffrant. Ce proverbe est tiré de la mythologie grecque.

L'antre de Trophonius, situé dans un bois de la Béotie, n'avait qu'une petite ouverture de forme ronde. De cette espèce de four, on était entraîné dans une seconde caverne avec beaucoup de force et de vitesse. L'avenir ne se déclarait pas à tous de la même manière: les uns voyaient, les autres entendaient, mais tous

avaient été effrayés; et Pausanias dit que quiconque avait consulté l'oracle de Trophonius conservait un air triste pendant toute sa vie.

95. — CET HOMME SENT LA VACHE A COLAS.

C'est le nom d'une chanson très-satirique sur le clergé de France; elle fut faite vers la fin du règne de Henri IV, et brûlée par le bourreau, avec défense expresse d'en faire aucune mention.

Comme cette chanson était attribuée aux protestants, quand on voulait désigner quelqu'un que l'on soupçonnait d'hérésie, on disait vulgairement : *Cet homme sent la vache à Colas.* Dans beaucoup de villes de France, on le dit encore des personnes qui travaillent le dimanche.

96. — C'EST UN PHÉNIX.

Se dit figurément d'un homme unique dans son genre. Le phénix, suivant les anciens, était un oiseau incomparable qui renaissait de sa cendre; il avait la grandeur et la forme de l'aigle, mais son plumage était un mélange de pourpre, d'azur et de jaune d'or. Lorsqu'il sentait sa fin approcher, il formait un nid de bois et de gommes aromatiques qu'il exposait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait; de la moelle de ses os naissait un vers qui devenait un nouveau phénix. Bailli regarde le phé-

nix comme l'emblème d'une révolution solaire, qui renaît au moment qu'elle expire.

97. — C'EST UN VIEUX CERBÈRE.

Gardien terrible et vigilant, par allusion au chien Cerbère de la mythologie, qui gardait la porte des Enfers; les poëtes lui donnaient trois têtes. Hercule l'enchaîna pour pénétrer au Tartare.

98. — RICHE COMME UN CRÉSUS.

Crésus, roi de Lydie, 6e siècle avant J.-C., possédait des richesses immenses; il fut vaincu par Cyrus, qui lui laissa la vie avec une partie de ses trésors. Solon, visitant Crésus, lui avait en quelque sorte prédit sa ruine en le voyant si confiant dans l'avenir et la prospérité.

99. — CRIER HARO.

Suivant la coutume de Normandie, c'était faire arrêt sur quelqu'un ou sur quelque chose, pour procéder ensuite devant le juge.

Raoul ou Rol, qui prit possession de la Normandie sous Charles le Simple, avait donné lieu à cette formule. Comme il rendait lui-même la justice, on assignait ceux dont on avait à se plaindre à comparaître devant Raoul ou Rol. Voyez l'enigme 170.

100. — HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

C'est-à-dire honte à celui qui interprète ma-

lignement. *Honnir* et *honter* (couvrir de honte) étaient autrefois synonymes. La comtesse de Salysbury, dansant avec Édouard III, roi d'Angleterre, laissa tomber une de ses jarretières. Ce prince, en la ramassant, s'aperçut que les courtisans souriaient. *Honni soit qui mal y pense*, dit-il; *tel qui s'en rit aujourd'hui, demain s'honorera de la porter;* et il institua sur-le-champ l'ordre auquel ces paroles, brodées sur une jarretière bleue, servirent de devise. Les chevaliers la portaient au genou gauche.

### 101. — FAIRE LA FIGUE.

Faire un geste insultant; cette expression vient de l'italien, *far la fica*. Les Milanais, s'étant révoltés contre l'empereur Frédéric Barberousse (12e siècle), forcèrent l'impératrice son épouse à sortir de leur ville, montée sur une vieille mulle nommée *Tacor*, ayant le dos tourné vers la tête de la mule, et le visage vers la queue. Lorsque Frédéric les eut subjugués, il fit mettre une figue à la queue de la mule, et obligea tous les Milanais captifs d'arracher publiquement cette figue avec leurs dents et de la remettre à la même place, sous peine d'être pendus; puis la ville fut rasée, et l'on sema du sel sur son territoire.

### 102. — VIVRE COMME MATHUSALEM.

Mathusalem, patriarche antédiluvien, fils

d'Henoch, est celui de tous les hommes auquel on donne la vie la plus longue. Il est mort à 969 ans.

### 103. — C'EST UNE MAZETTE.

Au propre, mauvais petit cheval; au figuré, joueur maladroit, homme de peu de mérite.

### 104. — LES OREILLES DE MIDAS.

C'est-à-dire des oreilles d'âne; Midas, fils de Gordius, et roi de Phrygie, reçut humainement Bacchus dans ses États, lequel, en reconnaissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Il se repentit bientôt de cette demande, car tout se changeait en or, jusqu'à ses aliments dès qu'il les touchait. Il pria Bacchus de reprendre ce don, et alla, par son ordre, se laver dans le Pactole, dont les eaux après cela ne roulèrent plus que du sable d'or. Apollon lui fit venir des oreilles d'âne, pour avoir trouvé le chant du dieu Pan et de Marsyas plus beau que le sien. (Mythologie.)

### 105 — IL EST COMME UNE MOMIE D'ÉGYPTE.

Il demeure immobile ou stupide comme la pierre.

On appelle momies les corps embaumés des anciens Égyptiens; ces peuples avaient le secret

de les préserver de la corruption au moyen de certaines plantes aromatiques et de bandelettes de lin, dont ils les entouraient : les cadavres ainsi préparés acquéraient une dureté inaltérable.

106. — IL A L'AIR D'UN OSTROGOTH.

Il a l'air étrange, barbare, par allusion aux peuples barbares qui parurent au cinquième siècle, et envahirent les provinces de l'empire d'Occident. On remarquait parmi eux les Goths, divisés en Visigoths et Ostrogoths, ou Goths de l'ouest et Goths de l'est. Les premiers étaient établis en Espagne et en France, les seconds en Italie.

107. — PAUVRE COMME JOB.

On sait que le saint homme Job fut éprouvé par tout ce que l'adversité a de plus cruel. Après avoir goûté les charmes d'une existence heureuse, il perdit tout à coup sa famille entière, ses amis et tous ses biens ; il vit se joindre aux horreurs de sa misère celles de la maladie, sans que sa patience en fût altérée et qu'il cessât un seul jour de louer Dieu.

Pauvre comme Job exprime le dernier degré de la pauvreté.

108. — PAUVRE HÈRE.

Se dit d'un homme sans mérite, sans fortune.

Le mot *hère* vient peut-être de *hirsitus*, qui signifie hideux, vilain et malpropre.

Il vient peut-être aussi du mot allemand *herr*, sieur, seigneur, maître, et serait pris ici en mauvaise part, dans un sens ironique.

109. — CE N'EST PAS LE PÉROU.

C'est-à-dire cela ne vaut pas grand'chose.

L'abondance et la richesse des mines du Pérou ont donné lieu à ce proverbe. On sait que le mot *Péru* ou *Béru*, dont on a fait *Pérou*, est le premier mot que les Européens entendirent prononcer par un naturel en abordant cette côte.

110. — IL A TROUVÉ L'ELDORADO.

L'Eldorado (pays de l'or), séjour de paix et de délices, que les Espagnols avaient supposé dans l'Amérique méridionale, à l'époque des premières découvertes. La richesse des mines du Pérou, exagérée par l'ignorance du peuple et l'imagination des poëtes ; les magnifiques descriptions que faisaient du nouveau pays les voyageurs qui l'avaient parcouru, donnèrent lieu à des fables extravagantes, demeurées longtemps populaires. Quelques proverbes nous en ont conservé les traces.

111. — IL A L'AIR DE REVENIR DE PONTOISE.

Sous le règne de Louis XV, quelques troubles

religieux ayant éclaté à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, le *parlement* crut devoir sévir contre les perturbateurs. Mais les évêques firent casser les arrêts du parlement. Ce corps cessa de rendre la justice, et les efforts du roi pour l'y contraindre étant demeurés sans effet, Louis XV l'exila à Pontoise.

Cet acte d'autorité ne fit qu'augmenter l'agitation. Cependant les membres du parlement recevaient dans leur exil les nombreuses visites de leurs amis, et ceux-ci, de retour, se hâtaient de répandre les nouvelles qu'ils avaient recueillies.

On prit l'habitude de dire de quelqu'un qui racontait avec mystère : *il conte cela comme en revenant de Pontoise.*

Aujourd'hui ce proverbe s'applique surtout à ceux qui racontent niaisement.

### 112. — IL TRAVAILLE POUR LE ROI DE PRUSSE.

C'est-à-dire travailler sans retirer le fruit de son travail.

Frédéric I[er], électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse, accablait son peuple d'impôts. Le fameux régiment de géants, réformé par Frédéric II, coûtait des sommes énormes.

Autre explication. Frédéric le Grand, étant prince royal, avait fait des ouvrages contre *Machiavel,* publiciste italien. L'un de ces ouvrages, intitulé l'*Anti-Machiavel,* avait fait beaucoup

de bruit, et avait attiré au jeune prince la haine de la plupart des souverains de l'Europe, dont il faisait une critique sanglante. Quand il monta sur le trône, craignant de s'aliéner l'esprit des monarques, il voulut anéantir ses œuvres; mais les libraires se refusèrent à toute proposition. En vain Voltaire chercha-t-il à les gagner; ayant épuisé tous les moyens, il eut recours à la ruse: il fit réimprimer tous les ouvrages de Frédéric en Hollande, en altérant ou en effaçant les passages qui pouvaient nuire à son royal protecteur. Cette nouvelle édition, revêtue de l'approbation du roi, fit tomber la première et ruina les libraires de la Prusse, qui, dans le temps, avaient été très-utiles au prince royal. De là le proverbe: travailler pour le roi de Prusse, travailler pour rien.

### 113. — C'EST UN ROSSIGNOL D'ARCADIE.

C'est-à-dire un âne.

L'Arcadie (province au centre du Péloponèse) nourrit beaucoup de ces animaux. Rossignol d'Arcadie est donc une allusion ironique au cri désagréable de l'âne.

### 114. — ROUSSIN D'ARCADIE.

Un âne également.

On appelle *roussin* une sorte de cheval. L'Arcadie fournit peu de chevaux et beaucoup d'ânes.

### 115. — SEMAINE DES TROIS JEUDIS.

Renvoyer à la semaine des trois jeudis, c'est renvoyer indéfiniment ; il n'existe point de semaine qui ait trois jeudis. Voici comment on explique cette locution :

Deux voyageurs partent le même jour d'une même ville pour faire séparément le tour de la terre ; l'un doit aller par l'ouest et l'autre par l'est, et tous deux doivent se retrouver à une époque fixe chez un ami commun. Le voyageur qui s'avance à l'ouest aura compté un jour de moins après avoir fait le tour de la terre ; l'autre qui marchait à l'est aura compté un jour de plus. A l'époque de leur retour, l'un dit : c'était hier jeudi ; l'autre, c'est demain jeudi ; enfin celui qui n'a pas voyagé dit à son tour, c'est aujourd'hui jeudi. Cette semaine semble donc avoir trois jeudis.

### 116. — IL A UNE VOIX DE STENTOR.

C'est-à-dire une voix forte et puissante, que l'on entend à une très-grande distance. Stentor, guerrier dont parle Homère, se faisait entendre à toute l'armée des Grecs.

### 351. — ÉTYMOLOGIE DES JOURS DE LA SEMAINE.

Le mot *semaine* vient de *septimana*, qui, dans la basse latinité, signifie *sept matins.*

Les noms des jours de la semaine sont tirés

de ceux des planètes. Lundi, jour de la lune (*di* signifie *jour*).

Mardi, jour de Mars.

Mercredi, jour de Mercure.

Jeudi, jour de Jupiter.

Vendredi, jour de Vénus.

Samedi, jour de Saturne.

Dimanche, jour du soleil ou du Seigneur.

Selon d'autres, *dimanche* viendrait de *dies magnus*, grand jour.

Voici la cause de cette succession : les anciens ne connaissaient que sept planètes, et les plaçaient dans l'ordre suivant d'après la durée de leur révolution apparente : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune. La terre était au centre du système. Chaque heure du jour était consacrée à l'une de ces planètes, ou plutôt aux divinités qu'elles rappelaient. On commençait par *Saturne*, qui donnait son nom au premier jour de la semaine, le *sabbat* des Hébreux. En recommençant toujours l'ordre des sept planètes jusqu'à 24, la 1re heure du jour suivant tombait sur le *soleil*, qui donnait son nom au 2e jour. En comptant de nouveau 24, on se trouvait à la *lune*, qui donnait son nom au 3e jour. Ainsi de suite venaient tous les jours de la semaine dans l'ordre ci-dessus indiqué.

ÉTYMOLOGIE DES JOURS DU MOIS.

*Mois* vient du latin *mensis*, tiré lui-même d'un mot qui désigne la lune, parce qu'en effet un mois est à peu près en rapport avec une révolution lunaire.

*Janvier* tire son nom de *Janus*, roi des Latins, adoré comme un dieu, et représenté avec deux visages.

*Février* vient de *Februa*, surnom de Junon, considerée comme déesse des expiations que les Romains faisaient en ce mois pour les mânes des morts.

*Mars*, le premier mois de l'année romaine sous Romulus, était consacré au dieu Mars.

*Avril*, en latin, *aprilis*, vient du mot *aperire*, qui signifie *ouvrir*, parce que, dans ce mois, la terre commence à ouvrir son sein pour la production des végétaux.

*Mai*. Romulus nomma ce mois *maius*, en considération des *sénateurs*, qu'on appelait *majores*.

*Juin* vient de *junius*; il était consacré à la jeunesse de Rome.

*Juillet* vient de *Julius*, surnom de César. Marc Antoine, dans son consulat, ordonna que ce mois, appelé auparavant *quintilis* ou le 5e, s'ap-

pelât désormais *Julius*, parce que c'était le mois où était né Jules César.

*Août*, d'abord appelé *sextilis*, ou le 6e, reçut d'Auguste le nom d'*Augustus*, dont nous avons fait *août*.

*Septembre* ou le 7e, à cause du rang qu'il occupait dans l'année romaine avant Numa.

*Octobre* ou le 8e.

*Novembre* ou le 9e.

*Décembre* ou le 10e.

352.— D'OU PROVIENNENT LES VÉGÉTAUX SUIVANTS :

L'abricot provient de l'Arménie.
Les amandes, de la Mauritanie.
L'ananas, de l'Amérique.
L'artichaut, de la Sicile ou Andalousie.
L'aveline, de l'Asie.
Le café, de l'Arabie.
La capucine, du Mexique et du Pérou.
La carotte de la France.
La cerise, du Pont.
La châtaigne, de Sarde (Lydie).
Le chou blanc, du Nord.
Le chou rouge, de l'Italie.
Le choufleur, de Chypre.
Le chou vert, de l'Italie.
Le citron, de la Médie.
Le coing, de l'Asie.
L'échalotte, d'Ascalon en Phénicie.
L'épinard, de l'Asie Mineure.

La figue, de la Mésopotamie.
Le froment, de l'Asie.
Le girofle, des Moluques.
La grenade, de l'Asie.
Le haricot, de l'Inde.
La laitue, de Cos.
Le laurier, de Crète.
Le marronnier sauvage, des Grandes-Indes.
Le melon, de l'Orient et de l'Afrique.
Les navets, de la France.
Les noisettes, du Pont.
La noix, de l'Asie.
Les oignons, de l'Egypte.
Les olives, de la Grèce.
Les oranges, de l'Inde ou de Tyr.
La pêche, de la Perse.
Le persil, de la Sardaigne.
La pomme, de Neustrie.
La pomme de terre, de l'Amérique.
La poire, de la France.
La prune, de la Syrie.
Le riz, de l'Orient.
Le tabac, du Brésil.
Le thé, de la Chine et du Japon.
Le topinambour, de l'Amérique.

## EMBLÈMES.

353. — QUELS SONT LES EMBLÈMES DES ANIMAUX SUIVANTS :

Abeille, — Travail.

Agneau,—Douceur.
Aigle,—Libéralité, génie, élévation d'âme.
Ane,—Obstination, ignorance.
Anguille,—Misanthropie.
Castor,—Industrie.
Cerf,—Timidité, crainte, longue vie.
Chat,—Trahison, antipathie, liberté, indépendance.
Chèvre,—Adresse.
Chien,—Fidélité, odorat.
Cigogne,—Piété filiale, reconnaissance.
Cochon,—Malpropreté, égoïsme, indocilité.
Colombe,—Sincérité, candeur.
Coq d'Inde,—Orgueil, sottise, arrogance.
Crocodile,—Perfidie.
Eléphant,—Religion, intelligence, tempérance.
Faucon,—Goût.
Fourmi,—Economie.
Grenouille,—Curiosité.
Hermine,—Prédestination.
Hibou,—Reconnaissance.
Hippopotame,—Dommage.
Hirondelle,—Félicité passagère.
Huître,—Tranquillité, imbécillité.
Lapin,—Fécondité.
Léopard,—Férocité.
Lézard,—Affection.
Lièvre,—Peur, lâcheté, oubli.
Lion,—Force, courage, générosité.

Lion percé d'une flèche et voulant la retirer,—Vengeance.

Lion rugissant,—Fureur.

Lion sous le joug,—Raison.

Mouche,—Impudence.

Mulet,—Entêtement.

Oie tenant une pierre dans son bec, — Silence.

Papillon,—Inconstance, légèreté, distraction.

Pélican,—Amour maternel, compassion.

Perroquet,—Docilité.

Poule,—Fécondité.

Rat,—Destruction.

Renard,—Ruse, fourberie.

Sanglier,—Impétuosité.

Serpent,—Prudence.

Serpent mordant sa queue,—Eternité.

Serpents entrelacés autour d'un bâton,—Commerce.

Singe,—Imitation, finesse.

Sphynx,—Secret.

Taureau,—Tempérance.

Tortue,—Lenteur, tempérament flegmatique.

Tourterelle,—Foi conjugale.

Vipère,—Médisance.

354. — QUELS EMBLÈMES CACHENT LES OBJETS SUIVANTS :

Agneau immolé sur l'autel,—Sacrifice de Jésus-Christ.

Ampoule (sainte), — Sacre des rois de France.
Ancre, — Espérance, commerce.
Balance et épée, — Justice tant civile que criminelle.
Bride, — Modération.
Cachet et clef, — Fidélité, secret.
Calice et hostie dessus, — Eucharistie.
Cendres, — Mort.
Cercle, — Perfection.
Chaînes environnant un globe, — Esclave.
Chandelier à sept branches, — Les sacrements.
Cierge allumé, — Bon exemple.
Cierge pascal, — Lumière de l'Église.
Clefs croisées, — Autorité de l'Église, armoiries du pape.
Cœur enflammé, — Charité.
Colombes descendant du ciel avec des flammes, — St-Esprit.
Colonne taillée dans le roc, — Constance.
Corne de bœuf, — Travail.
Corne d'Amalthée d'où il sort des fruits, — Abondance
Couronnes d'épines, — Pénitence.
Couronnes d'étoiles, — Immortalité, gloire des justes.
Echelle de Jacob, — Comtemplation.
Encensoir fumant, — Prière.
Feu et eau, — Pureté.
Girouette, — Sottise, instabilité, frivolité.

Globe cintré et surmonté d'une croix, — Le monde soumis à J.-C.
Lampe, — Etude.
Lanterne sourde, — Fausse religion.
Mains qui se tiennent, — Fidélité, bonne foi.
Marotte et grelots, — Folie.
Marteaux et clous, — Nécessité.
Masque, — Hypocrisie, fourberie.
Miroir, — Vérité, prudence.
Or, — Pureté.
Oreilles d'âne sur une tête humaine, bandeau sur les yeux, poignard à la main, — Fanatisme.
Palme, — Récompense des justes.
Plomb, — Esprit pesant.
Robe blanche, — Baptême de l'innocence.
Roue, — Changement, instabilité.
Sceptre et main de justice, — Autorité des rois de France.
Soleil et livre ouvert, — Vérité de la religion.
Triangle lumineux, — La Trinité.
Trompette, — Prédication de l'Évangile.
Vif argent, — Turbulence, agitation continuelle.
Voile, — La foi.

355.—SYMBOLES ET ENSEIGNES DE QUELQUES PEUPLES.

De quels peuples les objets suivants sont-ils les symboles ou les enseignes :

Des queues de cheval ou un dragon, — Les Chinois.
Une chouette,—Les Athéniens.
Une aigle d'or sur un drapeau blanc,—Les Perses.
Un cheval ailé, ou Pégase,— Les Corinthiens.
La feuille du platane, dont leur pays avait la forme,—Les Péloponésiens.
La lettre grecque *M*,—Les Messéniens.
La lettre grecque *Λ*,—Les Lacédémoniens.
Une tête de mort,—Les Thraces.
Une tête de cheval,—Les Carthaginois.
Un botte de foin, puis la louve, le minotaure, un cheval, un sanglier, enfin l'aigle,—Les Romains.
Les clefs de St Pierre,—Rome chrétienne.
Une épée,—Les Celtes.
Des cerfs,—Les chefs des druides.
Un coq,—Les Gaulois.
Un chat,—Les Alains et les Suèves.
Un ours,—Les Goths.
Un coursier bondissant,—Les Saxons.
Le lion,—Les Vénitiens.
L'aigle à deux têtes,—L'empire d'Allemagne.
Les fleurs de lis,—La France (naguère).
Le croissant,—Les Turcs.
Une aigle,—La Prusse, la Russic.

356. — EMBLÈMES TIRÉS DES HOMMES CÉLÈBRES.

De quels sentiments les hommes suivants sont-ils l'emblème :

Abel,—Innocence.
Agamemnon,—Fierté.
Alexandre,—Magnanimité, intrépidité.
Aristarque,—Un bon critique.
Artémise,—Fidélité dans le veuvage.
Benjamin,—Enfant pour lequel son père a de la prédilection.
Bias,—Science préférable à l'opulence.
Caïn,—Envie et haine entre frères.
Caton,—Sévérité.
César,—Courage, grandeur d'âme.
Cicéron,—Éloquence.
Crésus,—Richesse.
Curtius,—Dévoûment pour sa patrie.
Daniel,—Pénétration dans les choses obscures.
David,—Douceur.
Démosthène,—Éloquence impétueuse.
Diogène,—Cynisme.
Élie,—Abstinence, zèle.
Érostrate,—Immortalité par le crime d'incendie.
Esther,—Modestie, pudeur.
Ève,—Curiosité.
Hercule,—Force.
Jézabel,—Impudence et cruauté.
Job,—Patience.
Joseph,—Chasteté.
Mathusalem,—Longévité.
Mécène,—Protection accordée aux littérateurs et aux savants.
Melchisedech,—Sacerdoce et royauté.

Messaline,—Débauche excessive.
Moïse,—Loi.
Néron,—Cruauté.
Nestor,—Longévité et abondance dans le discours.
Oreste et Pylade,—Amitié.
Orphée,—Musique.
Pandore,—Curiosité.
Pénélope,—Fidélité conjugale.
Phalaris,—Cruauté.
Pharaon,—Ambition et impiété.
Salomon,—Sagesse.
Samson,—Force.
Sardanapale,—Débauche.
Socrate,—Sagesse et patience.
Vitellius,—Gloutonnerie.
Zoïle,—Critique outré, injuste et ignorant.

357. — ATTRIBUTS DES PRINCIPAUX SAINTS.

St Agnès,—Agneau.
St Jean-Baptiste,—Agneau pascal.
St Jean, évangéliste,—Aigle.
St Mathieu, évangéliste,—Ange.
St Philippe, apôtre,—Bâton long dont l'extrémité se termine en croix.
St Luc, évangéliste,—Bœuf.
St Jacques le Majeur, apôtre,—Bourdon de pèlerin et gourde.
St Jérôme,—Cailloux à la main et lion à ses pieds.

St Étienne, premier martyr,—Cailloux.
St Eustache, —Cerf portant un crucifix entre ses cornes.
St François de Paule,—*Charitas*, ce mot rayonnant.
St Pierre, apôtre,—Clefs.
St Antoine,—Cochon.
St Augustin,—Cœur enflammé et un livre.
St Hubert,—Cor de chasse.
St Jean, apôtre,—Coupe d'où sort un serpent ailé.
St Louis,—Couronne d'épines et trois clous.
St Barthélemi,—Couteau.
St André, apôtre,—Croix en sautoir.
St Michel,—Diable terrassé.
Ste Marguerite,—Dragon.
St Christophe,—Enfant Jésus porté sur les épaules.
St Nicolas,—Enfants dans un tonneau.
St Élie,—Épée flamboyante.
St Paul, apôtre,—Glaive et un livre.
St François de Sales,—Globe de feu.
St Dominique,—Globe avec un chien qui tient un flambeau allumé.
St Laurent,—Gril.
St Mathurin, apôtre,—Hache d'armes.
St Marc, évangéliste,—Lion.
St Thomas, apôtre,—Lance.
St Ignace de Loyola,—Livre sur lequel on lit : *ad majorem Dei gloriam.*

Ste Agathe,—Mamelles coupées.
St Jude, apôtre,—Massue.
Ste Cécile,—Orgue ou tympanon.
St Jacques le Mineur, apôtre,—Perche de foulon.
St Paul, premier ermite,—Robe de palmes nattées et un corbeau avec un demi-pain au bec.
Ste Catherine,—Roue armée de rasoirs.
St Ambroise,—Ruche.
St Simon, apôtre,—Scie.
St Jean,—Serpent sortant d'un calice.
St François d'Assises,—Stigmates.
St Antoine,—*Tau* (lettre grecque).
St Denis,—Tête portée entre les bras.
Ste Lucie,—Yeux dans un plat.

358.

Que signifient ces lettres : A. M. D. G ?
*Ad majorem Dei gloriam.* — A la plus grande gloire de Dieu.

359.

A quels dieux les animaux suivants étaient-ils consacrés :
Agneau,—à Junon.
Aigle,—à Jupiter.
Alcyon,—à Thétis.
Anchois,—à Vénus.
Ane,—à Priape.

Barbeau,—à Diane.
Biche,—à Diane.
Brebis,—aux Furies.
Cerf,—à Hercule.
Cheval,—à Mars.
Chien,—aux Pénates.
Chouette,—à Minerve.
Cochon,—à Cérès.
Colombe,—à Vénus.
Coq,—à Esculape.
Corbeau,—à Apollon et à Hercule.
Dragon,—à Bacchus.
Génisse,—à Isis.
Griffon,—à Bacchus.
Hydre,—à Hercule.
Lion,—à Vulcain.
Loup,—à Mars.
Oie,—à Isis.
Paon,—à Junon.
Pivert,—à Mars.
Pie,—à Bacchus.
Phénix,—au Soleil.
Serpent,—à Esculape.
Thon,—à Neptune.
Truie,—à Hécate.

360.

A quels dieux étaient consacrés les plantes et les arbres suivants :

Ail,—aux Lares ou Pénates.

Capillaire,—à Pluton.
Chêne,—à Jupiter, à Borée et à Sylvain.
Chiendent,—à Mars.
Cyprès,—à Pluton, à Sylvain.
Dictame,—à Lucine.
Feuilles de figuier,—à Bacchus.
Frêne,—à Mars.
Genévrier —aux Euménides.
Hêtre,—à Jupiter.
If,—à Cérès.
Jacinthe,—à Apollon.
Laurier,—à Apollon, à Mars.
Lierre,—à Bacchus, à Hébé.
Lis,—à Junon.
Myrte,—à Vénus.
Narcisse,—à Puton, à Proserpine, aux Euménides.
Nerprun,—aux Furies ou Euménides.
Olivier,—à Minerve.
Palmier,—aux Muses.
Pampre,—à Bacchus.
Pavot,—à Cérès.
Peuplier,—à Hercule.
Pin,—à Cybèle, à Rhée, à Pan, à Faune.
Platane,—aux Génies.
Pourpier,—à Mercure.
Roseau,—à Pan.
Rosier,—à Vénus.
Safran,—à Cérès.
Vigne,—à Bacchus.

FIN.

# TABLE

## DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

---

### A.

B.

## C.

D.

## E.

F.

G.

H.

M.

N.



O.

## P.

## S.

T.

U.

## V.



## Z.

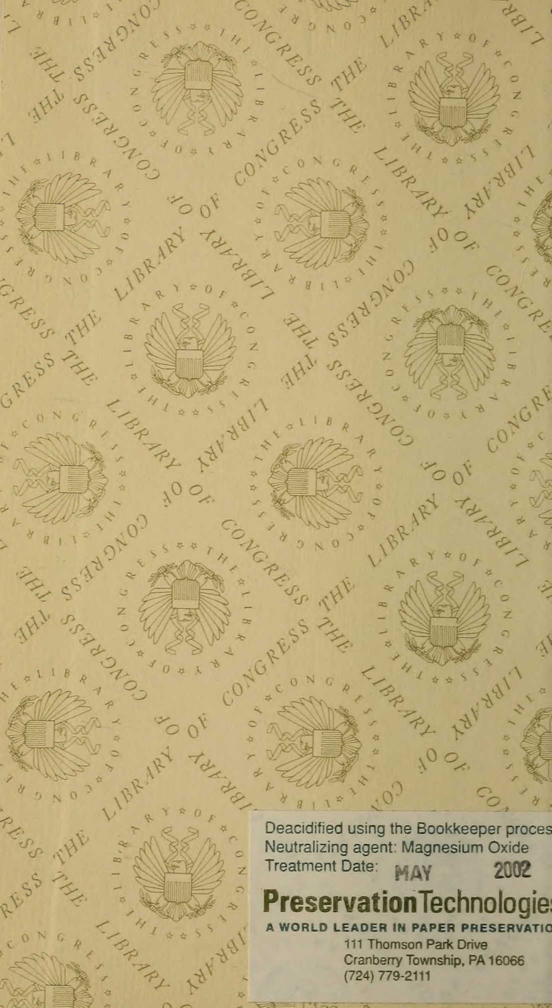
# TABLE DES PROVERBES

## ET DES EMBLÈMES.

---

---

Poitiers. — Imp. de F.-A. Saurin.




THE LIBRARY OF CONGRESS


LIBRARY OF CONGRESS
0 009 475 264 4